

HISTOIRE

DE LA

MAISON DE SAVOIE

PAR JEAN FRÉZET

PRÊTRE DE L'EX-CONGRÉGATION-ENSEIGNANTE
DE S. JOSEPH DE LYON,
PROFESSEUR A L'ACADÉMIE R. MILITAIRE

TOME TROISIÈME

TURIN
DE L'IMPRIMERIE ALLIANA
1827

TROISIÈME ÉPOQUE

DE L'HISTOIRE DE LA MAISON DE SAVOIE

LES ROIS

Nous touchons à une époque où les Princes de la Maison de Savoie vont jouer un rôle bien plus important sur la scène politique de l'Europe. Ils ne recourront pas aux armes seulement pour défendre l'intégrité de leur territoire contre les agressions de leurs puissans voisins; ils prendront part à toutes les guerres, à toutes les négociations qui agitent l'Europe; ils concourront aussi avec les puissances de premier ordre à maintenir ce système d'équilibre dont les premières bases furent posées par le traité de Westphalie. Les limites de leurs possessions en Italie seront reculées: leur trône recevra un nouvel

éclat par la dignité royale qui sera reconnue et leur sera garantie dans le traité d'Utrecht. « Leur histoire particulière devient une branche de l'histoire générale; c'est là que nous devons désormais l'étudier. »

Las-Casas.

Fondateur de la monarchie, *Las-Casas.*

Victor-Amédée II est le vrai fondateur de la monarchie sarde. Toutes les années de son règne sont laborieusement consacrées à l'accroissement de son pouvoir. On le voit mettre de l'ordre dans ses finances, organiser toutes les parties de l'administration, discipliner ses armées, les conduire lui-même avec l'intrépidité d'un héros, acquérir, dans une guerre, une partie du Milanais; dans l'autre, la succession éventuelle au trône d'Espagne, et le royaume de Sicile qu'il échange ensuite pour celui de Sardaigne. Il était le Prince le plus important de l'Italie, il en devint le plus puissant.

Il est nécessaire, je crois, en jetant un coup d'œil en arrière, de découvrir les causes de ces agrandissemens successifs. Plusieurs familles illustres ont régné avec éclat sur divers points de l'Italie: toutes ont disparu. La Maison de Savoie seule apparaît comme un ruisseau, faible à sa source, se grossissant dans sa marche, et arrivant majestueusement à la mer.

Je conviens que les localités, la position topographique la servaient avantageusement. Cependant nous avons vu que leurs états ont été envahis à diverses reprises, et possédés par l'étranger pendant nombre d'années. Reconnaissons donc qu'une fausse politique est presque toujours le principe de toute destruction. L'histoire des nations présente à cet égard des exemples nombreux; mais il était réservé au moyen âge d'en faire une science dont on tirait, en quelque sorte, vanité. Cette science infernale, réunie en code par de dangereux Publicistes, plaçant les vices dans les hautes classes, jeta la multitude dans tous les excès. Le peuple brisa des idoles, devenues méprisables à ses yeux. Tant il est vrai que le fanal des fausses lumières ne conduit que sur des écueils.

Au milieu de tant d'horreurs, l'on est frappé d'admiration et de respect, en voyant les Princes de la Maison de Savoie gouverner leurs états avec le calme et la sollicitude d'un père de famille, contenir la noblesse sans l'opprimer; en faire le boulevard du trône, sans en devenir l'épouvantail; soutenir le clergé, protéger sa doctrine; allier les principes de la morale à ceux d'une saine politique; créer une science administrative

où les puissances voisines venaient puiser des lumières (1); donner au peuple de sages loix; jamais ne s'en laisser imposer par lui; commander leurs armées en personne avec une si haute réputation, que nul capitaine ne balance leur pouvoir. De là naquit l'admirable stabilité de la monarchie piémontaise. Il en résulta, en outre, une opinion universelle qui, se trasmettant de génération en génération, assimila cette monarchie aux états les mieux constitués, où les hommes changent, tandis que les maximes et les opinions restent.

Botta, Hist. d'Italie, liv. I.

Si des ambitions inquiètes, si des mécontentemens passagers suscitaient quelques fois des révoltes, ou des désordres partiels, ils furent promptement appaisés, et ne laissèrent après eux aucun levain pernicieux.

La France, l'Angleterre, l'Allemagne avaient vu le fanatisme promener, du nord au midi, ses torches funéraires, et des nations entières se baigner dans leur propre sang. L'ambition démesurée et toujours in-

Rapport de S.te Croix.

(1) Le ministère français envoya M. Harvouin, receveur-général des finances, à Turin, chargé de connaître à fond la confection de notre cadastre, et d'étudier le système économique du Piémont, sous Charles-Emmanuel III.

quiète se couvrait du manteau du bien public: les prétentions exagérées amenaient une succession de guerres civiles: la modération était traitée de pusillanimité, et l'humanité passait pour une faiblesse: enfin une politique tortueuse composait un amalgame hideux de la violence et de la perfidie.

A ce fléau dévastateur les Princes de la Maison de Savoie opposèrent constamment la digue des mœurs publiques et le bouclier de la foi. Leurs ordonnauces à cet égard furent respectées; parce qu'elles étaient appuyées par leur exemple. Ils n'exigeaient que ce qu'ils pratiquaient eux-mêmes; et le peuple, en adorant Dieu avec ferveur, étendait sa vénération sur le Souverain, comme son représentant immédiat sur la terre.

La religion est le guide le plus solide et le plus sûr; parce qu'elle embrasse toutes les pensées de l'homme, et les dirige constamment vers le même but. Avec elle la morale est fixe; la vérité une; la politique sans détour; la probité sans distinctions sophistiques; l'honneur sans écarts de l'imagination; le courage sans férocité. Elle surmonte les difficultés devant lesquelles la sagesse humaine recule trop souvent. Elle commande aux passions d'apaiser leur tumulte, à la

fortune de cesser ses énivremens, à l'ambition de borner ses désirs, à l'espérance d'élever ses idées, à l'infortune d'écouter la résignation. Elle ne se contente pas des inspirations soudaines; elle veut de la constance dans les résolutions. Elle fortifie la raison, purifie le sentiment, règle la conduite, et selon la belle expression d'un de nos plus illustres magistrats et de nos plus spirituels écrivains, * *elle sert d'aromate à la science pour l'empêcher de se corrompre.*

* le Comte de Maistre grand chancellier. *Consid. sur la France.*

Ce fut cette force morale et religieuse qui, dans le Piémont, lutta avec succès contre cette philosophie destructive qui enfanta les troubles et les boulversemens. Si la masse de la population dut, à la fin, courber la tête sous le joug des passions étrangères; elle fut asservie, non corrompue. Elle attendit toujours avec impatience l'époque où, pour me servir des expressions de l'éloquent historien Koch, « une nation, long-tems méconnue, donne le signal de la délivrance. A l'exemple du Midi, le Nord de l'Europe s'ébranle;... les Souverains se réunissent, les nations se lèvent; l'empire de l'injustice est renversé; l'ancien ordre renaît. »

Tableau des rév. de l'Europe, périod. IX

Nos Princes, rendus alors à nos vœux, recouvrent tous leurs états, obtiennent, pour

leur part d'agrandissement le duché de Gènes, retrouvent, dans le cœur de leurs sujcts, tout l'amour qu'ils méritent, et continuent le cours d'un règne constamment basé sur les principes immuables de la religion et de la justice. Les Fidèles reconnaissent que la révolution devait servir de leçons aux Princes et aux nations, « que les conquérans ne sont pour la plupart que des instrumens de la vengeance céleste.... que Dieu exerce sa justice d'abord par eux, ensuite sur eux-mêmes...... qu'il ne laisse pas long-tems dans la disgrace les Rois pieux et justes.... qu'il faut être aveuglé par les passions pour ne pas rendre un éclatant témoignage à la Providence Divine qui régit le monde. » *Bossuet, Hist. Univ. II partie.*





ANNE D'ORLEANS





ANNE D'ORLEANS

VICTOR-AMÉDÉE II,

Né à Turin le 14 mai 1666.

1.er Roi de Sardaigne,
fils de Charles-Emmanuel II.

Dans le cours de soixante ans, la vie de ce Prince nous présente les plus grandes vicissitudes. Il passa ses neuf premières années dans un état de santé si faible, qu'on en désespérait. Les neuf suivantes nous offrent le premier exemple d'une régence reconnue sans opposition, exercée sans contraste, terminée sans guerre au dehors,

Vicissitudes de ce règne.

Anne-Marie d'Orléans.

Cette Princesse était fille de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, et de la vertueuse Henriette d'Angleterre qui, selon les lois anglaises, transmit à son fils, Charles-Emmanuel III, ses droits au trône de la Grande Bretagne, à l'époque de l'expulsion des Princes Stuarts. Ces droits étaient peut-

Mariage, le 10 avril, 1684.

quoiqu'agitée par des insurrections locales, au dedans. Nous voyons ensuite Victor-Amédée II développer un caractère prononcé, saisir les rênes du gouvernement et les tenir d'une main ferme, durant vingt-neuf ans qu'il régna comme Duc de Savoie et Prince de Piémont.

Dénina, liv. XIII. li. Oc.

On le vit alors jouer un rôle très-marquant dans les guerres successives qui ont illustré le siècle de Louis XIV; prendre une part active à tous les événemens politiques;

être mieux fondés que ceux de la maison de Hanovre qui ne prévalut que parce qu'elle était protestante. La religion catholique venait d'être proscrite en Angleterre.

Droits d'Anne d'Orléans.

Anne-Marie d'Orléans, pénétrée de la plus vive tendresse pour son mari, éprouva une vive douleur, en 1706, quand elle dut se retirer à Gènes, le laissant exposé à toutes les fatigues, à tous les dangers de la guerre. Ses peines furent bien compensées, lorsqu'elle l'accompagna, à Palerme, où elle fut couronnée Reine. Cette Princesse d'un esprit solide et d'un cœur excellent, mourut, en 1717, extrêmement regrettée.

Ses qualités.

Victor-Amédée en eut deux fils et deux filles, sans parler des enfans morts en bas âge.

Ses enfans.

1. Victor-Amédée qui mourut, âgé de quinze ans, vivement regretté pour ses rares qualités.

2. Charles-Emmanuel III qui succéda à son père.

affranchir ses états de toute prépondérance étrangère. Les plus puissans Monarques recherchèrent son alliance; mais nul n'osa la lui imposer. Si, à des époques difficiles, il rompit des traités qu'il avait conclus, il y fut forcé par les circonstances, par les localités et par la nécessité de maintenir en Europe une balance dont dépendait sa propre indépendance. Il élargit beaucoup le cadre historique de la Maison de Savoie, et le premier de sa dynastie, il ceignit son

3. Adélaïde de Savoie, mariée au Duc de Bourgogne, Princesse d'une rare beauté et d'un esprit très-cultivé, mère de Louis XV, fesait les délices de la Cour de France.

4. Louise Gabrielle, première femme de Philippe V, Roi d'Espagne, extrêmement chérie des Castillans. Elle gouverna avec une grande sagesse et une étonnante application au travail, pendant que son mari était à l'armée de Lombardie. Elle fut mère de Ferdinand VI qui succéda à son père, sur le trône d'Espagne.

Soins pour leur éducation.

La sollicitude avec laquelle Victor-Amédée II s'efforçait de bien élever ses enfans, et surtout de former celui qui devait lui succéder, et que les alliés destinaient au trône d'Espagne, le portèrent à demander à l'abbé de Tamié * un ouvrage à principes pieux et solides, sur *l'institution des Princes*. Ce vertueux cénobite fit cette réponse à son Souverain : « Altesse Royale, la Providence a conduit

* Arsenne de Parasa.

front du diadème royal, régna sept ans sur la Sicile, dix sur la Sardaigne. Deux ans avant sa mort, il abdiqua la couronne en faveur de son fils, et se repentit bientôt après de cette détermination qui tourmenta le reste de ses jours. Sa vie avait été trop active, trop agitée, pour qu'il pût se complaire long-tems dans le repos et le calme.

* nommé Pecchio. *Denina, Vie de Victor.*

Un médecin de Lans * prescrivit au jeune Prince du petit pain sec, au lieu des bouillies dont on le nourrissait. Ce seul régime a

Préface de l'ouvrage.

* l'abbé Duguet.

* Charles-Emm. III.

accidentellement, dans mon abbaye, un homme * bien plus capable que moi d'exécuter le projet dont V. A. R. a bien voulu m'entretenir. Il est instruit des grandes qualités du Prince de Piémont *, du soin que vous prenez de les rendre parfaites, et de la sérieuse application que vous donnez à une éducation dont vous comprenez toute l'importance. C'est un pieux écrivain qui respecte, aussi bien que moi, les desseins de la Providence sur un Prince dont elle veut faire dépendre la félicité de plusieurs peuples...... Il sait que vous aimez la verité, et qu'on ne peut vous plaire qu'en lui conservant toute sa dignité et toute sa force. »

Après avoir eu plusieurs entretiens avec Victor-Amédée II, l'abbé Duguet mit la main à l'œuvre, dans l'abbaye même de Tamié; mais les deux dernières parties ne furent terminées, à Paris, qu'en 1717. Ce fut le célèbre Rollin qui en fit l'envoi au Prince de Piémont. L'auteur, par un excès de mo-

suffi pour lui donner des forces et de la vigueur. On prit alors soin de son instruction. Il eut pour gouverneurs le Comte de Monestarol et le Marquis de Morozzo, et pour directeurs d'études le Jésuite Giuglaris et l'abbé Tesauro. Son père surveillait lui-même son éducation. Sa mère, chargée de la régence, fit ensuite venir, de Nice, Pierre Geoffroi, un des plus savans ecclésiastiques de son tems, pour enseigner le Prince héréditaire. On le formait aux sciences, plus qu'à l'art de régner. **Education du Prince.**

destie, voulait rester caché. Voici ce qu'il écrivit alors à l'auguste élève auquel il consacra ses veilles.

« Ce n'est qu'en tremblant que j'ose présenter à V. A. R. un ouvrage entrepris pour elle..... Vous n'y verrez rien qui ne soit conforme aux grandes vues et aux nobles inclinations que Dieu vous a inspirées: vous reconnaîtrez dans vos sentimens tout ce que vous y lirez sur vos devoirs. La haute éducation qu'on vous a donnée, et les exemples de S. M. votre père, joints à ses conseils, ont déjà prévenu les réflexions que je vous offre: mais les Princes les plus éclairés sont aussi les plus dociles; et moins ils ont besoin d'être instruits, plus ils désirent de l'être..... » *Préface, ut sup.*

Cet ouvrage qui porte pour titre: *Institution d'un Prince*, est divisé en quatre parties, contenant les devoirs, les qualités, les vertus sociales et religieuses, nécessaires à un Prince, appelé à gouverner *L'Institution d'un Prince.*

La Régente Jeanne de Savoie-Nemours, quoique dévouée par reconnaissance à la Cour de Paris, ne trahit pas les principes adoptés par la Cour de Turin pour tenir la balance entre les Français, et les Espagnols en Italie. A peine sut-elle que Charles IV, Duc de Mantoue, attaché à la France, avait vendu la ville, et la forteresse de Casal à Louis XIV, qu'elle en informa l'Espagne, et l'Autriche, intéressées à s'opposer à cet étrange marché qui livrait aux troupes Françaises un des boulevards de la Lombardie. Le secret de cette vente fut livré à la Régente par le Comte Hercule Mathioli, de Bologne, Ministre du Duc de Mantoue, qui, à son retour de Paris, s'arrêta à Turin. Louis XIV fut si courroucé contre ce secrétaire d'état, qu'il punit sa perfidie, ou son indiscrétion par

Vente de Casal, 1675. *Hist. Milit. LXVII.*

Le secret livré.

Continuateur de Dupin.

les peuples. La politique y est traitée avec grandeur et noblesse. L'érudition profane et sacrée est vaste: le style quelque fois diffus. Cependant, en applaudissant à ses idées politiques et morales, il faut se tenir en garde contre quelques unes de ses doctrines sur les débats théologiques de son tems, dont a su se préserver le Prince que ce livre * a formé, et qui a été universellement cité comme le modèle des Rois.

* l'original en est à la bibliothèque royale de Turin.

une prison perpétuelle. Les mesures que, par ordre du Roi, prit le Ministre de la police, pour arrêter le Comte Mathioli, firent croire à quelqu'uns qu'il a pu être le *masque de fer*, objet de tant de conjectures, et de recherches, jusqu'ici peu satisfaisantes. Arrestation des deux agens.

La France, voyant ses projets découverts, les ajourna, sans y renoncer. Quand la guerre d'Allemagne fut à la veille d'éclater contre Louis XIV, ce Monarque envoya dix-mille hommes à Catinat, chargés d'aller prendre possession de Casal. Le général Français, au lieu de demander au Duc de Savoie, la permission de traverser le Piémont, se contenta d'écrire au Marquis de Pianezza * pour régler avec lui l'ordre des étappes. Ce procédé despotique offensa la Régente qui voyait avec regret son fils traité comme un Vassal de la France, et le Piémont pressé sur ses flancs, à Pignerol et à Casal par une puissance qui allait l'écraser. Mais elle dut céder à la force, plutôt que de recourir aux armes, seule en Italie, contre le plus redoutable des Souverains. Occupation de Casal, 1681. *Hist. Milit. LXX.* * Ministre de la guerre à Turin. *Dénina, Man.*

On loua d'autant plus la prudence de Madame Royale, que des mouvemens insur- Mouvemens de Mondovi, 1679.

rectionnels appelaient ses soins, et même ses troupes du côté de Mondovì, où l'on souffrait impatiemment un mode de perception qui augmentait les impôts, sans profit pour le trésor, et vexait les contribuables. Les plus graves plaintes parvinrent au pied du trône, et contre les violences des fonctionnaires publics, et contre les habitans des montagnes, qui fesaient la contrebande de sel à main armée, et menaçaient de se révolter.

Manuscr. de Dénina.

Moyen insuffisant.

Le Marquis Adalbert Pallavicino, président de la Chambre-des-Comptes, envoyé pour réformer les abus, dans la province de Mondovì, soumit aux contributions foncières les biens des ecclésiastiques, jusque là exempts de toute charge, et allégea par ce moyen les contribuables. Cette disposition qui devait avoir la sanction de Rome, eût calmé les esprits, si les nouveaux rôles, faits avec partialité, n'eussent amené de nouvelles émeutes.

Demi-mesures, 1680.

La Cour de Turin prit des demi-mesures qui ne firent qu'irriter, et enhardir les factieux. La Régente recommandait de gagner les chefs, et répugnait à faire usage de la force. Le coupable syndic Grasso qui avait ses concitoyens aux armes, donna aux

insurgés le pompeux nom d'*amis du bien public*, en les signalant comme les défenseurs des droits de la province. On désigna par le sobriquet odieux de *selnistes* ceux qui se soumettaient à la taxe du *sel*.

Dom Gabriel de Savoie eut ordre d'aller réduire Mondovì par la force des armes. Cette ville parut d'abord soumise et calme. L'on se félicitait d'en voir les habitans entrer familièrement dans le camp, et les soldats sans défiance dans la ville.

Dom Gabriel à Mondovì, 1681.

Le président Pallavicino, et le sénateur Salmatoris, délégués du gouvernement pour punir les coupables, et prévenir la révolte, firent raser la maison de l'ex-syndic Grasso, chasser les moines qui avaient recélé des factieux dans leur couvent, diviser la ville en quatre sections, former quatre Municipalitées isolées, et publier l'édit de l'imposition sur le sel, pour le faire enfin respecter.

La commune de Montalto fut le foyer des mécontens qui s'y rassemblèrent des montagnes voisines. On en vint aux mains sur plusieurs points, et les insurgés se battirent avec opiniâtreté. Les femmes, et les enfans même fesaient pleuvoir sur les troupes une grèle de pierres, du haut des toits. Dom Gabriel, et le Comte de Bri-

Soumission des rebelles.

chanteau finirent cependant par soumettre tous les rebelles. Loin de sévir contre les coupables, l'armée se retira, par égard pour la province.

Hist. Milit. chap. 67.

Le tribunal qui instruisait le procès des chefs, exclus de l'amnistie, était présidé par Pallavicino qui penchait à la sévérité. Les sénateurs Bens, Malherbe, et Salmatoris inclinaient à la douceur qui prévalut. L'ordre se rétablissait; mais la garnison de Mondovì n'étant plus soutenue par la présence de l'armée, fut, quelque tems après, assaillie par des brigands qui rappelèrent les factieux aux armes. Le château de Vico fut pris, et démoli: les faux-bourgs furent occupés; mais la ville résista. Des troupes arrivèrent: les brigands prirent la fuite; le château de Vico fut reconstruit, et Mondovì mis en état de défense. Le nouveau gouverneur de la province, le Marquis de Senantes, inspira par sa modération une telle confiance, que les absens rentraient dans les foyers.

Nouvelle émeute.

Réprimée.

Régie des sels, 1682.

Le gouvernement entreprit alors d'établir l'administration de la régie générale des sels; le peuple s'y refusa, les hostilités recommencèrent. Brichanteau ayant osé marcher contre les insurgés avec peu de troupes, fut battu et mis en fuite.

Une fermentation générale se manifestait alors pour une cause bien plus grave. En Piémont, en Savoie, on se plaignait hautement des négociations qui tendaient à fixer à Lisbonne les destinées de la Maison de Savoie, et à placer le Duc Victor-Amédée II sur le trône de Portugal. Louis XIV qui portait ses vues ambitieuses sur la Savoie et même sur le Piémont, secondait un projet qui flattait ses espérances. Les peuples transalpins, et subalpins avaient donc de justes craintes de perdre leur Souverain. Une insurrection générale semblait à la veille d'éclater; les mesures repressives que prenait la Régente, étaient trop douces, ou trop faibles pour conjurer l'orage. On l'accusait même de désirer l'éloignement de son fils, pour gouverner en son nom. *Dénina, Man.* (1) Nouveaux troubles, 1683.

Madame Royale avait en effet conclu le mariage de son fils avec l'Infante Isabelle, fille unique de Dom Pedro et de Marie Françoise *, Roi et Reine de Portugal. Une loi fondamentale * défendait qu'une Infante, Mariage conclu. * sœur de Madame Royale. * dite Lamégo.

(1) Nous citerons souvent, sous le titre de *Manuscrit de Dénina*, *l'Histoire de Victor-Amédée II* qu'a écrite cet historien, pour servir de continuation à l'œuvre de Guichenon, et qui n'a pas été imprimée.

héritière du trône épousât un Prince étranger. On leva cet obstacle en prouvant que Victor-Amédée II était l'arrière-petit-fils du grand Roi Emmanuel dont la mémoire ne cesse d'être vénérée des Portugais. On promit que le jeune Prince irait résider à Lisbonne. Il fut préféré au Roi d'Espagne qui aspirait à la même alliance. Douze vaisseaux abordèrent à Nice, pour transporter l'époux royal des bords du Pô aux rives du Tage, sous la conduite du Duc de Cadaval.

Fantin, v. VII.

Mécontentement et opposition.

La noblesse surtout murmurait hautement contre un traité contraire aux intérêts de Turin et de Chambéry, qui devaient s'attendre au sort de Milan et de Naples qu'une Cour étrangère accablait d'impôts. Charles de Simiane, Marquis de Pianezza *, ministre de la guerre, le Comte Provana de Druent, Grand de la Couronne, et le Marquis de S.t-Martin de Parelle, général d'infanterie forment le conseil privé du jeune Prince *, lui représentent avec chaleur que l'éventualité à la couronne de Portugal n'est qu'une chimère *, lui persuadent facilement de préférer les états qu'il tient de ses ancêtres au royaume lointain où la France voudrait le réléguer. Ce Prince, convaincu que sa mère a tort d'adhérer, de gré, ou de force, aux

* ci-devant Marquis de Livorne.

* alors âgé de 16 ans.

* en effet il naquit un frère a l'Infante.

vues de Louis XIV, prend la résolution de rompre ce mariage, et de mettre fin à la Régence. Résolution de Victor-Améd.

Victor-Amédée tombe malade ; ses trois confidens sont décrétés d'arrestation ; le Marquis de Pianezza, et le Comte Provana sont traduits, l'un à la citadelle de Montmélian; l'autre à celle de Nice. Le Marquis de S.t-Martin s'enfuit à Ferrare. Louis XIV fait avancer des troupes pour soutenir la Régente. Au milieu de l'incertitude pénible qui tient les esprits en suspens, on entend dire que le mariage est rompu, et que le Duc de Cadaval a été rappelé par la Cour de Lisbonne. Les Français évacuent les états de Savoie : la Régente signe un traité d'alliance défensive * avec le Roi de France. Mesures prises.

* à Turin le 25 novembre 1682.

La prompte guérison du jeune Duc, et la rentrée en grace des trois illustres disgraciés ont fait croire que la maladie du Prince était feinte, et que la punition de ses conseillers n'était qu'une mesure de ménagement envers les Cours de Paris, et de Portugal.

Deux ans se passèrent dans cet état des choses, sans que Victor-Amédée qui touchait à sa dix-huitième année, pût se ré- Règne de Victor-Améd. II, 1684.

soudre à saisir l'autorité qu'exerçait une mère chérie, et accoutumée à gouverner depuis neuf ans. Offensé d'une cabale de Cour qui cherchait à le tenir éloigné des affaires, il consulta le Prince de la Cisterne qu'il honorait de la plus intime familiarité, et prit la détermination de signifier aux ministres, aux gouverneurs, aux magistrats, qu'il allait régner. On préparait les dépêches, à Rivoli; lors que le jeune Duc reçut de sa mère une lettre conçue en ces termes: « Parvenu à un âge auquel vous n'avez plus besoin de moi pour gouverner vos états, à la veille de vous marier, recevez le dépôt d'autorité que vous m'avez continué depuis votre majorité... »

Dénina, Man.

Lettre de la Régente

On présume que la Régente, avertie à tems de la résolution de son fils, s'y préta de bonne grace, et remit avec dignité un pouvoir qui allait lui échapper. « Ainsi finit la Régence, sans que de part, ni d'autre, la décence eût été blessée, ni la tranquillité publique compromise... Il est juste d'ajouter que les neuf ans de l'administration de Madame Royale furent un tems heureux. »

Dénina, Man.

De Costa, III.

Louis XIV n'ayant pu marier Victor-

Amédé avec l'Infante de Portugal, fit insinuer, par son ambassadeur, à l'ex-Régente qu'il verrait avec plaisir le jeune Duc épouser sa nièce, Anne d'Orléans. Cet hyménée ne tarda pas à se conclure, et fut célébré, à Turin, avec la plus grande magnificence. Le Monarque français s'efforçait ainsi de lier le Duc de Savoie à ses intérêts.

Mariage de Victor

Le premier soin du jeune Duc fut d'aller, en personne, apaiser les troubles du Mondovì qui s'étaient propagés, malgré les sacrifices qu'avait faits la Régente pour ramener les esprits. La présence du Prince, et l'appareil militaire qu'il déploya, firent tout rentrer dans le devoir.

Le Duc à Mondovì.

L'humeur belliqueuse de ce Prince s'était manifestée dès l'enfance. On parlait un jour devant lui de la fâcheuse issue de la guerre, entreprise par son père contre la république de Gènes. - *Jamais*, dit-il, *je ne ferai la guerre, sans être à la tête de mes armées, et je recommandrai à mes successeurs d'en faire autant.* Il n'avait que douze ans, lorsqu'il se prononça d'une manière si positive.

Son humeur martiale.

Les principaux rebelles, se voyant exclus de l'amnistie, cherchèrent un asile dans les

vallées Vaudoises où la guerre allait éclater.
Edit de Nantes du 30 avril 1598. Henri IV par son fameux édit de Nantes, avait permis, en France, le libre exercice
* son petit-fils. du culte protestant. Louis XIV * révoqua
Révocation de cet édit, 22 oct. 1685. cet édit, et força les Huguenots à se faire catholiques, ou à s'exiler du royaume. Ce Monarque ne voulant pas souffrir que les Calvinistes se réfugiassent dans les vallées du Piémont, limitrophes du Dauphiné, pressa le Duc de Savoie de contraindre aussi les Vaudois (1) à l'abjuration, ou à l'émigration.

(1) *Notice sur les Vaudois.*

Dict. Théolog. Les Vaudois tirent leur origine, et probablement leur nom, de l'hérésiarque Pierre Valdo, né au bourg
en 1180. de Vaux, en Dauphiné. Après avoir distribué son bien aux pauvres, il voulut, avec plus d'ardeur que de science, leur expliquer la parole de Dieu, et instruire ceux qu'il nourrissait. Sa doctrine était un mélange des erreurs de Vigilance, des Donatistes,
Leurs erreurs. des Iconoclastes. Il soutenait que l'église ne pouvait rien posséder, condamnait les vœux monastiques, traitait d'idolatrie la vénération des reliques, des images des Saints, leur invocation.

Réfugiés dans de pauvres vallées les disciples de ce faux réformateur, réclamaient la tolérance, tantôt des Dauphins et des Comtes de Provence, tantôt des Marquis de Saluces et des Princes d'Achaïe. Mais leur système de prosélytisme, appuyé par l'appât des dépouilles de l'église, rendait leur doctrine

« Victor-Amédée aurait voulu les ramener au sein de l'Eglise avec douceur, en leur procurant, sans les effaroucher, les moyens

Le Duc contreint d'y adhérer.

Manusc. de Dénina.

dangereuse et subversive. « Un reste de ces anciens Vaudois, dit Garnier, vivait ignoré, dans les vallées qui séparent le Dauphiné de la France *. Louis XII défendit de les inquiéter dans les provinces méridionales de son royaume; Philibert II, Duc de Savoie, imita son exemple. »

Hist. de France, vol. XXVI.

* entre Abriès et Pignerol.

Leur insoumission.

Nous avons vu Emmanuel-Philibert, d'acord avec la France, employer sans succès les voies de la persuasion, et même celle des armes pour les faire rentrer dans le sein de l'église. « Les uns, dit Bercastel, se retirèrent chez les Suisses et les Grisons; d'autres, persuadés par quelques ministres qu'il leur était permis de repousser la force par la force, soutinrent une guerre qui ne fut pas toujours exempte de cruautés. » Les troupes ducales abusèrent quelque fois, par représailles, d'une victoire qui leur coûtait cher.

Hist. de l'Eglise liv. LXV.

Leur capitulation.

Les Vaudois finirent par se soumettre, en obtenant la liberté de conscience, dans des limites déterminées, sans pouvoir multiplier leurs temples, ni acheter des biens hors de leurs vallées. Ils s'engagèrent à respecter le culte catholique dans les communes même dont ils forment l'immense majorité. Le nombre des Protestans s'élève à 17 ou 18 mille, dans vingt-sept villages qui forment presque tous autant de petites communes, dans les districts * de Luzerne, de la Tour, de S.t-Second, de la Perouse et du Perrier.

* ou mandemens

de s'éclairer et de se convertir; mais les menaces de Louis XIV, et l'impossibilité de soutenir une lutte contre lui, commandèrent le traité par lequel le Monarque s'engageait à subvenir aux frais de la guerre; et le Duc, à proscrire le culte protestant, à en démolir les temples.

Terme pour vendre les terres.

Les réclamations du corps helvétique n'obtinrent qu'un terme prolongé pour que les Vaudois qui persistaient dans la confession d'Ausbourg, eussent le tems de vendre leurs propriétés. Ils résolurent dans une assemblée tenue à Rocheplatte, de recourir à la voie des armes, et entraînèrent dans cette funeste détermination ceux de la Vallée de

Leurs alliances. *Garnier*, ibid. 1530. * oncles, ou anciens.

Le bruit du protestantisme qui bouleversait l'Allemagne et la Suisse, retentit jusque dans les vallées des Vaudois qui députèrent quelques-uns de leurs *barbes* * pour conférer avec les novateurs Bucer, Æcolampade. Ils se rattachèrent ensuite aux républiques naissantes de l'Helvétie qui leur offrirent, au besoin, des secours, un asile. L'Angleterre, la Prusse, la Hollande leur accordent une protection, des subsides annuels pour les frais de leur culte, d'abondantes aumônes pour leurs pauvres et pour leurs malades, et une constante protection qu'ils s'efforcent de mériter par leur conduite politique.

de S.t-Martin, qui penchaient à réaliser leur fortune pour passer en Suisse.

Le Duc campé à Pignerol.

Victor-Amédée se rend à Pignerol avec onze bataillons, trois régimens de dragons et trois-cents gardes du corps. Catinat, à la tête des troupes françaises, s'avance sur la gauche du Cluson* qui appartenait à la France, passe la rivière, à la hauteur de Pragelas, redescend dans la Vallée de la Perouse. A son approche, les paysans abandonnent leurs villages, se rassemblent sur les hauteurs de S.t-Germain, fondent, à la faveur des ténèbres, sur les Français qu'ils contraignent à repasser la rivière.

*rivière qui servait de limite entre les deux états.

Catinat dans la vallée de S.t-Martin.

Catinat se jette alors sur la Vallée de Saint-Martin, campe aux Clots, livre un léger combat, s'empare de toute la Vallée, et lie ses opérations à celles de son lieutenant, monsieur de Vieuville, qui occupe Pignerol.

Dom Gabriel à Luzerne.

Dans le même tems, Gabriel de Savoie attaque les Vaudois, en avant de Luzerne; force encore leurs lignes, sur les hauteurs d'Angrogne, et signe une convention par laquelle ils se soumettent. La tranquillité allait renaître, si les troupes eussent eu, pour les habitans de Luzerne, les égards dûs aux vaincus. Quelques désordres, faiblement réprimés, provoquent des vengeances qui amè-

ibid.

nent des scènes d'horreur, sur lesquelles il faut tirer un voile. L'histoire en accuse surtout le lieutenant de Catinat *.

* Feuquières.

Dernières hostilités.

La guerre recommence; M. de Brichanteau s'empare, par une ruse de guerre, des portes de Champramà et de Jaimet, en avant de Luzerne, et livre, à Bobbio, un combat meurtrier, dont le sort reste indécis. Les Vaudois, avertis alors que le Marquis de Parelle arrivait par le col de Giulian, pour les prendre à dos, se retirent sur la montagne du Vandalin, refusent de rendre les armes à des troupes dont ils avaient à se plaindre, et demandent une capitulation au Comte de la Roque, gouverneur de la province.

Paix.

Hist. Milit.

Emigration.

On convint que les habitans des vallées, divisés en trois colonnes, seraient escortés jusqu'en Suisse, et que les prisonniers, remis en liberté, recevraient du gouvernement des habillemens, et des vivres pour rejoindre leurs frères, par la route du Mont-Cenis.

Les traitemens rigoureux, exercés en France contre les Huguenots, irritèrent les Protestans de Hollande et d'Allemagne contre Louis XIV. La ligue d'Ausbourg se forma pour mettre un frein à la prédomination de

Ligue d'Ausbourg, 9 juillet 1686.

ce Monarque. Les Cours de Vienne, de Madrid, de Stokolm y accédèrent. Depuis la ligue de Cambrai, on n'avait pas vu de coalition si formidable contre une seule puissance.

Pressé d'y prendre part Victor-Amédée fit un voyage de plaisir, à Venise, pour acquérir des lumières sur une affaire si importante. Le Marquis d'Arsi * reçut ordre d'épier les pas de Victor-Amédée qui se lia étroitement avec son cousin, le Duc de Bavière *, alors dans cette ville. Le Duc de Savoie eut, à Venise, des fréquens entretiens avec l'abbé Grimani *, gentilhomme très-instruit et fort attaché à la maison d'Autriche; avec les sénateurs les plus distingués par leurs talens; avec des princes allemands, tous d'accord à lui parler en faveur de la ligue d'Ausbourg. Si Victor-Amédée ne contracta pas d'engagement formel, il n'eut pas de peine à se persuader qu'il avait tout à craindre de la Cour de France, obstinée à poursuivre le plan du fameux Cardinal. La conduite que le Cabinet de Paris tint envers la maison de Lorraine, pour la forcer à un échange, indiquait assez ce que la Maison de Savoie devait attendre, jusqu'à ce qu'elle eût cédé ses états pour la Lombardie et le duché de Mantoue.

Voyage à Venise

* ministre de France.

* un des ligueurs.

* depuis Cardinal.

Rapport de S.te-Croix.

Louis XIV oppresseur de ses voisins.

De retour dans sa capitale, le jeune Prince résolut de ménager Louis XIV, de protester contre tout ce qui porterait atteinte à son indépendance, de se maintenir neutre dans la guerre qui allait éclater, et de s'opposer faiblement à la rentrée des Calvinistes dans les vallées, d'où il ne les avait expulsés qu'aux instances de Louis XIV. C'était un point de ses frontières qu'il repeuplait d'ardens défenseurs, en leur laissant la liberté du culte.

Patience de la Cour de Turin.

Hist. Mil. 70.

Dès-lors Louis XIV ne garda plus de ménagemens avec le Duc de Savoie. « Il voulut établir, à Turin, un détachement de ses troupes..... Lorsqu'on changeait les garnisons du Montferrat, on poussait des piquets jusqu'aux palissades de la capitale du Piémont..... On fixait arbitrairement les étappes, sans même en prévenir le gouvernement piémontais..... Chaque jour c'étaient de nouveaux outrages. » Enfin, ajoute le Duc de S.t-Simond, le Roi exigea de Victor-Amédée ce qu'il n'aurait pu accorder sans livrer ses états à une puissance étrangère, et le força, par mille affronts, à se jeter dans la ligue que forma l'Europe, non contre la France, mais contre son orgueilleux monarque. Le Prince Eugène contribua beaucoup à l'y décider.

S.t-Simond, liv. I.

La Cour de France qui se doutait que le Duc de Savoie se déterminerait en faveur des alliés, voulut d'avance l'affaiblir, et avoir, en quelque manière, des ôtages. Catinat eut ordre de lui demander un régiment de dragons, un de cavalerie et six mille hommes, pour les destiner aux armées des Cévennes et de Flandre. Des négociations s'ouvrent entre le Marquis d'Orméa et le maréchal de Catinat: elles amènent de nouvelles prétentions. Louis XIV demande encore la place de Verrue et la citadelle de Turin. Le Duc consent à remettre Verrue, en dépôt, au Pape, ou aux Suisses; il écrit au Roi une lettre respectueuse, pour obtenir surtout de n'avoir pas d'étrangers dans sa capitale, offrant toute autre ville en ôtage. Catinat, parodiant alors le trait de Popilius envers le Roi de Syrie, dit que le Roi, son maître, exige une entière obéissance, ou qu'il déclare aussitôt la guerre. - *Général,* répond alors Victor-Amédée, d'un ton plein de dignité, *tout mon désir était de conserver la paix: j'en ai autant de témoins, que vous avez de soldats. Je me résignais aux plus grands sacrifices; mais vos demandes ne me laissent d'autre parti que celui des armes: je l'embrasse.*

Demandes du Roi de France, 1690.

Hist. du Prince Eugène, liv. I.

Dénina, Man.

Réponse du Duc

Hist. Milit.

* Monsignor Monti. *Dénina, Man.*

Le nonce du Pape * s'efforce encore de faire agréer des propositions de paix. Loin de les accepter, la Cour de France déclare que les quatre mille Piémontais qui ne devaient servir qu'aux delà des monts, marcheraient avec l'armée française, destinée à faire la guerre en Lombardie. C'était forcer le Duc à rompre la neutralité, et à fournir des troupes contre la ligue. Il s'y refusa, et envoya le Comte de Brandis conclure un traité d'alliance * offensive et défensive avec sa Majesté Catholique, l'Empereur et les coalisés.

* à Milan, le 3 juin 1690.

Victor-Amédée annonce alors, d'un air fier et satisfait, sa résolution à sa noblesse qui partage son ardeur pour les combats. Il publie par un manifeste ses justes griefs contre la France, presse ses préparatifs de guerre, arme les Vaudois contre le Monarque qui avait ordonné leur expulsion, fait conduire au château d'Ivrée l'ambassadeur de France, en représailles de l'arrestation du sien *, à Paris, appelle ses alliés à son secours. L'Empereur tenait à ses ordres une armée prête à marcher.

Déclaration de guerre à Louis XIV.

* le Marquis Dogliani.

Huit mille Autrichiens arrivent en Piémont, conduits par le Prince Eugène de Savoie-Carignan. Victor-Amédée, à la tête

de sa petite armée, s'unit à lui : tous deux vont secourir Cavour; mais Catinat a déjà emporté d'assaut cette place, et fait passer la garnison au fil de l'épée. Les deux Princes se retranchent alors à l'abbaye de Staffarde. Le général français s'avance pour les attaquer, avant que l'armée espagnole vienne les renforcer. Il leur convient de temporiser : c'est l'avis du Prince Eugène; mais Victor persiste à vouloir combattre, quoique ses troupes ne soient que de nouvelles levées, et que celles de Catinat soient aguerries. En capitaine expérimenté, le général français reconnait la position des Austro-Piémontais, voit l'infanterie disséminée dans les *cassines* *, l'attaque avant qu'elle puisse être secourue par les ailes, et parvient à la forcer. La cavalerie, commandée par le Prince Eugène arrête long-tems l'effort des Français; la victoire est vivement disputée. Le Duc de Savoie, et le Prince Eugène, jeunes héros, novices aux combats, y font des fautes; mais ils rivalisent de valeur et d'intrépidité, pour paraliser les funestes effets de la bataille perdue. Ils se replient sur Carmagnole, sur Carignan, sur Moncalier, en se plaignant du général espagnol, Louvigni, qui n'était pas arrivé à leur secours.

Vie d'Eugène, I.

Bataille de Staffarde, 18 août.

* métairies.

Ibid.

Hist. Mil. 70.

Dénina.

Le Prince Eugène est blessé d'une balle morte.

Résultat de cette journée

La journée de Staffarde avait coûté aux Austro-Piémontais près de quatre mille morts, ou blessés, douze-cents prisonniers, onze canons, et quelques drapeaux. Quoique cette bataille ne fût pas décisive, cependant elle jeta la consternation parmi les alliés, et dans tout le Piémont. Saluce, Savillan, Fossan, Villefranche, ouvrirent leurs portes. Le vainqueur attendit à Raconis les troupes qui, après avoir envahi la Savoie, devaient venir renforcer son armée. Louvois * qui mourut l'année suivante, ordonnait à Catinat *de traiter le Piémont comme le Palatinat, de tout détruire, de tout brûler en Piémont.* Forcé d'exécuter de tels ordres, le général français accablait de contributions les pays qui se soumettaient, livrait au pillage ceux qui résistaient, et condamnait au feu les bourgs et les villages dont les habitans prenaient les armes contre ses troupes. Cette conduite révolta les paysans qui, poussés par le désespoir, se défendaient audacieusement, tuaient les traîneurs, tombaient sur les détachemens isolés, et par là provoquaient la vengeance des ennemis. Rével et ses environs furent le plus maltraités.

* Ministre de la guerre.

Vie de Catinat.

Cruautés exercées.

Dénina, Man.

Aux premiers jours de novembre, Catinat feint de ramener son armée en France, pour l'y distribuer en quartier d'hiver; il s'enfonce dans la Vallée de Cluson, attaque le Col des Fenêtres *, tombe sur Suse, prend la ville, et bat en brêche le château que le Comte Loza est forcé d'abandonner, après trois jours de résistance. Victor-Amédée pour sauver Suse, veut marcher à l'instant sur Pignerol; mais ses alliés s'y refusent, et vont passer la mauvaise saison dans la Lombardie. Les Piémontais, pour obtenir quelque succès qui les dédommage de la perte de Suse, vont sous la conduite du Marquis de Parelle, assiéger Château-Dauphin, s'en emparent, le démolissent, exécutent avec un égal succès des courses dans la Vallée de Barcelonnette, et poussent leurs incursions jusqu'aux portes de Pignerol.

* entre Suse et Fénestrelles

Opérations militaires.

Cette petite guerre se prolonge dans l'hiver. Les habitans des quatre vallées, répondent à la confiance que le Duc avait en eux. La reconnaissance en a fait d'excellens soldats. Leur haine contre Louis XIV opéra cette métamorphose. Ils pénétrèrent, à diverses reprises, dans le Dauphiné, prirent du bétail, levèrent des contributions, et se rendirent redoutables aux Français qui leur

M. de Costa.

Dévoûment des Vaudois.

donnèrent le surnom de *Barbets* (1), comme ils avaient donné celui de Miquelets aux habitans armés des Pyrénées.

Prise du comté de Nice, 1691.

Le printems suivant, Catinat entreprend la conquête du Comté de Nice. Le Comte de Frossasc en abandonne la capitale, défend vaillamment le château; voit une bombe embraser un magasin à poudre qui ruine tout; capitule faute de munitions; vole au secours d'Oneille que le Comte d'Estrée bombarde en vain, et rejoint l'armée des alliés qui se réunit sous les murs de Turin.

Oneille sauvée. *Dénina, It. Occ. IV.*

Prise d'Aveillane.

L'actif Catinat attaque le château d'Aveillane, pris et perdu par Feuquières, et l'emporte en deux jours. Il s'avance à Rivoli; la ville est saccagée, le château brûlé. L'armée piémontaise campée sur la colline de Turin, exprime ses regrets, à la vue de ce beau palais ducal livré aux flammes. - *Je voudrais !* s'écrie Victor-Amédée, *voir tous mes palais réduits en cendres, et toutes les chaumières de mes sujets épargnées !*

Belle parole de Victor. *Dénina, Man.*

Hist. Milit. chap. 72.

Ces expressions de bonté, les manières populaires du Prince redoublent l'amour, et le zèle de ses troupes qui demandent à

(1) Parce qu'ils donnent par respect à leurs vieillards le titre de *barbe*, synonime d'*oncle*.

combattre; mais les alliés, occupés au siège de Casal, secondent mal Victor-Amédée, en l'absence du Prince Eugène.

Les Français feignent d'assiéger Turin; le Duc en fait partir sa famille qu'il envoie à Verceil, et se prépare à défendre sa capitale. Mais Catinat lui donne le change, tombe sur Carmagnole, alors réputée une des meilleures places du Piémont, et s'en empare à la faveur de quelques intelligences, trop tard découvertes.

Prise de Carmagnole, 9 de juin. ibid.

Victor-Amédée voyant que la plupart de ses villes exigeaient des garnisons qui, sans garantir les places, affaiblissaient son armée, se décide à les démanteler. Il rappelle donc les troupes qu'il avait à Asti, à Villeneuve, à Chivas, à Cherasco, pour être plus en état de tenir tête aux ennemis, et d'envoyer des secours à Coni que le Marquis de Feuquières reçoit l'ordre d'attaquer. Le Comte de Roéro s'y trouve enfermé avec une faible garnison; les fortifications en sont dégradées. Mais tandis que Catinat empêche le Duc de Savoie de s'approcher de la ville assiégée, le Marquis de Voghère, les Comtes de Bernès, de Costa, de Carretto, protégés dans leur marche par le Comte de Béné *, entrent dans la ville, à

Places démantelées.

* Commandant du Mondovi.

plusieurs reprises, avec de forts détachemens. Les Français renoncent à ce siège qui leur coûte quatre mille hommes. On fait des réjouissances, à Turin, pour la délivrance de cette place : le Duc accorde des privilèges à la ville, et des récompenses à ses braves défenseurs. Les femmes, les prêtres, les moines, s'y étaient signalés.

Délivrance de Coni.

Carmagnole reprises le 8 de novembre.

Victor-Amédée, ayant reçu des renforts d'Allemagne, amenés par le Duc de Bavière, investit Carmagnole, et reprend cette importante place, après six jours de tranchée ouverte. Il y trouve des magasins considérables, et une nombreuse artillerie. Ce fut à cette occasion qu'en traversant cette plaine, tant de fois dévastée, pillée, brûlée, il vit les infortunés habitans accourir sur ses pas. Le tableau déchirant de leur misère pénétra son âme. L'or qu'il avait, et l'argent que ceux de sa suite lui fournirent, tout fut distribué sur le champ. Il restait encore des malheureux à secourir ; Victor-Amédée détache alors de son cou le collier de son ordre, garni de riches pierreries, et le livre à ces pauvres gens qui s'en partagent le produit. Il eût comme le bon Henri*, *donné davantage, s'il en avait eu.*

Beau trait de Victor.

Dénina, Man.

* le Béarnais.

Chûte de Montmélian.

Montmélian était la seule place de Sa-

voie qui restait au Duc. Catinat voyant qu'elle résistait à un blocus de quinze mois, en fait le siège, et le pousse si vivement, qu'il force la garnison à capituler, après cinquante jours de tranchée ouverte. Le Marquis Del-Carretto-de-Bagnasc qui s'est distingué à la défense de cette place confiée à sa valeur, en sort, par la brèche, avec ses deux-cents guerriers, seuls restes de la garnison, auxquels sont accordés tous les honneurs de la guerre. Victor le nomme lieutenant-général et chevalier de l'Ordre de l'Annonciade. *Vie du Prince Eugène, liv. II. Grillet, III.*

La chûte de cette place forte afflige vivement Victor-Amédée qui se voit contraint d'abandonner, en tems de guerre, la Savoie ouverte de tous côtés. Il reçoit du moins une preuve de dévoûement qui le console. Il voit alors arriver à son camp quatre-vingt-treize officiers des régimens de la Marine, d'Aoste, et de Nice, sous la conduite de leurs colonnels, M.rs de la Chiusa, d'Alès, et de Frussasc. A l'ouverture de la guerre, ces trois régimens qui étaient au service de Louis XIV, furent dissous, et les soldats incorporés dans des bataillons Français. Ces généreux guerriers refusent de servir la France, demandent instamment de rentrer *M. de Costa, ib.* Beau trait de dévoûement.



au service de leur Souverain, n'acceptent ni le portrait de Louis XIV, ni les gratifications que le ministre de la guerre leur offre, vendent leur équipage pour subvenir aux frais de la route et comptent pour rien tous les sacrifices, quand'ils ont le bonheur de se présenter à leur Prince et de se ranger sous ses drapeaux.

Ibid.

Refus de la paix.

Les malheurs de la Savoie, et du Piémont n'ébranlent pas la constance du Duc. En vain Louis XIV qui apprécie enfin un Prince qu'il a trop peu ménagé, ou mal connu, offre la paix à des conditions avantageuses; envain il se borne à lui demander la neutralité qu'il avait refusée, Victor-Amédée persiste à ne pas détacher sa cause de celle de ses alliés. - *Votre Altesse*, lui dit l'envoyé français, *verra les restes de son armée se fondre dans une nouvelle campagne*. - *Monsieur*, répond le Duc en faisant allusion au mot de Pompée, *je frapperai du pied le sol de mon pays, et il en sortira des légions.*

Belle réponse de Victor. *Denina, Ital. Occid. liv. XIII.*

Créé généralissime.

Cette ferme réponse, cette fidélité de Victor à ses engagemens, firent une si agréable impression sur le cœur de l'Empereur Léopold I qu'il le créa généralissime des armées impériales en Italie, rappela le Prince Ca-

raffa dont Victor avait eu à se plaindre, et le remplaça par le Comte Caprara. *Dénina*, ib.

Le Duc de Savoie, à la tête de quarante mille Austro-Piémontais, veut attirer dans la plaine Catinat inférieur en forces; mais ce général se borne à garder Pignerol, et Suse. Pour mieux remplir ce double but, il établit son armée, au dessus de Fenestrelles sur un beau plateau qui retient encore le nom de *camp de Catinat*. Il s'y retranche dans une position inattaquable, et se tient à portée de voler au secours de la place qui serait menacée.

Belle armée de Victor-Améd.

Camp de Catinat, 1692.

Victor-Amédée, n'espérant de le déloger que par une diversion d'armes, débouche dans le Dauphiné par les Vallées de Sture, de Luzerne, et de Barcelonette. Embrun succombe à un siège où le Prince Eugène est blessé. Les villes de Gap de Guillestre sont mises à contribution. Des villages sont la proie des flammes. La province est accablée de contributions. On y exerça, dit le président Hénault *, les rigueurs de Feuquières dans les Vallées Vaudoises, celles de Catinat dans le Piémont, et celles de Turrenne dans le Palatinat. Le Duc de Savoie contenait ses troupes en leur interdisant l'incendie; mais le Duc de Schomberg

Invasion dans le Dauphiné.

M. de Costa.

* *Abrégé Chronol. de l'histoire de France.*

Représailles.

ne réprimait pas les Allemands qui voulaient user de représailles.

Maladie de Victor-Amédée.

Le cours de ces succès est interrompu par l'état alarmant de Victor-Amédée que la petite-verole conduit, à vingt-six ans, aux portes du tombeau. Il nomme son cousin, le Prince Eugène régent. La Duchesse, son épouse, arrive à Embrun, le trouve hors de danger, lui persuade de revenir à Turin pour se rétablir, à la suite d'une maladie qui exige des ménagemens. Son armée fait sauter les fortifications d'Embrun, et se replie sur Saluces. Les opérations militaires ne font que languir, le reste de la campagne.

Vie du Prince Eugène, I.

L'hiver se passe en conférences de paix, tenues à Turin secrètement, et sans fruit. Victor-Amédée dont les forces ne s'étaient rétablies que fort lentement, reprend le commandement de son armée, moins forte que l'année précédente, dirige ses opérations sur Pignerol, s'empare de Buriasc, et de S.t-Second, du fort de la Perouse, de celui de S.te-Brigitte, bloque la ville de Pignerol, et bombarde la forteresse, dans l'espoir de s'en rendre maître, avant l'arrivée de Catinat qui attend des renforts à Fénestrelles. Quatre mille bombes, au-

Victor en campagne en juillet 1693.

Pignerol bombardé le 25 septemb.

tant de coups de canon, ayant produit peu d'effet, le siège est lévé, mais trop tard.

Telle est la célérité de Catinat qui venait d'être fait maréchal, qu'en conduisant son armée par la vallée de Suse, il s'empare d'Aveillane, envoie un corps de troupes piller, et réduire en cendres Rivoli, la Vénérie, les palais du Duc, les plus belles maisons de campagne des environs. Il s'avance sur les rives du Sangon, occupe la montagne de Piossasc, se place entre Turin, et l'armée austro-piémontaise, et lui présente la bataille, près d'Orbassan *, aux *cassines de la Marsaglia.*

Célérité du maréchal de Catinat.

* bourg à 2 lieues de Turin.

Victor-Amédée, et le Prince Eugène qui auraient dû arrêter l'ennemi au pas de S.t-Michel-la-Cluse, n'hésitent pas à combattre: ils ont vingt-cinq mille hommes, et ne peuvent se persuader que Catinat ait fait des marches forcées avec quarante mille combattans. Cette erreur les entraine dans autres fautes sur la disposition des troupes, et sur l'ordre de la bataille. Victor, à la droite de l'armée, enfonce la première ligne des ennemis; mais il apprend que l'aile gauche, où le Duc de Schomberg périt, prise en flanc, est culbutée sur le centre. Là, le Prince Eugène oppose la plus opiniâtre ré-

Dénina, Hist. Mil. 74.

Bataille de la Marsaglia, ou d'Orbassan, 4 octob. 1693.

sistance, sans pouvoir repousser les Français.

Valeur du Duc. Le Duc de Savoie fait d'inutiles efforts pour rétablir le combat, s'expose au plus fort de la mêlée, a un cheval tué sous lui, voit tomber à ses côtés les Marquis de Parelle, et de Pallavicini; mais il ne fait qu'aggraver ses pertes. Catinat triomphe sur tous les points, et menace d'user de représailles, si les Allemands qui venaient de faire la guerre aux Turcs, continuent d'en agir barbarement avec les Français qui mettent bas les armes.

Vie d'Eugène, vol. I.

Retraite. Les deux Princes donnent l'ordre de la retraite, raniment par leur exemple le courage des soldats, en imposent par leur contenance à l'ennemi qui tente en vain de les poursuivre. Cette journée leur coûte dix-mille hommes, trente drapeaux *, et presque toute leur artillerie. Victor se retranche à Moncalier. Catinat ne retire de cette célèbre victoire que l'avantage de ravitailler Casal. La saison le force de repasser en France. Louis XIV persuadé que Victor-Amédée sera plus traitable après sa défaite, lui renouvelle des propositions de paix. Le Duc se plaint de ce que ses alliés font trop peu pour lui assurer la victoire, s'obstinent au

* les Français disent cent-six.

Offres de paix, 1694.

Plaintes de Victor-Améd.

siège de Casal pour posséder eux-même cette place, la plus renommée de l'Italie, et ne s'occupent pas d'arracher Pignerol aux Français. Ces considérations le disposent à écouter le Roi de France qui, portant dès lors ses vues sur la succession d'Espagne, renonce à ses prétentions sur la Lombardie; offre de rendre Casal au Duc de Mantoue, et de céder Pignerol, et la Perouse au Duc de Savoie, sous la clause de démanteler ces trois forteresses. Offres de paix,

Victor-Amédée qui ne combat que pour son indépendance, et pour la neutralité de l'Italie, voit dans ces conditions non seulement le bien de ses propres états, mais encore l'avantage des puissances de la Péninsule, auxquelles il importe que Pignerol, une des clefs de la Lombardie, et Casal qui en est le boulevard, n'appartiennent ni à la France, ni à l'Espagne, ni à l'Autriche. Il y souscrit, et presse le cabinet de Vienne d'adopter ces préliminaires de paix, mais en vain. jugées acceptables.

Ce Prince refuse de rompre avec ses alliés, temporise dans l'espoir d'amener l'Empereur * et le Roi d'Espagne * à ses vues, use de prudence pour que son inaction ne lui soit pas reprochée, concourt au siège de

* Léopold I d'Autriche.
* Charles II.

Chûte de Casal, 1695. *Hist. Mil.* 75. Casal, en dirige la capitulation qui raie cette ville du rang des places fortes, s'étaie sur Rome et Venise, qui approuvent son plan.

La Cour de Vienne fait éclater son mécontentement, et somme celle de Turin de continuer la guerre. Victor qui se loue du désintéressement de la France, et se plaint des vues ambitieuses de l'Autriche, ralentit ses opérations militaires, se rend à Lorette pour acquiter un vœu qu'il a fait durant sa maladie, a, dans le cours de ce voyage, des entretiens avec les ambassadeurs de Rome et de Venise qui le sollicitent de rendre enfin le repos à l'Italie, sur les bases d'un traité qui en assure l'indépendance, et en éloigne les Français.

Voyage à Lorette. *Dénina, Man.*

Préliminaires de paix, 29 août, 1696. A son retour, il ouvre des négociations avec Catinat qui envoie le Marquis de Tessé signer, à Turin, des préliminaires de paix ainsi conçus: « Casal restera démantelé, la citadelle de Pignerol devra l'être : cette ville et la Perouse appartiendront au Duc de Savoie. Les Cours de Vienne et de Madrid seront invitées à faire la paix sur ces bases. Si elles refusent, le Duc s'unira à la France pour les y contraindre, et sera généralissime des Franco-Piémontais. »

Victor travaille ensuite, avec le Pape et les Vénitiens, à établir un traité intitulé *la neutralité de l'Italie:* mais ses alliés ne veulent rien entendre. Le maréchal de Catinat s'avance alors aux portes de Turin, permet tous les genres de désordres à ses troupes dans les campagnes, menace de bombarder Turin, pour forcer le Duc à unir ses forces à celles de la France, et amener l'Espagne et l'Autriche à la paix. Victor-Amédée n'est pas en forces pour lui résister : il presse ses alliés de mettre fin à la guerre, les menaces de se tourner contre eux, appelle les généraux Autrichiens, et Espagnols à son conseil, et signe avec eux et Catinat une suspension d'armes. Le cours du Pô fixe la limite entre les puissances belligérantes. Pour la neutralité de l'Italie. Armistice.

Léopold I et Charles II, loin d'adhérer à ces conditions, font à Victor les offres les plus avantageuses pour qu'il continue la guerre. Ils lui promettent l'investiture du Montferrat, le mariage de Joseph I, Roi des Romains, avec sa fille Adélaïde, le Duché de Milan en toute propriété, la couronne royale de Lombardie, douze mille Anglais à son service, quatre millions d'or. Victor-Amédée ne se laissa pas éblouir à tant de promesses. Convaincu que le repos de l'I- Offres faites à Victor. *Dénina*, ibid. 1697.

talie exigeait qu'il fût fidèle à son traité, conclu avec la France, il se mit à la tête de cinquante mille Franco-Piémontais, marcha sur la Lombardie avec le maréchal de Catinat, investit Valence par les deux côtés du fleuve, et en pressa le siège. La place allait être emportée, quand le Marquis de S.t-Thomas arriva de Pavie, avec l'heureuse nouvelle de la paix conclue. L'Empereur et le Roi d'Espagne acceptaient le traité de *la neutralité de l'Italie.*

Siège de Valence.

Annal. d'Ital. II.

« Je me trouvais à Milan, dit Muratori, j'entendis les imprécations lancées par les Espagnols contre le Duc de Savoie; mais les personnes versées dans la politique pensaient différemment. » On savait gré à ce Prince d'avoir fermé à Louis XIV les barrières de l'Italie par un traité. « Toute la Péninsule regarda bientôt Victor-Amédée comme son bienfaiteur... La Cour de Vienne avait imposé, sur les états italiques, une taxe de guerre que six ans de continuité rendaient intolérables. » On applaudit à des mesures qui forcèrent bientôt les Autrichiens, et les Espagnols à signer, à Vigevano, un traité par lequel ils s'obligeaient, (ainsi que la France) à faire sortir de l'Italie, toutes les troupes étrangères que la guerre y avait appelées. »

Fantin, vol. XIV, Hist. de France.

Les Italiens louent Victor-Améd.

Traité de Vigevano.

Par ce traité définitif où furent ratifiées les conditions préliminaires, Victor-Amédée rentra dans l'intégrité de ses états, arracha Pignerol et la Perouse à la France, et porta ses limites au Bec-Dauphin, rocher limitrophe entre la Perouse et le Méan. Cette paix fut cimentée par le mariage de la Princesse Adélaïde de Savoie avec le Duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin, l'élève de l'immortel Fénélon.

Adélaïde de Savoie épouse le Duc de Bourgogne.

Si l'on a vu, sur la fin de cette guerre, Victor-Amédée tourner ses armes contre ses alliés, ce ne fut pas pour ruiner leur cause, mais pour les contraindre à signer un traité où les intérêts de l'Italie étaient sagement ménagés. Il avait combattu pour opposer une barrière à l'ambition de Louis XIV, il dut ensuite combattre pour réprimer celle de l'Autriche et de l'Espagne, ainsi que pour conquérir la paix qui était l'objet des vœux de toute l'Europe. S'il n'eût consulté que ses intérêts, il aurait persévéré dans son alliance avec l'Empereur, et le Roi d'Espagne dont les offres étaient de nature à séduire un Prince ambitieux. Le but justifie donc la conduite. Devait-il voir, sans y mettre un terme, ses états désolés par les Français, parceque ses alliés se refusaient à un traité juste et sage?

Conduite de Victor à peser.

Années de paix générale.

Paix générale de Riswick, 20 septembre 1697.

La pacification de l'Italie amène les traités de Risvick, et de Carlowitz qui ferment le temple de Janus. Partout les pays conquis sont restitués : la maison de Lorraine est réintégrée; Guillaume de Nassau * se voit reconnu Roi d'Angleterre : Louis XIV donne une première preuve de sa modération, en renonçant au fruit de ses nombreuses victoires. Victor-Amédée eut donc la gloire de donner, dans ses conférences de Lorette, la base des traités partiels que firent ensuite les puissances belligérantes.

* troisième Prince d'Orange de ce nom.

Insoumission de Mondovì, 1698.

Malheureusement cette paix générale ne fut pas de longue durée; et plus malheureusement encore, elle fit éclore des troubles intérieurs. L'impôt sur le sel en fut de nouveau le motif. La province de Mondovì s'y était en partie refusée, pendant la guerre. Pour prix du dévoûment et de la bravoure des troupes qu'elle avait fournies, elle espérait, à la paix, d'être affranchie d'une taxe toujours plus odieuse à la population. Mais Victor-Amédée avait trop de fermeté dans le caractère, pour se laisser imposer des conditions par ses sujets. Il se souvenait en outre des mouvemens insurrection-

nels qui avaient éclaté dans cette province, peut être à l'instigation de la France, et qui avaient entravé une partie de ses opérations militaires.

Toutes ces considérations réunies lui firent adopter le plan du Comte de S.t-Thomas, son premier ministre, qui consistait à assujétir toutes les provinces à un impôt uniforme. Il se décida donc à se rendre à Mondovì avec un grand appareil militaire; il y fit publier, en sa présence, l'édit royal pour la lévée du sel par capitation, avec peine de mort pour quiconque s'y opposerait à main armée. La province parut soumise; mais cette soumission apparente trompa Victor-Amédée qui n'y laissa pas une force armée, suffisante pour assurer l'exécution de cette mesure. En effet, à peine est-il rentré à Turin, que l'insurrection éclate. Le gouverneur de la province * est battu: Montalto, Monesté, Vico tombent au pouvoir des rebelles; le bourg de Vildeneuve est mis à feu, et à sang. Insurrection.

* M. Des Hayes.

Neuf régimens, les milices provinciales, quelques escadrons de cavalerie sont confiés au général des Hayes, Comte de Mussan*. Avec ces forces imposantes, il bat les rebelles, fait un grand nombre de prison- Guerre courte, mais vive.

* gentilhomme français.

niers, condamne au supplice les chefs les plus coupables, met à prix la tête des autres, et soumet la province qui implore la clémence du Souverain. Victor traite alors en père des sujets égarés. Le Comte de Monestarol *, par sa prudence, et par ses soins, fait renaître dans tous les cœurs la confiance, l'amour, et la soumission. Les coupables réparent leur fautes, et toute la province n'a cessé dès-lors de donner à ses Princes des preuves d'affection, durant la paix, et de bravoure à la guerre.

Soumission.

* commandant de la province.

5 ans de paix.

Les peuples jouissaient, depuis cinq ans des douceurs de la paix; mais il était aisé de prévoir qu'en Espagne s'allumerait bientôt un brandon de discorde qui embraserait toute l'Europe. Charles II, consumé de langueur à la fleur de ses ans, allait mourir sans postérité. En lui s'éteignait la première branche de la maison d'Autriche qui occupait ce trône depuis Charles-Quint.

Aspirans au trône d'Espagne

Toutes les ambitions s'agitaient; toutes les prétentions étaient en présence; les cabales, les intrigues secrètes se croisaient. Les uns s'agitaient pour influencer le testament de ce Souverain valétudinaire; les autres pour arriver à un partage de ses vastes états. C'était surtout la France, et l'Autriche que l'on

voulait exclure de cette riche succession, afin de ne pas leur laisser prendre, à l'une et à l'autre, une prépondérance colossale. Cette grande question politique mettait en mouvement tous les cabinets de l'Europe. L'Empereur, Léopold d'Autriche réclamait cet héritage, comme chef de la branche cadette; mais le pacte de famille s'y opposait. *Dénina, lib.* 24. Charles-Quint avait exclus les enfans de son frère Ferdinand de tout droit à la couronne d'Espagne. Louis XIV qui avait épousé la sœur aînée de Charles II, demandait la succession pour ses petits-fils, qui étaient les plus proches neveux du Roi mourant; mais l'Infante Marie-Thérèse, en épousant le Roi de France, avait dû renoncer à ses droits héréditaires. Le traité des Pyrénées excluait du trône d'Espagne les Princes qui pouvaient aspirer à la couronne de France.

Mably, Droit public de l'Europe.

Premier testament du 1698.

Dans l'espoir d'éviter des guerres et de soustraire la monarchie espagnole au partage dont les puissances la menaçaient, Charles II appela, pour lui succéder le petit-fils de sa sœur cadette, Joseph-Ferdinand-Léopold, Prince électoral de Bavière. L'héritage lui revenait; nul traité ne s'y opposait. Cet arrière-neveu serait allé régner à Madrid, au lieu de règner à Munich; mais il mourut avant le testateur.

Le Duc de Savoie se met alors sur les rangs, en qualité d'arrière-petit-fils de l'Infante d'Espagne Cathérine *, mais sa voix ne se fait que faiblement entendre à Madrid.

* femme de Charl. Emm. I.

On vit alors ce que put l'habilité d'un ambassadeur et la maladresse de l'autre. Celui de France *, parvint à vaincre les scrupules du Roi d'Espagne, et celui d'Autriche aliéna, par sa hauteur et sa rudesse, le cœur de ce Monarque naturellement porté pour la branche cadette de sa famille. Le cardinal de Porto-Carréro se servit avec succès de tous les argumens de la religion, de la justice et de la politique pour décider Charles II à faire, pour un petit-fils de sa sœur aînée, ce qu'il avait fait pour le petit-fils de sa sœur cadette. Il lui exposa que Louis XIV était le seul potentat capable d'empêcher le démembrement de la monarchie, demandé par la Hollande et l'Angleterre.

* le Duc d'Harcourt.

Dénina, ib. *Muratori*, etc.

Second testament.

Le Roi d'Espagne fit donc un second testament par lequel il institua Philippe d'Anjou son héritier universel, à condition que cet arrière-neveu (petit-fils de Louis XIV), renoncerait à tous ses droits à la couronne de France. Si ce Prince mourait, ou que sa branche vînt à s'éteindre, Victor-Amédée de Savoie était appelé à lui succéder.

Nous verrons cette subrogation stipulée au traité d'Utrecht, en faveur de la dynastie de Savoie. *Muratori.*

Ce fameux testament, fait le deux d'octobre, 1700, resta couvert d'un si profond mystère, que l'ambassadeur d'Autriche n'en eut connaissance qu'à la mort du testateur, survenue trente jours après. On peut juger quelle dut être sa surprise et sa confusion, à cette lecture. On se plaisait à répéter ce que l'Evêque de Lérida, en mission alors à Vienne, avait dit de ce ministre si peu fait pour soutenir les intérêts de sa Cour : - *il a l'esprit comme les cornes des chèvres de mon pays, dur, petit et tortu.* Anecdote.

Au reste ce testament n'est pas plus respecté après la mort de Charles II que les partages qui avaient été faits, de son vivant. Les armes en décident. Philippe d'Anjou, et Charles d'Autriche qu'on voulait exclure de la succession d'Espagne, se mettent les premiers sur les rangs, pour tout envahir. Tous les deux apprécient l'alliance du Duc de Savoie dont l'influence a plus d'une fois décidé du sort de la guerre, en Italie; mais ni l'un, ni l'autre ne parait décidé à lui accorder les indemnités qu'il exige, pour une guerre dont la Lombardie va de nouveau être le théâtre, et en partie l'objet. Alliance du Duc recherchée. *Hist. Mil.* 77.

Ce Prince qui a des droits à l'héritage en litige, voudrait au moins le Milanais qui lui convient plus qu'à la France et à l'Autriche. Il insiste pour avoir cette part d'une succession, ouverte pour lui, et abandonnée au sort de la guerre. « Mais la France ne lui laisse pas le tems de négocier. Le Maréchal de Catinat, son ancien adversaire, vient de nouveau, à la tête de cinquante mille hommes, l'avertir qu'il ait à se déclarer pour Louis XIV. Le Roi de Portugal, les Electeurs de Bavière, et de Cologne, le Duc de Mantoue s'étaient prononcés pour ce Monarque. »

Prédomination de Louis XIV.

Le Marquis de Costa.

Victor ainsi pressé par Catinat, signe, à Turin, un traité d'alliance avec Louis XIV: en voici les conditions: « Philippe V, nouveau Roi d'Espagne, épouse Marie-Louise de Savoie *; il s'engage à satisfaire son beau-père pour les sommes que lui doit la Cour de Madrid; on lui assure six-cent-mille francs par mois, à titre de subsides, pour les fraix de la guerre: il est nommé généralissime des armées, française et piémontaise. »

Traité de Turin, alliance avec la France, 1701.

* seconde fille de Victor.

On s'étonne de voir Victor-Amédée adhérer si facilement à un traité qui ne lui assigne aucune part aux riches conquêtes dont

il va courir les dangers, et que ses troupes vont payer de leur sang. Il a combattu pour exclure les Bourbons de l'Italie, il va combattre pour leur assurer la Lombardie et le royaume des Deux-Siciles. Quelques historiens affirment que ce traité de Turin n'était que triennal. *Annal. Mil. II.*

L'Empereur Léopold, impatient d'envahir la Lombardie, se hâte de confier au Prince Eugène une armée de trente-deux mille hommes pour faire cette conquête. - *Aurons-nous des succès?*, lui demanda Léopold, - *Sire*, repond le Prince avec une rare sagacité, *si le Roi de France m'oppose Villeroi, je le batterai; si c'est Vendôme, nous nous battrons; si c'est Catinat, il me battra.*

Sagacité du Prince Eugène.

C'est en effet Catinat qui commande l'armée française; mais elle n'est pas au complet; mais elle a défense de violer le territoire vénitien; mais le Comte de Tessé * seconde mal son chef; mais le Prince de Vaudemont *, gouverneur de la Lombardie, n'est jamais d'accord sur les opérations de guerre.

* lieutenant-général français.

* fils naturel de Charles III, Duc de Lorraine.

Le maréchal français ne peut donc empêcher les Autrichiens de passer l'Adige, et de s'avancer vers le Mincio. Il se laisse bat-

* on prononce Peskiéra.

tre à Carpi, et reserrer entre Peschièra *, et Mantoue. « Il rejette la cause de tant de malheurs sur le Prince de Vaudemont qui a contrarié son plan de campagne, et sur le Duc de Savoie qui retient ses troupes en Piémont. Il fait naître dans le cœur de Louis XIV des défiances contre Victor-Amédée, et accuse hautement le gouverneur de Milan de s'entendre avec les Autrichiens, et d'exciter les Lombards contre les Français. »

Excuses de Catinat.

Le Duc de Savoie qui voulait, avant de se mettre en campagne, voir le mariage de la Princesse, sa fille, authentiquement déclaré, part, après avoir reçu cette satisfaction; mais son arrivée au camp ne fait qu'accroître la discorde. Catinat ne veut pas obéir. Vaudemont ne voit qu'avec jalousie Victor s'ériger en chef. L'un veut attendre le Prince Eugène sur les rives du Mincio; l'autre donne ses ordres pour se replier sur la droite de l'Oglio, et pour prendre position à Antignato. Jamais titre de généralissime, garanti par un traité, ne fut plus illusoire. Cet état de choses ne peut promettre des succès. Le Duc de Villeroi vient remplacer Catinat qui consent à servir en second, sous ce favori dont les fanfaronnades et l'incapacité fesaient présager des revers.

Victor rejoint les alliés le 24 juillet, 1701.

Discorde.

Muratori, Annal. d'Ital.

Villeroi remplace Catinat.

Villeroi vain, inepte, présomtueux, dit à Louis XIV - *Sire, je vous promets de chasser, en trois mois, les Autrichiens de toute l'Italie, si vous me donnez carte blanche.* Le Roi qui a plus de confiance à son favori, qu'aux Ducs de Savoie, et de Vaudemont, n'hésite pas à le mûnir d'une pleine autorité. Ce nouveau maréchal arrive au camp, fier des ordres dont il est nanti, entreprend la guerre offensive contre l'avis des alliés, dispose tout pour attaquer les Impériaux retranchés à Chiari *, combat fièrement l'avis du Duc de Savoie, et fait sentir que c'est la volonté du Roi qui *n'a pas*, dit-il, *envoyé à l'armée d'Italie tant de braves guerriers pour observer l'ennemi avec des lunettes d'approche.* Propos de Villeroi.

* Kiari.

La conduite de Victor-Amédée et du maréchal de Catinat est, dans cette sanglante journée, le modèle des braves capitaines. Ayant fait leurs représentations au Duc de Villeroi, sans rien gagner sur lui, l'un, et l'autre combattent avec la plus intrépide valeur pour couronner du succès une attaque, ordonnée contre leur avis et dont ils désespèrent. « Le Duc de Savoie a un cheval tué sous lui, reçoit plusieurs coups dans ses habits, et tant que dure l'action, Son Altes- Combat de Chiari, 1701. *Vie du Prince Eugène.*

se Royale agit avec une bravoure extraordinaire, et s'expose comme le moindre soldat. » Catinat est blessé. Villeroi voyant l'affreux carnage des siens, ordonne la retraite, laisse plus de quatre mille morts, ou blessés sur le champ de bataille, et rejette ses torts sur ceux qui l'ont le plus loyalement secondé. Nous n'omettrons pas un mot digne des plus grands hommes de l'antiquité, proféré par Catinat à cette malheureuse affaire. Après plusieurs charges infructueuses, ce maréchal ralliait encore les troupes; un officier lui dit : *où voulez-vous que nous allions? à la mort? - il est vrai*, répond Catinat, *la mort est devant nous; mais la honte est derrière.*

Anecdote. *Dict. Hist.*

Affaire de Crémone.

Tandis que le Duc de Savoie prend ses quartiers d'hiver en Piémont, le Prince Eugène tente de surprendre Crémone, pénètre dans la ville, est forcé d'en sortir; mais il emmène prisonnier le maréchal de Villeroi que l'armée ne regrette pas. Les Français eux-mêmes qui savent si bien assaisonner leurs propos de ce sel attique qu'ils ont hérité du peuple le plus spirituel de la Grèce, *se félicitent d'avoir, ce jour là, sauvé Crémone, et perdu leur général.*

Bon mot des Français.

Le Duc de Vendôme *, cousin de Louis

* petit-fils de Henri IV.

XIV, et l'un de ses plus habiles généraux, vint prendre le commandement de l'armée. Toutes les opérations de la guerre se dirigèrent sur Mantoue, assiégée par les Impériaux, défendue par les Français.

L'arrivée de Philippe V appella Victor-Amédée à Alexandrie, où se rendirent aussi la Duchesse douairière, sa mère, et la Duchesse de Savoie, sa femme, empressée de connaître l'époux de sa fille. « Le Roi les reçut à l'escalier, les prit par la main et les mena dans son appartement. Victor-Amédée se conduisit avec dignité, prudence et modération, se montra dévoué, donna même à son gendre d'excellens conseils sur les affaires de l'Italie. » Mais ayant ensuite à se plaindre de ses prétentions sur le cérémonial, et plus encore de ses injustes préventions, il se refroidit de plus en plus envers les Bourbons qui le traitaient comme leur Vassal. Cette hauteur lui parut surtout révoltante, dans un beau-fils qui lui refusa la main, et le fauteuil, qui le soupçonna d'être en négociation avec la Cour de Vienne, et qui vint non-seulement lui ravir le commandement des armées; mais le tenir sous une espèce de surveillance. Tant de sujets de mécontentement le portèrent à revenir

Dénina, Man.

Entrevue du Roi d'Espagne et de Victor.

Fastes de la France, tom. IV.

5

à Turin, et à laisser la conduite de ses troupes au Comte des Hayes.

Bataille de Luzzara, 15 d'août 1702.

Le Prince Eugène, impatient de se mesurer avec le Duc de Vendôme, se dispose à l'attaquer, tandis qu'il fait avancer ses colonnes et s'occupe à dresser son camp à Luzzara *. L'action est sanglante, la perte et la gloire égales, des deux côtés. Chacun conserve sa position et son terrein. De part et d'autre, on s'attribue les honneurs de la victoire. Les alliés recueillirent cependant plus de fruit de cette journée; puisqu'ils s'emparèrent ensuite de Luzzara, de Borgoforte, et de Guastalla. Le Roi d'Espagne qui s'exposa beaucoup à cette bataille, combla d'éloges l'armée piémontaise qui s'y signala, fit présent au Comte des Hayes d'un beau cheval et d'une épée d'or, et reprit la route de Madrid, convaincu de la bravoure et du dévoûment avec lequel les troupes de son beau-père se battaient pour sa cause.

* bourg au confluant du Crostolo et du Pô.

Dénina, Man. Le Marquis de Costa.

Dénina, ib.

Les Français ne partageaient pas sa conviction. Victor-Amédée laissa connaître les offres avantageuses que lui fesaient le Roi d'Angleterre et les Hollandais. Il crut, par ce moyen, engager la France à lui accorder plus que ne portait le traité, et la forcer, en quelque sorte, à reconnaître, par une

Défiances, accusations.

concession de territoire en Lombardie, le sacrifice qu'il fesait d'offres si séduisantes. Loin de se rendre à ces motifs, on redoubla de défiance. Jamais théâtre de guerre ne fut plus déshonoré par d'iniques soupçons. Victor-Amédée n'en était pas le seul objet. Le Prince Eugène ayant, par un coup des plus hardis, tenté d'enlever Philippe V sur sa route, fut accusé d'en vouloir à sa vie. Ce héros, pénétré d'indignation, en fait ses plaintes, et dédaigne de se justifier. L'Europe entière lui rend le juste témoignage d'être incapable de ternir son nom par un odieux attentat.

Ce Prince qui possède, au plus haut dégré, les talens de la guerre, et l'art de se faire chérir des troupes, et des peuples, est admirablement servi non-seulement par ses espions, mais encore par les Lombards. Il connaît, ou devine les projets de ses ennemis, et les Français ne craignaient pas de dire que c'est le Duc de Savoie (alors absent) qui lui révèle tout. La plus grande désunion règne encore entre les Ducs de Vendôme, et de Vaudemont: l'un, et l'autre ne s'accordent que dans leurs jalousies et leurs dénonciations contre Victor-Amédée.

Préventions contre le Duc de Savoie.

Louvois, accoûtumé à faire tout plier sous

ses ordres, s'irrite contre la fierté du Duc de Savoie qui veut avoir le commandement des armées qu'on lui a promis. « Qu'on pèse les instructions que ce ministre de la guerre donnait, au nom de Louis XIV, aux généraux français : - * *contrariez le Duc de Savoie : poussez-le à bout jusqu'à ce qu'il se déclare contre nous.* »

Amico d'Italia, vol. IX.

** divers auteurs*

Victor-Amédée se ressent vivement de ces procédés, il n'ignore ni les dissensions ni les cabales qui règnent parmi les généraux alliés. Voyant avec regret que les Rois de France et d'Espagne ne l'ont engagé dans leur parti, que pour l'abreuver d'amertumes, et d'humiliations. Il se plaint qu'à la honte du traité, ces deux Monarques ne lui ont jamais accordé l'autorité de généralissime. Il s'aperçoit enfin que leur but est de le faire servir d'instrument passif, en tirant les plus grands secours de ses provinces et de ses troupes, sans lui assurer aucun avantage de la guerre de succession.

Plaintes de Victor.

Rien n'irrite plus une âme fière et généreuse, que la hauteur, l'ingratitude et l'injustice. Victor-Amédée le fit assez connaître à l'ambassadeur de France qui lui dit : - *en vain vous vous déclareriez contre le Roi, mon maître. Où prendriez-vous des ar-*

Repartie.

Costa, Durante.

mées pour lui tenir tête? - D'un coup de pied, repart fièrement Victor, comme autrefois Pompée, *je ferai sortir des légions de mes provinces fidèles et dévouées.*

Offres du Prince Eugène.

Le Prince Eugène profita de ces mécontentemens pour faire de nouvelles propositions à son cousin Victor. Le Marquis de Prié, dévoué à l'Empereur, eut des entretiens secrets avec le Comte de la Tour *: il offrait, au nom de Léopold I, au Duc de Savoie le reste du Montferrat, une partie du Milanais et de plus abondans subsides que n'en fournissaient la France et l'Espagne, alors épuisées. Victor-Amédée ne voulut rien conclure avant que les trois ans de son engagement fussent expirés. Il était même disposé à préférer l'alliance des Bourbons, à des conditions inférieures; mais il fut révolté de la dure réponse de l'ambassadeur français (1) à son ministre. - *Le Roi, mon maître ne souffrira pas que le Duc de Savoie ajoute à ses états un pouce de terrain.*

* ministre de la guerre à Turin.

Annal. Mil. II.

(1) M. de Philipeaux fut, par ce faux avis, un des auteurs de la rupture: il écrivait au Roi: « Si V. M. ne veut accorder d'avantageuses conditions au Duc de Savoie, il est tems de l'accabler de toutes vos forces, pour prévenir l'effet de ses négociations avec l'Autriche. »

Victor, mécontent de ses alliés qui accompagnaient leurs refus des formes les moins propres à captiver son âme altière, songea dès-lors à profiter de la désunion entre les Français et les Espagnols, pour traiter avec l'Autriche. « Si la Cour de France, avec moins de roideur et moins d'orgueil, eût consenti à céder au Duc de Savoie une portion du Milanais, en récompense de ses services, elle aurait conservé un allié qu'il lui importait d'affectionner à la cause des deux couronnes. »

Hist. Politiq. du dix-huitième siècle.

Hésitation du Duc.

Quelque impatient que fût Victor-Amédée de prouver à Louis XIV que, dans un cœur généreux, toute patience a un terme, il hésitait cependant à conclure le traité qui se négociait avec l'Autriche. Il lui en coûtait de tourner ses armes contre les époux de ses deux filles, la Reine d'Espagne, et la Duchesse de Bourgogne. Il aurait voulu que la France lui eût offert les mêmes avantages que lui assurait l'Empereur, afin de concilier les intérêts de sa couronne avec les sentimens de sa tendresse paternelle. Le cabinet de Vienne, pour prévenir un arrangement avec la France, publia comme signée

Expédient du cabinet de Vienne.

l'alliance que le Duc de Savoie ajournait encore (1).

A cette nouvelle, le Roi de France qui regarde ce qu'il appelle la perfidie de son allié comme consommée, fait éclater son courroux. Il ordonne au Duc de Vendôme de se rendre incessamment au Camp de San-Benedetto, et de désarmer les troupes piémontaises qui font partie de son armée. Courroux de Louis XIV.

Ce Prince qui était dans le Trentin pour faire sa jonction avec les troupes de Bavière, se hâta de venir sur les rives de la Secchia, et disposa les Savoyards de manière à se trouver environnés par les Français. Les officiers furent appelés au quartier-général, et pendant qu'on leur lisait les ordres de Louis XIV; leurs soldats, sans armes, se virent cernés et faits prisonniers. On porte à cinq, ou six mille * le nombre de ceux qui essuyèrent ce traitement inopiné. Désarmement de nos troupes.

* *Muratori* dit 3000, *Annal. d'It.*

(1) Le Cabinet de Vienne remit à un Napolitain des lettres et des documens adressés à la Cour de Turin. On y supposait le traité conclu, et l'on y donnait des explications sur des mesures à prendre pour livrer au Duc de Savoie trois villes de Lombardie. Ce messager avait ordre de se laisser saisir par les Français. A la vue de ces dépêches, le Roi de France, ignorant la ruse, ne douta pas que l'alliance fût ratifiée. *Vie de Vict. Améd. Dénina, Man.*

On les força de s'enrôler dans les régimens français ; mais ils désertèrent presque tous, et rentrèrent en Piémont, empressés de se rallier à leur Prince. Les officiers, renfermés dans les places fortes de la Lombardie, voyant qu'on n'exigeait pas d'eux l'engagement de rester prisonniers sur leur parole, et qu'on les resserrait comme des soldats, s'évadèrent aussi, dès qu'ils en trouvèrent le moyen.

La colère du Monarque n'était pas satisfaite, s'il ne tenait en son pouvoir le Duc de Savoie lui-même. Il donna donc l'ordre de l'enlever, de ruse, ou de force, et de le conduire captif au fort de Fenestrelles. Les généraux français apostèrent en secret, dans les environs de la Vénérie, des officiers qui avaient ordre d'arrêter et d'enlever Victor-Amédée, aussitôt qu'il sortirait à la promenade, ou à la chasse. Cette trame fut éventée, et le piège évité.

Pièges tendus. *Dénina*, ib.

Ce Prince ressentit vivement ce double affront, et prit une résolution digne de son courage. Après avoir traité cette affaire importante dans son conseil, il dépêcha des courriers en Autriche et en Hollande. Mais il n'attendit pas leur retour pour faire éclater son ressentiment. « Il osa, seul, presque

Courageuse résolution.

ibid.

sans troupes, et sans argent, déclarer la guerre aux deux couronnes, de France et d'Espagne, et publia, sept jours après, les raisons qui l'avaient porté à cette résolution. »

Son manifeste était ainsi conçu : « je préfère, disait-il, l'honneur de mourir les armes à la main, à la honte de me laisser opprimer... je ne fais d'ailleurs qu'achever de rompre une alliance qu'on a violée à mon égard... On doit voir en moi, moins un père qui fait la guerre à ses enfans, qu'un Prince qui résiste à un autre dont il a trop à se plaindre... je dois sacrifier mes affections au bien de mes peuples : Dieu m'oblige à préférer les avantages de mes sujets à ceux de ma famille... je déposerai les armes, aussitôt que les affaires seront si bien balancées, que la faiblesse n'aura plus rien à craindre, et l'ambition plus rien à espérer. » Son manifeste. *Mimaut, II.*

« Le gant était jeté, Victor-Amédée n'avait plus de ménagemens à garder avec son puissant ennemi. Pour user de représailles, il fit fermer les portes de Turin, donna l'ordre d'arrêter les Français qui étaient dans ses états, fit garder étroitement M.r de Philipeaux, ambassadeur de France, jugé avec fondement coupable d'avoir précipité ses Représailles. *Denina, Man.*

avis, et même altéré la vérité dans ses rapports diplomatiques. Trois compagnies de cavalerie française qui passaient à Turin, furent retenues prisonnières. Quatre-cents caisses de mousquets destinés pour l'armée, furent saisies et séquestrées. Tous les bourgeois reçurent l'ordre de se pourvoir d'armes dans trois jours. »

Etonnement de l'Europe.

Jamais résolution n'avait frappé l'Europe d'un plus grand étonnement. L'Italie surtout qui avait une parfaite connaissance de tous les sujets de plaintes que le Duc de Savoie avait reçus du Roi de France, de son ministre de la guerre, et de ses généraux, applaudirent à la courageuse détermination qu'il venait de prendre. On put dès-lors espérer que les Bourbons n'obtiendraient pas, dans la Péninsule, la domination exclusive à laquelle ils paraissaient aspirer. Si ses plus belles provinces devaient subir le joug, c'était du moins une consolation de voir les deux puissances rivales s'y tenir en respect, l'une l'autre.

Espoir de l'Italie.

Manifeste de la France.

Le cabinet français publia, de son côté un manifeste pour justifier la violence exercée sur les troupes de Victor-Amédée, s'efforçant de prouver qu'il n'avait fait que prévenir les desseins de ce Prince, dont on pu-

bliait comme consommées les négociations qui n'étaient qu'entamées. Au lieu de provoquer la rupture, la France devait l'empêcher. Elle le pouvait, en adhérant aux justes demandes qui lui étaient faites.

En ouvrant ces négociations, disent Dénina et Muratori, le Duc de Savoie n'avait d'abord que l'intention de stimuler Louis XIV à lui céder la Lombardie dont les Cours de Paris, et de Madrid lui fesaient espérer l'échange contre la Savoie, sans réaliser leurs offres. Le cabinet de Vienne qui craignait cet échange, usa d'adresse pour s'attacher Victor; comme le Roi de France avait usé de force pour en arracher un traité. Léopold prévoyait qu'à la seule nouvelle d'une alliance, négociée entre lui et le Duc de Savoie, Louis XIV ferait un éclat qui préviendrait toute réconciliation. Il ne s'est pas trompé.

But du Duc.

Vie de Vict. Améd. Ann. d'Ital.

Vie de Vict. Améd.

Les historiens français eux-mêmes confessent que le Duc de Savoie se vit contraint de prendre ce parti, pour se soustraire à l'oppression. « J'ai lu des auteurs remplis d'invectives contre Victor-Amédée; parceque, dans cette guerre, il s'était déclaré contre ses deux gendres. Mais pouvait il faire autrement? Pressé entre les deux branches de la maison de Bourbon, il ne lui restait, dans la révolu-

Aveu.

Fantin-des-Odoards, Hist. d'It. VII.

tion des événemens, aucun moyen d'augmenter ses états (1). Les Rois de France, et d'Espagne ne semblaient l'embrasser étroitement que pour mieux l'étouffer. »

Neutralité de l'Italie.

On est étonné de voir les puissances de la Péninsule rester indifférentes à cette lutte, tout en louant Victor-Amédée du courageux parti qu'il venait d'embrasser. Ce n'était plus le tems où l'Italie, enflammée d'une ardeur guerrière, se soulevant au premier signal, en faveur des Guelfes, ou des Gibelins, volait aux combats, à la voix des Pontifes romains. « Le seul Duc de Savoie se déclarait formellement pour la France, ou pour l'Autriche : tous les autres Princes italiens, les républiques mêmes, embrassaient la neutralité. Leur politique, justement alarmée de l'excès de puissance que la maison de Bourbon allait acquérir, dans la Presqu'île, fesaient secrètement des vœux en faveur de Léopold. Ce n'est pas qu'on lui désirât le dégré de pouvoir, développé par Louis XIV : on aurait conçu contre lui les mêmes ombrages, si la victoire eût couronné ses projets; mais on souhaitait à ses armes, assez de suc-

ibid.

Vœux des Italiens.

(1) C'est-à-dire d'avoir quelque part à une succession à laquelle ses droits furent reconnus.

cès pour tenir les choses dans une juste balance.

Ayant à résister au plus impérieux, comme au plus puissant des Monarques, le Duc de Savoie ne néglige rien de ce que son génie, fécond en ressources, lui suggère pour une prompte défense, il peut compter sur l'amour, et le dévoûment de ses sujets; il lui faut encore l'appui d'une grande puissance: il s'empresse donc de conclure l'alliance projétée avec l'Autriche. *La France*, écrit le Comte d'Awersberg au ministre de Vienne, en Hollande *, *a plus fait, en un seul jour, pour la cause des Alliés, que nous en plusieurs mois de négociations. Le désarmement de ses troupes a porté Son Altesse Royale à une rupture d'éclat.*

Mesures de Victor.

Hist. Univ.

Dénina, Man.

* le Comte de Sizendorf.

Victor-Amédée signe un traité de confédération avec l'Empereur. La date de ce traité prouve qu'il n'y avait rien d'arrêté entre les Cours de Vienne et de Turin, à l'époque de l'affaire de San-Benedetto. En voici les conditions principales: l'Empereur met quatorze mille fantassins, et six mille hommes de cavalerie à la disposition de Victor, et lui assure, pour les fraix de la guerre, le Montferrat, l'Alexandrin, la Lomelline, le Vigevanasco, la Vallée de Sésia, et les fiefs enclavés dans les Langhes.

Alliance avec l'Empereur, 8 novemb. 1703.

Diète helvétique. *Marquis de Costa.*

Ce n'est pas sans douleur que Victor se voit contraint de renoncer à défendre la Savoie. Il fait pour elle ce que son cœur paternel lui inspire. Les Suisses sont les amis, les alliés naturels des Savoyards; Victor les presse d'agréger ses provinces transalpines à la Confédération Helvétique, pour les soustraire à la colère de Louis XIV. Mais le ministre français traverse cette négociation. Tout ce que la diète helvétique peut obtenir de la Cour de France, c'est la promesse que fait sa Majesté Catholique de ne pas incorporer la Savoie à son royaume.

Dénina, Man.

Ordre de Louis XIV.

Victor-Amédée, pris au dépourvu, voit ses villes et ses provinces tomber au pouvoir de ses ennemis. Le Comte Gui de Staremberg qui amène à son secours une armée autrichienne, n'arrive ni à tems, ni en forces pour sauver le Piémont. Les Anglais et les Allemands fixent leur attention sur la Catalogne, où il semble que doit se décider la cause du trône vacant. Victor-Amédée se trouve d'abord seul à soutenir, dans ses états, une guerre ruineuse. *Traitez le Duc de Savoie*, écrivait le Monarque français à son cousin, le Duc de Vendôme, *comme j'ai traité le Duc de Lorraine, chassé de ses états.*

Le Prince français, prompt à exécuter les ordres de son souverain, s'empare d'abord de Trin, après un sanglant combat où ses troupes ont tout l'avantage. Le Duc de la Feuillade descend du Mont-Cenis, entre dans Suse, attaque le poste de la Brunette, alors peu fortifié, s'empare de la *Redoute de Catinat*, ouvre, sans grand obstacle, une brèche à la citadelle de S.te-Marie, et se prépare à l'assaut. Le Chevalier de Corbilli livre la place, et se retire avec la garnison auprès du Duc de Savoie, qui refuse de le voir; parce qu'il devait faire une plus vive résistance. Cette capitulation, a, pour le Piémont, les suites les plus funestes. La province d'Ivrée, la Vallée d'Aoste, le fort de Bard, tombent au pouvoir des Français. Prise de Suse, 1704.

Le Duc de Vendôme s'avance, à la tête de trente mille hommes, contre Verceil. Cette ville, alors le boulevard du Piémont, du côté de Milan, a une garnison de onze bataillons d'élite, et se trouve abondamment pourvue. Mais le gouverneur tombe malade. La défense de la place s'en ressent. Les travaux des assiégeans avancent, sans être troublés; le Duc de Vendôme ordonne l'assaut, perd mille hommes, dispose tout pour une nouvelle attaque. Le Comte des Hayes fait Verceil pris. *Ann. Milit.*

arborer le drapeau blanc, et se constitue prisonnier avec sa garnison. Verceil, dont les fortifications avaient coûté des sommes immenses, voit ses fameux bastions rasés jusqu'aux fondemens. La province de Bielle subit la loi du vainqueur.

Nouvelle armée. Une levée de douze bataillons s'effectue dans les provinces transalpines et subalpines. A l'appel de leur Prince chéri, les vieux soldats rentrent sous les drapeaux, exercent les recrues, en font de bonnes troupes que Victor-Amédée a soin d'aguerrir. On est surpris de le voir à la tête d'une nouvelle armée, dans les rangs de laquelle reprennent leur place ceux qui avaient été désarmés à San-Benedetto.

Siège de Verrue. *Muratori*, 1705. N'ayant pu délivrer Verceil, le Duc établit son camp à Crescentin, pour protéger Verrue qu'il lui importe le plus de sauver. Il est trop faible pour tenter contre Vendôme le sort d'une bataille; mais, malgré les *Hist. Mil.* 79. rigueurs de l'hiver, il supporte comme un grenadier toutes les fatigues de ce fameux siège qui dure six mois; il brave tous les dangers comme un jeune officier; il développe des connaissances profondes dans l'art *Dénina, Man.* de la guerre. Pour se faire une idée de ce qu'il eut à souffrir, nuit et jour, exposé à

toutes les intempéries, à tous les travaux, à tous les périls, il suffit de dire qu'il y perdit tous les cheveux.

Le Duc de Vendôme renvoyait les soldats que la faim forçait à déserter. Le Comte de la Roche-d'Alleri* qui n'eut pas la cruauté de laisser mourir ces malheureux, vit bientôt la garnison réduite à la plus affreuse disette. Pour dernier témoignage de son dévoûment, ce fidèle gouverneur fit sauter les fortifications de Verrue, afin que l'ennemi n'y trouvât plus qu'un simulacre de forteresse. « Jamais place ne fut mieux attaquée, ni mieux défendue. On y employa la force, la chicane, le courage, et tout ce que l'art militaire a de plus parfait. »

Verrue démolie.

* gouverneur de Verrue.

* *Quincy, pag. 400.*

Le Marquis de Carail n'acquit pas moins de gloire à la défense de Nice. Cette ville, bombardée avec fureur, n'était plus qu'un amas de décombres, quand il en sortit pour se retirer dans le château, contre lequel avaient échoué les efforts réunis de François I et de Barberousse, à une époque où l'art des sièges avait fait moins de progrès. Le Duc de Berwick, après avoir ouvert trois larges brèches à cette forteresse, fut repoussé, à un premier assaut, par le Comte de Castellar et le Chevalier Tonduti. Une

Prise de Nice.

Durante, II.

attaque générale devait avoir lieu le lendemain; mais la garnison étant affaiblie, la place ruinée, le donjon démoli, le gouver-

4 janv. 1706. neur capitula, et sortit, avec tous les honneurs de la guerre. Louis XIV condamna ce fameux château à être démantelé, sans pouvoir être rétabli.

Epidémie à Nice *Durante.*

Le fléau de la guerre va rarement seul. « Les souffrances de la faim engendrèrent une cruelle épidémie: la mortalité fut telle que les hôpitaux, les couvents, les palais, les maisons, les rues mêmes et les places publiques, se trouvaient encombrées de morts et de mourans. Le courroux céleste n'épargna ni les vaincus, ni les vainqueurs. L'Evêque, Henri de Provana, s'immortalisa, dans ce tems de douleur et de deuil, par un héroïque dévoûment. Il succomba, victime de sa pieuse générosité, et sa mort mit le comble au désespoir d'un peuple dont il était le pasteur et le père. »

Soins du Prince Eugène.

Tandis que le Duc de Berwick soumettait le comté de Nice et la Vallée d'Oneille, le Duc de Vendôme pressait le siège de Chivas. Victor-Amédée n'omit rien pour contrarier le Prince français; non qu'il espérât de sauver cette faible place; mais son but était de retarder les opérations militaires qui se pré-

paraient contre Turin. C'était tout pour lui que de gagner du tems. Le vieux Empereur, Léopold, venait de mourir; et Joseph I, son fils aîné, de monter sur le trône. - *Sire* *, lui dit le Prince Eugène, *laisser prendre le Piémont, c'est abandonner aux Français l'Italie toute entière. De tant de places fortes, il ne reste plus à notre allié, Victor, que Turin et Coni, en deça des Alpes, et Montmélian au delà.*

* *Anecd. Ital. vol. II.*

Mot consolant de Malbouroug.

Réduit à cette extrémité, Victor-Amédée, loin de succomber à l'épreuve du malheur, soutient le courage des siens, en les entretenant d'un heureux retour de fortune. Le célèbre Malbouroug, vainqueur à Hochsted, après lui avoir adressé des condoléances sur l'état de ses affaires, lui dit, en présageant des succès: « cette campagne finira heureusement pour votre Altesse Royale, et nous verrons nos armes triompher en Italie, comme en Allemagne. »

Hode, V.

Le Prince Eugène au secours de Victor.

A peine le nouvel Empereur est-il couronné, qu'il confie une belle armée au Prince Eugène, en lui disant: *volez à la défense de la capitale du Piémont; l'intérêt de votre gloire et celui de votre maison vous y appellent.* Ce héros surmonte mille obstacles à travers la Lombardie. Le Duc de Vendô-

me s'avance à sa rencontre. On en vient aux mains, à Cassano*. L'affaire est aussi brillante que meurtrière. On s'attribue, de part et d'autre, la gloire de cette journée: les Français, parce qu'ils restent maîtres du camp de bataille; les impériaux, parce qu'ils continuent hardiment leur marche vers Turin. Vendôme s'efforce néanmoins de les arrêter à chaque pas, de leur disputer le passage à chaque rivière.

* ou Agnadel près l'Adda.

Muratori.

Chûte de Montmélian.

Muratori. Grillet, XIII.

Cependant Chivas succombe et Montmélian, bloqué depuis dix-huit mois, manque de vivres. Le Baron de S.t-Rhémi s'avance avec quatre mille hommes pour secourir cette place: La-Feuillade le force à retrograder. Le Comte Beus de Santenà, moins heureux daus cette citadelle, que n'avait été son oncle, se voyant réduit à la dernière détresse, et sans espoir de secours, capitule à des conditions honorables. Ce boulevard de la Savoie est démantelé *, ainsi que Nice, Ivrée, Verceil et Verrue. Le Monarque français ne veut plus rencontrer de barrières sur les confins de nos états, ni dans l'intérieur de nos provinces. S'il ne peut se promettre de les garder, il veut du moins les traverser à son gré, sans que rien ne l'arrête.

* au printems de 1706.

Siège de Turin, 13 mai 1706.

Il reste à ce puissant Roi peu de chose à

faire pour que sa vengeance soit satisfaite. Turin lui résiste encore ; il en ordonne aussitôt le siège. Le ministre de la guerre fait des préparatifs immenses pour cette entreprise, regardée comme décisive. *On n'en fit jamais de plus grands*, dit Feuquières, *pour les sièges auxquels le Roi allait en personne.* On établit d'abondans magasins à Suse et à Chivas. La Feuillade a soixante-huit bataillons, quatre-vingts escadrons, des artilleurs pour servir cent-trente canons, et cinquante mortiers. L'attirail de son parc, et ses munitions correspondent au reste. Le Maréchal de Vauban lui offre ses services ; l'orgueilleux Duc s'en offense, et lui répond d'un ton piqué : *je me propose de prendre Turin à la Coëhorn.* Ce Coëhorn était le Vauban des Alliés, excellent ingénieur qui avait pris plusieurs places, fortifiées par Vauban-même. *Hist. Milit.*

Victor-Amédée sacrifie tout pour prolonger la défense de sa capitale. Les maisons, les arbres sont abattus autour de la place ; les bords de la Doire sont hérissés de redoutes ; et les points culminans de la colline, de mamelons. Le commandement de la ville et celui de la citadelle sont confiés, l'un au Marquis de Carail, l'autre au Comte d'Alleri qui s'étaient couverts de gloire, Défense de cette capitale

à Nice et à Verrue. Par égard pour les alliés, le Comte de Thaun leur est associé, en qualité de commandant des troupes et des bourgeois armés. Le Duc de Savoie est partout, harcelant l'ennemis sur cent points divers. Dans une action, il est renversé de son cheval; le Prince de Soissons et le Comte de S.t-Georges sont blessés à ses côtés.

Manusc. de Denina.

Hist. Univ.

La consternation cependant commence à gagner la classe la moins guerrière. « Le clergé, introduit devant le Duc par la Duchesse, tout en larmes, conjure Victor de céder à la dure nécessité, d'épargner de plus longs maux à sa capitale, et de consentir à des conditions, quand il en est tems. - *Implorez*, dit-il à la députation ecclésiastique, *implorez les secours du ciel sur nos armes, tandis que nous combattrons pour notre cause qui est juste. Je défends de parler de toute démarche de lâcheté. Je compte sur le courage et le dévoûment de mes braves Turinais.* »

Députation au Duc.

Vie du Prince Eugène.

Lorsque les bombes commencent à pleuvoir sur la ville M.r de Marigni * se présente au Duc de Savoie: *Prince*, lui dit-il, - *nous avons un ordre du Roi d'offrir des saufs-conduits aux Princesses, et de ne pas tirer sur le quartier de Votre Altesse Ro-*

Bombardement, le 9 juin.

* adjudant-gén.

Courtoisie de Lois XIV.

yale: notre général vous prie donc de lui indiquer votre logement. - Mon quartier, San Vitale. répond Victor, *sera partout où ma présence paraîtra nécessaire. Ma famille aura toujours la porte du Pô à sa disposition, pour se retirer quand, et où elle voudra. Je remercie le Roi de sa courtoisie.* Dénina, Man.

Ces égards, dans le cours d'une guerre, commencée avec exaspération, peignent Louis XIV toujours plein d'attention pour les dames et surtout pour les Princesses, mère, sœur et cousine de ses petites filles qu'il chérissait tendrement. Peut-être ce Monarque avait-il en vue de ramener le Duc de Savoie à la cause des Bourbons. La France était alors épuisée d'hommes et d'argent; le Maréchal de Villeroi venait d'être battu à Ramillies, et l'Archiduc Charles d'Autriche s'emparait de toute la Catalogne. La guerre du Piémont coûtait au Roi des sommes immenses, et dévorait ses armées.

Quand le Duc de Savoie vit des bombes tomber sur son palais, et les ennemis en mesure de cerner la ville, il en fit sortir Madame Royale, sa mère, et la Duchesse son épouse avec ses deux fils en bas âge, et se hâta de les conduire à Cherasco. « Il en était tems; car le Prince et la Princesse de

Le 16 de juin, départ de la Cour. Dénina, Man. Mém. Hist. III.

Carignan qui fermaient la marche, furent enlevés par les français. Le Duc de la Feuillade leur permit de rester à leur château de Raconis. Les deux Duchesses et les petits Princes furent conduits à Gènes par le gentil-homme Ferrero de Roassio qui se fit alors connaître avantageusement (1). »

Dénina, ibid.

Fidèle à son plan, Victor se hâte de revenir au secours de sa capitale. Informé que la Feuillade veut l'envelopper, et le faire prisonnier, il lui en offre l'espoir, se présente à ce général, chaque jour, sur un point différent, l'amuse, l'attire au loin par des marches, et des contre-marches, et toujours lui échappe par la célérité de ses mouvemens. - *Je suis sûr d'emporter Turin*, écrivait la Feuillade au Roi, *et je tiens le Duc de Savoie enfermé dans la Vallée de Luserne.* Il se trompa également sur ces deux assertions.

La Hode, Hist. de Louis XIV, tom. V.

Le Duc d'Orléans et le Maréchal de Marsin.

Le Prince Eugène, réussit enfin à dérober quelques marches au Duc d'Orléans qui, à la tête d'une armée d'observation, lui dispute le passage des fleuves. Il trou-

Dénina, Man.

(1) Ce gentil-homme de Mondovi que nous verrons élevé au ministère, sous le titre de Marquis d'Orméa, n'était alors que juge de Carmagnole.

ve, à Carmagnole, son cousin, Victor, qui n'a que sept mille hommes avec lui. Le Duc d'Orléans se rend alors à l'armée de Turin, en prend le commandement, de concert avec le Maréchal de Marsin, tient un conseil de guerre, propose de suspendre le siège pour livrer bataille aux deux armées réunies. Il soutient vivement son plan: « *si nous sommes victorieux*, dit-il, *la place tombera d'elle-même: si nous sommes battus, rien ne s'opposera du moins à notre retraite*. Le Maréchal de Marsin, favori du Roi, s'obstine à recevoir la bataille, au lieu de la livrer, veut attendre les ennemis dans ses retranchemens. Une vive contestation s'élève; le Prince expose le danger de ce projet; mais le Maréchal présente une lettre du Roi qui l'autorise à faire prévaloir son opinion, toutes les fois qu'il y aurait divergence au conseil.

Hist. Milit.

Muratori.

« Cependant le Duc de la Feuillade presse les attaques auxquelles les assiégés opposent la plus courageuse résistance. Ils allument, toutes les nuits, de grands feux devant les brèches, pour empêcher le travail des mines, sous un terrain embrasé..... Depuis deux mois les mineurs se font, avec non moins d'acharnement, une guerre souterraine. Un détache-

Trait de Pierre Micca, mineur.

Hist. Mil. 81.

ment de grenadiers français entre dans le fossé. La garde, surprise et accablée par le nombre, est aisément dispersée: les ennemis vont pénétrer dans la galerie qui conduit dans la place, lorsqu'un mineur intrépide ferme la seconde porte. Mais cette porte va être enfoncée à coups de hache, si Pierre Micca, d'Andorno*, hésite à s'immoler au salut commun. »

* près de Bielle.

le 29 août 1706. Craignant qu'une mèche graduée ne soit trop lente dans un péril si pressant, le généreux Micca s'écrie, qu'il va sacrifier sa vie pour le salut de tous : - *camarades*, ajoute-t-il, *recommandez au Souverain ma femme et mes enfans; sauvez-vous, et laissez-moi faire.* A peine ses compagnons sont-ils en sûreté, qu'il met le feu, fait sauter le fourneau, et s'ensévelit sous un tas de ruines, avec les ennemis qui étaient dans le souterrain. « Cette action, cachée dans les entrailles de la terre, a été avec raison comparée au dévoûment de Curtius et de Scévola. » Le Prince prit soin de la famille de ce généreux mineur.

Andrioli, Annal. Mil.

Le Marquis de Costa.

Cibrario, Notiz. Le généreux Micca ne fut pas seul à donner l'exemple d'un ardent amour pour le Prince et la patrie, durant ce mémorable siège. On vit les Turinais de tout sexe, de tout âge,

de toute condition concourir aux travaux les plus pénibles et les plus périlleux de la défense de la capitale. Trois cents femmes partagèrent les fatigues des excavations, des transports des matériaux, sous les batteries des ennemis, sans ralentir leur ardeur, à la vue de celles qui tombaient à leurs côtés. Les pauvres de l'hôpital de la Charité travaillaient aux souterrains, dans les endroits les plus dangereux, et sacrifiaient avec joie, pour sauver la ville, une vie que soutenaient les soins charitables de leurs concitoyens.

Les deux Princes vont au sommet de la colline de Supergue, embrassent d'un coup d'œil la position des ennemis, arrêtent leur plan d'attaque. Ils conviennent que le lendemain, leur armée, forte de quarante mille combattans passerait le Pô sur deux ponts, qu'elle irait tourner les lignes et livrer bataille. « Il existait-là une pauvre chapelle; Victor y fit le vœu solennel d'élever un temple au Dieu des armées, s'il obtenait la victoire. »

Les deux Princes à Supergue, le 2 septembre.

Hist. Milit.

Les lignes de contrevallation des français avaient quinze mille de contour; l'armée qui les bordait, ne pouvait former qu'un mince cordon sur cette étendue; aus-

Bataille de Turin, 7 septemb. 1706.

si les deux Princes informés de la résolution du Maréchal français, se croient-ils sûrs de la victoire. Victor-Amédée et le Maréchal de Rhébinder, à la tête de l'infanterie, commencent l'attaque; au troisième assaut, ils gagnent le retranchement et fraient le chemin à la cavalerie. Le Duc de Savoie et le Prince Eugène qui s'étaient fort exposés, l'un et l'autre, à l'aîle gauche, passent au centre où l'ennemi se soutient. Les français, animés par la présence, et par l'exemple du Duc d'Orléans, déploient le plus brillant
Vie du Prince Eugène, Vienne, 1770. courage; mais ce Prince ayant reçu deux blessures, ses troupes plient sur ce point et ralentissent leur ardeur. Le Maréchal de
* ou Marchin. Marsin*, mortellement blessé, est enséveli dans les cendres de ses magasins embrasés (1). Le Marquis de Senneterre est blessé et fait prisonnier. Le Duc de la Feuillade rallie cependant les siens, et leur promet

(1) Dénina contredit les auteurs français, en assurant que le maréchal de Marsin fut gardé par un détachement piémontais qu'il demanda au Duc de Savoie, et en ajoutant qu'il mourut le lendemain, selon que l'indique son épitaphe qu'on voit dans l'église de Notre-Dame-de-Campagne, sur le chemin de la Vénérie, près de l'endroit où il avait reçu le coup mortel. *Hist. de Vict. Améd. II, manuscrite.*

encore la victoire. La mêlée recommence et le carnage est affreux.

Le Duc de Savoie ayant remarqué un vide du côté de la Stura, y pénètre avec ses grenadiers et l'infanterie prussienne, fait abattre les retranchemens, donne passage à sa cavalerie. Les français y accourent. La mort vole dans tous les rangs. Le Prince Eugène a un cheval tué sous lui, est renversé dans le fossé, se relève et revient à la charge. Rhébinder est trois fois repoussé. Victor-Amédée rallie les siens qui plient. Son obstination triomphe de la résistance des ennemis qui mettent le feu aux provisions de Lucento, et se retirent par les ponts qu'ils ont sur la Stura et la Doire. Défaite des Français. *Dénina, Man.*

Le Prince de Saxe-Gotha ne pouvait encore décider la victoire à l'aîle droite. Le Duc de Savoie y vole, à la tête d'un escadron de ses gardes du corps et de ses dragons, et achève la défaite des Français. Le Comte Thaun et le Marquis de Carail qui, du haut du bastion *de la Consolà*, observaient attentivement tout ce qui se passait, secondant parfaitement leur Prince dans cette journée glorieuse, se précipitèrent sur les fuyards, achevèrent de mettre les ennemis en déroute, et contribuèrent à faire beaucoup Leur retraite.

de prisonniers. Les vaincus, n'ayant pu se retirer à Casal, se dirigèrent sur Pignerol et Suse. Jamais déroute ne fut plus désastreuse.

Leurs pertes.

Le camp des français resta au pouvoir des vainqueurs, ainsi que les munitions, les bagages, la caisse militaire, et toutes les provisions qu'on n'avait pas eu le tems de brûler. Si l'on en croit l'auteur des *Fastes des Rois de France*, la Feuillade laissa, sur le camp de bataille, 255 canons, 108 mortiers, 7800 bombes, 10700 grenades, 48000 boulets, 86000 quintaux de poudre. On n'est pas d'accord sur le nombre des morts *; mais on cite, du côté des français, deux mille blessés et plus de trois mille prisonniers. Nous perdîmes treize-cents hommes, dit Dénina.

Hist. Milit.

* 4000 environ.

Manuscrit.

Entrée des Princes à Turin.

Le soir même, la veille de la Nativité de Notre-Dame, le Duc de Savoie et le Prince Eugène entrent dans Turin au son des cloches, au bruit du canon ; aux acclamations du peuple, ivre de joie. Ils vont descendre à l'église métropolitaine où l'Archevêque entonne l'hymne d'actions de graces. Victor-Amédée s'acquitte ensuite de sa religieuse promesse, consacre les dépouilles des ennemis à ériger un temple, voué à Notre-

De Costa.

Dame, sur la colline de Supergue, dote avec largesse ce monument de sa gloire et de sa piété. Une procession perpétue, tous les ans, le souvenir de cette victoire, regardée comme un bienfait céleste.

« Victor-Amédée témoigne sa satisfaction et sa reconnaissance aux fidèles citoyens, aux braves soldats, au Comte de Thaun surtout qui lui fait voir ses magasins vides, et les fortifications dégradées... La garnison réduite à trois mille hommes, reçoit des récompenses proportionnées aux services qu'elle vient de rendre. » La garnison est recompensée *Hist. Mil.* 80.

Les deux Princes ne s'endorment pas sur leurs lauriers. Diligens à recueillir le plus grand fruit de leur victoire, l'un * se charge de reconquérir le Piémont; l'autre * de soumettre la Lombardie. Rien de plus rapides que leurs succès. La bataille de Turin délivra l'Italie des Français, comme la bataille de Hochsted en avait délivré l'Allemagne. La parole prophétique de Malbouroug se vérifia. Dans peu de jours, Chivas, Ivrée, le fort de Bard, Trin, Crescentin, Verrue, Verceil, rentrèrent sous la domination du Duc de Savoie « qui poussa ses succès dans le Milanais jusqu'à Pizzighettone dont il s'empara. » Le Prince Eugène après Rapides succès. * Victor. * Eugène. *De Costa.* le 27 novemb.

avoir pris Tortone, s'unit à son cousin; Casal leur ouvrit ses portes; mais cette place n'était plus que l'ombre de ce qu'elle fut.

Les deux Princes a Casal, le 7 décembre.

Investiture du Montferrat, etc. 1707.

Une partie des troupes entrent en quartier d'hiver; l'autre assiège Milan qui succombe, après seize jours de tranchée ouverte. La Lombardie est évacuée, le Prince Eugène en est nommé gouverneur. Victor reçoit de l'Empereur la souveraineté d'Alexandrie, de la Lumelline, de Valence et de la Vallée de Sésia. Ainsi finit cette campagne, au commencement de laquelle ce Prince s'était vu dépouillé de tous ses états. « La fortune changea bien, dit Dénina; mais l'on peut dire avec assurance que l'activité, la vigilance, la fermeté de son Altesse Royale, le zèle de ses sujets et de ses alliés, y eurent plus de part que le bonheur. »

Hist. Manusc.

Projet des Anglais. *Muratori.*

L'Empereur Joseph avait conquis tout le royaume de Naples, et se disposait à le retenir, ainsi que le Milanais, contre le gré de ses alliés, et des Italiens qui craignaient autant, dans la Péninsule, la trop grande extension des Autrichiens, que la domination des Français. Le cabinet de Londres, jaloux de l'essor que prenait la marine française, conçut le projet de destiner la couronne des Deux-Siciles au Duc de Savoie,

à condition qu'il concourrût à faire tomber Toulon au pouvoir des Anglais. « Le Prince Eugène fut chargé d'en faire la proposition à Victor-Amédée qui, convaincu de la difficulté de cette entreprise, refusa d'abord d'y contribuer; mais l'Angleterre insista et l'invasion de la Provence fut décidée. »

Vie du Prince Eugène. Fantin, ibid.

Après avoir reçu, à Nice, les témoignages d'amour les plus flatteurs, les deux Princes de Savoie passent le Var, à la tête d'une belle armée, dans les rangs de laquelle on distingue les Princes de Saxe-Gotha, d'Anhalt, de Hesse-Cassel qui s'étaient couverts de gloire, au siège de Turin. Louis XIV apprend, avec une douleur mêlée d'indignation, que le Duc de Savoie dont, l'année précédente, il fesait assiéger la capitale, et le Prince Eugène qui avait été élevé à sa Cour, s'avancent dans ses provinces méridionales, pour lui enlever ses plus beaux ports sur la méditérannée. Il ordonne des mesures vigoureuses pour les repousser; mais il ne peut arrêter les premiers succès de leurs armes.

Passage du Var, le 11 juillet 1807.

Antibes, Grasse, Fréjus, font peu de résistence. Toulon est assiégé par terre, et bombardé par mer. L'arsenal, les chantiers, les magasins des cordages et mâtures sont la

Fastes, ibid.

Siège de Toulon. *Papon, Hist. de la Prov.*

proie des flammes ; les palais, les maisons
Durante, III. sont écrasées. « Victor-Amédée, à la tête
le 28 juillet. de douze mille hommes d'élite, emporte la redoute de S.te-Cathérine; mais le Prince de Saxe-Gotha se laisse ensuite surprendre dans
la nuit du 4 août. ce poste et tombe, percé de plusieurs balles. Sa mort entraine la déroute des Impériaux. Les Ducs de Bourgogne et de Berri, ayant sous leurs ordres le Maréchal de Berwick, arrivent, à marches forcées, au secours de cette place avec une belle armée. »

Retraite des alliés. Victor-Amédé a dès-lors jugé sa position: il connaît la pensée de ses alliés. Le cabinet
ibid. et *Hist. Univ.* de Vienne recommande à ses généraux de ménager les troupes, dans une expédition qui ne lui est avantageuse qu'à titre de diversion d'armes : celui de Londres ne vise qu'à ruiner les établissemens maritimes de la France,
Durante. sa rivale. Le Duc de Savoie opine donc pour la retraite, et les Austro-Piémontais évacuent la Provence plus rapidement qu'ils ne l'avaient envahie. Les Provençaux, exaspérés par les mauvais traitemens qu'ils avaient essuyés des Allemands, en tirent vengeance dans cette occasion, et de concert avec l'armée royale, ils leur font perdre beaucoup de monde, en les poursuivant jusqu'à Nice.

Tandis que le Duc de Savoie reprend, sur les Français les Vallées Vaudoises, et menace à la fois les forts de la Perouse et de Fenestrelles, le Prince Eugène occupe la ville de Suse et son vieux château, attaque le *fort de Catinat*, l'emporte l'épée à la main, bat la citadelle *, ouvre une grande brèche, force la garnison à se rendre prisonnière, et va prendre possession du Mont-Cénis. Les troupes entrent en quartier d'hiver.

Suse reprise. *Dénina.*

* qui devint *la Brunette.*

Des mécontentemens qu'essuie la cour de Turin, retardent l'ouverture de la campagne. Victor-Amédée exige que le Montferrat dont il a reçu l'investiture, lui soit enfin remis, et la Cour de Vienne ne se presse pas de le satisfaire. Cet obstacle étant ensuite aplani, les troupes se mettent en marche. Tandis que le Prince Eugène, à la tête de l'armée de Flandre, s'illustre par la victoire d'Oudenarde, et par la prise de Lille, le Duc de Savoie forme le dessein de menacer le fort de Barreaux, Grenoble et Lyon. C'est une feinte pour tenter un coup de main sur une place forte. Il s'avance dans la Maurienne, occupe les cols qui communiquent avec le Dauphiné, se flatte de donner le change au Duc de Villars', et se jette sur

Campagne de 1708.

Tentative sur Briançon. Briançon. Aussitôt que le Maréchal en a l'avis, il arrive par l'Autaret, repousse les *Muratori.* Austro-Piémontais, enveloppe huit-cents Savoyards à Césane, essuie une vive résistan- Affaire de Césane. ce, entre dans ce bourg en vainqueur irrité, et n'accorde de quartier à personne. Etonné de voir échouer tous ses desseins, *Dict. Hist., art. Villars.* *il faut*, s'écrie le Duc de Savoie, *que le Maréchal de Villars soit sorcier pour savoir tout ce que je veux faire: jamais homme ne m'a donné plus de souci.*

Mot de Victor. Occupé de sa retraite, Victor-Amédée, *Marquis de Costa.* se hâte de regagner le Col de Sestrières. Repassant dans son souvenir ses campagnes d'Embrun, et de Toulon, aussi infructueuses que celle de Briançon, il dit: *autant c'est chose aisée d'entrer en France, autant il est difficile d'en sortir.*

La Perouse et Exilles. Ce Prince, se bornant alors à reprendre les forts occupés par les Français; s'empa- *Dénina, Man.* re d'abord de celui de la Perouse, assiège ceux d'Exilles et de Fenestrelles, y rencontre plus d'obstacles. Le Maréchal de Villars accourt pour s'opposer à cette double attaque, divise ses forces dans les deux vallées, gagne la crète des montagnes. Mais ses efforts sont vains; Exilles se rend après trois jours d'attaque, et le siège du Fort-Mutin* est poussé avec vigueur.

* nom du vieux fort de Fenestrelles.

Le fort que l'immortel Maréchal de Vauban fit bâtir à côté de Fenestrelles, sans être comparable à celui qu'y a fait ensuite construire Charles-Emmanuel III, était toutesfois assez considérable et bien défendu. Accourant par le col de Sestrières, le Maréchal de Villars dirige sur plusieurs points ses tentatives pour troubler ce siège, et sauver la place. Victor-Amédée, campant à Balbottet, repousse ses attaques. Le général Rhébinder, presse les travaux pour battre en brèche; mais la garnison se défend vaillamment. Siège de Fenestrelles, 16 août 1708. *Dénina, Man.* *Dénina, Man.*

Le Marquis d'Andorno * qui venait de prendre le fort de la Perouse, conçoit alors le hardi projet de faire traîner, à force de bras, des canons, et des mortiers, sur la hauteur qui domine la forteresse. Il y construit une redoute qui porte son nom, y dresse une batterie des plus meurtrières. « Une bombe fait sauter le magasin à poudre, et force le gouverneur à capituler. Toute la garnison, forte de sept-cents soldats et soixante-dix officiers, se constitue prisonnière. » Redoute d'Andorno. *Fantin*, ibid. le 31 d'août.

* fils du Marquis de Parèle.

« Maître de cette importante place, le Duc de Savoie campe à Mentoulles, et fait mettre le Fort-Mutin en état de résister aux Français qui le menacent. Cependant le Maré- Le Fort-Mutin rétabli.

chal de Villars dissipe cette crainte, en se retirant à Briançon. Victor-Amédée, content des avantages qu'il a obtenus, cette année, par la négociation et par les armes, rentre à Turin, après avoir distribué ses troupes en cantonnemens. »

Prétentions de Joseph I.

La guerre se ralentit en Piémont comme en Flandre. La Cour de Vienne élève des contestations sur des fiefs que possèdent le Pape dans le Ferrarais, et le Duc de Savoie dans les Langhes. Joseph I qui se flatte encore de voir son frère Charles s'affermir sur le trône d'Espagne, veut se ménager, par la Vallée du Tanaro, la communication du Milanais avec Final, port de mer où ses troupes peuvent s'embarquer pour Barcelonne. Sous prétexte que ces fiefs sont impériaux, et qu'il appartient à la diète de Ratisbonne d'en disposer, ce Monarque ordonne à ses généraux d'en prendre possession, sans égard pour le Souverain-Pontife qu'il se promet par là de forcer à reconnaître son frère pour légitime successeur de Charles II, et sans reconnaissance pour le Duc de Savoie qui combat si vaillamment pour sa cause.

Denina, Man.
Fantin, vol. XV.

Contestation ajournée.

Ce n'est pas là le seul sujet de mécontentement qu'il prépare au Prince, son allié. L'Empereur Léopold avait, par le traité du

26 octobre, 1703, promis à Victor-Amédée, outre les Langhes, le pays de Vigevano; l'Empereur Joseph le lui refuse. La Cour de Turin fait retentir ses justes plaintes en Hollande, en Angleterre. La Reine Anne et le *Dénina, Man.* célèbre Hensius, Grand-Pensionnaire de la république Batave, craignant que le Duc de Savoie n'écoute les propositions que lui fait la France, se hâtent d'apaiser ce différent et d'ajourner la contestation. Victor-Amédée, à demi-satisfait, fournit son contingent de troupes; mais il refuse d'en prendre le commandement.

On arrête un plan de campagne de dif- Rhebinder battu, 1709. ficile exécution. Les Austro-Piémontais doivent reconquérir la Savoie et se diriger par la Bresse et le Bugei vers la Franche-Comté, pour donner la main à l'armée du Rhin, commandée par le Feld-maréchal de Merci. Ils se divisent en deux corps d'armée. L'un, conduit par le Baron Rhébinder, du haut du Mont-Genève, menace Briançon; mais étant imprudemment descendu à la Vachette, sans connaître la force des ennemis, il essuie une défaite et se voit forcé d'opérer sa retraite avec une perte considérable.

L'armée que commande le Comte de Thaun Thaun en Savoie. est d'abord plus heureuse. Les Français s'ef-

forcent de l'arrêter à Moutiers, à Roche-Sévin, à Conflans; ils sont battus et repoussés. Annecy leur est enlevé; la garnison en est faite prisonnière; la Basse-Savoie est reconquise. Enflés de leurs succés, les alliés poussent leurs courses jusqu'aux portes de Lyon. Ces avantages n'offrent qu'une gloire éphémère. Le Duc de Berwick qui a si bien défendu les approches de Briançon, prend des positions si avantageuses, qu'on n'ose l'attaquer, et qu'en vain l'on tente de l'attirer dans la plaine.

Retraite de Thaun.

Le Prince Eugène et Malbouroug ayant remporté sur les Français la célèbre victoire de Malplaquet, en Flandre, le Comte de Merci se flatte de cueillir les mêmes lauriers sur le Rhin. Il livre bataille au Duc d'Harcourt; mais il est battu et repoussé jusqu'en Souabe. A cette fâcheuse nouvelle, le Comte de Thaun qui craint d'être enfermé par les neiges dans des provinces, où nul boulevard ne le protège, se hâte d'évacuer la Maurienne et la Tarantaise, et de rentrer en Piémont.

24 septembre 1709.

Vaines tentatives.

Dans le cours de la campagne suivante, on voit le Comte de Thaun franchir le col de l'Argentière, s'avancer dans la Vallée de Barcelonnette, aborder le maréchal de Ber-

wick, à son camp de Tornous, revenir à Pignerol, faire une tentative également infructueuse au Mont-Genèvre, et convaincre le cabinet de Vienne qu'en mécontentant le Duc de Savoie, il n'y a pas d'heureux résultat à se promettre. Heureusement pour le Piémont, la France qui emploie ses forces en Espagne, dans les Pays-Bas, sur le Rhin, se borne à une guerre défensive sur la ligne des Alpes.

Une maladie dont on sait si bien aujourd'hui prévenir les funestes ravages, la petite vérole, en précipitant au tombeau Joseph I, âgé de trente-trois ans, change totalement la face des affaires. Son frère qui, sous le nom de Charles III, prétendait au trône d'Espagne, devient Empereur sous le nom de Charles VI. Forcé de renoncer à la couronne espagnole pour recevoir la couronne impériale, il ne continue plus la guerre que pour conserver les Pays-Bas, la Lombardie et Naples, qu'il veut unir à ses états héréditaires d'Autriche; mais ses alliés, et, à plus forte raison, ses ennemis, ne veulent pas lui accorder un accroissement de puissance si considérable.

Joseph I meurt, avril 1711.

Charles VI Empereur.

La Reine d'Angleterre, Anne, presse vivement Victor-Amédée de se remettre à la

Victor et son fils-aîné en Savoie.

tête de son armée, et de rendre de nouveaux services à la cause commune, pour concourir à la conclusion d'un traité avantageux. En lui fournissant les subsides convenus, elle lui promet plus de satisfaction du nouvel Empereur. Le Duc de Savoie n'hésite pas à reparaître au camp; il y conduit son fils aîné, le Prince de Piémont. On discute, dans un conseil de guerre, à la Vénérie*, les opérations de la campagne, dirigées à reconquérir la Savoie.

Dénina, Man.

* palais ducal près de Turin.

Campagne de 1711.

Dénina.

Cette nouvelle expédition, commencée tard, heureuse jusqu'à Conflans, rencontra les mêmes obstacles que la précédente, et fut abandonnée de même, sans avoir offert d'action mémorable. Berwick campa toujours si avatageusement tantôt près de Briançon, tantôt près du fort Barraux, qu'il fut impossible de le forcer. Atteint des fièvres, le Duc de Savoie se rendit à Thonon pour y prendre les eaux de S.t-Maurice. La saison rigoureuse s'avançait; on n'avait pas de vivres pour l'hiver; toute l'armée Austro-piémontaise fut ramenée en Piémont par le S.t-Bernard et le Mont-Cenis.

Nouveaux intérêts politiques.

L'on s'étonnerait de voir Victor-Amédée terminer cette campagne sans lauriers, si l'on perdait de vue que ses intérêts politiques et

ceux de l'Italie ont changé de face. L'Europe qui s'était armée pour empêcher les Bourbons d'unir à leur puissance toutes les forces de la monarchie espagnole, consent à laisser un petit-fils de Louis XIV sur le trône de Madrid, plutôt que de voir le seul rejeton de la maison d'Autriche régner, comme Charles-Quint, son arrière-grand-oncle, sur le Danube, sur l'Escaut, sur l'Ebre, sur le Tage, sur le Pô, sur le Tésin et le Mincio. Le Duc de Savoie répugne à combattre pour détrôner son beau-fils, depuis qu'il peut, et doit lui souhaiter la couronne d'Espagne, sans nuire à l'équilibre. Ce n'est plus la guerre qu'il aime; mais la paix. Il a, dans cette vue, un entretien avec l'Empereur, à Pavie.

Les puissances, lasses de guerroyer, ne déploient plus leur activité que dans les négociations. La France, épuisée d'hommes, d'argent et de vivres, offre une paix, telle qu'on s'était proposé de l'obtenir par la Grande-alliance. Le Duc de Malbouroug qui ne veut la guerre que pour augmenter encore son crédit et sa fortune, déjà immenses, tombe dans la disgrace, et le ministère qui le soutenait, est totalement renouvelé. Les Hollandais qui avaient osé trop humilier Louis

Dispositions à la paix.

Fantin, ibid.

XIV, au congrès de Gertruidemberg, sont humiliés à leur tour, aux conférences d'Utrecht: - *Messieurs*, leur dit l'abbé de Polignac, *vous parlez comme des gens qui ne sont pas accoûtumés à vaincre.*

Fière réplique de Polignac.

Lacretelle, XVIII siècle.

La victoire de Vendôme, à Villaviciosa en Espagne; celle de Villars, à Denain dans les Pays-Bas; leurs succès à la suite de ces immortelles journées, ont rendu toute leur influence aux plénipotentiaires français. Ceux de Hollande s'apercevant qu'on leur cache quelques conditions du traité de paix, déclarent aux ministres du Roi de France qu'ils peuvent se préparer à sortir de leur pays: - *Non, messieurs*, leur dit Polignac, d'un ton qui plut à son Roi et à sa nation, *nous ne sortirons pas d'ici; nous traiterons chez vous; nous traiterons de vous, et nous traiterons sans vous.*

Duclos, Louis XIV, vol. I.

Négociations.

Si la Hollande qui prend une vive part aux intérêts du Duc de Savoie, n'a qu'un faible crédit, aux conférences d'Utrecht, où la France élève la voix, l'Angleterre * y conserve une grande prépondérance, et se montre ardente à défendre la cause de Victor-Amédée: elle demande pour lui le royaume de Sicile. Il préférerait celui de la Lombardie: la France ne serait pas éloignée d'y con-

* sous Anne Stuart.

séntir; mais de vives discussions s'élèvent sur ce point, ainsi que sur la couronne de Naples et sur les riches provinces de la Belgique. Le Marquis du Bourg et le Comte Maffei ne cessent de voyager de Paris à Londres, de Vienne à la Haye, de Turin à Utrecht, pour les intérêts de leur Prince. Ils savent habilement s'appuyer du crédit du ministre plénipotentiaire* de l'Angleterre, afin d'obtenir à Victor un accroissement de gloire et de puissance.

*Lord Petersbouroug.

Traité d'Utrecht, 11 avril 1713.

Le traité d'Utrecht termina la guerre de la succession d'Espagne. L'Angleterre et la Hollande adhérèrent au testament de Charles II. Le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, fut proclamé Souverain d'Espagne et des Indes espagnoles, en renonçant à la couronne de France. Les Princes de Savoie furent reconnus héritiers du royaume d'Espagne et de toutes les possessions qui en dépendent, en cas d'extinction de la branche de Philippe V. Le Monarque français rendit à Victor-Amédée tout ce qu'il avait conquis sur lui, des deux côtés des Alpes; lui céda les Vallées de Césane, d'Oulx, de Bardonnèche, de Fenestrelles, et de Château-Dauphin; admit pour limites les sommets des Alpes, dont les eaux versent du coté du Piémont, et de

Droits reconnus

Mably, Droit Puplic, II.

Acquisitions de Vict. Améd.

*le vieux fort de Fenestrelles. Nice, lui abandonna le Fort-Mutin * et la forteresse d'Exilles, en dédommagement des fortifications de Verceil, de Verrue, d'Ivrée, de Casal, de Pignerol, de Nice, et de Montmélian dont il ne restait que les décombres, Royaume de Sicile. et lui garantit enfin l'île de Sicile qui le plaça au rang des Rois. La Maison de Savoie y gagna un diadème, pour prix de l'héroïque valeur du Prince qui, le premier, ceignit 22 septembre 1713. le bandeau royal, et des sacrifices qu'avait faits son peuple.

Victor fondateur de la monarchie. C'est de là que date le plus grand éclat de la dynastie. « Victor-Amédée en osant ré- *Mém. Hist. III.* sister aux volontés d'un Monarque impérieux et fier, en obtint la considération qu'il méritait, lui arracha des témoignages d'estime, et de bienveillance, affranchit pour toujours sa famille de l'espèce de vasselage auquel ses aïeux avaient été trop souvent réduits par la France, en tems de guerre surtout.

Traité de Rastad, 6 mars 1714. Il lui restait cependant encore beaucoup à désirer. L'Empereur Charles VI n'avait pas *Mably.* accédé au traité d'Utrecht: les intérêts de l'Italie n'étaient pas réglés: Léopold I et Joseph I avaient suscité des entraves au démembrement du Milanais. Heureusement pour Victor-Amédée, Louis XIV, intéréssé

à diminuer la puissance Autrichienne dans la Péninsule, fit réunir au Piémont le Montferrat, Valence, Alexandrie, Vigevano et la Vallée de Sésia. En prenant possession de ces provinces, Victor fit un aveu qui révéla ses vues secrètes, et ne tarda pas à lui nuire. - *La Lombardie*, dit-il, *est un artichaut que ma famille doit avoir feuille à feuille.*

Marquis de Costa.

Quelle différence dans les destinées du Duc de Savoie, et de Ferdinand de Gonzague! cet infortuné Prince, pour prix de son constant attachement à la France, vit le duché de Montferrat passer à la Maison de Savoie, sa rivale, et le duché de Mantoue irrévocablement réuni au domaine autrichien. Louis XIV, pour lequel il se sacrifia, se contenta de lui assigner une pension viagère, dont il alla jouir à Venise. Victor-Amédée qui sut à tems se soustraire au joug de fer de ce Monarque, est élevé au rang des Rois. Il se retira du fond du précipice où il se vit plongé, et selon l'expression de M.r de S.t-Hilaire, *il força, par sa valeur et son habileté, la fortune à lui rendre plus qu'elle ne lui avait ôté*

Sort du dernier des Gonzagues.

Celui de Victor.

Mémoires.

Ce Prince, au comble de ses vœux, fait ses préparatifs pour aller prendre possession de son royaume. Son fils aîné, de mê-

Vict. Améd. II Roi de Sicile.

me nom que lui, âgé de quinze ans, Prince de la plus belle espérance, est chargé de gouverner les états de terre-ferme, sous la direction d'un excellent conseil dont le Comte de S.t-Thomas et le Marquis d'Ormée sont l'âme. L'instruction qu'en partant il laisse à cet héritier présomptif de la couronne, montre également sa prudence et son amour paternel. Il voulait l'accoutumer de bonne heure au maniment des affaires.

Victor à Palerme, le 28 octobre.

Durante.

Accompagné de la Reine, Anne d'Orléans, son épouse, du Duc d'Aoste, son fils puîné, du Prince de Carignan, son cousin, Victor-Amédée s'embarque, à Nice, où il est reçu avec amour, et arrive à Palerme où il est accueilli avec la plus grande pompe. Du palais royal jusqu'à la métropole, ce ne sont qu'emblêmes des victoires, inscriptions fastueuses, arcs de triomphe. La cérémonie du couronnement est des plus solennelles.

Muratori.

Projets pour la Sicile.

Le nouveau Roi, laborieux, actif, plein de vues solides, fier de posséder une île qui avait jadis rivalisé de gloire avec la Grèce, annonce le projet de lui rendre son ancienne splendeur. Il publie des plans de réforme, des projets de prospérité, des institutions de la plus haute utilité; mais ces insulaires, accoutumés à une vie molle, que le gou-

vernement Espagnol avait flattée, ne répondent pas à l'énergie de leur nouveau Souverain.

Victor, pour se concilier les esprits, se montre d'abord libéral, affable, accessible à tous. Ayant éminemment reçu de la nature l'amour de l'ordre, l'esprit de détail, le goût des arts, du commerce, de l'agriculture, et le talent de les faire fleurir, il s'estime heureux de consacrer ses soins à une île, surnommée jadis *le grenier de Rome*. Ardent à l'œuvre, il entreprend d'abord d'y augmenter les troupes de mer et de terre, de la purger d'une nuée de bandits, d'y ranimer l'amour de l'industrie et du travail, d'y reveiller la passion de la gloire. **Ses soins pour l'île.** *Muratori.*

A peine a-t-il ainsi commencé de faire éclater son zèle pour la splendeur de l'île, pour le bonheur des Siciliens, pour leur force et leur renommée, qu'il rencontre de toute part une opposition ouverte. Il éprouve le sort d'Agis qui tente en vain de rétablir, dans Lacédémone amollie, les anciennes institutions de Lycurgue : il n'y trouve plus de Spartiates. **Oppositions.**

Ce n'est pas là le plus grave sujet de chagrin qu'essuie, en Sicile, Victor-Amédée. Le dernier Vice-Roi espagnol * ayant sou- **Lutte entre les deux pouvoirs.** *Dénina, Man.*

* **Los-Balbazès.**

levé les Evêques contre lui, la lutte dégénéra en guerre ouverte. D'un côté, des censures ecclésiastiques; de l'autre, des arrêts d'exil avaient été lancés. Le nouveau Roi de Sicile, en héritant de cette funeste division entre les deux pouvoirs, prit naturellement la défense des prérogatives dont avaient joui ses prédécesseurs, et qui fesaient le sujet d'une vive contestation. En voici l'origine.

Tribunal de la Monarchie, 1098.

Baronius, Hist. Ecclés., tom. XI.

Urbain II avait jadis conféré à Roger, gentil-homme normand qui conquit la Sicile, le droit d'agir, dans ce royaume, comme *légat à latere*, c'est à dire de juger sans appel en matières ecclésiastiques. Ce premier Roi de Sicile érigea, pour ces sortes de jugemens, un *tribunal*, dit *de la monarchie*, que les divers Princes, successivement appelés au trône sicilien, s'efforcèrent de maintenir en vigueur. A la sollicitation des Evêques qui eurent à s'en plaindre, Clément XI saisit l'occasion du changement de dynastie, pour abolir ce tribunal, éternelle source de querelles.

Regrets du Roi.

Victor-Amédée ne négligea rien de ce qui pouvait disposer les esprits à la conciliation; mais il ne pouvait se résoudre à voir un privilège ecclésiastique qui, depuis des siècles était annexé à la monarchie sicilienne, ces-

ser à son avénement au trône. Le fâcheux aspect que prenait cette affaire, et la résistance opposée à l'administration sage et ferme qu'il voulait introduire dans l'île, ne contribuèrent pas peu à le dégoûter du séjour de Palerme, et à le préparer à la perte de la Sicile qu'une combinaison politique venait de lui destiner, et qu'une autre combinaison ne tarda pas à lui ravir. *Dénina*, ib.

Rappelé à Turin par d'importantes affaires, il confie à l'abbé du Maro la négociation d'un accommodement avec le Saint-Siège, nomme le Comte Maffei * Vice-Roi de Sicile, lui laisse quelques troupes, et revient en Piémont, où l'attendent des chagrins d'un autre genre. Il avait déjà eu la douleur de perdre la Duchesse de Bourgogne, sa fille aînée: la mort frappa encore, coup sur coup, son fils aîné, l'objet de ses plus tendres affections, et sa fille cadette, la Reine d'Espagne, l'idole des fiers Castillans qui, longues années après, en voyant la seconde femme de Philippe V, criaient encore *vive la Savoyarde*.

Malheurs du Roi.

* originaire de Toscane.

Lacretelle.

Il ne restait à Victor que son fils cadet, Charles-Emmanuel, auquel il donna le titre de Prince de Piémont, en qualité d'héritier présomptif de la couronne. La mort de la

Nouvelle Reine d'Espagne.

Reine d'Espagne, Louise de Savoie, dont l'âme élevée avait inspiré aux espagnols un vif enthousiasme, eut des suites aussi funestes qu'imprévues. Philippe V, plongé dans la plus vive douleur, se retire d'abord chez le Duc de Medina-Cœli, abandonne les rênes du gouvernement au Cardinal del Giudice, céde ensuite aux instances de la Princesse des Ursins qui lui fait épouser Elisabeth Farnèse, fille unique d'Antoine, Duc de Parme, et de Plaisance.

Intrigues d'Albéroni.

L'abbé Albéroni qui a suggéré ce mariage, n'a pas de peine à s'emparer du pouvoir, à la Cour de Madrid, et de maîtriser l'esprit faible et mélancolique de Philippe V. Pour éclipser les Ximénès, les Richelieu, cet ambitieux ex-curé parmésan bouleverse tous les cabinets de l'Europe. Il prétend, en dépit des traités, assurer à Philippe V la régence du royaume de France, sous la minorité de Louis XV il attise le feu de la guerre entre le Czar Pierre, et Charles XII, Roi de Suède : il met aux prises l'Empereur Charles VI avec le Grand Sultan, Achmet III: il renoue des négociations pour rétablir Jacques Stuart sur le trône Britannique, et promet à tous l'appui de l'Espagne.

Tous ces éfforts, toutes ces intrigues ont

un but qu'on est loin de soupçonner. Albéroni qui médite l'invasion la plus révoltante, veut occuper les Souverains pour, qu'ils ne contrarient pas ses desseins. Il ne veut rien moins que chasser les Autrichiens de l'Italie, et remettre le Roi d'Espagne en possession de tout ce que son prédécesseur y possédait. Tandis qu'il donne ainsi le change aux Puissances qu'il abuse, une escadre espagnole, préparée, dit-il, contre les régences d'Afrique, vômit huit mille combattans dans l'île de Sardaigne, assurée par le traité d'Utrecht à la Maison d'Autriche. La Sardaigne enlevée, août 1717. *Muratori.*

Un corps de troupes plus considérable encore aborde à Palerme. Cette capitale de la Sicile qui redoute l'esprit actif et réformateur de Victor-Amédée II, se déclare pour les Espagnols. Les Piémontais s'enferment dans Siracuse, Catane et Messine. Trop faible pour résister, le Comte Maffei abandonne l'île aux nouveaux débarqués, et conduit à Malte les galères siciliennes. Le Grand-Maître Pérélos, sommé de livrer cette flotte fugitive à l'amiral Espagnol, * répond avec sagesse: - *ces galères ont cherché ici un asile: c'est un dépôt sacré dont je rendrai compte au Roi de Sicile que les Puissances reconnaîtront.* La Sicile envahie. *Biogr. Univ.*

* Marquis de Leide, flammand d'origine.

Victor-Amédée II fait retentir à Londres, Plaintes de Victor.

à Paris, à Vienne, des plaintes qui n'y sont d'abord accueillies qu'avec froideur, toutes
Hist. Mil. 84. justes qu'elles sont. Le Duc de Brunswik-Lunebourg, Georges I, règne sur les bords de la Tamise; Charles VI, sur les rives du Danube; et le Duc d'Orléans gouverne la France en qualité de Régent. Adroitement prévenus par les artifices d'Albéroni, ils croient, tous trois, que le Duc de Savoie est d'intelligence avec la cour de Madrid pour échanger la Sicile, possession lointaine qui ne lui convient guères, contre la Lombardie qui l'avoisine (1).

Quadruple alliance, 2 août 1718. Ces trois Puissances, effrayées avec raison des prétentions de Philippe V, et de la politique turbulente de son ministre, s'accordent sur les bases d'un traité conclu à Londres, et connu sous le nom de quadruple alliance. En qualifiant ce traité d'attentat dont le règne de Charles-Quint n'a pas don-
Rivoluz. d'Ital. né d'exemple, Dénina ne craint pas d'ajouter qu'on y dispose *des états d'autrui, d'une manière qui renverse tout principe de droit public.* On décide que la Sicile appartien-

(1) Albéroni avait effectivement fait cette proposition à Victor-Amédée qui la rejeta, comme inadmissible à Vienne, et la jugea insidieuse.

drait, non au Duc de Savoie qui conservait encore Messine et Syracuses, non au Roi d'Espagne qui avait conquis les autres places; mais à l'Empereur d'Autriche qui la réunira au royaume de Naples, dont elle peut difficilement être séparée. Charles VI cède, en échange, l'île de Sardaigne à Victor-Amédée qui est moins flatté de ce nouveau royaume que du premier; mais qui se voit forcé d'acceder aux pacifiques dispositions des Puissances, lasses de la guerre.

Châte d'Albéroni. *Muratori.*

Les projets d'Albéroni sont déjoués. Quarante mille Français entrent en Catalogne; une flotte anglaise, aux ordres de l'amiral Bing, bat celle d'Espagne, près de Messine, et jette des troupes dans la Sicile. Philippe V ouvre enfin les jeux sur l'abyme où le précipite le coupable ministre qui abuse de sa confiance, en caressant son ambition. Effrayé d'avoir toute l'Europe sur les bras, il se réconcilie avec les Souverains, en leur accordant l'expulsion du trop fameux Albéroni, dont la prompte chûte sert de leçon à ceux qui seraient tentés de l'imiter. Pour prix de sa prompte adhésion, Philippe V obtient pour son second fils, dom Carlos, l'investiture des duchés de Toscane, de Parme, et de Plaisance. L'Empereur Charles VI re-

Mably, Droit Public, III.

çoit, pour sa part, les Pays-Bas, la Lombardie, Naples et la Sicile. Le traité de la quadruple-alliance arrête ainsi l'explosion d'une nouvelle guerre.

La Sardaigne au Duc de Savoie.

Soit pour l'étendue (1) et le climat, soit

(1) *Notice sur la Sardaigne.*

Ile Italique.

La Sardaigne, quoique voisine de l'Afrique, figure au nombre des Iles Italiques, parce que ses destinées l'ont beaucoup plus attachée à notre Péninsule, qu'aux autres contrées dont elle a subi le joug.

Son étendue.

Son étendue est de soixante lieues du Nord au Sud, et de trente de l'Est à l'Ouest. Sa population s'élève de 460 à 470 mille individus.

Voyage en Sardaigne du Chevalier La-Marmora.

Surnommée jadis *un des greniers du peuple romain*, cette île a, depuis bien des siècles, perdu son ancienne splendeur.

Déchue de sa splendeur.

On en attribua la cause à l'indolence de ses habitans, à l'insalubrité du climat, à l'état des nations voisines.

Jomini, liv. III.

En vain les productions d'un sol abondant, et plusieurs ports commodes invitaient-ils les Sardes au commerce, rien ne put les sortir de leur état d'apathie. Aussi riches que des peuples agricoles peuvent l'être, gouvernés avec douceur, ils s'estimaient heureux, dès qu'on ne les génait par aucune entrave.

Aux Carthaginois 528 ans avant l'ère chrétienne.

Les Tarquins régnaient à Rome, lorsque les Carthaginois, voyant la Sardaigne à leur bienséance et en face de leurs côtes, armèrent pour s'y établir.

Manno, Storia di Sard. vol. I.

Après l'avoir tyrannisée pendant deux siècles et demi, ces cruels maîtres furent obligés de la céder

pour la civilisation et la culture, la Sardaigne étant bien inférieure à la Sicile, les mi-

aux Romains, par le traité de paix qui mit fin à la première guerre punique. 230 ans avant l'ère chrét.

La Sardaigne, devenue province romaine, d'abord insoumise, ensuite punie et subjuguée, fut tantôt heureuse sous des Préteurs tels que Porcius-Caton*, tantôt opprimée sous d'autres, tels que Scaurus. Elle continua de subir les phases politiques de Rome, jusqu'à la décadence de l'empire. Genseric, Roi des Vandales, s'en empara. Quatre-vingt ans après, les victoires de Bélisaire et de Narsès sur Gélimer et sur Totila, arrachent la Sardaigne au joug des Barbares, et la font rentrer sous les lois de l'Empereur romain. Justinien s'occupe du bonheur des Sardes. Chrétiens, dès les premiers tems de l'Eglise, persécutés sous Dioclétien, ces insulaires eurent alors la joie de voir leurs montagnards, jusques-là indomptés, renoncer à leurs idoles, et embrasser le christianisme.

Aux Romains.

* l'Ancien, ou le Censeur.

Aux Vandales vers l'an 456 de J. C.

L'an 553.

Sur la fin du sixième siècle, S.t-Grégoire-le-Grand s'intéressa, sinon en souverain, du moins en père, au sort de la Sardaigne. Les Sarrasins s'en emparèrent en 1720, et la faiblesse de l'empire romain ne put la protéger contre la férocité de ses vainqueurs. Luitprand, Roi des Lombards, obtint alors des Sardes le corps de S.t-Augustin, et le fit transporter à Pavie, pour le soustraire à la profanation des Infidèles. Ces insulaires, n'ayant plus rien à espérer de l'empire d'Orient qui les abandonnait, se tournèrent vers les Papes, protecteurs communs de

Aux Maures, 720.

Aux Papes.

nistres plenipotentiaires de Victor insistent pour que Charles VI conserve cette île et

*en 775. *817. *961. *Sismondi, Rép. Ital., chap. 3.* *Mimaut, I.*

tous les fidèles. Sans parler des donations de Charlemagne*, de Louis-le-Débonnaire*, de l'Empereur Othon IV*, les vertus et les bienfaits des Souverains-Pontifes furent leurs titres respectables sur les provinces délaissées. Ils mettaient un terme à leurs malheurs, ou du moins ils y apportaient des adoucissemens.

Divers Ducs, ibid. *Storia di Sard.*

Aux neuvième et dixième siècle, « l'île était divisée en un grand nombre de petits états, guerroyant entre eux, gouvernés, les uns par des chefs tantôt élus, tantôt usurpateurs du pouvoir; les autres, envoyés par les Empereurs qui voulaient, de tems à autre, faire acte de suzeraineté. » Ceux-ci, ajoute le Chev.r Manno, abusèrent d'une autorité qui leur était plutot abandonnée que confiée, et rendirent héréditaire, dans leur famille, un gouvernement temporaire. « Dans ce même tems les Maures occupaient divers points importans de l'île.

Musat, Roi de Sardaigne, an 1000.

Un de leurs Emirs, Musat, ayant eu des succès, et pris Cagliari, se décora du titre de Roi de Sardaigne. »

Les 4 juges, 1050. *La-Marmora, Voyage, vol. I.*

A la sollicitation des Papes, les Pisans et les Génois arment, chassent les Maures de la Sardaigne, et s'en disputent ensuite la conquête. L'île est alors divisée en quatre provinces, ou plutôt en quatre judicats, et gouvernée par autant de chefs qui, sous le modeste titre de juges, s'arrogent les titres et les prérogatives de la royauté. Ils ne sont pourtant que les Vassaux de Pise, ou de Gènes. Cette

accorde, en échange, le duché de Milan. Mais l'Empereur qui s'accommodait peu d'une île *Mimaut, II.*

dignité royale est tantôt héréditaire, tantôt élective. Sous ces juges, la Sardaigne est rarement heureuse; parce qu'ils se font de fréquentes guerres, aidés, les uns par les Pisans, les autres par les Génois. On voit ensuite les Souverains-Pontifes et les Empereurs d'Allemagne se disputer la haute souveraineté de l'île; Frédéric I vendre la Sardaigne avec le titre de royaume, à Barison, juge d'Arborée; et Frédéric II appeler à ce trône Enzio *, son fils naturel, qui ne put se soutenir; quoiqu'il eût épousé la veuve Adelasia, héritière des judicats de Gallura et de Logudoro.

Rois de Sardaigne.

* ou Hensius.

Le Pape, Boniface VIII, donne l'investiture de la Sardaigne à Jacques II, Roi d'Arragon. Alphonse IV, second fils de ce Roi, bat les Pisans sur terre et sur mer. Ces républicains, après une domination d'environ trois siècles, font au vainqueur l'abandon de leurs droits sur cette île qui devient arragonaise. Dom Pèdre IV, fils d'Alphonse, donne aux Sardes les plus sages institutions.

La Sardaigne unie à l'Arragon en 1326.

Ferdinand-le-Catholique, septième successeur de dom Pèdre sur le trône d'Arragon, en devenant, par son mariage *, Roi de Castille, prend le titre de Roi d'Espagne. La Sardaigne, dès-lors, a suivi les destinées des provinces espagnoles, et eut souvent à se plaindre des vice-Rois qui lui étaient envoyés de Madrid. Charles-Quint visita la Sardaigne, en reconnut l'importance, y créa les milices nationales qui en ont fait la force militaire.

Unie à l'Espagne en 1480.

* avec Isabelle de Castille.

en 1535.

reculée, presqu'en déhors de la politique Européenne, refuse d'agrandir son voisin, du

A l'Autriche, en 1713.
* en 1713.
La-Marmora.

Charles II, arrière-petit-fils de Charles-Quint, étant mort sans enfans, la Sardaigne, par le traité d'Utrecht, passa sous les lois de l'Autriche*. En 1720, par le traité de Londres, elle fut cédée à la Maison de Savoie.

Gouvernement.
La-Marmora, Voyage en Sardaigne, vol. I.

« La Sardaigne est gouvernée par un vice-Roi qui est le chef des administrations, civile et judiciaire. Comme Capitaine-général, il commande la force armée de terre et de mer... Il a le droit de présider les tribunaux; mais quoique les jugemens soient rendus en son nom, il n'a pas voix délibérative..... »

Audience-royale, ibid.
* dits *Pregoni.*

« L'Audience-royale, dont le vice-Roi est le chef, est composée de treize juges et de deux présidens. Elle exerce les fonctions de Cour Suprême de justice, et participe au pouvoir législatif. Les décrets* du vice-Roi, rendus avec le concours de l'Audience-royale, ont force de loi. Ce corps forme le Conseil-d'état de l'île. Entre autres droits, il jouit de celui de proposer, par le moyen de lettres closes, les candidats aux places de magistrature, et même aux évêchés de l'île. Le chef de l'Audience-royale* est le second fonctionnaire du royaume. »

* Régent de la Grande Chancellerie.
Stamenti. ibid.

Les Etats-Généraux forment la représentation nationale sous le nom de *Stamenti.* Ils sont composés des députés des trois ordres, ecclésiastique, militaire et civil. Les prélats et abbés forment le premier; les nobles et les chevaliers, le second; les députés des villes, élus parmi les matriculés, le troisième.

côté de la Lombardie. Après tout, si la Sardaigne augmentait peu le pouvoir du Duc de Savoie, elle le plaçait au rang des Rois. *Dénina, Man.*

Victor-Amédée en fit prendre possession par le Baron de S.t-Rémi qui, revêtu du pouvoir de vice-Roi, reçut, au nom de Sa Majesté, le serment de fidélité des trois états, représentant la nation, et des autorités constituées. Ce serment se renouvelle à chaque installation de vice-Roi. Quant aux droits de l'île, « si la Maison de Savoie, en recevant la Sicile des mains de l'Espagne, fut tenue à des engagemens envers ce royaume, il n'en faut conclure qu'elle soit, de la même manière, entrée en possession de la Sardaigne..... En recevant, par échange, cette île, non du Monarque espagnol, mais de la maison d'Autriche, Victor-Amédée ne fut pas astreint aux mêmes obligations. Il conserva cependant aux Sardes la plus grande partie de leurs privilèges. » Prise de possession, 8 août 1720. *La-Marmora, Voyage en Sardaigne.*

Le nouveau Roi qui avait été accueilli, en Sicile, avec plus d'éclat que d'affection, dut être flatté des témoignages d'allégresse et d'amour que lui donnèrent ses nouveaux sujets. « La Sardaigne voyant son sort enfin fixé, se soumit avec joie à la domination des Princes de la Maison de Savoie, de qui elle Joie des Sardes. *Mimaut, II-IX.*

attendait le bonheur. Ses espérances ne furent pas trompées. Pendant les trois quarts d'un siècle, jusqu'au moment où l'atteignit l'incendie qui s'allumait en Europe, rien ne vint troubler son repos, ni les progrès de sa civilisation, sous le gouvernement de ces Princes, chez qui la douceur et la bonté sont héréditaires. »

Remise du don gratuit.

Les Sardes virent, en effet, le règne de leur nouveau Souverain commencer pour eux sous d'heureux auspices. Loin de renouveler les vaines dépenses d'un fastueux voyage, et d'un pompeux couronnement, Victor-Amédée qui regrettait les dettes, contractées pour son intronisation à Palerme, et qui ne voulait pas être à charge à son nouveau royaume, donna au vice-Roi les plus sages instructions pour un gouvernement économique, doux et juste. « Il fit généreusement à ses nouveaux sujets la remise du don gratuit qui lui revenait, à l'occasion de son avènement au trône, conformément aux anciens usages, et se contenta des contributions ordinaires qui, dans les dernières sessions, avaient été réduites à la somme de soixante mille écus. »

Ibid.

Premiers soins.

Un seul inconvénient se fesait sentir; c'était l'éloignement du Souverain qui, à l'imi-

tation des Rois d'Espagne, se contenta d'envoyer des vice-Rois pour gouverner cette île. Mais si cette autorité, exercée par un lieutenant, ne permit pas aux Sardes de jouir de tous les avantages que leur promettaient les bontés paternelles du nouveau Roi; si les dettes de l'état l'empêchèrent d'entreprendre, pour eux des travaux dispendieux, il ne négligea du moins aucun de ceux qu'il put leur assurer par ses talens, ses lumières, et son expérience. Les lois nationales furent confirmées; l'organisation de l'ordre judiciaire perfectionnée; la police mieux réglée; les abus de l'administration de la justice, sinon extirpés, du moins considérablement diminués.

Ibid.

Mimaut.

Au nombre des bienfaits qui donnèrent à Victor-Amédée II des droits à la reconnaissance des Sardes, nous n'omettrons pas celui qui honore le plus son humanité. « La Sardaigne, dit Mimaut, fut redevable à ce Prince de l'institution du Magistrat-de-Santé, dans le port de Cagliari. La peste qui désola Marseille, suggéra l'idée de cet établissement, par lequel l'île fut préservée des ravages dont elle avait tant souffert, les siècles précédens. »

Magistrat de santé.

vol. II.

1721.

Revenons à ce que Victor-Amédée fit pour

Réformes de Victor.

ses anciens sujets qui, ravis de devoir à sa valeur dans les combats, et à son habileté dans les négociations, le nouveau dégré de gloire et de puissance auquel ils étaient élevés, attendaient encore de ses talens un nouveau dégré de bonheur et de prospérité, dans les années de paix. On le vit s'occuper d'abord de cette œuvre importante. De tous côtés, les villes, les provinces exposent les maux qu'elles ont soufferts, les besoins qui les accablent; mais le trésor royal est épuisé, et l'état obéré de dettes. Le Roi commence donc par réformer son armée, en licenciant les compagnies de partisans et les troupes étrangères. Il se forme, à peu de frais, une armée nationale qu'il borne, durant la paix, à vingt mille hommes, mais qui est susceptible d'être, au besoin, vîte augmentée par de simples levées.

Université rétablie.

Tiraboschi, Cardela.

Cet urgent devoir étant rempli, le nouveau Roi tourne aussitôt ses soins du côté des études: c'est le glorieux témoignage que lui rendent les littérateurs italiens. Victor-Amédée II, disent-ils, consacra ses premiers loisirs à faire refleurir les sciences. Affligé de voir que l'université de Turin, souvent transférée d'une ville à l'autre, à cause des épidémies et des guerres, ne se relevait pas de

son état de langueur, il prit les mesures les plus sages pour lui rendre son éclat; ou plutôt il lui donna une nouvelle existence. Il posa lui-même la pierre fondamentale du bel édifice * qu'il fit construire, et destiner aux leçons publiques, aux assemblées des professeurs, à la bibliothèque, au musée. L'abbé du Maro lui envoya des savans de Rome; il en avait amené, lui-même, de Sicile. Le président Pensabéné, le réformateur d'Aiguirre, le littérateur Lama, le professeur d'anatomie Fantoni, donnèrent un nouveau lustre à notre Université.

Dénina, Man.

* rue de Pô, en 1720.

Cibrario, Notiz.

Ce fut alors que le Roi confia l'enseignement public à un corps nommé *le Magistrat de la Réforme des études*, chargé d'examiner tous les professeurs, avant de les approuver. Les Jésuites n'ayant pas jugé à propos de se soumettre à ce règlement, renoncèrent à la carrière de l'enseignement qu'ils avaient parcourue avec gloire.

Magistrat de la réforme des etudes.

Dénina, Man.

L'université rétablie ne pouvait obtenir de succès dans les hautes études, sans de bonnes classes inférieures. « Les Jésuites *, toujours si difficiles à remplacer, de l'aveu même de leurs plus ardens détracteurs, » avaient laissé un grand vide, en perdant la direction des collèges. Les Barnabites ne

Collège des provinces.

* *De Costa, Mém. Hist. III.*

suffisaient pas. Le Roi, pour y suppléer alors, fonda un établissement propre à devenir une pépinière de professeurs. On l'appela *le Collège-Royal-des Provinces;* parcequ'on y admit les élèves les plus distingués des provinces transalpines et subalpines. « C'est, dit Dénina, une des plus belles et des plus utiles institutions de l'Italie. Cent places gratuites sont données, au concours, aux rhétoriciens qui s'en montrent les plus dignes par leurs talens et par leur conduite. »

Manuscrit.

Collège des nobles.

Il rétablit ensuite, en faveur des hautes classes de la société, le collège des nobles; fit venir de Paris, de Bruxelles, de Naples, d'habiles et zélés professeurs; et eut la satisfaction de voir germer des talens distingués sur un sol qui n'en est pas avare; « mais où le goût des bonnes études s'était affaibli, à travers des guerres sans fin, et parmi une noblesse, alors toute adonnée aux armes. »

Denina, Rivol. d'Italia.

Mesure fiscale.

Le desir d'acquiter ses dettes, sans peser sur la classe pauvre et laborieuse, porta Victor-Amédée à revenir sur les fiefs de la couronne qui avaient été aliénés, sous la clause du rachat, depuis le règne du Duc Louis. La Chambre des Comptes fut chargée d'exécuter cette mesure financière, dont on

en 1445.

Muratori.

attendait de grandes ressources, pour subvenir aux nombreux besoins de l'état. Les espérances furent déçues. Il en résulta tant de procès ruineux pour les familles de distinction, si peu de profit réel pour le trésor, et tant de plaintes de tous ceux qu'atteignit cet édit bursal, que le Roi se repentit d'avoir eu recours à cette opération dont l'habile financier Orry s'était servi pour relever les affaires de Philippe V.

Foscarini, Manuscr.

En vue d'augmenter les revenus de l'état, Victor-Amédée conçut un dessein pour l'exécution duquel il avait besoin de l'autorisation de Rome. Il envoya le Marquis d'Orméa auprès du Pape Bénoît XIII *, pour conclure un concordat. Ce ministre plénipotentiaire signa, à Rome, un projet d'arrangement avec Monseigneur Finii, Archevêque de Damas, sur une base avantageuse. Le Roi acquérait par là le droit de faire régir, dans ses états, les bénéfices vacans par des économes; de nommer aux évêchés et aux abbayes; d'étendre l'impôt foncier sur les biens ecclésiastiques qui avaient été soumis au cadastre avant 1620.

Projet de concordat, 1727.

* de la famille Orsini.

Dénina, Man.

Dans la ferme confiance que cet accord serait ratifié par le Souverain-Pontife, et aurait la force d'un concordat, le Marquis d'Or-

Rélations de Rome et Turin.

méa, revint satisfait du résultat de sa mission. Sur la parole de ce ministre, le gouvernement ne trouva aucune opposition à soumettre aux contributions foncières les propriétés du clergé, tant séculier, que régulier, acquises depuis un siècle. Cependant Bénoît XIII ajourna la ratification de ces articles préliminaires, revêtus de la signature de son délégué. Il était réservé à Bénoît XIV de conclure un concordat définitif avec la Cour de Turin.

Ratification ajournée.

Nuls biens exempts des tailles.

Victor-Amédée étendit ensuite cette mesure générale sur les biens de la noblesse qui jouissait encore de franchises. Des réclamations s'élevèrent: des titres d'exemption furent produits; des services furent allégués. Mais les tems n'étaient plus les mêmes. Durant les guerres, les feudataires ne levaient plus, aux ordres du Prince, des troupes à leurs frais. L'état les avait déchargés de l'entretien des ponts et des routes. L'état soldait une armée permanente et nombreuse. Le Roi qui réservait à sa noblesse les plus hauts rangs dans cette armée, persista donc à soumettre aux impôts les terres jusque-là privilégiées, n'ayant pas d'autres moyens de subvénir aux besoins croissans du gouvernement.

Contraints de passer rapidement sur cette

foule d'établissemens dont nous sommes redevables à Victor-Amédée II, on se contentera de citer 1.° la création *d'un tribunal de commerce*, chargé de juger tous les différens pour affaires de négoce, et dépositaire des réglemens publiés à ce sujet: 2.° *le tribunal de Santé*, fondé pour veiller à la salubrité de l'air, et aux précautions nécessaires dans les tems de contagion: 3.° *les tabellions*, ou archives publiques, où sont déposés tous les actes reçus par les notaires: 4.° *le cadastre*, commencé par les soins de Victor, achevé par ceux de son fils, et vanté par Smith * comme un modèle en son genre. **Etablissemens dus au Roi Victor.**

Venons au moment le plus glorieux du règne de Victor. L'administration de la justice avait besoin d'une nouvelle législature. Les provinces qui avaient été successivement réunies aux domaines de la couronne, suivaient les loix d'une jurisdiction étrangère. Cette ancienne bigarrure de droits et de coutumes, et le défaut de correspondance des parties au tout, fesaient sentir l'utilité d'un système général de législation. C'est cet ouvrage que ne craignit pas d'entreprendre le premier de nos Rois. Il fit recueillir, en un corps complet et régulier, les lois de ses ancêtres, les siennes et les plus sages de **Code Victorien, en 1729.**

* *Richesse des nations.*

celles qui étaient en vigueur dans les pays acquis, et les publia sous le nom de *Code Victorien.*

Ce recueil de loix civiles et criminelles, suivi de règlemens pour l'instruction publique, forma un travail immense que le Roi Victor-Amédée II soumit aux lumières des plus habiles jurisconsultes de l'Europe. Le Comte Caissotti * et le savant Bertarini eurent la plus grande part à ce code qui, établissant sur des coutumes abolies l'uniformité de droit, fut un véritable bienfait pour la Savoie et le Piémont, dont la jurisprudence est basée sur le Droit-Romain. « Dans ce siècle, disent les rédacteurs* de *l'histoire universelle* que nous avons souvent citée, l'Europe admire trois illustres législateurs; également recommandables par la gloire des armes et par la supériorité de leur génie. Ces trois grands Souverains sont, comme on sait, l'Impératrice Catherine II, Frédéric, Roi de Prusse, et Victor-Amédée, Roi de Sardaigne. »

* grand Chancelier.

* *Anglais, vol. XXXVIII.*

Ministres d'état.

Un Roi ne peut ni tout voir, ni tout faire. Le plus heureux des talens pour un Souverain, c'est de connaître ceux qu'il doit s'associer au fardeau du gouvernement. « Nul Prince ne sut mieux choisir de bons minis-

De Costa.

tres, et même les former. La machine de l'état était son ouvrage. Jusqu'à la paix d'Utrecht, il n'y avait eu, à Turin, qu'un secrétaire d'état; le Roi Victor en créa trois, le premier pour les affaires-étrangères, le second pour les intérieures, le troisième pour la guerre. » Le Marquis Carron de S.t-Thomas, appelé au premier de ces ministères, a joui de la confiance de son Souverain depuis le commencement de son règne, jusque vers la fin. « Né, dit Blondel *, d'une famille qui, depuis un siècle, fournit des ministres à son pays, le Marquis de S.t-Thomas est probe, intelligent, exact, discret et modeste. Tout se décide par son conseil, sans qu'il paraisse en crédit. Chéri du Roi et de la Reine, il n'est pas moins aimé du peuple. »

Les Marquis de S.t-Thomas.

* *Anecdotes. Dict. Hist.*

Lorsqu'accablé d'ans et de fatigues, ce ministre donna sa démission, le Roi, partageant ses charges en deux ministères, confia celui des affaires étrangères au Marquis Ignace Solar-du-Bourg, et celui de l'intérieur au Marquis d'Orméa. Le premier s'était distingué dans les missions diplomatiques; le second se fit remarquer par un rare talent pour l'administration, lorsqu'il n'exerçait encore que la charge de juge à Carmagnole. Successivement intendant à Suse, secrétaire des fi-

Solar-du-Bourg

D'Orméa.

nances, ministre plénipotentiaire, chargé du porte-feuille des affaires intérieures, le Marquis d'Ormea, infatigable au travail, fit partout briller un esprit profond, une prudence, une dextérité, une activité qui le placèrent au rang des ministres les plus habiles.

Téméraire confiance.

Cette même audace qui fesait braver à Victor les plus grands dangers, à la guerre, le portait, dans les affaires d'état, aux déterminations les plus hardies. C'était alors une espèce de jouissance pour lui de se trouver dans les positions les plus épineuses, pour faire éclater les ressources de son esprit dans l'art de s'en tirer. Cette téméraire confiance en ses propres forces, le fit soupçonner de s'être placé, par suite de sa politique flottante, dans un embarras dont l'abdication seule eût pu le tirer. Nous touchons à cette surprenante époque.

Pragmatique-Sanction.

L'Empereur Charles VI, dernier Prince de la dynastie d'Hapsbourg, se voyant privé de postérité masculine, prenait des mesures pour assurer des alliés à Marie-Thérèse, l'aînée de ses filles, qu'il instituait son héritière. L'on donna le nom de Pragmatique-sanction au traité qui fixait les droits de cette Princesse à la succession de son père. Les Rois de France, d'Espagne et d'Angle-

terre, opposés aux vues de Charles VI, signèrent à Séville, un traité qui régla, selon leurs intérêts, le partage des vastes états qui, à l'extinction de la branche masculine de la maison d'Autriche, seraient regardés comme vacans. Les deux branches des Bourbons, assises sur les deux premiers trônes du monde, convoitaient la Lombardie. Traité de Séville, du 1729.

Quelques historiens, hardis dans leurs conjectures, n'ont pas craint d'avancer que Victor-Amédée, sollicité des deux côtés, aurait pris des engagemens avec la Cour de Vienne d'abord, et signé la pragmatique-sanction. Il aurait ensuite accédé au traité de Séville, pour s'assurer une part à la riche succession autrichienne; et l'abdication eût été pour lui la seule voie de sortir de ce labyrinthe. Accusation

Cette version, trop légèrement accréditée, a été reconnue fausse par le Comte Alexandre de Saluces *, qui eut sous les yeux toutes les dépêches originales de Victor-Amédée II à ses ministres, à Paris, à Vienne, à Madrid. « Serait-il croyable, ajoute le Marquis de Costa *, qu'un Prince judicieux, d'une rare habileté, d'une expérience consommée, se fût ainsi enlacé dans ses propres filets?... il est bien plus vraisemblable que, rassasié réfutée.

* *Hist. Milit. du Piémont, vol. V, p. 282.*

* *Mém. Hist. de Savoie, vol. III, p. 131.*

des grandeurs, et fatigué des affaires qui n'allaient pas toutes à son gré, il crut que le repos ferait son bonheur. »

Motifs de l'abdication.

Dans un intervalle très-rapproché, trois Souverains avaient augmenté leur célébrité en descendant volontairement du trône, Christine, Reine de Suède, Casimir, Roi de Pologne, et Philippe V, Roi d'Espagne. Victor-Amédée, par imitation peut-être, ou plutôt par satiété de pouvoir, résolut aussi d'abdiquer cette couronne royale, objet depuis si long-tems de l'ambition de sa famille. Tout porte à croire qu'âgé de soixante-quatre ans, d'une santé faible et ébranlée par de fortes secousses, il se sera trop aisément laissé séduire par l'illusion de finir heureusement sa brillante carrière dans les douceurs de la vie privée, quoiqu'elle fût peu faite pour un caractère actif et ardent, comme le sien.

Sismondi, Biog. *Hist. Mil.* ibid. *Dénina, It. Occ.*

Victor marié avec la C.tesse S.t-Sébastien.

Ces sortes de résolutions qui étonnent, sont rarement le résultat d'une seule cause. En voici une qui, si elle ne fut pas la principale, aura du moins, comme accessoire, influé sur l'esprit du Roi. « Veuf depuis quatre ans, il ne voulut ni rester sans compagne, ni chercher une nouvelle épouse dans une Maison souveraine.» Un mois avant de dépo-

Sismondi.

ser le diadème, Victor-Amédée s'était marié secrètement avec la Comtesse de S.t-Sébastien. «Cette veuve, âgée de quarante-cinq ans,» remplie de finesse, et de dextérité, avait repris sur le Roi bien plus d'ascendant qu'elle n'en avait eu dans ses jeunes années. Après avoir eu beaucoup plus de peine à se faire épouser de Victor, que la veuve de Scarron n'en avait eu à obtenir la même faveur de Louis XIV, la Comtesse de S.t-Sébastien ne se contenta pas d'une union clandestine. Le confesseur du Roi *, et le docteur Boggia, son directeur particulier, estimés pour leur savoir et leur piété, exposèrent les sévères principes de la discipline ecclésiastique sur ces sortes de mariages, et fournirent par là de puissantes armes à cette ambitieuse dame qui n'eut pas de peine à obtenir que son union fût rendue publique, dans une cour constamment pleine de respect pour les lois de l'église.

De Costa.

* le père Andormiglio, religieux feuillant.

Quand on considère tous les ressorts que fit mouvoir l'altière Comtesse *, pour pousser le Roi à remonter sur le trône; on ne doutera pas de l'influence qu'elle aura exercée pour l'en faire descendre: l'abdication était alors sa seule voie de devenir l'épouse de ce Monarque.

* née des C.tes de Cumiana.

Ceux qui persistent à croire que Victor-Amédée renonça malgré lui à la couronne pour s'être imprudemment compromis avec les Bourbons et la Maison d'Autriche, verront avec surprise cette supposition non accréditée par un secrétaire de la légation française qui fut à portée d'en juger, et dont aucune considération ne retenait la plume hardie. « Victor, dit M.r de S.te-Croix, n'attendit pas que la mort vînt terminer un règne de près de cinquante ans, consacré à l'accroissement de son pays et au bonheur de ses peuples. Soit qu'affaissé par les longs et pénibles travaux de la royauté, autant que par les malheurs de deux guerres désastreuses, soutenues dans le cœur de ses états, il sentît le besoin du repos; soit que subjugué par sa passion pour une femme ambitieuse qui prétendait à sa main, et qu'en effet il épousa publiquement après son abdication, il voulût passer avec elle, loin du trône, les derniers jours de sa vie, ce Prince céda la couronne à son fils. »

Rapport, souvent cité.

Voici les circonstances de cet acte solennel. Victor-Amédée ayant appelé ce fils unique, lui déclare, en présence du Marquis Du-Bourg, son dessein d'abdiquer. Charles-Emmanuel profondément ému, se jette à

ses genoux, et le conjure de changer de résolution; mais Victor est inébranlable, et ces témoignages de respect filial ne font que l'affermir dans son projet. Il a choisi pour modèle l'Empereur Charles-Quint; il veut que le même cérémonial soit observé pour son abdication.

Abdication du Roi, 1730.

Le trois de septembre, à trois heures après midi, le Roi ayant convoqué, au château de Rivoli, son fils, les Chevaliers de l'Ordre; les ministres, les présidens des Cours souveraines, leur fait lire par le Marquis Solar-du-Bourg * l'acte de son abdication. A cette lecture, le Prince de Piémont fond en larmes; le plus grand étonnement, la plus vive émotion se peignent sur tous les visages; Victor, seul, est calme et serein. Il n'allègue d'autres motifs de sa détermination que son âge avancé, ses infirmités, le desir de mettre un intervalle entre la vie et la mort.

* Ministre et notaire de la couronne.

Sa visite à la Princesse de Piémont. *Sismondi.*

Après avoir déployé, dans cette dernière scène de son règne, l'air solennel et fier qui lui était naturel, le Roi abdicataire ne témoigna plus que de l'affabilité à tous ceux qui l'entouraient, parlant à tous les Grands, et ne les entretenant que de la fidélité qu'ils devaient à leur nouveau Roi. Passant ensui-

te dans l'appartement de la Princesse de Piémont, il la salua du titre de Reine, lui annonça son départ pour Chambéry, et dit en
Dénina, ibid. lui présentant, ainsi qu'à Charles-Emmanuel, la Comtesse de S.t-Sébastien: *je vous prie, mes enfans, d'avoir des égards pour celle qui veut bien partager ma retraite, et pour toute sa famille.*

Le soir, au salut. Le soir, la Cour se rend au salut dans la chapelle du château, à la suite des deux Rois.
Dénina, Man. Le prêtre qui chante la prière pour le Prince régnant, s'arrête au *Domine salvum fac Regem*, ne sachant lequel nommer; Victor d'une voix forte et assurée, prononce *Carolum Emmanuelem.*

Départ, le 4 septembre. Le lendemain il part, de grand matin, n'ayant qu'un seul attelage, quatre domestiques, un valet de chambre et deux cuisi-
Sismondi. niers. - *C'est assez*, dit-il, *par un gentilhomme de province.*

Nouvelles instances. Quelques larmes coulent de ses yeux, sur le seuil du palais royal. Son fils saisit ce moment pour lui témoigner son désir de n'être que le lieutenant du royaume: *Mon père*, lui dit-il avec le plus sincère empressement, *re-*
Dénina, ib. *tenez toute l'autorité, ou du moins réservez-vous-en une partie.* - *Mon fils*, répond le vieux Roi, *l'autorité souveraine ne souffre pas de*

partage, je pourrais désapprouver ce que vous feriez, et ce serait mal. Il vaut mieux n'y plus penser.

Le Roi abdicataire ne s'était réservé qu'une pension de trois-cent mille livres*, et un capital de cent mille écus, employé à l'achat d'un domaine pour sa compagne. Il fit pour elle l'acquisition du marquisat de Spigno, dont il voulut qu'elle portât le nom. C'est ainsi qu'a fini sa carrière politique ce Roi*, « chéri de ses peuples, estimé et respecté des puissances étrangères, auprès desquelles ses vertus et ses succès lui avaient acquis la plus grande célébrité. Il n'eut tenu qu'à lui de continuer sur le trône des jours aussi paisibles qu'heureux. » Pension du Roi. * 50,000, selon Dénina. * *Hist. Univ.*

Charles-Emmanuel III accompagna son père jusqu'à Aveillane. Victor se voyant entouré d'un piquet de Gardes-du-corps, les congédia, bien résolu de ne conserver aucun des distinctifs de la royauté. Il ne souffrait, à Chambéry, que les honneurs d'un simple Prince; tandis que son fils recevait, à Turin, les hommages dus aux Souverains. On regarda comme un phénomène en politique qu'il y eût alors deux Empereurs de Turquie, deux Sophis de Perse, deux Rois de Pologne, deux Rois d'Angleterre, deux Rois d'Espagne, deux Rois de Sardaigne. Phénomène en politique. *Hist. Mil. ib.*

Caractère de Victor.

Victor vécut encore deux ans: le récit en appartient au règne suivant: nous finirons le sien par une revue générale de ce qu'il a fait en tems de paix, et par une esquisse de son portrait. Né avec un coup d'œil pénétrant et juste, aussi prompt à saisir, qu'à corriger les abus, portant une attention scrupuleuse aux petites, comme aux grandes dépenses, avide de gloire, émule des grands Princes et des illustres Capitaines de son siècle, il porta une main sûre à tous les genres de réforme, à tous les plans d'organisation qui pouvaient accroître la force, la splendeur et surtout la prospérité de ses états.

S.te-Croix.

Sur le caractère des Piemontais. ibid.

Victor-Amédée perfectionna les mœurs des Piémontais. Avant lui, moins portés pour la carrière des armes, ils laissaient leurs Princes dans la nécessité d'appeler des troupes étrangères à la défense de l'état; il les passionna pour la gloire militaire, et leur en fit goûter les fruits. On les accusait de manquer d'esprit national; ils se montrèrent, dès-lors, inviolablement attachés à leur Souverain, et zélés pour son service. Se reposant sur la fertilité de leur pays, ils passaient pour peu laborieux, Victor les rendit appliqués, actifs, industrieux. Ils supportaient impatiem-

S.te-Croix.

ment les impôts, tout modiques et très-équitablement repartis qu'ils étaient; témoins, depuis, de la sévère économie de leur Prince, et convaincus du sage emploi des deniers publics, ils ont volontiers supporté le fardeau des impositions que les guerres, le nouveau système militaire adopté en Europe, les besoins croissans de l'état, et la dignité de la couronne royale ont rendus indispensables.

Caractère national.

A travers de grands obstacles, Emmanuel-Philibert avait perfectionné les mœurs de ses sujets; Victor-Amédée, trouvant les esprits mieux disposés, eut la gloire de créer un caractère national dans le cœur de ses peuples, quoique séparés par les Alpes; tandis que les autres peuples de l'Italie achevaient de perdre le leur. Sa politique habile, tenant une balance égale entre les Savoyards et les Piémontais, rallia plus étroitement encore autour du trône ces deux peuples, naturellement laborieux, fidèles, économes, excellens soldats, amoureux de leur sol, affectionnés à leur Souverain, fiers de le voir au rang des Rois.

Economie du Roi.

Essentiellement économe, Victor mit l'économie à la mode dans toutes les classes de la nation. Très-circonscrit dans toutes ses dépenses, et surtout sur celles qui con-

cernaient sa personne, il aimait à faire des épargnes qu'il consacrait à fonder de pieux établissemens que réclamaient la religion (1) et l'humanité (2); à rétablir ses maisons de

Eglises. Paroletti.

(1) Victor-Amédée fut, dans ses pieuses intentions, puissamment secondé par la Duchesse Jeanne-Baptiste, sa mère, qui signala sa munificence à la construction des églises suivantes: 1. celle de S.t-Philipppe qui fut ouverte au culte en 1722, et dont la coupole trop hardie croula: 2. celle de Notre-Dame de la Consolation, où l'image de la Sainte-Vierge fut transférée en 1704: 3. celle de Sainte-Marie-del-Carminé, et le couvent annexé: 4. le clocher de S.t-Jean doit au Roi Victor tout ce qu'il a de beau: 5. un grand nombre d'églises dans les provinces, et surtout dans les quatre Vallées du culte mixte, où il multiplia les paroisses, établit des presbytères, fonda des congrues pour y consolider le catholicisme.

La collégiale de Superga fut aussi de la création de Victor, et le complément de son vœu pour la victoire de Turin.

Hospice des cathecumènes.

(2) Ce Roi fonda l'hospice des cathécumènes, à Turin, sur le modèle de celui de Thonon, en faveur des Protestans rentrés dans le sein de l'église: c'est là que Jean-Jacques Rousseau abjura le calvinisme.

Hôpitaux. Edit du 6 août en 1716.

L'hôpital de la Charité fut considérablement agrandi par Victor-Amédée II qui avait conçu le projet de bannir la mendicité, et d'occuper les pauvres dans des dépôts. On y élève les enfans-trouves.

campagne, ruinées par les guerres (1); à élever des édifices d'utilité publique (2), à

L'hôpital des fous et l'église attigue* reçurent de Victor leur emplacement et une partie des fonds consacrés à cet établissement. * achevée en 1729.

(1) Le château royal de la Vénérie, brûlé par les Français, fut rétabli par Victor qui destina Millefleurs et le Parc, deux de ses belles maisons et de ses vastes jardins, à la culture et à la fabrique du tabac. Maisons royales.

Le jardin du Valentin reçut de ce Prince une destination plus noble; il devint un jardin de botanique. Jardin de botanique.

(2) Trois des plus beaux édifices de Turin sont dus au Roi Victor, et nous avons dit qu'ils furent consacrés à l'instruction-publique, savoir *l'Université*, *l'Académie des Sciences*, (l'ex-Collège des Nobles), *et l'Académie Militaire*. Il fit aussi bâtir, sur la place Carline, le Collège des Provinces, occupé à présent par les Carabiniers. Edifices publics.

Sous le règne de Victor-Amédée II, la ville de Turin s'est agrandie de dix-huit rues nouvelles, formées vers la porte Susine, par de beaux palais et de jolies maisons. Elle lui est redevable des agréables allées de la citadelle, des vastes casernes de la porte Susine, de l'arsenal continué, d'une royale manufacture d'armes, des routes de Rivoli et de la Vénérie. Nouvelles rues de Turin. *Millenesio.*

La superbe façade du *Palais de Madame* et son double escalier sont l'ouvrage du Roi Victor, sur le dessins du Chev.r Juvara.

réparer et à construire des forteresses (1).

Son système financier.

On admira principalement son système financier, établi d'une manière si économique, qu'il doubla ses revenus, sans surcharger ses sujets. On l'a toujours suivi, depuis, tant pour la recette que pour la distribution des deniers publics... « C'est dans une seule caisse que se verse tout l'argent de l'état, qui de-là se divise en toutes les autres, selon les besoins de leurs départemens..... On conserve un régître fidèle de toutes les sommes délivrées et de leur emploi. On met un frein à la fraude, à l'avidité, au trafic des deniers publics. »

Ibid.

Ses divers soins.

La Savoie et le Piémont virent avec joie ce Prince étendre ses soins sur le commerce; introduire les arts dans des pays où ils étaient peu connus; y exciter l'amour de l'industrie; établir une tribunal de commerce;

Tribunal de commerce.

Fenestrelles, en 1727.

La Brunette à Suse.

Exilles.

(1) La nouvelle forteresse de Fenestrelles a été commencée par Victor-Amédée II, sur les dessins de l'ingénieur Antoine Bertola, ainsi que celle de la Brunette qui, taillée dans le roc, était une des plus belles citadelles du Piémont. Le fort d'Exilles fut perfectionné; toutes les places des frontières qui avaient souffert dans la guerre furent rétablies, à l'exception de celles que des traités condamnèrent à rester démantelées.

en entourer le président de négocians recommandables par leur expérience et leur intégrité; pourvoir, par les règlemens les plus sages, à la plantation des mûriers, à la multiplication des vers-à-soie, au perfetionnement des organsins; prendre les mesures convenables pour assurer à nos soies la supériorité incontestable qu'elles ont sur celles des autres contrées; examiner soigneusement les sources de la richesse publique; écarter ce qui pourrait lui nuire; lui donner la direction la plus utile; appeler des manufacturiers étrangers pour fabriquer les draps qui venaient du dehors; protéger les établissement de Bielle, de Mondovi, d'Ornéa; créer un sytsème d'administration admiré des puissances voisines; commencer le grand ouvrage de l'égalité des impositions; constituer l'uniformité des droits; abolir la vénalité des charges; fixer les limites de ses états du côté des Alpes; les étendre du côté de la Lombardie.

Soies.

Draps.

Victor-Amédée II était d'une taille moyenne, mais svelte et bien prise. Son port était libre et fier; son air, martial, sa physionomie, animée; ses traits prononcés. Il tenait du sang de Nemours, le cheveux blonds, les yeux bleus et vifs.

Portrait de Victor.

Sa constitution physique.

Né délicat et faible, comme son cousin Eugène, il s'était, autant que ce Prince, fortifié par l'exercice, et tellement endurci, par l'habitude, aux fatigues, qu'il parvint, en dépit de la nature, à supporter une application presque continuelle aux affaires, même après s'être épuisé aux campagnes de guerre les plus désastreuses. Fils d'un père, ennemi des armes, ce ne fut qu'en donnant l'exemple, que Victor réussit à exciter parmi ses sujets l'ardeur militaire, à demi-éteinte, et à former une armée nationale, dévouée, mieux aguerrie que celle de ses prédécesseurs, et surtout distinguée par une admirable discipline. Il dut beaucoup pour cela au comte Gui de Staremberg, général autrichien, qui joignait à de grands talens une solide expérience. Ce fut par ses conseils qu'il réduisit à dix mille hommes ses régimens provinciaux dont la bravoure à la guerre, après cette sage organisation, excita plus d'une fois, si non la jalousie, du moins l'émulation des troupes de ligne.

S te-Croix.

Ses qualités.

Sobre, laborieux, ardent au travail, ce roi abdicataire alliait à une extrême frugalité, une indifférence absolue pour les objets de luxe qui ne tiennent qu'à l'éclat, et une aversion prononcée par ceux qui n'amusent

que les désœuvrés. La pénétration, la patience dans les affaires, la hardiesse, le courage furent ses qualités éminentes. Intrepide au milieu des plus grands périls, habile à échapper aux ennemis par de prompts stratagêmes, actif et prévoyant à secourir les places, il n'avait cependant pas, sur le champ de bataille, le calme et le coup d'œil qui embrasse tout, et pourvoit à tout. Il se laissait emporter à son ardeur guerrière; aussi n'égala-t-il pas en gloire militaire les Eugènes, les Vendôme, les Berwich, les Catinat, les Villars, ses alliés, ou ses ennemis dans toutes les guerres. Quoiqu'il ait mérité un rang distingué parmi les vaillans capitaines, tous les politiques s'accordent à donner de plus grands éloges à la supériorité de ses talens pour l'administration. « Il est étonnant qu'un seul homme ait réuni des qualités si diverses, et souvent contraires. Il associait la grandeur d'âme, dans les hautes entreprises, à l'esprit de détail dans les affaires minutieuses; une valeur bouillante, et même téméraire dans les combats, à la patience, à la froide réflexion qu'exigeaient les soins administratifs. » *S.te-Croix.*

Plus grand politique, que grand général, il sut toujours réparer la suite de ses défai- *Sa politique.*



tes par l'habileté de sa diplomatie. Ses changemens d'alliance furent blâmés, et à la fois excusés. Les affaires de l'Europe changèrent tant de fois de face, qu'il lui fallait, selon les tems, changer de parti, pour n'être pas à la merci de ses voisins, plus puissans que lui. L'insolente présomption du Duc de Villeroi qui affectait de ne l'appeler que *Monsieur de Savoie*, la dureté de Louvois, et plus encore l'ambition et la fierté de Louis
en 1702. XIV le détachèrent de la France, comme la hauteur des commissaires impériaux, les tergiversations des généraux espagnols et les
en 1696. prétentions de Léopold I l'avaient indisposé
Amico d'Italia, vol. IX. contre l'Autriche. « Afin de l'attirer, on avait pour lui de la déférence; on lui promettait le commandement des armées: c'était, en un mot, une alliance honorable qui était sollicitée et consentie. Mais bientôt après, les égards cessaient; les promesses étaient éludées; l'orgueil des cabinets se montrait à découvert; la loyauté même disparaissait souvent, pour faire place à un système d'oppression que ne pouvait supporter un souverain, dont l'élévation et la grandeur d'âme étaient blessées dans le point le plus sensible. »

Une dernière considération se présente: elle se trouve dans la position géographique

des états de Victor-Amédée. Il avait à garantir l'Italie des prétentions envahissantes des deux puissances rivales; or toute sa conduite politique fut constamment dirigée vers ce but. Quand le monarque, dans l'alliance duquel il avait cherché un protecteur à l'Italie, en devenait l'oppresseur, le Duc de Savoie se voyait dégagé d'un traité qu'on avait cessé d'observer.

Sans être fort versé dans les sciences et les lettres, nous avons vu tout ce qu'il a fait pour en accélérer la culture, pour les protéger. *Sans elles*, disait-il, *un état ne saurait fleurir*. Il avait de fréquens et de longs entretiens avec les savans, autant pour honorer leur savoir, que pour profiter de leurs lumières. On sait l'estime qu'il accordait à Chaulieu dont le mérite littéraire était aussi connu dans les pays étrangers qu'en France. Son neveu, Maréchal de camp*, ayant été blessé et fait prisonnier à la *Marsaglia*, Victor eut toute sorte d'égards pour lui, en considération de son oncle. Non-seulement il chargea ses propres chirurgiens du soin de le guérir; mais il lui fit lui-même plusieurs visites, et lui dit, obligeamment, lorsqu'il fut rétabli: *le neveu de l'abbé Chaulieu est libre: je n'exige d'autre rançon que sa pa-*

Son estime pour les savans.

* de cavalerie.

role de revenir passer l'hiver à notre Cour, pour nous dédommager de n'y pas posséder l'oncle.

Ses saillies.

Ce Prince étonnait souvent, autant qu'il charmait sa société par des tours d'esprit saillans. Ses reparties et ses propos partaient d'un esprit profond qui connaissait les hommes et le monde. « Etant, à Alexandrie, avec Philippe V qui venait se faire reconnaître Souverain de la Lombardie, et qui paraissait très-flatté des acclamations populaires : *j'entends*, dit Victor, *bien des faussets : je voudrais entendre des basses.* » Par cette saillie épigrammatique, il avertissait son beau-fils de se fier moins à ces démonstrations extérieures, dans des fêtes commandées, surtout lorsque la voix des Grands ne s'y fesait pas entendre parmi celle du peuple.

D'un abord facile.

Il était d'un abord facile, surtout à l'armée. Ses entretiens avec ses officiers étaient alors piquans et instructifs. Il se plaisait à leur raconter des anecdotes dont ils pussent tirer une morale utile. Afin de leur inculquer la nécessité d'écouter les justifications avant d'infliger des peines, il leur citait souvent ce trait de Montécucculi.

Trait raconté par Victor.

Ce célèbre général, au service de l'Autriche, avait, dans une marche, fait défense

expresse de passer par les champs couverts de récoltes. Un soldat, revenant d'un village, non instruit des ordres rigoureux, traverse un sentier au milieu des blés. Le Général en chef l'apperçoit, et commande au prévôt de l'armée de lui faire couper la tête. - *Je n'ai pas transgressé les ordres*, s'écrie le soldat, *je les ignorais*. - *Que le prévôt fasse son devoir*, répond Montécucculi.

Dict. Hist., art. Montecucculi.

L'arrestation, la condamnation, l'ordre pour l'exécution, tout fut l'affaire d'un instant. Le soldat qui n'avait pas encore été désarmé, s'écrie avec fureur: *je n'étais pas coupable: je le suis maintenant;* et il fait feu en même tems sur ce Général. Fort heureusement le coup n'atteint pas, et Montécucculi pardonne. Admirable grandeur d'âme! Cet immortel Capitaine ne craint point de condamner la précipitation de son jugement, et de la réparer avec éclat.

Grandeur d'âme.

Victor-Amédée se fesait gloire de marcher sur les traces de Louis XIV avec lequel il eut bien des traits de ressemblance. Sans parler de ses faiblesses, les historiens ne le peignent pas exempt de défauts. Il se laissait aller à des vivacités, à des impatiences envers ceux qui, travaillant avec lui, ne saisissaient pas vîte sa pensée; mais il en re-

Ses défauts.

venait bientôt, et réparait des torts momentanés, par des marques d'estime et par des traits de bonté, de bienfaisance.

Son art de récompenser

Ce Prince possédait au plus haut degré le précieux talent de connaître les hommes, de les mettre à leur place, de les piquer d'émulation, et de les recompenser, sans trop peser sur l'état. *Je ne suis pas opulent*, disait-il; *mais je reconnaîs les services; je renvoie tout le monde content; les uns avec de l'or; les autres avec des honneurs; et ceux que j'estime le plus, avec mes bonnes graces.*

Qand on lui révélait les défauts de quelques serviteurs qui rachetaient leurs torts par de bons services, ou par de rares qualités, il prêchait l'indulgence, et de paroles et d'exemple: - *j'ai pour maxime*, disait-il, *qu'il faut tirer le plus grand profit du mal qu'on ne peut empêcher.*

Sa rare sagacité.

Lacretelle, XVIII siècle.

Victor-Amédée donna bien des preuves de sa rare sagacité à démêler les projets séduisans d'avec les solides. Nous citons celle-ci. Le trop fameux Law proposa successivement son système aux cabinets de Londres, de Berlin, de Turin; il ne fut nulle part mieux connu qu'en Piémont: - *je ne suis*, lui dit Victor, Roi de Sicile, *ni assez riche pour me ruiner, ni assez injuste pour m'enrichir aux dépens de mes sujets.*

Ce Prince était réellement né pour gouverner. L'amour de son devoir, l'habitude et la facilité du travail lui rendaient cette tâche aisée. Sa passion dominante était de tout voir, de tout régler, de tout subordonner à ses vues, à ses opinions. Il voulait surtout, et c'était sa plus grande ambition, qu'on ne pût attribuer qu'à lui seul la bonne conduite

Amour du travail.

Sismondi.

Contemporains.

Sciences et lettres.

Piémont.

Dominique Cassini, de Périnaldo (comté de Nice), célèbre astronome, attiré en France par les bienfaits de Louis XIV. Jacques Cassini, fils du précédent, et son successeur à l'académie des sciences de Paris.

Savoie.

Frézier de Chambéry publie un *Voyage dans la mer du Sud*, où il dessine les déclinaisons de l'aimant, du côté du pôle méridional.

France.

Bossuet, d'une éloquence égale à celle des Grecs.

Orateurs et moralistes.

Les jésuites Cheminais, La-Rue et Bourdaloue, très-estimés pour leurs sermons, surtout Bourdaloue, surnommé *le Prédicateur des Rois, et le Roi des Prédicateurs.*

Les Evêques Fléchier et Mascaron, principalement renommés pour leurs *Oraisons Funèbres.*

Poètes.

Pierre Corneille et Jean Racine, les deux premiers tragiques de la scène française. Thomas Corneille, frère du précédent, et son émule. La Fontaine, inimitable fabuliste : Boileau-Despréaux, le législateur du Parnasse : Segrais et madame Des-

des affaires, et le succès des entreprises difficiles. Le Marquis de S.t-Thomas fut pour quelque tems dans la disgrace, parce qu'on le regardait comme l'auteur du traité de Vigevano.

Mém. Hist. ib. Empruntons, pour finir cette esquisse, quelques traits au tableau qu'en a tracé le Marquis de Costa. « Victor-Amédée II, dit-il,

houlières, estimés pour leurs pastorales: La-Fosse, Boursault, Brueys et Palaprat, Campistron, Houdard-la-Mothe, La Fare, Chaulieu, poètes de second ordre. Santeuil, poète latin, auteur d'hymnes sacrées. Quinault, créateur de la tragédie lyrique, en France.

Historiens. Fleury, Tillemont, Alexandre Noël (Natalis Alexander), historiens ecclésiastiques: le père Daniel, Varillas, Mézerai, historiographes de France. Vertot, estimé pour ses *Révolutions de la République Romaine, de Portugal et de Suède*, beaucoup plus que pour son *Histoire de Malte*. Le jésuite Maimbourg, estimé pour son *Histoire des Croisades*: et Pélissior, pour celle de *l'Académie française*.

Littérateurs métaphysiciens, etc. Fénélon, immortel auteur de *Télémaque*. Mabillon, le plus savant et le plus modeste des Bénédictins: Mallebranche, célèbre pour sa *Recherche de la Vérité*: La Bruyère, pour ses *caractères*: madame de Sévigné, le modèle du genre épistolaire. Les jésuites Bonhours et Jouvenci, littérateurs de bon goût. Pontas, fameux casuiste. Le maréchal de Vauban, célèbre ingénieur.

honora le trône sur lequel il avait su s'élever, et si les derniers événemens de sa vie en ont momentanément terni l'éclat, ils n'effaceront pas, aux yeux de la postérité, quarante-cinq ans de gloire et de travaux, tous dirigés au bien de son pays. » Après le rè-

Tavernier, Chardin, Thévenot font connaître l'Orient par leurs voyages. Tournefort, botaniste, voyageur: les frères Jussieu, célèbres botanistes. Voyageurs.

Filicaïa, Redi, tous deux classiques: Salvator Rosa, audacieux satirique: Marchetti, traducteur du matérialiste Lucrèce. Menzini, Maggi, Zappi, Gigli, Stampiglia, Sergardi, Martelli, poëtes inférieurs. Italie. Poëtes.

Le jésuite Bartoli, modèle des historiens: Jean-Baptiste Nani, estimé pour son *Histoire de Venise:* Bernini, pour son *Histoire des Hérésies:* Siri, pour ses *Mémoires sur les guerres de son siècle.* Historiens.

Le jésuite Segneri, premier orateur de son tems. Orateurs.

Crescimbeni, et Joseph Paulucci, principaux fondateurs de l'Académie Arcadienne, écrivains estimés, ainsi que Bianchini, Magalotti. Littérateurs.

Gravina, célèbre jurisconsulte: Montécucculi, tacticien.

Leibnitz, génie universel qui a embrassé toutes les connaissances humaines. Allemagne.

Puffendorf, célèbre publiciste et historien.

Sthal rassemble les élémens de la chimie opérative.

Cohorn, rival de Vauban. Hollande.

Ruisch, célèbre médecin et anatomiste. Pays-Bas.

Sismondi, Biog. gne le plus agité, « après avoir vu sa puissance dans le plus grand danger, il est resté, dans l'histoire, le plus grand Prince de sa race, et celui qui en a le plus efficacement accéléré l'élévation. »

Sa devise. Victor-Amédée II aspirait à être Roi. La

Suisse. Bernouilli, frères, célèbres mathématiciens.

Angleterre. * irlandais. Dryden et Gay, célèbres poètes tragiques et comiques. Addisson et Stéele *, célèbres poètes et littérateurs, auxquels nous devons le *Spectateur Anglais*. Locke, un des plus profonds penseurs de l'Angleterre. Newton, un des plus grands génies de l'univers, publie son *Système du Monde*. Huygens, Halléy, célèbres astronomes: le dernier marque sur une carte les déclinaisons de l'aiguille aimantée sur mer.

Espagne. Ferréras, historien de sa nation.

Russie. Cantemir, créateur de la poésie russe.

Beaux arts. Italie. Peintres. Cortone-Berettini, admirable pour les têtes.

Veronese (Alexandre Turchi, surnommé), plus estimé pour les coloris, que pour le dessin.

Viani, père et fils, chefs d'école, à Bologne.

Tassone, Guidobono, Ens, Bonisoli, Carlone, Lutti.

Buononcini, inventeur du violoncelle.

Sculpteurs. Zumbo, inimitable pour les figures en cire coloriée.

Graveurs. Sirlet, pour les camées.

Musique. Belmont, né en France, formé et fixé à Turin.

Lulli, célèbre compositeur, né à Florence, formé à Paris.

Sanmartini, Palladini, Gasparini, Biffi.

France avait fait espérer la couronne de Lombardie à son père, à son aïeul. Le Margrave de Brandebourg venait d'être reconnu Roi de Prusse. Victor loin de dissimuler son impatience d'obtenir le même honneur, la manifeste, dans une devise dont l'allusion à l'il- en 1701.

Durante *, fondateur de l'école moderne, maitre de Pergolèse, etc. * de Naples.

Juvara, amené de Sicile par le Roi Victor. Architectes.

Fontana-Charles, petit-fils du célèbre architecte et mécanicien Dominique Fontana.

Le-Brun, chef de l'école française, chéri de Louis XIV. France. Peintres.

Mignard, émule de Le-Brun.

Le-Lorrain, paysagiste.

Puget, surnommé le *Michel-Ange-français.* Statuaires.

Le-Nôtre, célèbre pour embellir les jardins.

Mansart *, estimé pour son *dôme des invalides*, neveu du célèbre François Mansart. Architectes. * Jules.

Rameau, surnommé le *Newton de l'harmonie.* Musique.

Berghem, célèbre paysagiste. Pays-Bas.

Saiter *, a peint, au palais royal de Turin, la *galerie* dite *de Daniel.* Allemagne. * Daniel.

Evénemens.

Découverte du fleuve de Missisipi, et de la Louisiane par les Français. 1673.

Invention des pendules à équation, et des montres à répétition par l'anglais Bulow. 1678.

lustre origine de la Maison de Savoie, est aussi fine que juste. C'est un jet d'eau qui s'élance dans les airs, avec cette légende:

Ascendere cogit origo.

Ma source élevée me donne cet essor.

1688. Porcelaine de Saxe, inventée par Walther Tschirnhaus.

1692. Premier usage des baïonettes par les Français, à la bataille de Turin.

1700. Vander-Heyden, hollandais, invente les pompes à éteindre les incendies.

1702. Invention des télescopes de réflexion, et des termomètres gradués par Newton.

1705. Fondation de S.t-Petersbourg par le Czar Pierre-le-Grand.

1710. Découverte des Iles Malouines, de Falkand, des Nouvelles-Philippines.

1717. Relation des Jésuites-missionnaires, ou *lettres édifiantes.*

1720. Invention de la machine de Lombe pour la filature de la soie.

1725. L'inoculation apportée de la Circassie à Constantinople, ensuite à Londres.

1728. Découverte des ruines d'Herculanum, ville ensévelie sous les ruines du vésuve depuis 1600 ans.

1730. Behéring découvre le détroit du Nord qui sépare les deux continens, et lui donne son nom.



CHARLES EMMANUEL III.



ANNE CHRISTINE DE BAVIÈRE



CHARLES EMMANUEL III.



ANNE CHRISTINE DE BAVIERE



C. Ayres dis.

POLIXÈNE DE HESSE RINFELD

ELISABETH DE LORRAINE

CHARLES-EMMANUEL III,

Né à Turin, le 27 avril 1701.

2.me Roi de Sardaigne,
fils de Victor-Amédée II.

Le règne de Victor-Amédée II fut de cinquante-cinq ans; celui de son fils sera de quarante-trois. « L'un a beaucoup ajouté à la gloire de ses ancêtres; l'autre a surpassé la gloire de son père. »

Sabatier, Vie de Charles-Emmanuel III.

Charles-Emmanuel III eut un frère aîné qui mourut à quatorze ans. Tant que ce frère

Première jeunesse de Charles Emmanuel

Louise-Christine de Bavière.

Le Roi Charles-Emmanuel III a été heureux dans le choix de ses femmes, mais condamné à la douleur de les perdre, après quelques années d'une union sanctifiée par les vertus, embellie par toutes les douceurs de l'affection la plus tendre. Se

« Cependant, dit S.te-Croix, Charles-Emmanuel avait fait des progrès étonnans dans l'étude des mécaniques et des fortifications dont il traçait lui-même les plans avec une netteté et une précision singulière. Il ne s'était pas moins livré à la science militaire, et surtout à la partie, si souvent négligée, et pourtant si importante, de pourvoir plus sûrement et à moindres frais leur subsistance aux armées. » Nous verrons le succès avec lequel il saura mettre en pratique ces connaissances acquises.

A la mort de son aîné, il reçut le titre de Prince de Piémont, en qualité d'héritier présomptif de la couronne, alors on lui donna d'excellens maîtres qui développèrent les talens dont il était doué. Mais long-tems accablé sous l'ascendant d'un père plutôt *Prince de Piém. en 1714.*

quatre ans après, ne laissant qu'un fils, Bénoît-Maurice *. Ce Prince reçut de son père, qui l'aimait tendrement, le titre de Duc de Chablais, un riche apanage et un vaste palais, coutigu au palais royal. Son esprit était cultivé, et ses belles qualités relevées par la modestie. Ses revenus s'élevèrent à 800 mille francs, depuis qu'il eut recueilli la riche succession de sa cousine, Anne-Victoire de Savoie-Soissons, Duchesse de Saxe-Hilsbourghausen, nièce et héritière du Prince Eugène. *S.te-Croix.*

* né le 21 juin 1741.

enclin à la sévérité, Charles-Emmanuel ne se montra d'abord qu'actif, intelligent et docile. On eut dit qu'il ne laissait percer qu'à regret cette noblesse d'âme, cette droiture de cœur, cette justesse d'esprit, ce tact sûr, ce sens réfléchi, cet empire sur lui-même, qui devaient le faire chérir de ses sujets.

Ses qualités.

On ne connut donc tout son mérite qu'après qu'il eut saisi les rênes du gouvernement. On vit alors qu'il avait acquis des connaissances étendues sur les devoirs d'un souverain; que sa politique, à la fois profonde et sage, n'adoptait pas le principe erroné de subordonner les lois de la justice aux intérêts de l'état; qu'infatigable au travail, il promettait un règne glorieux et prospère.

Son mérite.

Mém. Hist. III.

Il est vrai qu'une partie de sa gloire réjaillit sur son père qui traça la route à suivre, imprima l'impulsion aux affaires, forma les hommes capables de porter, avec le nouveau Roi, le fardeau du gouvernement, et lui désigna le Marquis d'Orméa comme un homme d'état d'un rare mérite. Charles-Emmanuel, par respect pour son père, et par conviction qu'il ne pourrait faire de meilleurs choix, conserva aux ministères (1), et dans les

Ministres.

(1) Le Marquis Gaétan Caron de S.t-Thomas avait

grandes places, ceux qui les occupaient (1); mais cette vénération pour tout ce qui était l'ouvrage du Roi, son père, dont il adopta sans réserve les plans, fut, dans le fils, une preuve de la maturité de son jugement et de la justesse de son esprit.

A peine Charles-Emmanuel touchait-il à sa vingt-unième année, que son père voulut le marier. Jaloux de se maintenir indépendant entre la France et l'Autriche, il lui choisit une épouse dans une famille étran- Premier mariage du Duc, le 16 févr. 1722.

succédé à son père, au ministère de l'intérieur. Charles-Fr. Vincent Ferréro, Marquis d'Orméa, réunit ensuite ce ministère à celui des affaires-étrangères. Le Comte Bogin, après avoir été trente ans Ministre de la guerre, remplaça le Marquis d'Orméa dans ses charges et son crédit. Les Marquis Ignace Solar-du-Bourg; Carretto-de-Gorzegno; Fontana-de-Cravanzana; les Comtes Corte et de S.t-Laurent; le Chevalier Philippe Morozzo arrivèrent aussi à divers ministères.

(1) Le Marquis Zoppi était Grand-Chancelier; le Comte Caissotti-de-S.te-Victoire, premier Président du Sénat, retraçait parmi nous les talens et les vertus du célèbre d'Aguesseau. Le Général Rhebinder était Maréchal. Le Comte Maffei, Ministre plénipotentiaire à Paris; le Marquis d'Aix, à Londres, le Marquis de Breil, à Vienne, étaient les plus distingués dans la carrière diplomatique. Magistrats. Diplomates.

gère à ces deux Cours. Le Marquis de Paréla fut chargé d'aller demander, à Munich, pour le Prince de Piémont, la main de la Princesse Palatine-du-Rhin, Louise-Christine, de la branche de Bavière-Sultsbak*. Cette Princesse d'une rare beauté et du plus aimable caractère, fut accueillie avec magnificence, d'abord à Venise et à Milan, ensuite à Verceil, où l'attendait toute la Cour sarde.

* fille de Théodore, C.te Palatin-du-Rhin.

Muratori. Turin lui donna des fêtes qui devaient trop tôt se convertir en deuil. L'année suivante elle mourut en couches, et l'enfant qui fut la cause de sa mort, ne lui survécut guère.

2.d mariage, le 2 juillet 1724. Victor-Amédée II ayant eu la douleur de perdre la Reine, sa femme, pressa son fils de passer à de secondes noces. Le choix, toujours dirigé par les mêmes motifs, appela pour faire l'ornement de la cour de Turin, la Princesse Polixène-Christine de Rheinfelds-Rottembourg, fille d'Ernest-Léopold, Langrave de Hesse-Rheinfelds. Le mariage fut célébré à Thonon. On ne lira pas sans intérêt une anecdote dont l'authenticité nous est garantie par la tradition la plus respectable.

Anecdote. Le Prince royal vit avec étonnement, au doigt de sa seconde épouse, un riche diamant qu'il avait donné à la première. - *C'est*, dit, d'un ton attendri, la Duchesse Polixène, *le*

précieux souvenir d'une excellente amie, l'objet de nos éternels regrets. Charles-Emmanuel témoignant son impatience de connaître à fond ce rapprochement inattendu: - *j'étais*, ajouta l'épouse, *au couvent, l'inséparable compagne de celle que je viens remplacer auprès de Votre Altesse Royale. Lorsque votre ambassadeur nous fut présenté, le but de sa visite ne nous parut pas difficile à pressentir; mais on nous laissait ignorer laquelle de nous deux vous serait destinée. L'idée d'une éternelle séparation nous frapppa: - Celle qui sera Duchesse de Savoie*, nous dîmmes-nous, *enverra, pour gage de fidèle affection, un présent à son amie. Le voilà. S'il nous rappelle le peu de durée qu'eut l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, il nous retrace aussi la solidité de ses vertus.*

Après dix ans de l'union la plus heureuse, la Reine Polixène-Christine mourut, non moins chérie, non moins regrettée que son amie; mais elle emporta au tombeau la consolation de laisser au Roi quatre enfans qui vécurent, un Prince et trois Princesses, gages chéris de son amour. Ce n'était pas assez pour rassurer les peuples dont les destinées reposaient sur une seule tête. Cédant aux vœux de ses sujets, Charles-Emmanuel, a- 3.me mariage, le 5 mars 1737.

près deux ans de veuvage, épousa la Princesse Elisabeth-Thérèse de Lorraine *, sœur de François I, d'abord Grand-Duc de Toscane, ensuite Empereur d'Allemagne. Les noces furent célébrées, à Chambéry, avec un appareil splendide.

* fille de Léopold, Duc de Lorraine.

Aumônes de la Reine.

Jamais Souveraine ne mérita plus qu'elle les témoignages d'affection qu'on lui donna, tant au delà, qu'en deçà des Alpes. Cette charitable Reine employait en aumônes plus de la moitié de son apanage. Quand l'argent lui manquait, elle engageait ses joyaux. Le Roi les fesait dégager, et les lui rendait, rayonnant de joie d'avoir ainsi part à ses bonnes œuvres, faites sans ostentation.

Muratori.

On a vu qu'indifférent à l'éclat du pouvoir, Charles-Emmanuel parut ne recevoir qu'à regret le titre de Roi, et qu'il pressa vivement son père de ne pas se démettre de l'autorité. L'on aurait dit qu'il pressentait un incident que l'inconstance humaine pouvait prévoir, et dont elle avait plus d'une fois donné des exemples.

Discussions avec Rome.

Les premières contrariétés qu'essuya le nouveau Roi, ne furent pas les plus affligeantes. Il s'éleva, il est vrai, de graves discussions avec Rome pour d'anciens droits sur quelques fiefs du Piémont. Le Pape Clé-

Dénina, ibid.

ment XII* fit observer que le prétendu concordat, négocié, sous le pontificat de Benoît XIII, entre le prélat Fiuii et le Marquis d'Orméa, n'avait jamais été validé, et qu'il était tems de régulariser tout ce qui se fesait en vertu d'un traité sans force. Des négociations s'ouvrirent sur des affaires importantes qu'on avait trop long-tems ajournées. L'harmonie qui régnait entre les deux Cours fit bien augurer du résultat des conférences.

* Laurent Corsini.

Visite du fils à son père.

Charles-Emmanuel ne fesait rien sans consulter son père. Il envoyait fréquemment ses ministres conférer avec lui, à Chambéry, où il avait fixé sa résidence. Il alla deux fois l'y trouver lui-même. La seconde de ces visites fut courte. Observant que son père était avec lui soucieux, géné, préoccupé, il attribua ce changement à une attaque toute récente d'apoplexie, qui avait altéré ses traits, aigri son humeur. Cette contrainte, cette froideur procédaient d'une cause q'on n'osait trop approfondir.

Mém. Hist. III.

Caractère de la Marquise de Spigno.

Peu satisfaite de s'être fait reconnaître publiquement pour l'épouse du Roi abdicataire, la Marquise de Spigno portait ses vues plus haut. Le bonheur du repos, la douceur de la vie privée que goûtait Victor-Amédée, ne suffisaient pas à cette femme, altière et am-

bitieuse, qu'il avait associée à sa destinée.
« Le château de Chambéry tombe en ruines,
« lui disait-elle. Ce climat vous est funeste:
« choisissez pour votre résidence la maison
« royale du Piémont la plus convenable à vo-
« tre santé..... L'oisiveté même est un poids
« pour vous. »

Regrets du Roi abdicataire.

S.te-Croix.

Ces réflexions, présentées avec l'art le plus insinuant, frappèrent vivement le Roi abdicataire. Le palais ducal était en effet délabré, et les douceurs de la vie privée ne pouvaient suffire à une âme, naturellement active et inquiète, dont la prospérité la plus glorieuse n'avait pu remplir le vide. Le château qu'il habitait, lui parut une sombre solitude. Le trône qu'il avait volontairement abandonné eut de nouveaux attraits pour son imagination ardente. Victor-Améd. II se laissa trop facilement entraîner par son épouse à regretter la gloire et le pouvoir. Elle lui fit alors envisager la possibilité de resaisir les rênes du gouvernement; et cette idée une fois reçue, on ne délibéra plus que sur les moyens de la mettre en exécution.

Hist. Milit.

Faiblesse de Victor.

Mém. Hist.

Le Roi régnant était aux eaux d'Evian* avec la Reine son épouse: il y reçoit l'avis (1)

* dans le Chablais.

(1) Un écclésiastique, visitant le palais de Cham-

du projet qu'a formé son père, et de ses dispositions de départ pour rentrer en Piémont. Charles-Emmanuel traverse aussitôt le Petit-S.t-Bernard, rentre à Turin, quand son père arrive au château de Rivoli, et va, le lendemain, lui faire sa visite. L'entrevue est triste et embarassée, parce qu'elle est inattendue. La présence du fils dit au père que son secret est éventé, et que toute tentative subreptice est paralysée. Il échappe au Roi abdicataire quelques plaintes sur l'action du gouvernement accusé de faiblesse, sur la nécessité de lui rendre son énergie. Charles,

Mém. Hist. III.

Entrevue à Rivoli en 7.bre 1730.

Hist. Mil. V.

béry, est surpris, dit-on, par la soudaine rentrée du Roi. Troublé, il se cache derrière une portière, entend toute la conversation de S. M. avec la Marquise, est assez heureux pour sortir de là, sans être aperçu, consulte son directeur spirituel, se rend de suite à Evian, et révèle à Charles-Emmanuel l'important secret dont une singulière rencontre vient de le rendre dépositaire.

« Ce prêtre, nommé Michon, méritait une récompense; mais on craignait de rappeler au Roi une circonstance relative à l'arrestation de son père. Il est mort fort âgé, simple recteur de la paroisse de S.t-Ombre, près de Chambéry. Cette anecdote était, en 1770, présente au souvenir de plusieurs personnes. »

Mém. Hist. du Marquis de Costa, vol. III, Notes.

troublé, autant que surpris de tels discours, évite d'y répondre, loue son père de chercher un climat plus doux, et prend congé pour aller s'occuper des préparatifs à faire au château de Moncalier.

Observation des courtisans.

Les courtisans observèrent que la Marquise de Spigno, présente à ce court entretien, occupait un fauteuil semblable à celui de la Reine. On ne douta plus que cette dame hautaine, et dévorée du désir de régner, ne fût le seul mobile des secrètes pensées de Victor.

Hist. Univ. vol. XXXVIII.

« En effet, elle ne cessa de le presser de reprendre le rang qu'il avait abandonné, et de remonter sur le trône. » On ne vit dès-lors, dans les inquiets desseins du Roi abdicataire, que les vues d'une femme ambitieuse qui, non contente de troubler les vieux jours de son mari, ne craignit pas de troubler l'état, pour satisfaire sa folle ambition.

Demande de Victor.

Victor-Amédée II, recevant, à Moncalier, par l'ordre de son fils, tous les hommages qui lui étaient dus, sondait les dispositions des gens en place, sans couvrir ses intentions du voile du mystère. Un soir, il retient fort tard les Marquis du Bourg et d'Orméa, emploie les prières, les promesses, les menaces pour les gagner, leur ordonne d'informer son fils de ses volontés, réclame l'acte de son abdication.

le 3 septembre.

Hist. Mil. ibid.

Charles-Emmanuel eut alors à combattre tour-à-tour les mouvemens de son cœur, et les considérations de la politique. S'il eût été maître de suivre son inclination, les désirs de son père n'auraient point trouvé d'obstacles; mais une affaire de cette importance ne se règle pas sur des sentimens particuliers. « Quitter le sceptre, et le reprendre ne sont pas des démarches également faciles. On convoque donc les ministres, les grands de la cour, les chefs de la magistrature pour prendre la résolution la plus sage. »

Cruelle alternative.

Hist. Milit.

La séance s'ouvre à minuit. L'Archevêque de Turin* expose au Roi que la tranquillité intérieure et l'intérêt public ne lui permettent pas de descendre du trône. Tous se rangent à son avis. Le Prince Eugène, préalablement consulté, fait la même réponse. On ne délibère plus que sur les mesures à prendre contre les tentatives qu'on a tout lieu de craindre.

* Monseigneur de Gattinara.

Mém. Hist.

En effet, Victor-Amédée fesait, à cette heure indue, les plus vives instances pour que la citadelle de Turin lui fût livrée. Le Lieutenant-Général, Philippe Palavicini* lui opposa le plus ferme refus, et se hâta d'en informer le conseil.

Tentative.

* Baron de S.t-Rhémi.

A cette nouvelle, l'inquiétude redouble;

on connaît l'empire que ce Prince guerrier a sur l'armée qu'il a tant de fois conduite aux combats; on craint une guerre civile. Il est urgent, dit-on, de s'assurer de la personne de Victor-Amédée, et d'éloigner de lui cette femme intrigante qui le pousse à des démarches si condamnables.

Fermeté du Marquis d'Orméa.

Charles-Emmanuel répugne à signer des ordres sévères. « Le Marquis d'Orméa, premier Ministre, fait, en cette occasion, ce qu'on doit attendre de ses lumières et de son intégrité. *J'ai*, dit-il au Monarque régnant, *toujours conseillé à votre père ce qui m'a paru le plus utile au bien de l'état et à celui de sa personne: aujourd'hui c'est vous que je sers; je vous dois la même sincérité.* » Il est urgent, ajouta-t-il, de transférer, sous bonne garde, le Roi abdicataire au château de Rivoli, et la Marquise de Spigno au château de Cève. Charles-Emmanuel en souscrit l'ordre, les larmes aux yeux, et d'une main tremblante.

Sabatier, ibid.

Mesures prises. ibid.

On emploie d'abord les mesures que suggère la prudence, pour prévenir les suites fâcheuses qui sont à craindre. Deux religieux* d'une piété éclairée ramènent l'exaspéré Monarque à des pensées plus sages, à des sentimens plus calmes. Rentrant en lui-même,

* les pères Dormia et Perardi.

le 2 octob. 1730.

il condamne ses démarches impolitiques, et donne des preuves d'une résignation religieuse qui remplit d'édification ceux qui en sont les témoins. On informe les Cours étrangères de cet événement, de la conduite qu'on a tenue, et des motifs qui l'ont déterminée. Nulle part l'harmonie n'est troublée. La tranquillité règne dans l'intérieur: les précautions de rigueur, prises dans un premier moment de défiance, ne tardent pas à cesser.

Nougaret.

Dénina, Man.

Après s'être, à diverses reprises, livré aux transports de son caractère impétueux, Victor-Amédée tombe dans une profonde mélancolie: sa santé s'altère; sa tête s'affaiblit. Triste, silencieux et résigné, « il adore la main du maître des Rois qui pèse sur lui, et trouve dans la sainteté de la religion la seule consolation qui reste à l'extrême infortune. Agé de soixante-six ans, il termine ses jours dans les sentimens d'un philosophe chrétien, laissant par tout, en Piémont, des souvenirs brillans de son règne. ».

De Costa.

Mort de Victor, le 31 octobre 1732.

Le triste événement qu'on vient de raconter, plongea Charles-Emmanuel dans une douleur que le tems eut peine à calmer. Il ne fallut rien moins que la plus impérieuse nécessité pour le résoudre à une voie qui répugnait à son cœur. « Il est certain que,

Sismondi, Biogr. Univ. vol. VIII.

Nougaret.

si l'avis de son conseil eût pu seconder ses sentimens, il aurait rendu la couronne à son père; car il n'y eut jamais de fils plus respectueux et plus soumis, parce qu'il n'y en eut jamais de plus religieux et de plus tendre. »

Charles-Emmanuel se voyant affermi sur le trône, se livra tout entier aux soins de l'administration, et ne tarda pas à montrer qu'il savait à la fois et régner, et combattre. « Il fit briller ces deux qualités royales, aux deux époques également intéressantes qui partagent sa vie. La première est celle des guerres pour le trône polonais, et pour la succession d'Autriche; la seconde, celle de 25 ans de paix, tous consacrés aux travaux et aux soins du meilleur et du plus heureux gouvernement. »

La paix de l'Europe allait être troublée; il se formait, dans le Nord, un orage qui devait s'étendre des bords de la Vistule jusqu'aux rives du Pô. Il s'agissait de donner un Roi à la Pologne. La France qui avait reçu de Stanislas Leksinski une Reine adorée, devait naturellent soutenir les justes prétentions de ce Prince, célèbre par ses disgraces, autant que par ses lumières et ses vertus. Le vœu de ses concitoyens le rap-

pelait au trône; la Russie et l'Autriche avaient d'autres vues. Ces deux Cours se déclarèrent en faveur de Frédéric Auguste III, Duc et Electeur de Saxe. Il eût été difficile, pour ne pas dire impossible, à Charles-Emmanuel de rester neutre entre l'Empereur Charles VI qui voulait envoyer des troupes sur les Alpes pour interdire aux Français l'entrée en Italie, et Louis XV qui préparait une armée pour établir le théâtre de la guerre en Lombardie. *Hist. Univ.*

Le traité d'Utrecht* et les autres traités particuliers qui s'en suivirent, avaient accordé aux Bourbons d'Espagne un trop faible lot en Italie. Ils n'y possédaient que les duchés de Parme et de Plaisance; tandis que la maison d'Autriche étendait sa domination sur le royaume des Deux-Siciles, sur les ports de la Toscane, sur les fiefs impériaux de la Ligurie et du Piémont; sur toute la Lombardie et le duché de Mantoue.

*de 1713.

Possessions de l'Autriche en Italie.

Fidèle au principe de l'équilibre politique, sans lequel l'indépendance de l'Italie périclitait, Charles-Emm. s'unit à son neveu, Louis XV, qui avait projeté d'affaiblir la maison d'Autriche. Il se réserva le commandement général des troupes françaises, en deça des Alpes, dans l'espoir de tenir la

balance du pouvoir en Italie, et de profiter de ces grandes querelles pour agrandir ses états. Cette alliance encourut le blâme de ceux qui se défiaient de l'ambition des Bourbons. Victor-Amédée lui-même, ayant eu, sur la fin de ses jours, connaissance de ces négociations, conclues en faveur des Infants d'Espagne, s'écria: *ô ma Maison, l'on a signé ta perte!* Le fils, cette fois, fut plus clairvoyant que le père.

Interrogation officielle.

Le cabinet de Vienne qui se doute de quelque alliance entre Louis XV, Philippe V et Charles-Emmanuel, charge son ministre, le Comte Filippi, de présenter au Marquis d'Orméa une note conçue en ces termes: *est-*

Dénina, IV.

il vrai que le cabinet de Turin a formé une ligue avec les cabinets de Paris et de Madrid? Le ministre du Roi de Sardaigne n'hésite pas à tracer, au bas de la note, cette stricte réponse: *la ligue sur laquelle je suis interrogé, n'a pas été conclue.*

* Elisabeth Farnèse.

ibid.

Traité de Turin du 26 septemb. 1733.

En effet, l'ambitieuse Reine d'Espagne * qui voulait chasser les Autrichiens de l'Italie, pour y établir ses fils, avait empêché Philippe V d'accéder au traité de Turin dont elle désapprouvait deux articles; l'un qui nommait le Roi de Sardaigne Généralissime des troupes alliées, l'autre qui lui assurait

une partie du Milanais pour les frais de la guerre. Philippe V envoya le fameux Mortemar, avec le titre de Capitaine-général, à la tête d'une armée castillane, pour conquérir Naples, la Sicile, la Toscane et la Lombardie, au profit des Infants d'Espagne. Déclaration de guerre, 14 octobre. *Muratori, Annal. d'Ital.*

En déclarant la guerre à l'Empereur, Charles-Emmanuel se plaignait de ce qu'il refusait de lui faire la remise de Vigévano, et des titres du Montferrat. Les préparatifs de guerre avaient été faits avec tant de secret, que le Comte Daun *, surpris par une attaque imprévue, n'eut que le tems de distribuer ses troupes dans les places fortes, et de se retirer à Mantoue, regardée comme le boulevard de l'Italie. *Hist. Univ.*

* Feld-maréch., Gouv. de Milan.

Les Français descendirent les Alpes sur cinq points differens. Villars, décoré du titre de Grand-Maréchal, en eut le commandement. « Ce héros, octogénaire, reçut, en partant, une épée de la Reine qui semblait l'armer pour sa propre cause. *Me voilà invincible*, s'écrie-t-il avec un transport chevaleresque. *Le Roi peut disposer de l'Italie; je vais la lui conquérir.* » Villars en Italie. *Lacretelle, Histoire du XVIII siècle, vol. II.*

Charles-Emm., Généralissime des troupes gallo-sardes, se rendit à Vigévano, et ouvrit brusquement la campagne. S'emparer Ouverture de la campagne, le 28 octobre 1733.

de Pavie, investir Novare et Tortone, passer le Tésin sur des ponts de bateaux, construits militairement, faire son entrée solennelle dans Milan, en bloquer le château, répondre par des bienfaits aux bruyantes acclamations du peuple, prendre possession de Lodi, occuper Crémone, en assiéger le château et l'emporter d'assaut, ce fut une série d'opérations de peu de jours.

Andrioli, Annal. Mil.

Caractère distinctif de nos Princes.

S.te-Croix.

Etant ainsi le maître de la Lombardie, il la gouverna, non en conquérant, mais avec une bonté paternelle. « Il y établit des lois de police qu'on observe encore, tant on les trouve sages. Il est à remarquer qu'un des caractères distinctifs des Princes de la Maison de Savoie, a toujours été de laisser, dans les pays qui étaient sous leur puissance, des sages traces de leur administration. On en retrouve encore en Sicile, dans la Bresse et le Bugey. »

Courage du Roi.

Muratori.

Pizzighettone arrêta plus long-tems l'armée gallo-sarde. Charles VI en avait fait une place de premier ordre: ses ingénieurs la disaient inexpugnable, après avoir fortifié le faux-bourg*, en deça de l'Adda. Charles-Emmanuel et le Maréchal de Villars en poussèrent vivement le siège, livrèrent plusieurs combats, élevèrent des batteries, ouvrirent

* nommé Jera-d'Adda.

la tranchée avec une célérité qui étonna les ennemis. « Le Roi s'exposa beaucoup, en voulant diriger lui-même les travaux. Trois de ses aides-de-camp et un de ses pages furent tués à ses côtés, sans qu'on pût l'engager à se retirer. Sa présence redoubla l'ardeur du soldat..... la garnison capitula en obtenant les honneurs de la guerre. » Les alliés trouvèrent plus de cent bouches à feu dans cette place. *Hist. Mil. 86. Muratori.*

Les châteaux de Trezzo, de Lequio et le fort de Fuentès se défendirent faiblement; mais le Marquis Visconti opposait la plus forte résistance dans le château de Milan. Charles-Emmanuel vint en presser le siège: on l'y vit rester quatre heures de suite, à la tête de la tranchée, pour animer par sa présence le courage des troupes et les travaux des ouvriers. « En vain le Maréchal de Villars le suppliait de se retirer; il voulut se trouver partout, jusqu'à l'attaque du chemin couvert. » « Le ciel, dit Muratori, semblait avoir pris l'engagement de favoriser les armes gallo-sardes, tant la saison leur fut propice. Les assiégeans battirent en brèche; cent canons, cinquante mortiers fesaient un feu d'enfer. Les assiégés arborèrent le drapeau blanc, et allèrent, au nombre de deux

Milan pris.

Nougaret.

le 2 janvier 1734.

mille, renforcer la garnison de Mantoue. »
Charles-Emmanuel eut la satisfaction d'entrer dans la capitale de la Lombardie plutôt en protecteur et en père, qu'en conquérant.

Contestations entre le Roi et le Maréchal.

De graves contestations qui s'élevèrent entre le Roi de Sardaigne et le Maréchal de Villars, vinrent troubler le cours de ces glorieux succès. Le Maréchal résolut d'aller faire le siège de Mantoue, et prendre position dans les gorges du Tirol pour fermer l'entrée de l'Italie à l'armée impériale qui s'organisait. Charles-Emmanuel, fidèle à son système de diminuer, non d'anéantir la puissance autrichienne dans la péninsule, fit prévaloir, dans un conseil de guerre, la résolution de borner les travaux de cette campagne d'hiver à forcer les places du Milanais, qui tenaient encore. On revint donc sur Arone, Novare, Tortone et Serraval. Le vieux baron de Rhebinder, d'accord avec le Maréchal français, contraria les vues de Charles-Emmanuel avec une opiniâtreté qui le fit réléguer dans son gouvernement de Pignerol.

Le Comte de Merci arrive, au printems, à la tête d'une armée impériale, forme le plan de reconquérir la Lombardie, s'avance pour disputer aux Gallo-Sardes la ville de la Mirandole. Charles-Emmanuel s'expose

Hist. Mil.

imprudemment pour reconnaître les forces des ennemis. Il n'est escorté que de ses gardes-du-corps et de quatre-vingts grenadiers. Les Autrichiens l'enveloppent, le danger est pressant; quelques gardes-du-corps en sont émus, et ne partagent pas l'assurance de leurs camarades. Ils en sont punis par la déconsidération qui pèse sur eux. Vaillamment secondé par le Maréchal de Villars, le Roi fond sur les ennemis avec une intrépidité qui étonne les hussards hongrois. Il se tire de ce pas, et rejoint ses troupes qui, à la nouvelle de son péril, avaient accéléré leur marche. *Mém. Hist.*

Le vainqueur de Denain prouva, dans cette rencontre, que l'âge n'avait pas glacé sa valeur. « Mais ce fut là son dernier exploit. La fatigue et le chagrin de se voir contrarié dans son plan de guerre, lui causèrent une maladie à laquelle il sentit qu'il allait succomber. Il fut obligé de se retirer à Turin. Il y mourut dans la même chambre où, dit-on, il était né, quatre-vingt-quatre ans auparavant, lorsque son père était ambassadeur auprès de cette Cour. » Il témoigna le plus vif regret d'expirer dans son lit, si près d'une armée qui se battait. A l'agonie, apprenant que le Duc de Berwik venait d'être tué au

Dernières paroles de Villars.

Lacretelle, ib.

le 17 juin 1734.

ibid. siège de Philisbourg: *j'ai toujours dit*, s'écria-t-il d'une voix mourante, *que cet homme-là était plus heureux que moi.*

Bataille de Parme. Les Maréchaux de Coigni et de Broglie, chargés du commandement de l'armée française, engagent leur parole de ne rien entreprendre, en l'absence du Roi de Sardaigne, que la Reine mourante appelle à Turin. Mais à peine ce Monarque s'est-il éloigné de l'armée, que le Feld-maréchal autrichien combine des mouvemens pour menacer Parme. Les Maréchaux de France sortent de leur camp pour défendre cette ville vivement attaquée, ils répondent au feu des ennemis.

le 29 juin 1734. Les arbres empêchent la cavalerie de charger, mais l'infanterie et l'artillerie font un grand carnage.

Arrivée du Roi. La nuit sépare les combattans: la perte est à peu près égale de part et d'autre: on la fait monter à douze mille hommes. Le

Merci tué. Feld-maréchal de Merci reste parmi les morts: le commandement de l'armée autrichienne échoit au Prince de Wirtemberg, le plus ancien des lieutenans-généraux. Blessé, ignorant le plan de la campagne, déconcerté par une vive fusillade qu'occasionne un moment d'erreur entre les Français et les Piémontais, ce Prince se replie en désor-

dre sur Regio. Les Maréchaux français n'osent le poursuivre (1). Le Roi de Sardaigne, accourant à marches forcées, ne peut arriver que le lendemain, à l'aurore: c'est trop tard pour troubler la retraite des ennemis: il forme du moins le projet de leur couper la communication du pont de San-Benedetto, et l'exécute en occupant les rives du Pô, jusqu'à la hauteur de Guastalla. « Parme sauvée, Guastalla, Modène, Regio repris, furent les fruits de cette journée, aussi glorieuse aux Sardo-Français, que funeste aux impériaux. » *Hist. Milit.* *Mém. Hist.*

Près de trois mois s'ecoulèrent dans l'inaction. Le Maréchal de Broglie s'étant laissé surprendre deux fois avec le corps d'armée qu'il commandait, « le Roi de Sardaigne, en personne, à la tête de ses troupes, contint les ennemis, répara le désordre, et fit l'arrière-garde. » Ce fut surtout à l'affaire de la Secchia, qu'il survint à tems pour soustraire ses alliés à un plus grand désastre. « Ces deux échecs ne servirent qu'à faire Deux échecs. *Muratori*, ib.

(1) Lacretelle avoue que les fournisseurs français eurent le tort de laisser manquer les vivres: ce qui empêcha les troupes françaises de profiter de leur victoire. Cela n'aurait pas eu lieu, si le Roi de Sardaigne n'eût été absent.

briller l'admirable sang-froid avec lequel Charles-Emmanuel opéra sa retraite, quoique constamment harcelé par les ennemis. »

Projets du Feld-maréchal.

Le Feld-maréchal de Koenigsek, envoyé de Vienne pour remplacer le Comte de Merci, concentre ses troupes, dans l'espoir d'enlever Charles-Emmanuel dans son quartier royal de San-Benedetto. Les forces des alliés sont disséminées; l'indiscipline y a fait quelques progrès; mais le Roi de Sardaigne pressent le projet de l'ennemi, et le déjone. Le Feld-maréchal, à la tête d'une armée de quarante mille hommes, dirige alors son plan d'attaque sur Guastalla, où les alliés avaient leurs magasins. Tout annonce une bataille.

Andréoli.

Bonté de Charles-Emm.

Charles-Emmanuel appelle le petit nombre de ses gardes-du-corps qui s'étaient montrés faiblement, lorsqu'il se vit enveloppé près de la Mirandole: - *Touché*, leur dit-il, *de votre repentir, je vous choisis pour vous confier la garde de ma personne, je me proposē de vous conduire si avant sur le champ de bataille, que vous pourrez réparer votre faute, et qu'au retour vos camarades vous verront de bon œil.* Ce trait de bonté, cette noble exhortation firent sur eux une si vive impression, qu'ils se couvrirent de gloire, à cette journée.

Mém. Hist. vol. III.

Avant de livrer la bataille, Charles-Emmanuel invoque le Dieu des armées, pour se promettre la victoire avec plus de confiance. Tandis qu'il assiste au S.t-Sacrifice, l'action s'engage; son recueillement n'en est pas altéré. On vient lui exposer l'impatience des troupes qui brûlent de le voir à leur tête. - *Les ennemis avancent*, lui dit-on. - *Laissez-les venir*, repond-il avec un calme digne d'un héros chrétien. Il continue sa prière jusqu'à la fin de la messe, sans partager l'agitation et l'inquiétude de ceux qui l'entourent. La bénédiction reçue, il monte à cheval avec une assurance, une sérénité, un air martial qui charment les troupes, et sont un présage de la victoire. Trait de piété. *Nougaret.*

Les généraux français le pressent d'endosser, comme eux, la cuirasse, il s'en revêt par complaisance; mais incommodé du fardeau, il s'en débarrasse bien vîte. - *On ne me verra pas moins*, dit-il, *avec mon gilet de taffetas blanc, au fort de la mêlée.* Cette réponse rappelle *le panache blanc de Henri IV, flottant toujours sur le chemin de l'honneur.*

Le Roi donna au Maréchal de Broglie le commandement de l'aile droite, celui de la gauche au Maréchal de Coigni, et se tint au Bataille de Guastalla, le 19 septembre 1734.

centre, prêt à se porter où sa présence se-
Lacretelle. rait nécessaire. Kœnigsek comptait beaucoup
Muratori. sur sa cavalerie qui commença l'action par
Annal. Milit. di Savoia. des charges impétueuses, dont celle des alliés soutint d'abord faiblement le choc. Charles-Emmanuel y accourut, et, à la tête de ses intrépides gardes-du-corps, il releva le courage de ses escadrons. L'artillerie fit ensuite un grand ravage. On en vint, en dernier lieu, à la bayonette et au sabre. « Le
Muratori. Roi de Sardaigne, l'épée à la main, se trouva toujours, comme il l'avait promis, au plus fort de la mêlée, observant tout avec un sang-froid imperturbable, et donnant les ordres à propos. »

Beau trait du Roi.

Cependant les obstacles ne font qu'irriter les intrépides Allemands qui opposent la plus vive résistance. Quelques bataillons français sont ébranlés; leurs officiers ne peuvent les
Nougaret. arrêter: - *Où allez-vous?* s'écrie Charles-Emmanuel en se présentant à eux: *braves compagnons, ce n'est pas de ce côté-là que sont les ennemis.* A ces expressions indulgentes, ils reviennent de leur première terreur, se rallient au Roi, rachètent un moment de faiblesse par des prodiges de valeur, sous un Prince qui sait exhorter en ami, combattre en soldat, et commander en habile capitaine.

Ce trait qui fait une profonde impression sur les troupes, l'assurance qu'elles lisent sur son visage, le courage qu'il inspire à tous les cœurs, ne contribuent pas peu à ravir la victoire aux impériaux. Français, Savoyards, Piémontais, tous rivalisent d'ardeur pour se distinguer sous ses yeux. Il tire de sa droite des troupes fraiches, pour remplacer celles qui ont le plus souffert, au centre et à la gauche, où les ennemis portent leurs plus grands coups. « A la fin de la journée, les deux armées ne sont plus que des masses acharnées à se heurter, sans reculer d'un pas. Le Feld-maréchal de Kœnigsek fait une habile manœuvre pour attaquer les alliés de flanc; mais Charles-Emmanuel à l'œil vigilant duquel rien n'échappe, le prévient, et lui ravit tout espoir de succès. »

Sagacité de Charles-Emm.

Mém. Hist.

Kœnigsek ne vit pas sans découragement qu'avec toute sa valeur, son activité et l'héroïque bravoure que son exemple inspirait à ses troupes, il ne gagnait rien sur les alliés. Le Roi de Sardaigne qui se trouvait partout, et qui s'exposa constamment aux endroits les plus périlleux, rendit vains tous les efforts des impériaux, forcés d'abandonner enfin le champ de bataille. Mais leur retraite était imposante, quoiqu'ils eussent à re-

Perte des ennemis

*Lacretelle dit dix mille.

gretter plus de cinq mille morts*, au nombre desquels étaient les Princes de Wirtemberg, de Waldek, neuf généraux et beaucoup d'officiers distingués.

La perte des alliés ne fut guère moindre: cinq pièces de canon, trois étendards furent les seuls trophées de leur victoire.

Dévoûment de l'officier Cortina.

Lacretelle, ib.

« Cette action, une des plus meurtrières qui eussent depuis long-tems ensanglanté le sol de l'Italie, avait duré plus de huit heures. La fatigue était extrême des deux côtés. Le combat avait été quelque fois ralenti par le soin d'emporter les morts et les blessés dont le nombre était effrayant..... Le Roi de Sardaigne montra, dans cette journée, une bravoure (1) et des talens dignes de ses aïeux. » Il allait recevoir un coup mortel, lorsqu'un officier, nommé Cortina, lui fit un bouclier de son corps, et sauva la vie à son Roi, en mourant pour lui.

Cibrario.

Faible fruit de la victoire.

Histoire du XVIII siècle vol. I.

On est étonné de voir les vainqueurs retirer si peu de fruit de cette glorieuse journée. « C'est, dit Lacretelle, que les armées

(1) Cet éloge de Lacretelle est d'autant plus appréciable, que cet historien, induit sans doute en erreur par des guides infidèles, est le seul qui se montre avare de louanges envers Charles-Emmanuel.

traînaient alors après elles un tel attirail, que les victoires ne pouvaient être suivies de conquêtes importantes. Après la bataille de Guastalla, le Maréchal de Coigni se vit arrêté, parce qu'une partie de ses troupes avait perdu ses bagages, dans une surprise nocturne. Le système militaire a tellement changé, de nos jours, qu'un pareil motif peut à peine être compris. »

L'Empereur, voyant avec regret l'Italie lui échapper, envoya de puissans renforts à son Général qui eut bientôt quarante-cinq mille hommes à ses ordres, pour tenir tête aux alliés. Aussi vit-on le Maréchal de Maillebois échouer deux fois devant la Mirandole, et se retirer avec perte. Les deux armées se tinrent en échec si tard, dans la mauvaise saison, qu'elles essuyèrent une mortelle épidémie. *Muratori.*

Campagne de 1735.

La campagne suivante, le Maréchal de Noailles que Louis XV destina au commandement de l'armée d'Italie, se concilia l'affection du Roi de Sardaigne, par la fermeté avec laquelle il sut réprimer la licence des troupes, rétablir la discipline, faire respecter les personnes et les propriétés, contenir dans le devoir les officiers et les soldats..... « Charles-Emmanuel reconnut dans le Maré- *Hist. Milit. V.*

chal français des qualités et des talens qui commandaient la confiance : le Maréchal, de son côté, admira la pénétration, l'étendue de vues, le génie militaire du Monarque piémontais. »

Ambition de l'Espagne.

Dénina.

Muratori.

On s'attendait à des résultats décisifs: l'ambition de la Cour d'Espagne paralysa tout. La Reine Elisabeth Farnèse, non contente d'avoir assuré à Dom Carlos, son fils aîné, le royaume des Deux-Siciles, veut ajouter à son héritage de Parme toute la Lombardie et le duché de Mantoue, pour en former un état à l'Infant Philippe, son second fils. Le Duc de Mortemar*, après avoir conquis Naples et la Sicile, s'avance avec vingt-cinq mille hommes, pour rendre à l'Espagne tout ce qu'elle a autrefois possédé, au cœur de l'Italie. Il force la Mirandole à capituler, et va convertir en siège le blocus de Mantoue.

* ou Montemar.

Mort de la Reine de Sardaigne.

Les prétentions du Roi d'Espagne indisposèrent surtout le Roi de Sardaigne qui cessa de coopérer à des conquêtes dont on voulut le frustrer. La profonde douleur que lui causa la mort de la Reine, sa seconde femme*, universellement regrettée pour ses rares qualités, le contraignit à s'éloigner des armées, où régnait la mésintelligence, depuis l'arrivée du Capitaine-général Mortemar. Il pré-

* Polixène-Christine de Rheinfelds. 1735.

sida, avant son départ, un congrès, où le vainqueur de Bitonto se plaignit amèrement qu'on n'eût pas fait prisonnier, à Goïto*, le Feld-maréchal de Kœnigsek. Le Maréchal de Noailles, offensé des reproches du Capitaine-général, ne craignit pas d'humilier son orgueil. - *C'est*, dit-il, *que Goïto n'est pas Bitonto, et Kœnigsek n'est pas le Prince de Belmont* (1).

*Bourg sur le Mincio, à 5 lieues de Mantoue.

Muratori.

La France inclinait à la paix. L'Autriche en sentait le besoin. Elle venait de perdre le Prince Eugène: l'Allemagne était entamée; l'Italie allait lui échapper. Les Allemands savaient si peu se faire aimer, qu'on disait d'un ton proverbial:

Préliminaires de paix.

Dénina.

Beccatini, Storia di Carlo III.

Non nasce erba dove pasce caval tedesco.

Le Cardinal Fleuri obtint donc avec assez de facilité de la Cour de Vienne une suspension d'armes et des préliminaires de paix*, où les intérêts des Cours de Madrid et de Turin se trouvaient peu ménagés (2).

*le 5 octobre 1735.

(1) Le Prince de Belmont, à la tête des Allemands et des Italiens, combattit si faiblement sur le champ de bataille, à Bitonto*, qu'on l'accusa de trahison. Ce bruit se fortifia, quand on le vit bien accueilli des Espagnols.

*près de Bari.

(2) Les Rois d'Espagne et de Sardaigne, peu satisfaits des conditions de ce traité, n'y consentirent

Le traité définitif qui se conclut, à Vienne*, régla les destinées de la Pologne, de la Lorraine et de l'Italie, au grand mécontentement des Rois d'Espagne et de Sardaigne qui refusèrent long-tems d'y accéder. Charles-Emmanuel qui avait, durant tout le cours de la guerre, signalé sa valeur et son habileté, bravé les dangers et les fatigues, voyait avec peine que le résultat répondait si peu à ses espérances. Il avait élevé ses vues jusqu'à la possession du Milanais, et n'obtenait que le Novarais, le Tortonais et quelques fiefs de l'empire vers le Montferrat. S'il n'eût écouté que son ressentiment, il aurait cédé aux instances du Duc de Mortemar qui le pressait de s'allier à l'Espagne, pour s'assurer une part plus avantageuse dans la Lombardie. - *Vous avez*, lui disait le Capitaine-général, *appris à faire la guerre*. - *J'ai encore appris*, répliqua le Roi, *à ne plus faire d'alliance offensive avec des Monarques plus puissans que moi.*

* Traité de Vienne, 8 novemb. 1738. *Sismondi*, ib.

S.te-Croix.

que trois ans après la signature des préliminaires. Outre le Novarais et le Tortonais, Charles-Emmanuel eut les terres de San-Fedele, de Torre-di-Forti, de Gravedo, de Campo-Maggiore, et la supériorité territoriale des fiefs vulgairement appelés les *Langhes*..... pour tenir le tout à titre de fiefs impériaux et mâles.

Mably, Droit Public.

Cédant avec prudence aux circonstances impérieuses, sans faire réjaillir son ressentiment sur l'armée française qui était étrangère aux injustices des cabinets, Charles-Emmanuel voulut faire ses adieux aux Français, campés à Rivoli, avant qu'ils repassassent le Mont-Cénis. Il en fut reçu avec les plus vives acclamations. - *Votre estime*, leur dit-il, *est ce qui m'a le plus flatté dans le cours de nos campagnes de guerre*. Officiers et soldats lui témoignèrent la confiance la plus affectueuse et les regrets les plus vifs de le voir mal récompensé de ses glorieux exploits. Visite cordiale.

Le Roi d'Espagne qui voulait expulser de l'Italie la maison d'Autriche, la vit avec regret, avec courroux même, régner sur le Parmesan, le Mantouan, le Milanais et la Toscane qui fut donnée, avec le titre de grand-duché, à François de Lorraine, époux de Marie-Thérèse, fille aînée de Charles VI, et bientôt son héritière. Le royaume des Deux-Siciles et les ports de la Toscane (1) furent le partage de l'Infant d'Espagne, Dom Carlos. Maisons d'Autriche et d'Espagne. *Koch, Révol. d'Europe, II.* *Mably, Droit Public.*

(1) Dom Carlos, du chef de sa mère, Elisabeth Farnèse, avait droit à toute la Toscane; mais par le traité de Vienne, 1738, l'Espagne céda ce grand-duché à François de Lorraine.

Equilibre politique.

Si Charles-Emmanuel n'avait pas lieu d'être satisfait de son partage, il se consolait du moins en voyant qu'il avait atteint son but, l'équilibre politique en Italie, et qu'il s'était acquis la réputation de bon général, et de Prince aussi vaillant que magnanime.

Travaux du Roi durant la paix.

La paix ne fut pas pour Charles-Emmanuel un tems de repos et d'amusemens. Il ne savait se délasser des rudes travaux de la guerre, que par les pénibles fonctions de la royauté. Tout entier à ses sujets, il réforma les abus; rectifia l'administration de la justice; rédigea d'excellentes lois de police; régularisa la perception et l'emploi des finances; perfectionna l'organisation de ses troupes, réduisit à une sage mesure les nombreux privilèges que ses prédécesseurs avaient accordés à la jeunesse appelée aux armes; publia des ordonnances militaires qu'adoptèrent du moins en partie, les Souverains de l'Europe; statua que les jeunes gens, même de la plus haute illustration, ne pourraient parvenir aux grades supérieurs de l'armée, qu'après en avoir parcouru les rangs inférieurs. Pour donner l'exemple, en entrant au service, Victor-Amédée, Duc de Savoie, l'héritier du trône, débuta, en qualité de cadet, dans les Dragons de Genevois.

Sismondi, ib.

Hist. Univ. par une Société d'Anglais, *vol. XXXVIII.*

S.te-Croix.

Nous avons vu que des négociations avaient été ouvertes pour la conclusion d'un concordat avec le S.t-Siège. A l'époque de l'exaltation du Cardinal Lambertini au pontificat, le Comte Siméon Balbe *, Ministre du Roi de Sardaigne, à Rome, habile jurisconsulte, fut chargé de cette affaire qui réussit bientôt, au gré des deux Cours. Négociations avec Bénoit XIV.

* Comte de Rivera.

Le Pape renonça, pour une légère redevance, au droits de suzeraineté qu'il réclamait sur des fiefs d'origine ecclésiastique, enclavés dans le Piémont, et donna a Charles-Emmanuel, et à ses successeurs, le titre de Vicaire-Général et Perpétuel du Saint-Siège, dans ses états subalpins, pour ses droits temporels sur les fiefs de l'église. L'évéché de Pignerol fut érigé; la nomination aux bénéfices, réglée; d'autres articles établis. Tout fut basé sur le traité qu'avait conclu, quatorze ans auparavant, à Rome, le Marquis d'Orméa qui n'avait pas eu la satisfaction de le voir ratifié. Ce fut en vertu de ce concordat que le Roi se félicita de régulariser tout ce qu'avait fait son père, Victor-Amédée II. Le Cardinal Torregiani, un des plus éloquens défenseurs de la jurisdiction pontificale, disait que Charles-Emmanuel III était le modèle des Souverains dans leurs rapports avec la Cour de Rome. Concordat, 1741. *Muratori.* en 1727. *Dénina, It. Occ.*

Mém. Hist. Le Piémont, abondant en ressources, et sagement gouverné, voyait augmenter chaque jour sa population, son commerce, ses richesses. Toutes les branches de l'administration florissaient sous le règne de Charles-Emmanuel, et son nom, béni par ses sujets, était cité avec éloge par les étrangers. « Mais ce Monarque ne put jouir long-tems de la paix qui fesait ses délices, et dont il consacrait tous les instans à rendre ses peuples heureux. La mort de l'Empereur d'Autriche ne tarda pas à embraser l'Europe. Ce puissant potentat laissait, en mourant, à sa fille aînée, Marie-Thérèse, une vaste succession à recueillir; mais la plupart des puissances européennes, jalouses, rivales, intéressées à faire valoir des droits, se liguèrent contre cette Princesse. »

Mort de Charles VI, 20 octob. 1740.

Koch, Révol.

Le principal des prétendans fut l'Electeur de Bavière*, descendant d'Anne d'Autriche, fille de Ferdinand I. Cet Empereur, frère de Charles-Quint, avait déclaré par testament qu'à l'extinction de sa descendance masculine, les Ducs de Bavière qui naîtraient de sa fille Anne, hériteraient des états d'Autriche. Auguste III, Roi de Pologne, Duc de Saxe, alléguait des titres bien plus récens; il se présentait comme l'époux de la

* Charles Albert.

Beccatini, Storia di Carlo III, Re di Spagna.

fille aînée de l'Empereur Joseph I, frère aîné du dernier Empereur, et produisait aussi des dispositions testamentaires en faveur de la Reine, sa femme. Le Roi d'Espagne * prétendait aux royaumes de Bohème et de Hongrie, et convoitait surtout la Lombardie, la Toscane et le Parmesan. Frédéric II * qui venait de succéder à son père sur le trône de Prusse, réclama d'anciens droits sur la Silésie.

* Philippe V.

* depuis surnommé le-Grand.

Prétentions du Roi de Sardaigne.

Le Roi de Sardaigne se prévalut du contrat de mariage de son trisaïeul, Charles-Emmanuel I, avec la fille de Philippe II, Roi d'Espagne, pour demander le duché de Milan. La Cour de Paris, voulant profiter de ces circonstances pour abaisser l'Autriche, conclut une alliance offensive avec l'Espagne, la Bavière, la Prusse, la Pologne, les Deux-Siciles.

Courage de Marie-Thérèse.

Koch, ibid.

Loin de se laisser abattre, Marie-Thérèse montra un courage au dessus de son âge et de son sexe. Ses finances étaient épuisées, et ses armées affaiblies; mais secondée par des subsides d'argent que les Anglais et les Hollandais lui fournirent, et par les généreux efforts que fit la nation hongroise en sa faveur, elle entreprit de conjurer l'orage, de repousser vigoureuse-

ment ses ennemis, et de dissoudre la grande ligue, formée contre elle.

Ambition de Philippe V.

Charles-Emm., pressé de part et d'autre, différa sa décision jusqu'à ce qu'il fût éclairé sur les forces et sur les desseins des puissances qui le voulaient pour allié. Il sut tenir la voie ouverte aux négociations tant à Vienne, qu'à Versailles et à Madrid, habile à éloigner la conclusion, sans en ralentir le cours, et sans employer aucun de ces prétextes qui décèlent la dissimulation, la froideur, ou l'opposition. Il fut près de signer un traité avec l'Espagne; le Prince de Masseran en flattait déjà sa Cour. Mais étant informé que l'alliance de Louis XV et de Philippe V avait pour but de mettre l'Infant Dom Philippe, en possession de Parme, de Plaisance et du Milanais, il n'hésita pas à conclure d'abord un traité provisionnel avec l'Autriche, pour lutter contre la prépondérance dont les Bourbons menaçaient l'Italie.

Fantin, Hist. d'Italie.

Il proposa divers arrangemens pour concilier tous les intérêts; mais la Reine d'Espagne voulait trop pour ses fils, et accordait

Beccatini.

trop peu à la Maison de Savoie. « Marie-Thérese sut mieux apprécier l'alliance de Charles-Emmanuel qui avait de bons généraux et d'excellens ministres, et qui jouissait

lui-même d'une réputation de valeur et d'expérience, justement acquise. »

La justice s'accordait encore avec l'intérêt pour inviter le Roi de Sardaigne à épouser la cause de Marie-Thérèse; mais cette Princesse, assaillie, en Allemagne, par des nombreux et puissans ennemis, était exposée à laisser l'Italie sans défense. Charles-Emmanuel, par un trait de sagesse, se réserva, dans le traité de Turin, la liberté de séparer, au besoin, ses intérêts de ceux de son alliée, en l'avertissant deux mois d'avance. Des motifs d'un grand poids décidèrent la Cour de Turin à ne signer qu'un traité conditionnel qui fut regardé comme un chef-d'œuvre en politique. Ce n'était pas qu'il eût la pensée de changer; mais il craignait d'y être contraint par les circonstances; car si la fortune des armes venait à être contraire à Marie-Thérèse, en Allemagne, le Roi de Sardaigne se voyait dans l'impossibilité de soutenir, seul en Lombardie, le poids de la guerre contre la France et l'Espagne. Cette clause d'une forme assez extraordinaire n'indisposa pas le cabinet de Vienne qui, en l'agréant, donna une grande preuve de sa confiance en la loyauté des principes du Monarque piémontais. On fut étonné de le voir braver la Fran-

Traité provisionnel, Turin, 1742.

S.te-Croix.

ce et l'Espagne, et s'attacher à une Princesse, attaquée elle-même au cœur de ses états, et menacée de succomber sous de nombreux et redoutables ennemis. Mais, en profond politique, Charles-Emmanuel prévoyait les changemens qui en effet survinrent dans la manière de penser des Princes d'Allemagne et du Roi de Prusse lui-même. Jaloux de la France, ils finirent par se rapprocher de Marie-Thérèse.

Ouverture de la campagne.

Il fallut toutefois bien du courage au Roi de Sardaigne pour s'exposer aux premiers efforts des Français et des Espagnols, seul à leur résister. La Reine de Hongrie* n'avait alors, à la défense de la Lombardie, que onzé mille hommes, commandés par le Maréchal Traun; si Charles-Emmanuel se fût joint à ses ennemis, l'Italie était perdue pour elle. En embrassant ses intérêts avec chaleur, ce Prince, dans l'espace de quinze jours, s'avance sans opposition jusqu'aux rives du Panaro* à la tête de quarante mille hommes, avec le convois d'artillerie et toutes les provisions de guerre qu'exigeait cet appareil de force le plus considérable qu'eût jusqu'alors déployé la Cour de Turin.

*Marie-Thérèse

* Rivière entre Modène et Bologne.

Succès.

L'armée austro-sarde fit le siège de Modène et de la Mirandole, en força les gar-

nisons à se constituer prisonnières, s'avança sur Bologne et sur Rimini, sans que le vainqueur de Bitonto*, Général en chef de l'armée hispano-napolitaine, osât se mesurer avec le vainqueur de Guastalla. * le Duc de Mortemar.

Le Roi d'Espagne, indigné de voir le Duc de Mortemar battu, et poursuivi depuis Ferrare jusqu'aux confins du royaume de Naples, le fit remplacer par le Comte de Gages, flammand, dont les talens égalaient l'expérience. L'Infant Dom Philippe* fut chargé d'envahir la Savoie, et d'opérer une puissante diversion au delà des monts. La France accorda le passage à cette armée espagnole, sans fournir des troupes. La Savoie envahie. *Lacretelle*, ib. * 3.me Infant.

Aussitôt que Charles-Emm. est informé du sort de ses provinces transalpines, il remet le commandement de son armée au Comte d'Aspremont*, se rend à Turin, met Demont, Coni et toute la frontière du Piémont en état de défense, convoque un conseil de guerre, délibère sur le projet de passer les Alpes, en automne, ou d'attendre le printems. Mesures du Roi. *Louis Emman. d'Allinges.

Les uns opposent que la saison est trop avancée pour entreprendre une expédition sous un ciel rigoureux : d'autres exposent combien il est urgent de voler au secours des plus anciens sujets de la couronne, ac- Sa résolution.

cablés sous le poids des contributions exorbitantes dont l'ennemi les surcharge. Ce sentiment fixe la résolution du Roi.

Réponse du Roi, le 2 octob. 1742.

Une colonne, confiée au Comte de Schullembourg, entre, par le Mont-Cénis, dans la Maurienne; Charles-Emmanuel conduit l'autre, par le Petit-S.t-Bernard, dans la Tarantaise. Les Espagnols se retirent en bon ordre, évacuent toute la Savoie, et ne s'arrêtent que sous le fort de Barreaux. Là, le Roi de Sardaigne s'arrête, par égard pour le Roi de France qui n'avait point encore exercé d'hostilités contre lui. Un officier français envoyé par le gouverneur de Grenoble, vint le complimenter, et le remercier de la délicatesse qui lui fesait respecter son ennemi, réfugié sur un territoire neutre: - *Je le dois au Roi, mon frère*, répondit Charles; *mais j'espère qu'il empêchera les Espagnols d'abuser de la position qu'ils occupent, pour inquiéter ma frontière.*

Muratori.

Hist. Mil. V.

Sa retraite.

Le mauvais tems, la saison rigoureuse, les maladies, les fatigues du service, tout portait l'armée à demander ses quartiers d'hiver, quand le Marquis de Las-Minas, destiné à commander l'armée espagnole, entreprit de reconquérir la Savoie avec des forces supérieures. Charles-Emmanuel se vit

forcé de rentrer en Piémont*, en fesant revenir, par la Maurienne, ses malades et ses magasins. Il se tint à l'arrière-garde pour défendre ses troupes, harcelées par l'ennemi; et dirigea la retraite, avec assez de bonheur, à travers mille obstacles. Cette campagne d'hiver coûta cependant plus d'hommes, qu'une bataille perdue; et c'est peut-être la seule faute militaire qu'ait eue à se reprocher Charles-Emmanuel III. Quoiqu'il n'eût entrepris cette expédition que par des sentimens paternels pour ses sujets transalpins, « il en conserva néanmoins, toute sa vie, un pénible souvenir; parce qu'il n'avait fait que sacrifier inutilement ses meilleures troupes, et appesantir le joug des Espagnols sur des provinces fidèles. »

* le 28 décemb. 1742.

Hist. Milit.

Mém. Hist.

Dom Philippe qui se rendait odieux, en autorisant l'oppression de la Savoie, courut risque d'être enlevé, de nuit, dans son lit, et conduit captif au Roi de Sardaigne. Le plan en fut conçu, la proposition faite, et les mesures prises; mais la vie du Prince espagnol pouvait être en danger. Charles-Emmanuel s'arrêta devant cette chance, ne voulant pas que les jours d'un Infant d'Espagne fussent exposés, dans une tentative qui s'éloignait des règles ordinaires de la guerre.

Projet audacieux.

Dénina, It. Occ.

Offres de la France.

Lacretelle, I.

Le Cardinal de Fleuri, persuadé que les Français ne pouvaient rien entreprendre avec succès en Italie, quand le gardien des Alpes n'était pas pour eux, ouvrit des négociations pour ramener Charles-Emmanuel au parti de la France et de l'Espagne. Il lui fit des offres brillantes qui auraient pu le séduire, au commencement de la guerre; et qui n'eurent d'autre effet, que de porter Marie-Thérèse à contracter une alliance formelle avec son beau-frère, le Roi de Sardaigne.

Traité de Worms, 13 septembre 1743.

* Georges II.

Koch.

Pour l'attacher plus étroitement aux intérêts de l'Autriche, le Roi d'Angleterre * ménagea le traité de Worms, par lequel la Reine céda au Roi de Sardaigne les parties du Pavesan, situées entre le Pô et le Tesin, et au delà du Pô, le pays d'Anghiéra, sur le Lac-Majeur, la ville et le duché de Plaisance, et tous ses droits sur le marquisat de Final. Le Roi, de son côté, abandonna ses prétentions sur le Milanais, et prit l'engagement d'entretenir quarante-cinq mille hommes pour le service de la Reine, « moyennant un subside de deux-cent mille livres sterlings que l'Angleterre promit de payer. »

Mably, Droit Public.

Bataille de Campo-Santo, le 8 févr. 1743.

Reprenons les opérations militaires. Le Comte de Gages, fidèle aux ordres de sa

Cour, profita de l'absence du Roi de Sardaigne, pour venger l'honneur de l'armée hispano-napolitaine, en repoussant, à son tour, les Austro-Sardes jusqu'au Panaro. Là, se livra une sanglante bataille qui prit le nom du village de Campo-Santo, non loin duquel on combattit. La cavalerie espagnole sur laquelle le Comte de Gages fondait son espérance, eut d'abord l'avantage; mais les Généraux Traun, d'Aspremont et Leutron en arrêtèrent le choc, à la tête de leur infanterie. On en vint à la bayonnette; le carnage fut horrible: malgré la rigueur du froid, l'affreuse boucherie se prolongea jusqu'à trois heures de nuit *.

Muratori.

* c'était la pleine lune.

La victoire fut indécise, et l'on chanta le *Te Deum* de part et d'autre. Les Espagnols perdirent trois mille hommes, repassèrent le fleuve, firent sauter le pont, et rentrèrent dans leur camp, sans être poursuivis. La perte des Austro-Sardes ne fut guère moindre. Ils restèrent maîtres du champ de bataille; mais les ennemis avaient dépouillé leurs morts, emporté leurs blessés, et pris huit drapeaux. Le Comte d'Aspremont mourut de ses blessures, et le Maréchal Traun eut deux chevaux tués sous lui.

Résultat balancé.

Le Comte de Gages fut contraint de se

Inaction. *Lacretelle*, ib.

tenir, le reste de la campagne, sur la défensive, et de reculer jusqu'aux frontières de l'Abruzze; parce que le Roi d'Espagne fesait trop attendre des renforts, et qu'il y avait peu de secours à espérer de Dom Carlos. Menacé par la flotte anglaise qui dominait sur les côtes de l'Italie, ce Roi de Naples avait dû signer un traité de neutralité auquel accédèrent le Pape, le Grand-Duc de Toscane, Venise et Gènes.

Combat de Bellin.

Mém. Hist.

Charles-Emmanuel fit fortifier une ligne de camps retranchés sur la crète des Alpes, pour arrêter l'ennemi, à tous les passages, et se tint avec son armée entre Pignerol et Coni, prêt à voler à la défense des postes menacés. L'Infant Dom Philippe conduisit l'armée espagnole par le col de S.t-Véran; tandis qu'une colonne de Français débouchait par le col de l'Agnel, dans la vallée de Vraïta. Les Sabaudo-Piémontais étaient retranchés au hameau de Bellin. Le combat y fut très-vif, et la résistance opiniâtre. Les ennemis revinrent plusieurs fois à la charge; mais ils furent toujours repoussés, malgré le brillant courage qu'ils firent paraître. Le Roi de Sardaigne, se montrant aux postes les plus dangereux, animait ses soldats par son exemple, et fesait relever, par des trou-

le 8 octobre 1743.

Hist. Milit. chap. 90.

pes fraiches, celles qui avaient été exposées au feu le plus meurtrier.

Après trois jours d'efforts infructueux, les ennemis, voyant les montagnes se couvrir de neige, se hâtèrent de rentrer dans le Dauphiné: ils souffrirent beaucoup dans leur retraite. L'Infant Dom Philippe perdit plus de quatre mille hommes, douze canons, les convois de l'armée, ses équipages et son argenterie que le Roi de Sardaigne lui fit rendre. De part et d'autre, on rentra dans les quartiers d'hiver. Charles-Emmanuel envoya des renforts à Nice, se rendit à Turin, et fut, sur sa route, et surtout dans sa capitale, reçu avec les plus vifs transports de joie et de reconnaissance. Il venait de repousser sur le sol français, une armée de trente mille hommes, qui s'était flattée de pénétrer en Piémont, et d'y passer l'hiver. Retraite des Français.

La Reine d'Espagne se plaint amèrement de ce que la France fait trop peu pour triompher du Roi de Sardaigne, et pour conquérir, en Italie, les états qu'elle veut assurer à son fils, Philippe. Louis XV s'occupe de la satisfaire; forme une armée de vingt-cinq mille hommes, la confie au plus vaillant et au plus habile des Princes français, Louis-François de Conti*. Admirateur des exploits Campagne de 1744. *Lacretelle, XVIII siècle.*

* branche de Bourbon éteinte.

*âgé alors de 27 ans.

d'Annibal, ce jeune guerrier* se propose d'effacer la honte des revers de Vraïta, de s'immortaliser, comme le héros carthaginois, au passage des Alpes, et à la conquête de l'Italie. « L'Infant Dom Philippe s'étant réuni à lui, deux Bourbons se partagent le commandement d'une armée de cinquante mille hommes, et ouvrent, en Italie, la campagne de 1744 avec autant d'éclat que le Roi de Prusse en Allemagne; mais leurs succès, ainsi que les siens, se soutiennent mal. Après avoir passé le Var, le premier d'avril, ils sont obligés de perdre un tems précieux, en attaquant les différens châteaux de Nice, de Villefranche, de Montalban. ».

ibid. *liv. VIII.*

Revers.

Charles-Emm., sans s'éloigner du Piémont qui est menacé sur divers points, envoie vingt-trois bataillons à la défense du comté de Nice, et en confie le commandement au Marquis de Suze* qui se laisse enlever quatre bataillons, et faire prisonnier, sur le plateau de Villefranche*. Le Chevalier de Sinsan qui le remplace, et le Chevalier de Thaon font des prodiges de valeur, pour reprendre les positions qui ont été occupées par les ennemis; mais accablés par des forces infiniment supérieures, ils sont forcés de s'embarquer, avec leurs troupes, sur la flotte

*frère naturel du Roi.

*ville forte, et port de mer près de Nice.

anglaise, et de se retirer à Oneille, qu'ils évacuent ensuite.

Nouveau plan d'agression.

L'Infant d'Espagne et le Prince français cessent de s'entendre. Le premier, impatient de conquérir le Parmesan et le Milanais qu'il regarde d'avance comme sa propriété, veut qu'on force la république de Gènes à livrer passage, pour arriver plutôt à son but. Le second, convaincu que les entreprises audacieuses sont faites pour le soldat français, persiste à gravir les Alpes, pour en attaquer le redoutable gardien sur les hauteurs du col de Tende. Les Cours de Madrid et de Paris, craignant de fomenter la discorde entre les deux Princes qui sont à la tête de leurs armées, n'admettent le plan ni de l'un, ni de l'autre, et ordonnent de renoncer aux succès obtenus dans le comté de Nice, pour attaquer le Piémont sur plusieurs points, du côté du Dauphiné.

Forces disséminées.

Hist. Mil.

Charles-Emmanuel voyant ses frontières menacées depuis Exilles jusqu'à Coni, est contraint de morceler ses forces sur toute l'étendue de cette ligne. Le Baron de Leutron garde Suze; le Marquis d'Aix, la vallée de Vraïta; et le Marquis Pallavicini, la vallée de Sture, dont l'entrée est défendue par des retranchemens connus sous le nom de *barricades*.

Les barricades forcées.

Fantin-des-Odoards.

Averti des mouvemens des ennemis, le Roi de Sardaigne accourt à Château-Dauphin. Le combat s'engage sur différens points: soldats, miliciens, paysans, tous se battent avec un courage digne d'un plus heureux succès; mais les ennemis l'emportent par le nombre, l'intelligence, l'audace de leurs attaques combinées. Les barricades* sont forcées, d'autres postes sont tournés. « Il ne reste plus à prendre que Château-Dauphin. Deux mille Piémontais défendent ce roc escarpé, mais le bailli de Givri*, chargé de cette entreprise, a sous ses ordres le héros de Prague et d'Egra, Chevert. Ce brave officier monte à l'escalade avec quelques grenadiers; d'autres corps viennent le soutenir. Après un combat acharné; le fort est emporté; la garnison prisonnière..... »

* Val de Stura.

Lacretelle.

* Général franç.

Château-Dauphin pris.

Demont livré.

On est plus malheureux encore à Demont. Une bombe met le feu au magasin de bois. La flamme se propage; le magasin à poudre est menacé; la garnison allarmée livre le fort aux Français qui éteignent l'incendie. Rien ne les arrête; ils investissent Coni. « Le Roi de Sardaigne, en se défendant contre les Espagnols et les Français, montre autant de vigilance que d'activité. Il met le plus grand soin à réparer ses places fortes, et à les approvisionner. »

Lacretelle.

Coni est l'objet de toutes les opérations guerrières. Les Franco-Espagnols en pressent le siège. L'intrépide Leutron leur résiste. Il n'a que huit bataillons avec lui; mais il arme les bourgeois, leur inspire son enthousiasme, fait d'audacieuses sorties, répare les brèches, pourvoit à tout, et s'immortalise avec les habitans de Coni, à la défense de cette place importante. Siège de Coni, 12 septembre.

Charles-Emmanuel rassemble vingt mille hommes, sollicite des renforts, reçoit de son alliée quatre mille Autrichiens, commandés par le Prince Lobrowits, et tente les chances d'une bataille, pour encourager et secourir Coni, s'il ne peut le délivrer. Il s'avance sur quatre colonnes; un déluge de pluie inonde la plaine, grossit les rivières, arrête les convois. Le Monarque, mouillé jusqu'aux os, se nourrit, ce jour-là, d'un pain de munition trempé dans l'eau. A son exemple, les soldats supportent gaîment les privations. Bataille de N. D. de l'Orme. *Hist. Mil.* 91.

L'armée sarde était animée du meilleur esprit; rien n'égalait son enthousiasme pour le Roi. Tout fesait présumer du succès de cette bataille, lorsqu'un accident, survenu au commencement de l'action, cause d'abord un premier désavantage. Des caissons pren- Perte de la bataille, le 30 septembre.

nent feu; une batterie tombe alors au pouvoir des ennemis. L'aile gauche, commandée par le Marquis d'Aix, essuie une assez forte perte, à l'attaque d'une redoute, vaillamment

Lacretelle.

défendue par les Espagnols. Le Prince de Conti, par une manœuvre habile, fait avancer sa cavalerie, de manière à tenir en échec l'aile droite des Piémontais. Le Roi de Sardaigne redouble en vain ses efforts contre la redoute; il est repoussé: cependant on ne peut jeter aucun désordre dans les rangs

Mém. Hist. III.

des troupes sardes. « Le jeune Duc de Savoie, Victor-Amédée III, qui, âgé de dix-neuf ans, fesait sa première campagne, donna, dans cette journée, des preuves d'une brillante valeur; et les troupes qui le chérissaient, se signalèrent sous ses yeux. »

Belle parole.

Biogr. Univ. vol. VIII.

Malgré de savantes dispositions, dit Sismondi, Charles-Emmanuel perdit près de cinq mille hommes. Forcé de s'éloigner du champ de bataille qu'il laissait jonché de morts et de mourans, il ne put retenir ses larmes. A la faveur des ténèbres, il opéra sa retraite avec plus de bonheur qu'on n'osait d'abord l'espérer. Supérieur à l'adversité, il supporta ce revers avec la sérénité d'âme d'un philosophe chrétien. *Monseigneur,* dit-il à l'Evêque de Fossan qui vint

à sa rencontre, *Dieu veut que nous soyons humiliés, mais non pas abattus.*

Après cinq heures d'une marche que la pluie et l'obscurité de la nuit rendirent tres-pénible, on arriva, excédé de fatigue et de besoin, à Ronco, où le Roi coucha sur la paille, comme ses soldats. On lui servit, à son souper, quelques sucreries qu'il renvoya en disant ingénûment: *je ne crois pas que nous ayons aujourd'hui mérité des bonbons.* Bon mot.

Les alliés, au reste, ne recueillirent d'autre fruit de cette sanglante journée que d'avoir triomphé sur le champ de bataille. Les avantages réels furent pour Charles-Emmanuel, puisqu'il réussit dans le but principal qu'il s'était proposé. Le Marquis d'Orméa avait introduit dans Coni, durant la bataille de Notre-Dame-de-l'Orme, un convoi qui avait relevé le courage des assiégés, et leur avait fourni le tems de réparer leurs bastions, de renverser une partie des ouvrages des assiégeans, de concourir, par une vive sortie, à leur tuer trois mille hommes. Les pluies de l'automne génèrent les travaux du siège qu'il fallut recommencer: le débordement de la Stura emporta les ponts: l'armée assiégeante se trouvait séparée de l'armée d'observation, qui n'avait osé poursuivre les vaincus.

Suites de la journée.

Mém. Hist.

Hist. Mil.

Lacretelle.

Levée du siège. Charles-Emmanuel, quoiqu'inférieur en
Sismondi, ib. forces, parvint, par sa prudente activité, à ôter les vivres aux assiégeans, à les harceler nuit et jour, à les fatiguer, à leur faire des surprises, à jeter quinze cents hommes dans la place. Il finit enfin par les expulser sans combattre. Les vainqueurs lèvent le siège, font sauter une partie des fortifications de Demont, perdent bien du monde
Muratori. dans leur pénible retraite, et repassent tristement les Alpes, tandis qu'à Madrid et à Paris, on les croyait solidement établis en Italie. On vantait la stérile victoire du Prince de Conti dont on s'était trop hâté de faire
Lacretelle. un Annibal. Il fut remplacé, et le Marquis de Las-Minas destitué.

Gênes s'arme. Satisfait du résultat des deux campagnes qu'il venait de finir en sauvant ses états, le Roi de Sardaigne se préparait à la troisième qui devait être plus funeste pour lui. De nouveaux ennemis allaient se joindre à ceux que jusque-là il avait eus à combattre. Les Génois, offensés de voir que le traité de Worms assurait à Charles-Emmanuel le marquisat de Final qu'ils avaient acquis de l'Empereur Charles VI, au prix de six millions, demandèrent des explications dont ils ne parurent pas satisfaits.

La république de Gènes, après de longues irrésolutions, se décide donc en faveur des Bourbons, et leur fournit dix mille hommes. Le Roi de Naples leur envoie aussi, sous la conduite du Comte de Gages, une armée qui opère sa jonction dans la Ligurie. L'Infant Dom Philippe, à la tête de trente mille Espagnols, et le Maréchal de Maillebois, avec un égal nombre de troupes françaises, se dirigent sur le Piémont par la Boquette. Réunis à Novi, ces quatre Alliés combinent leurs opérations.

Jonction des 4 alliés.

Durante.

Le Roi de Sardaigne et le Comte de Schullembourg n'ont que quarante mille hommes à opposer à quatre-vingt mille. Ils établissent leur camp à Bassignana, au confluent du Pô et du Tanaro, pour être également à portée de veiller à la défense de la Lombardie et du Piémont. Ils font élever des retranchemens et dresser des batteries formidables sur le front de leur camp. « Charles-Emmanuel, dit le Maréchal français, » puisait un nouveau courage dans ses nou- » veaux dangers, et par l'habile emploi de » ses faibles ressources, il en doublait la » valeur. »

Les Austro-Sardes à Bassignana juillet, 1745.

Camp. de Maillebois.

Fiers de leurs forces, les quatre Alliés commencent par foudroyer le fort de Ser-

Places prises.

Hist. Milit.

raval que le brave De-Rossi est contraint de livrer, après dix jours de résistance. Ils dirigent ensuite leurs efforts contre la forteresse de Tortone, où le Chevalier de Barol fait une héroïque défense, et ne se rend qu'après vingt-cinq jours de tranchée ouverte. Parme, Pavie ne tardent pas à ouvrir leurs portes.

Bataille de Bassignana, 27 septemb. *Lacretelle.*

Le Maréchal de Maillebois feint alors de se jeter sur la Lombardie; le Comte de Schulembourg, dupe de cette ruse de guerre, vole à la défense de Milan. A peine s'est-il éloigné, que les Alliés, franchissant le Tanaro dont les eaux étaient alors basses, attaquent le Roi sur six points différens, et l'accablent de leurs masses imposantes. Le centre est enfoncé, malgré les efforts du jeune Duc de Savoie* qui se bat avec intrépidité, et ne se replie que pour n'être pas écrasé. Charles-Emmanuel qui se soutient à l'aile droite, ne peut lui envoyer qu'un faible secours: il est forcé lui-même à la retraite par la déroute de l'aile gauche et du centre. Schullembourg n'arrive alors, sur l'autre rive du Pô, que pour être témoin de la défaite de son Allié: il se la reproche; mais ses regrets tardifs n'en reparent pas le malheur.

*Victor-Am. III

Victoire des Alliés.

Prise de Valence

Le Roi se retire d'abord sous le canon de

Valence, où les Autrichiens passent le fleuve, et se joignent à lui. Les vainqueurs, informés de cette jonction, n'osent les attaquer, avant d'être maîtres des places d'alentour. Ils assiègent d'abord Alexandrie. Pour protéger cette ville, Charles-Emmanuel s'établit en avant de Casal. Tandis que les efforts sont dirigés de ce côté, les Espagnols se jettent sur Valence que le Marquis de Balbian défend jusqu'à la dernière extrémité, avec autant d'intelligence que d'intrépidité. A la veille d'essuyer l'assaut, il forme le projet de laisser cent vingt hommes au Major de Ruffi, et de conduire le reste de la garnison au Roi. La fortune favorise souvent l'audace. Après avoir encloué les canons, et jeté ses munitions dans le Pô, il traverse ce fleuve et, à la faveur des ténèbres, arrive, par la Lomelline, auprès du Roi qui le comble d'éloges. *Hist. Mil.*

Maîtres de Valence, les Espagnols s'unissent aux Français pour prendre Casal. Charles-Emmanuel, mal secondé par ses alliés, se replie sur Trin, sans pouvoir sauver la capitale du Montferrat. Il demande le rappel de Schullembourg dont il à trop à se plaindre. Le Prince de Lichtenstein vient le remplacer, et s'accorde avec le Roi pour *Muratori.*

ralentir les progrès des Alliés. Mais comment tenir contre des armées deux fois plus nombreuses, et énorgueillies de leurs succès?

Siège d'Exilles. Le Comte de Lautrec descend du Mont-Genèvre avec dix-huit bataillons et son artillerie de siège; il dresse ses batteries contre Exilles. Le Chevalier De-Rossi part de Fenestrelles, avec deux mille hommes de ligne

Hist. Mil. 44. et mille Vaudois. Il force les ennemis à lever le siège; mais il se laisse ensuite surprendre au col du Pis, protège la retraite de sa petite armée, et reste prisonnier avec trois cents des siens. Les neiges forcent Lautrec à rentrer en Dauphiné.

Constance du Roi. La guerre se continue dans la plaine. L'Impératrice, sérieusement occupée en Saxe et sur le Rhin, ne peut défendre l'Italie. Le Prince de Lichtenstein s'efforce en vain de sauver Milan; cette ville et son château tombent au pouvoir du Comte de Gages. Le Maréchal de Maillebois échoue devant Céva, mais il s'empare d'Asti. L'Infant

Hist. Milit. Dom Philippe se rend maître de Mortare, de Vigévano, et menace Verceil. La cause

Durante. des Austro-Sardes semble désespérée. « Tant de revers ne découragent pourtant pas le Roi Charles. Il connaît le dévoûment de ses peuples, ordonne de nouvelles levées, met ses

forteresses en état de défense, et se prépare à reparaître, à l'ouverture de la nouvelle campagne, avec une nouvelle armée. »

La mauvaise saison fut consacrée à négocier. Le fils de ce Maréchal se rendit à Rivoli, revêtu de pleins pouvoirs pour conclure la paix avec le Roi de Sardaigne qui chargea le Comte Bogin d'en conférer avec l'envoyé de France. Ce Ministre piémontais, en partant, pria son Souverain de lui tracer la ligne des négociations: *allez*, lui dit Charles-Emmanuel, *avec des intentions droites, et faites ce que le ciel vous inspirera de plus sage*. Négociations de Rivoli, février, 1746.

Le Comte Bogin traita sur une base qui pût convenir à l'Autriche; mais l'Espagne s'opposait aux conclusions. Louis XV se flatta néanmoins de détacher Charles-Emmanuel de son alliance avec Marie-Thérèse, en lui offrant d'unir au Dauphin sa fille aînée. Toute la France manifestait le désir de voir s'effectuer cette union. Quelque tendresse qu'en père tendre il eût pour ses enfans, il préféra au bonheur de sa fille la gloire de rester fidèle à l'Impératrice. - *La cause de votre alliée périclite;* disait Maillebois au C.te Bogin: *nous allons ouvrir la campagne par le siège de Turin.* - *Le Roi s'y prépare, à* Réplique du C.te Bogin. *Fantin.* *Dénina.*

tout événement, répond le Ministre piémontais ; *cependant la fortune s'annonce plus favorable. En ce moment, Asti est repris, et Alexandrie probablement délivrée.*

Alexandrie à secourir.

Projet sur Asti.

Le Comte de Maillebois étonné de cette réplique, n'y voulut voir que l'accent d'un ministre piqué de sa menace ; mais il ne tarda pas d'apprendre que le Comte Bogin n'avait rien avancé sans fondement. En effet, Charles-Emmanuel qui s'attandait à voir Turin assiégé, si Alexandrie succombait, resolut d'ouvrir la campagne par un coup éclatant, dont le résultat fut de secourir cette ville où le Marquis de Carail luttait contre tous le genrès de besoin. Le Comte Bogin, quoique non voué aux armes, eut la gloire de tracer, avec l'habile ingénieur Bertola, un plan d'opérations, digne de Turenne.

Muratori. *Mém. Hist.*

Reprise d'Asti, 7 mars, 1749.

Le baron de Leutron, chargé de l'éxécuter, tombe, avec la rapidité de la foudre, sur Asti dont le défense est confiée à un très-forte garnison que commande le marquis de Montal. Ouvrir, au premier abord, une large brèche aux remparts de cette ville; couvrir les collines de paysans armés; menacer les assiégés d'un assaut; contraindre le Général Français à se constituer prisonnier avec cinq

mille hommes; envoyer au Roi vingt-sept drapeaux pris à l'ennemi, c'est l'œuvre d'une journée. A cette nouvelle, les Espagnols se croient trahis, éclatent en reproches, se retirent en Lombardie. Le siège d'Alexandrie est levé: il en était tems; les officiers s'y trouvaient réduits à cinq onces de pain par jour: tous les chevaux étaient mangés. Cette délivrance couvre Leutron de gloire: son nom est un talisman pour les troupes, invincibles sous un tel Général. Acqui, Moncalve, Casal, Vigevano, Valence, tout le Piémont est reconquis, excepté Tortone.

L'Italie allait échapper aux Alliés. « Il existait à peine de faibles débris des armées Espagnole, Française, Génoise et Napolitaine. On s'était divisé; on s'était aigri pendant le repos de l'hiver. Les opérations avaient été suivies sans chaleur et sans intelligence. Quoiqu'on fût maître de Milan, on n'avait pas pris le château de cette ville. La licence et l'indiscipline avaient ajouté à tous les effets de la discorde. L'Infant dom Philippe, le Comte de Gages*, le Maréchal de Maillebois s'accablaient réciproquement de prédictions chagrines, sans pouvoir convenir d'aucune mesure d'attaque, ni de défense. »

Alliés désunis.

Lacretelle, XVIII siècle, liv. VIII.

* chef de l'armée napolitaine.

Belles opérations.

La France, mécontente de ses alliés, pensait sérieusement à assurer le repos de l'Italie d'une manière irrévocable. Le marquis d'Argenson, Ministre des affaires-Etrangères* traça un plan qui tendait à exclure la maison d'Autriche de l'Italie, et à repartir ce qu'elle y possédait entre le Roi de Sardaigne, et les deux Infants d'Espagne, établis à Naples et à Parme. La Lombardie à la gauche du Pô devait appartenir à Charles-Emmanuel, et la partie à la droite de ce fleuve à Dom Philippe de Parme. Une note, tracée de la main de Louis XV, fut mise sous les yeux de Sa Majesté Sarde pour la déterminer à faire sa paix particulière.

*à Paris.

Camp. de Maillebois.

Négociation rompue.

Le Marquis del Carretto de Gorsegno, chargé du porte-feuille des affaires étrangères à Turin, entra volontiers dans le vues du cabinet de Paris. Le comte de Mongardin fut envoyé, sans plein pouvoir, pour en conférer avec le Marquis d'Argenson: des articles préliminaires furent même signés par lui, comme un simple projet. L'affaire fut débattue au conseil d'Etat, devant Charles-Emmanuel. Le Comte Bogin dont les principes étaient sévères, combattit tout projet basé sur un traité particulier. *La délicatesse du Roi serait compromise*, dit-il,

Hist. Mil. 94.

s'il en agissait autrement. La saine politique d'ailleurs ne nous permet pas d'unir nos armes à celles de la France et de l'Espagne, de chasser de l'Italie la maison d'Autriche, et d'y élever les Bourbons sur sa ruine.

L'Italie voit donc la guerre se rallumer, et tout y promet de nouveaux succès au Roi de Sardaigne. « La paix de Dresde, conclue avec le Roi de Prusse, facilite à l'Autriche le moyen de porter en Italie de puissans renforts.* Marie-Thérèse s'occupe de cette partie de ses états héréditaires, beaucoup plus que de la Flandre qui en est trop détachée. Le Prince de Lichtenstein, jeune, impétueux avide de gloire, rassemble ses forces sur les confins de la Lombardie. Le Roi de Sardaigne redouble d'efforts. Les Français et leurs alliés se trouvent placés entre deux armées qui ont, chacune, des points d'appui dans d'excellentes forteresses: eux n'en possèdent aucune. »

Nouvelle armée.

Lacretelle, ib.

* sous la conduite de Brawn.

Dom Philippe veut rester dans une position que le Maréchal de Maillebois juge dangereuse. On est bientôt accablé de toute part : on est battu en détail : il n'y a plus un moment à perdre pour se retirer vers le pays de Gênes : mais la cour d'Espagne ne se lasse ni de dépenses, ni de sacrifices

Ambition de l'Espagne.

Lacretelle.

pour conserver les Duchés de Parme et de Plaisance, si chers à la Reine d'Espagne, Elisabeth Farnèse. Sous les murs de cette ville, la plus sanglante bataille s'engage entre sept, ou huit peuples de l'Europe, pour décider à qui restera cette petite souveraineté.

Bataille de Plaisance. 16 juin 1746.

ibid.

Le Prince de Lichtenstein, rompt tous les rangs; « c'est un épouvantable désastre pour les Français qui avaient mal pris leurs mesures. Les Espagnols avaient d'abord eu quelque avantage; ils s'étaient précipités sur des redoutes dont le feu les accablait. Mais le Maréchal de Maillebois fut moins heureux que le Comte de Gages. Une partie de son armée qui se débanda, le laissa long-tems dans le plus grand danger. Il n'y eut plus à consulter aucun règle de l'art. Les Français dispersés, mis en déroute, essuyèrent la perte énorme de douze mille hommes, tués, blessés, ou faits prisonniers, et d'une partie de leur artillerie et de leurs bagages. »

Le Roi Généralissime.

Les vainqueurs qui perdirent, à cette sanglante journée, près de cinq mille hommes, sacrifièrent une partie de leurs avantages au devoir de retirer les blessés du champ de bataille, et d'enterrer les morts. Le Prince

de Lichtenstein, malade depuis long-tems, se fit transporter à Firenzuola. Le Marquis Botta-d'Adorno * qui lui succéda dans le commandement, dut obéir au Roi de Sardaigne, reconnu généralissime. La garnison de Plaisance, forte de huit mille hommes se rendit.

* noble milanais

Retraite de Maillebois.

Lacretelle, ib.

L'illustre fils du Maréchal français sauva les débris des deux armées vaincues, et leur épargna la honte de mettre bas les armes dans une position dangereuse. Le Roi de Sardaigne marchait pour l'enfermer entre le Pô, le Tidone, et la Trébia. Les Espagnols, rivalisant d'ardeur et de bravoure avec les Français, adoptèrent les mesures de salut que le Comte de Maillebois eut le talent et l'audace de concevoir. Ils parvinrent à passer ces rivières, en un jour et une nuit, sur trois ponts, avec quatre mille mulets chargés, et mille chariots de vivres, continuèrent leur marche en combattant jusqu'à Novi, et opérèrent cette retraite qui fut regardée comme un chef-d'œuvre de l'art militaire. Les Autrichiens se plaignirent de ce que le Roi de Sardaigne ne les avait pas écrasés sur les bords de ces rivières; mais, loin de pousser les vaincus au désespoir, on doit *faire pont d'or à l'ennemi qui fuit.*

Millot, Hist. de France

Muratori.

Fantin.

Mém. Hist.

Beccatini.

Leur découragement.

Lacretelle, ib.

« Il restait une belle et noble tâche à seize mille hommes qui formaient l'unique reste de tant de forces réunies; c'était de couvrir la ville de Gènes. L'honneur commandait de secourir cette République alliée..... On se regarda comme perdu, si l'on se renfermait dans une ville que les Anglais bloquaient par mer. Les pensées généreuses ne s'offrent pas aux hommes découragés. »

Mort de Philippe V.

* âgé de 62 ans.

L'armée espagnole apprend alors la mort du Roi Philippe V *; et voit dans cet événement, la fin du règne inquiet d'Elisabeth Farnèse. Le nouveau Roi, Ferdinand IV, fils de Louise-Gabrielle de Savoie, ne montre qu'un froid respect à une belle-mère qui l'a tenu dans la contrainte et l'humiliation. Assez de sacrifices ont été faits, à l'élévation de son frère Dom Philippe.* L'Espagne est lasse de recommencer des efforts dont le résultat ne sert que faiblement à sa prospérité.

* 2d fils d'Elisabeth Farnèse.

Succès du Roi.

Beccatini.

Gènes est donc lâchement abandonnée à la vengeance des Autrichiens qui l'accablent d'impôts. L'Infant d'Espagne et le Maréchal français dirigent leur marche en bon ordre, vers Nice. Le Roi de Sardaigne s'empare du fort de Serraval, bloque Tortone, force les Gorges de la Boquette, sur-

prend Cassano, enlève Zuccarel, l'épée à la main, entre dans Savone, en fait investir la citadelle, s'empare de Final et d'Albenga. A son approche, ses fidèles sujets de la principauté d'Oneille, courent aux armes, s'unissent à son avant-garde, commandée par le Marquis d'Ormea, « et s'avancent en masse sous les remparts d'Oneille. Un cri d'assaut se fait entendre; on applique les échelles, on pénètre dans les faux-bourgs; on chasse les Espagnols de maison en maison, et après deux heures d'un combat opiniâtre, l'ennemi est forcé de sortir de la place en abandonnat la majeure partie de ses équipages. Les couleurs manquent pour peindre le tableau attendrissant qu'offrit cette cité fidèle, lorsque le Roi, et le Prince de Carignan Victor-Amé y firent leur entrée. C'était le prélude de l'ivresse qu'allaient bientôt faire éclater les habitans de Nice. »

le 18 7.bre

Reprise d'Oneille.

Durante, III.

Tandis que le Marquis de Balbian chasse les Espagnols de Dolceacqua, les braves régimens de la Marine et de Nice, conduits par le Comte d'Entremont, enlèvent les redoutes de Gorbio, et repoussent les ennemis de position en position jusqu'au plateau de la Turbie. Les Austro-Sardes arri-

Retraite des Franco-Espagn.

vent et répandent l'effroi parmi les vaincus.
ibid. Français, Espagnols, tous fuient pêle-mêle, abandonnant leurs magasins, leur artillerie et leurs équipages ... La bonne contenance
* milices de Catalogne. d'un corps de Miquelets, * donna, seule, le tems d'évacuer les hopitaux et d'opérer la retraite au de-là du Var.

Entrée du Roi à Nice, 18 8.bre

Durante.

« La ville de Nice prépara des arcs de triomphe, des couronnes de lauriers, et d'autres emblêmes, analogues aux sentimens dont toute la population était animée. Sensible à ce doux empressement, Charles Emmanuel III parut dans tout l'éclat que donne la victoire: ses regards pleins de bonté exprimaient, d'une manière touchante, les sentimens dont il était animé ... il était à la tête de sa garde, entouré du brillant cortège des Princes et des Généraux, illustres compagnons de sa gloire. » cette joie devait être de courte durée.

Expédition en Provence.

Le Roi d'Angleterre, Georges II qui avait retenu Gibraltar, pour sa part de la succession d'Espagne, forma le projet d'envahir la Provence, dans l'intention d'avoir les ports de Toulon et de Marseille, pour ses frais de la guerre qu'occasionnait la succession d'Autriche. Marie-Thérèse y consentit; le Roi de Sardaigne désapprouva cette opéra-

tion militaire qu'il prévoyait funeste. Les exemples de son bisaïeul * et de son père suffisaient pour l'en détourner ; mais ayant les cours de Londres et de Vienne à ménager, il fournit au Comte de Brawn, chargé de cette invasion, dix-huit bataillons, commandés par le Comte de Balbian.

* Charles-Em. I.

Le Roi en danger.

Hist. Mil.

Muratori.

Charles-Emanuel, alors âgé de quarante-cinq ans, fut atteint, à Nice, de la petite vérole qui le conduisit aux portes du tombeau, et répandit, en Piémont et en Savoie, une alarme universelle. Plus heureux que le Duc de Boufflers qui en mourut, à Gènes, il fut rendu aux vœux de ses sujets, et vint finir sa convalescence à Turin, où il fut accueilli avec les témoignages de l'affection la plus vive. Il laissait, en partant de Nice, les affaires de Provence en assez bon état. Les Austro-Sardes en occupaient un tiers. Maîtres des Iles de S. Marguerite, ils battaient Antibes par terre, tandisque les Anglais bombardaient cette ville par mer. Là commencèrent leurs revers.

15 janvier 1747.

Campagne de 1747.

Le Maréchal de Belle-Isle. 1747.

Lacretelle, ib.

Louis XV ne voyant se former aucun de ces talens militaires qui avaient illustré le règne précédent, jetta les yeux sur le Maréchal de Belle-Isle, agréable discoureur, médiocre capitaine, qui promettait une nou-

velle conquête de l'Italie. Il le chargea d'abord de chasser les ennemis de la Provence.

Ses succès. Ce nouveau Général, en arrivant à Toulon, ne trouva que les débris, épars et mutilés, d'une armée accablée de honte, ibid. de lassitude et de misère. « Quelques renforts qu'il avait amenés, mais surtout un esprit d'ordre, d'activité et des soins paternels rendirent le courage à des guerriers que l'indiscipline avait encore plus désolés en juin. que leurs défaites. Il repoussa de poste en poste les Austro-Sardes, reprit l'offensive, repassa le Var, s'empara de Nice, força les châteaux de Montalban et de Villefranche. »

Leutron. Brawn s'était retiré sur Gènes. Pour arrêter les Français victorieux, Charles-Emmanuel donna au baron de Leutron le commandement de son armée de Nice. « La *Durante.* présence de cet habile tacticien, les talens guerriers qu'il fit paraître dans le choix des positions et dans son plan défensif, empêchèrent Las-Minas et le Duc de Belle-Isle de pousser plus loin leurs succès. Le Comte de Thaun prit ses mesures pour fermer aux Français la route de Tende. »

Plan d'invasion. Belle-Isle avait vivement sollicité de puissans renforts pour être en état de justifier ses promesses et de pénétrer en Italie. Il

ne voulut prendre ni la route qu'avait suivie le Prince de Conti, ni celle du maréchal de Maillebois. En se portant dans le Briançonnais, il se flatta de franchir le col de l'Assiette, de tenir les hauteurs entre Exillés, Suse et Fenestrelles, de bloquer ces forteresses, de tomber sur Turin, et de surprendre le Roi de Sardaigne qui avait ses principales forces à la Rivière du Ponent. « Mais ce monarque ayant, en guerrier vigilant, pénétré les desseins de Belle-Isle, avait fait élever, dans ces lieux, fortifiés par la nature, tout ce qui pouvait rendre inexpugnable ce rempart de ses états. » *Lacret., VIII.*

Le Maréchal, tenant en haleine les Austro-Sardes dans le Comté de Nice, chargea le chevalier de Belle-Isle, son frère, de forcer les Alpes Cottiennes*. Cet impétueux guerrier, à la tête de quarante bataillons*, impatient d'obtenir le bâton de Maréchal, s'avança sur trois colonnes, « Le plan que lui avait tracé son frère était hardi; l'exécution fut le comble de l'imprudence. » Le Chevalier de Belle-Isle. *Beccatini.* * au Pas de Suse * d'autres disent 50. *Lacretelle*, ib.

« Le chevalier de Belle-Isle était parvenu, à la tête d'une de ces colonnes jusqu'au pied des retranchemens de l'Assiette. Une autre colonne tournait, avec beaucoup d'efforts les sinuosités de cette montagne, et Plan d'attaque.

devait dominer les troupes Piémontaises. Une troisième qui formait l'arrière-garde, marchait avec un train d'artillerie qui s'avançait lentement dans ces lieux escarpés.»

Précipitation.

Lacretelle, ib.

«Il est difficile de concevoir quel motif put porter le chevalier de Belle-Isle à précipiter son attaque, avant l'arrivée des deux colonnes qui devaient en assurer le succès. Voici un fait qui peut-être l'explique, mais qui ne le justifie pas. Le Roi de Sardaigne, instruit par des espions de tout le plan de l'attaque, l'avait jugée irrésistible, et avait ordonné au Comte Cacherano de Bricherasio* de se retirer dans la forteresse, s'il était assailli par toutes les forces du général Français qui s'élevaient à quarante bataillons.» Belle-Isle en fut informé par des déserteurs mais ce n'était pas assez pour sa gloire d'emporter sans résistance une position si formidable. Il voulut faire mettre bas les armes à quatorze * bataillons qui la défendaient. « L'honneur ne permettait pas au Comte de Bricherasio de céder ainsi un poste qu'il avait l'espoir de conserver. » Plus l'entreprise, était périlleuse plus le Général français mettait de gloire à la tenter. *Demain*, écrivait-il-à son frère, *je mériterai comme vous le bâton de Maréchal de France*. . .

* Commandant à l'Assiette.

Muratori.

*non 22, comme dit Lacretelle.

Durante.

A quatre heures après midi, le combat s'engagea. Quatre fois les assaillans s'avancèrent, l'épée a la main, contre les faibles remparts des Piémontais. Toujours repoussés avec perte, ils n'en étaient que plus animés à l'attaque. L'escarpement de la montagne, le feu terrible des batteries, les retranchemens, les palissades, les files de morts qui tombaient, rien ne pouvait ralentir leur courage. Belle-Isle, conservant au milieu des dangers, le sang-froid de l'homme intrépide, remarqua un poste occupé par un faible détachement; il le fit emporter. Une bute avancée, défendue par quelques grenadiers, fut enlevée, à la baïonnette. Ce succès releva le courage des assaillans, à l'attaque du poste principal.

Bataille de l'Assiette, 19 juillet 1747.

Hist. Mil. du Piémont, chap. 96.

Des rangs entiers d'officiers formaient la tête des colonnes. Le feu le plus meurtrier ne les arrêtait point: déjà ils étaient arrivés, pour la cinquième fois, contre les retranchemens dont ils sapaient la base. Les Savoyards, montés sur le parapet, combattaient à découvert, avec une égale ardeur, et plus d'avatage. « Ils étaient, ajoute l'historien français, dans une telle position, qu'ils pouvaient ajuster tous leurs coups. Les Français ne se précipitaient pas moins,

Derniers efforts.

Lacretelle, ib.

sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie, sur les palissades qu'ils tentaient d'arracher. »

Mort de Belle-île. Le chevalier de Belle-Isle ne cessait de les ramener à la charge, sans faire aucun progrés. Enfin, navré de repentir et transporté de fureur, il prit la résolution de ne point survivre à ses malheureux compagnons. Ayant le bras droit fracassé, il saisit, de la main gauche, un drapeau, s'élance à travers une grêle de balles sur une brèche ouverte, s'écrie: *que ceux qui aiment la gloire, me suivent*, court planter son étendart sur le parapet de la redoute, et tombe frappé d'un coup mortel.

Muratori.
Lacretelle.
Hist. Mil. ib.
Dén. Ital. Occ.
Durante.

Attaque de Seran. Le comte de Villemur le remplaça. La colonne qu'il conduisait était parvenue contre les retranchemens du Col-Seran, point culminant qui dominait l'Assiette. Enlever ce poste, c'etait remporter la victoire. Le combat y fut terrible. Le Comte de Bricherasio y accourut, accompagné du Comte Alciati * avec un troisième bataillon. Le danger lui parut si pressant, qu'il envoya au comte de S.t Sebastien l'ordre d'abandonner l'Assiette, et de venir à la défense du Seran. Le colonel S.t Sebastien, fier de la belle résistance qu'il fesait à son poste,

Dénina.
Hist. Mil. 96.
* Général-major
ibid.
Mém. Hist. vol. III. Notes.

demanda, pour le quitter, un ordre par écrit. Cet ordre n'arriva pas; et par un rare bonheur, les deux positions furent sauvées. Le plus éclatant succès couronna cette journée qui mérita les honneurs d'une victoire signalée (1). *Dén. It. Occ.*

Les Français, en s'éloignant, eurent encore beaucoup à souffrir dans leur retraite qu'ils firent sur Briançon. Les Austro-Sardes les poursuivirent et s'emparèrent du Mont-Genèvre. Les vaincus laissèrent sur le champ de bataille quatre mille morts et deux mille blessés, qu'ils recommandèrent à l'humanité du vainqueur. Sur ce nombre, on comptait 430 officiers, neuf colonels, *Résultat de cette journée* *Lacretelle.* *Le M. de Costa.* *Mém. Hist.*

(1) On a beaucoup parlé de la désobéissance de ces deux illustres défenseurs de l'Assiette et du Seran. Quand on a vu le Roi nommer, l'année suivante, le Comte de Briqueras Vice-Roi de Sardaigne, accorder ensuite des pensions et des décorations au Comte de S.t-Sébastien (à qui justice fut rendue plus tard), on changea de langage. *Ils ont justifié leur conduite*, a-t-on dit alors. En effet, rien n'était plus aisé à justifiier. Au moment qu'ils reçurent les ordres, ils ne pouvaient sortir de leurs retranchemens, sans être écrasés par les ennemis, infiniment supérieurs en forces. Leur désobéissance fut un trait de prudence que l'événement fit absoudre, et même louer. *Hist. Mil.*

cinq brigadiers, un Major Général, et le Général en Chef dont le corps fut réclamé. Les Austro-Sardes n'y perdirent que 220. hommes. L'artillerie et les drapeaux pris furent envoyés à Turin, comme autant de trophées d'une victoire qui eut les plus grands résultats. Les Suisses, au service de la Savoie, se couvrirent de gloire, à l'Assiette; ainsi que les Autrichiens qui rivalisèrent d'ardeur avec les Piémontais. Les Comtes de Martinengo, et Alciati (de Verceil) le Comte Colléredo, général autrichien, eurent une grande part à l'honneur de cette affaire mémorable.

Muratori.

Lacretelle.

Cette défaite ne permit plus aux ennemis de suivre aucune opération contre l'italie. Il se passa plus d'un demi-siècle, avant que les Français pensassent à venger ce désastre,(1) et tous ceux qu'ils avaient éprouvés au passage des Alpes.

Le comté de Nice libre.

L'affaire de l'Assiette déconcerta tous les plans des Franco-Espagnols, campés

(1) *Le sang fut indignement versé à l'Assiette; la paix était signée....* C'est ce qu'on a dit et répété à satiété, mais sans le moindre fondement. Les préliminaires du traité d'Aix-la-Chapelle ne furent conclus que neuf mois plus tard, et l'on ne cessa de se battre à Nice, à Gênes, sur le Rhin.

entre Menton* et Ventimille. Profitant de leur stupeur, Leutron descendit des montagnes, les resserra sur le littoral, les contraignit à renoncer à leurs opérations agressives, et les refoula sur la Provence. Belle-Isle et l'Infant Dom Philippe y soutinrent la guerre même en hiver; mais il n'y eut pas d'action marquante.

* ou Menthon.

Durante.

Sort de Gènes.

En reprenant les événemens de la Ligurie, retrogradons d'une année. Les cabinets de Vienne et de Paris s'occupaient sérieusement de Gènes qui se trouvait dans la position la plus critique. « C'est le sort des états républicains, que les discordes n'y sont jamais plus vives qu'aux approches des grands dangers. » Le peuple, abandonné des Français, se plaignit amèrement des nobles qui s'étaient trop facilement pliés à l'occupation autrichienne. Le Marquis Botta-d'Adorno, profitant de la division des deux classes de citoyens, frappa Gènes d'une taxe de vingt-quatre millions: on en prit les deux-tiers à la banque de S. Georges dont le dépôt fut violé. Le reste fut sans ménagement levé sur les particuliers.

Lacretelle.

Autsro-Sardes à Modène.

Gènes aurait été mieux traitée, si les Piémontais l'eussent occupée en commun avec les Autrichiens. L'histoire fait une mention

Muratori.

16

honorable de la modération avec laquelle Marie-Thérèse et Charles Emmanuel réglèrent la conduite de leurs armées, dans le Modénais qui fut alors, sept ans, sous leur domination. Le Marquis Botta ne pouvait pardonner aux Génois d'avoir ouvert l'Italie aux Espagnols et aux Français.

Génois opprimés Un fait, en apparence peu important, eut le suites les plus graves, et fit connaître aux troupes impériales combien elles avaient tort d'abuser du droit de la force. Nous allons voir une armée brave, aguerrie, et disciplinée, battue par une multitude sans instruction, et sans expérience, dont elle lassa la patience. Le Maréchal autrichien, Botta, destinant l'artillerie de Gènes à l'expédition de Provence, fesait trainer les canons à travers la ville; les Génois en murmuraient hautement. Un de ces canons roule dans un acqueduc; les artilleurs allemands requièrent le secours de quelques artisans qui se trouvent-là, et sur leur refus, s'oublient jusqu'à les maltraiter pour les y contraindre. Indignés de ces outrages, les Génois repoussent la force par la force. Des cris s'élèvent de tous côtés: *aux armes! vengeance!* La foule enlève tout ce qu'elle trouve dans les boutiques des armuriers: la po-

pulace saisit les pierres du pavé: (1) tous fondent avec fureur sur les Autrichiens qui se défendent, plient et succombent.

Insurrection.

Dans la nuit, un plan d'insurrectien est conçu. Les opprimés deviennent des ennemis redoutables: ils investissent l'arsenal, égorgent, dispersent les soldats qui le gardent. Quatre mille Autrichiens osent sortir de leur quartier; ils périssent dans la mêlée. Le Maréchal Botta, blessé, se retire de poste en poste. La ville est délivrée. Un des chefs populaires, après avoir achevé d'en chasser les étrangers, en porte les clefs aux Sénateurs assemblés: « vous les avez livrées à nos oppresseurs, leur dit-il, nous les leur avons arrachées; les voilà. » Il y avait aussi des nobles à la tête du peuple. On cite un Doria qui se distingua.

8 décemb. 1746.

Koch, II.

Muratori.

Boufflers à Gènes.

La France, honteuse d'avoir abandonné de tels alliés, leur envoie un million, un convoi de vivres, six mille hommes, sous la conduite du brave Duc de Boufflers. Ce Général trouve la ville inondée de sang, dépourvue de tout, en proie à la discorde.

(1) Plus de 50 ans après, on montrait encore l'endroit, où se passa cette scène, et pour en retracer le souvenir, on le laissait sans pavé.

On le bénit pour les secours qu'il apporte; on le chérit pour ses soins à réconcilier le peuple avec la noblesse. On le regrette, ravi par un mort prématurée.* Le Duc de Richelieu qui vient le remplacer marche sur ses traces, couronne l'œuvre, recueille la gloire d'avoir sauvé la Ligurie.

* la petite vérole

Savone se rend à Ch. Emm. III

L'Autriche fit de grands préparatifs pour punir ce qu'elle appelait la révolte de Gènes. Le Roi de Sardaigne qui répugnait à prêter des forces à la vengeance, rappela ses troupes à la défense de ses frontières menacées, pressa le siège de Savone, contraignit cette ville à capituler, fortifia son camp appuyé à Breil et à Vintimille, dans une position qui protégait à la fois Oneille et le Comté de Nice. Les succés qu'il obtint, justifièrent sa conduite, et prouvèrent qu'il n'avait pas moins rempli ses engagemens de fidèle allié; quoiqu'il se fût écarté du plan d'opérations que voulait lui imposer le cabinet de Vienne, trop sensible à des outrages provoqués par ses généraux.

Siège de Gènes repris.

Après la journée de l'Assiette, Charles-Emmanuel, pour complaire aux cours de Londres et de Vienne, envoya six mille hommes au siège de Gènes. Marie-Thérèse, traitant de rébellion le généreux élan des

Génois, croyait son honneur intéressé à les punir. Ses Généraux Schullembourg, Nadasti et Brawn tentèrent plusieurs attaques; elles furent toutes fièrement repoussées. Le Duc de Richelieu fit même partir de Gènes une flottille de cent-soixante bâtimens, escortés de quelques galères, pour surprendre Savone. Attaquée par quelques vaisseaux anglais, unis aux galères Sardes, cette petite flotte fut entièrement détruite.

Muratori. *Dénina, ib.* 26 mars, 1748. *Hist. Mil.* Flotille détruite

Belle-Isle gardait la Provence: l'Infant Dom Philippe se divertissait à Chambery; le Maréchal de Saxe pressait vivement le siège de Maestrich; quand les préliminaires de la paix furent signés, à Aix-la-Chapelle, par les ministres plénipotentiaires de l'Angleterre, de la France et de la Hollande.

Prélim. de paix, 30 avril.

L'Autriche retardait la paix pour faire à la France une guerre d'invasion, et à Gènes une guerre de vengeance; mais l'Angleterre se lassait d'alimenter l'animosité autrichienne; et la cour de Turin, de la seconder. La Hollande voulait la paix, depuis que le parti d'Orange était parvenu à son but, en fesant rétablir le Stathoudérat et en le rendant héréditaire dans la famille d'Orange-Nassau. Cette paix qui aurait pu être faite cinq ans plutôt, fut enfin signée. Elle changea peu de chose à

Traité d'Aix-la-Chapelle, 18 octob. 1748. *Ferrand, IV.*

l'état de l'Europe. L'Autriche, en perdant la Silésie, fit reconnaître solennellement son ordre de succession en Allemagne, et conserva beaucoup en Italie, au moyen de quelques sacrifices. L'Angleterre retira de ce traité des avantages plus réels : l'ordre de succession de la maison de Hanovre fut reconnu, avec l'exclusion des Stuarts. Le commerce anglais obtint des dédommagemens: mais ce qui flatta le plus le cabinet de Londres, ce fut de se placer, dans ce congrès des Puissances, au rang d'agent nécessaire et principal dans les affaires politiques du continent. Tous les traités antérieurs, depuis celui de Westphalie, furent confirmés dans celui d'Aix-la-Chapelle, et toutes les conquêtes rendues.

Koch, v. II.

Parme et Plaisance.

* frère de Dom Carlos.

Mably, Droit-Public, v. III.

L'infant dom Philippe, * gendre de Louis XV, eut pour sa part les Duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla. Le Roi de Sardaigne réclama Plaisance dont on lui avait fait la promesse; mais il n'en obtint que la reversibilité, si dom Carlos, Roi de Naples, venait à monter sur le trône d'Espagne, ou la branche de dom Philippe à s'éteindre.

Acquisitions de Ch. Emm.

Outre ce droit éventuel qui ne tarda pas à se réaliser, Charles-Emmanuel acquit la

ville de Vigevano et son territoire, le pays d'Anghiéra, * la partie du Pavesan située entre le Pô et le Tesin, et à la droite du Pô, en y comprenant Bobbio et son district. La navigation fut déclarée libre sur les rivières et fleuves, établis pour limites. Ces concessions, ajoute Mably, confirmèrent la Maison de Savoie dans l'espérance de voir sa puissance s'étendre sur la Péninsule, à chaque guerre que s'y feraient la France et l'Autriche.

* ou le haut Novarais.

Mably, ib.

Final aux Génois.

Le Roi de Sardaigne dut encore réclamer Final qui lui avait été promis par le traité de Worms. On tint, à cet effet, des conférences qui se prolongèrent, à Nice, jusqu'en 1749; la France qui protégeait Gènes, garantit Final à cette République. Les intérêts de l'Italie restèrent définitivement tels qu'ils avaient été réglés au traité d'Aix-la-Chapelle.

Traité d'Aranjuès, 1749.

Pour consolider les dispositions de ce traité, et pour assurer le repos de l'Italie qui, en moins de dix ans, avait été le théâtre de deux guerres sanglantes et opiniâtres, l'Angleterre fut médiatrice d'un traité d'alliance, conclû à Aranjuès * par les comtes Migazzi, Carrajal et le marquis de S.t Marzan, ministres plenipotentiaires de Vienne, de Madrid et de Turin.

* palais royal à 10 lieues de Madrid.

* en 1603. * Quoique le traité de S.t-Julien * eût terminé les hostilités entre la maison de Savoie et Genève, l'indépendance de cette Ville n'avait pas été reconnue à Turin. Un traité plus formel, consenti par Charles-Emanuel III, proclama cette république, prononça sur quelques fiefs possédés par cette ville libre, sur les confins de la Savoie, et fixa les limites des deux états de la manière la plus précise.

Traité de Turin, 3 juin, 1754.

Soins pour les provinces épuisées.

Satisfait de ces négociations, Charles-Emanuel, ami de la paix, ne s'occupa plus que du bonheur de ses sujets, et de la prospérité de ses états. Ses premiers soins se portèrent naturellement vers les pays qui avaient été le théâtre de la guerre. La Savoie, le comté de Nice, le Montferrat qui avaient le plus souffert, furent donc l'objet de sa sollicitude la plus empressée. « C'était, dit Muratori, non seulement le meilleur des Princes, mais le plus tendre des pères qui essuyait les larmes de ses enfans, d'une main paternelle; et de l'autre, fesait disparaître jusqu'aux traces de leur misère. »

Ann. d'Italia. 1749.

Dettes acquittées.

Une guerre de cinq ans qui l'avait privé d'une partie de ses états, et contraint de tenir en campagne quarante cinq mille hommes, à la disposition de ses alliés, n'avait

pu se soutenir, sans contracter beaucoup de dettes; Charles-Emmanuel, pour les acquitter, dut proroger, pour quatorze ans, du moins en partie, les impôts extraordinaires. (1) Il était *Mém. Hist. III.* si ponctuel à effectuer les payemens, au terme fixé, qu'il envoyait aux Génois les interêts de sa dette, à leur échéance, dans le tems même que ses troupes assiégeaient cette ville, alors ennemie. Ce trait de loyale exactitude lui acquit un crédit immense.

Né pour offrir le modèle de la plus sage *Esprit d'administration.* administration, ce Prince ne craignit pas de descendre dans les plus minces détails: *Sabatier de Castres.* rien de ce qui tendait à rétablir l'ordre, ou bien à accroître l'utilité, ne lui paraissait indigne de son attention. L'ambassadeur de Venise* l'ayant trouvé un jour occupé à examiner des états et des comptes de finances, ** Foscarini dans son rapp.* admira sa patience et son application infatigable: *Mais*, ajouta-t-il, *un monarque peut*

(1) Les revenus de l'état s'élevaient, en 1762, *Grillet, v. I.* à vingt-trois millions et demi, et la dépense à quinze millions. L'excédent servit d'abord à payer les dettes, ensuite à élever des édifices publics, à ouvrir des routes, etc. « Victor-Amédée II avait *S.te-Croix.* prévenu tout abus dans la perception des deniers publics; Charles-Emmanuel III pourvut à ce qu'il n'y eût aucune profusion dans leur emploi.

se dispenser d'entrer dans cet examen ennuyeux de comptes rendus. - Les puissances médiocres, lui dit le Roi de Sardaigne, *n'ont pas d'autre moyen de conserver un rang distingué parmi les grandes.*

Belle réponse.

Anecdote.

« Charles-Emmanuel, ajoute, à ce sujet, le ministre venitien *, se plut à me raconter que le Maréchal de Coigni l'ayant un jour surpris tout absorbé dans les calculs les plus minutieux, sur les fournitures de vivres, s'écria: *ces travaux sont trop au dessous d'un grand Prince !* » *je fais*, repondit le Roi, *ma première campagne; il m'importe de tout voir pour mieux assurer le service, et pour établir un bon système.* Peu de tems après, les deux armées devant faire un mouvement subit, les Français tardèrent deux jours de se rendre au point de jonction; et le Maréchal de Coigni s'excusa sur le retard des vivres. *Mes troupes*, reprit Charles-Emmanuel en riant, *n'auront pas cette excuse à vous alléguer; je m'occupe de leurs fournitures.*

* *Foscarini*, ib.

Réformes dans les troupes.

Mém. Hist.

L'état de ses finances demandait des réformes, et l'agriculture réclamait les bras que lui avait enlevés la guerre. Le Roi congédia donc une partie des troupes étrangeres qu'il avait prises à sa solde, réduisit

les régimens de ligne au nombre strictement nécessaire, rendit les provinciaux à leur travaux champêtres, sut conserver, durant une longue paix, la discipline militaire, si sujette à se relâcher, s'occupa du bien-être des troupes en activité de service.-*Je veux*, disait-il, *que mes soldats soient contens, et qu'ils s'honorent de leur état.*

Après avoir prouvé qu'il savait aussi bien conduire les armées, qu'Emanuel-Philibert, Charles-Emmanuel III fit encore voir qu'il préférait, comme son illustre trisaïeul, la paix à la guerre. La prédomination des Anglais sur mer, et l'inquiète ambition de Frédéric-le-Grand sur terre, ayant armé contre eux les principales puissances de l'Europe, l'Italie seule resta étrangère à cette grande lutte, connue sous le nom *de Guerre-des-Septs-Ans.* Guerre-des-Sept-Ans de 1756 à 1763. *Dénina, XVII.*

Le Roi de Sardaigne et son beau-frère, l'Empereur, en qualité de Grand-Duc de Toscane* s'accordèrent à épargner à l'Italie les maux de la guerre, en déclarant leur neutralité. A leur exemple, les Princes et les Républiques de la péninsule ne prirent aucune part à cette sanglante querelle. Ce caractère pacifique honora sur tout Charles-Emmanuel qui fut, à diverses reprises, vi- Ch. Em. neutre.

* François I.

vement pressé par le Roi de Prusse de se jeter sur le Milanais, ou sur le Plaisantin, afin d'opérer une puissante diversion qui obligeât l'Impératrice Marie-Thérèse, et les Bourbons, à envoyer des armées en Italie, pour y defendre leurs possessions. Le Monarque Prussien expédia le baron d'Edelsheim, à la cour de Turin, pour exposer les avantages qu'elle retirerait de cette invasion. Rien ne fut capable de tenter le Roi de Sardaigne. Cette conduite d'un rare modération a procuré à ses états une tranquillité profonde, au milieu des agitations de l'Europe. Par-là, le sage Monarque eut le double avantage d'épargner le sang de ses sujets, et de mettre le comble à sa gloire, en devenant le médiateur entre les Puissances belligérantes et d'avoir la plus grande part à la conclusion de la paix qui assura le bonheur de l'Europe.

It. Occ. ibid.

Ch. Emm. médiateur en 1763.

Sismondi, Biog.

Noble ressentiment.

Si l'ambition, avec tous ses prestiges, n'a pu porter Charles à tirer l'épée du fourreau, la dignité de sa couronne a failli le mettre en guerre avec un de ses plus puissans voisins. On aime à voir la noble fierté du Prince offensé: en voici le sujet.

Un trop fameux chef de contrebandiers*, après avoir commis, en France, un grand

* Mandrin.

nombre de meurtres et de violences, s'était retiré dans un vieux château, sur les confins de la Savoie, d'où il sortait pour continuer ses brigandages. Les troupes Françaises qui avaient à venger le sang de plusieurs de leurs frères d'armes, pénétrèrent sur le territoire de Sa Majesté Sarde, attaquèrent ce chef de brigands le firent prisonnier, et le conduisirent à Valence, en Dauphiné où, condamné à la roue, il eut le sort que subit tôt, ou tard, le crime. *Lacretelle, III.* *Dénina, XVI.*

Satisfaction obtenue.

Charles-Emmanuel se plaignit hautement de cette violation de territoire, rappela soudain de Paris le comte Arborio de Sartirana, son ambassadeur, et demanda satisfaction de l'insulte. - *Je veux*, dit Louis XV, *que mon oncle soit content. J'envoie le Comte de Noailles lui faire les excuses convenables.*

Cet événement, dit M. de Flassan, a peu d'importance en lui-même; mais il fait briller le bon esprit et l'élévation d'ame du Monarque français qui ne crut pas déroger à sa dignité, en accordant de suite une juste satisfaction à un Souverain non redoutable. « *La vraie justice ne calcule point ses forces, mais le droit.* » Ajoutons que ce trait n'honore pas moins sa Majesté Sarde qui sut obtenir d'une Puissance supérieure une juste *Hist. de la Dipl. Franç. v. V.*

réparation, et profiter de cet incident pour fixer par un traité les limites des deux états, d'après le cours des rivières, et la crête des Alpes.

Protection aux grands talens.

Amico d'Ital. vol. IX.

Revenons aux travaux qu'entreprit ce sage Roi pour l'éclat et la prospérité de ses états. Sans être érudit, il aima les sciences et les arts, et les fit si bien fleurir, que la renommée de nos savans retentit dans l'Europe. Il protégea leurs premières réunions qui furent le berceau de notre académie. Il s'attacha principalement à perfectionner les écoles de génie et d'artillerie, devenues, par la suite, peut-être les meilleures de l'Europe, sous les auspices du Comte Bertola * et du Chevalier de Antoni, directeur des écoles d'artillerie pratique et spéculative, auteur d'ouvrages estimés sur cette science.

Mém. Hist. III.

* fils adoptif de l'ingénieur Bertola.

Peu de Princes ont eu l'œil pénétrant de Charles-Emanuel III, pour distinguer les vrais talens, ses soins paternels pour le tirer de l'obscurité, son zèle religieux pour le préserver du poison de la licence. Convaincu que *les talens se développent par les récompenses qui les attendent*, il assurait de ses faveurs ceux qui s'en montraient dignes.

Massillon.

Formé à l'école d'un père à vues profondes et à tact juste et fin, Charles Emmanuel égala Victor II dans l'art de connaître les hommes, de discerner leur mérite et de les mettre à leur place. On en eut la preuve dans le choix des ministres qu'il a conservés en montant sur le trône, et de ceux qu'il a dans la suite, appelés auprès de lui. Nous citerons principalement le Marquis d'Orméa, les Comtes Bogin et Caisotti. Tous trois, supérieurs par leurs talens à l'état auquel la fortune semblait les borner, ils n'ont dû leur élévation qu'à leur mérite et à leurs longs services. Nés avec une ame ferme et vigoureuse, intègres autant qu'éclairés, ils ont servi, toute leur vie, leurs Princes avec un zèle à toute épreuve, et en ont fait aimer, non moins que respecter l'autorité. Choix des ministres. ibid. *S.te-Croix.*

Cet excellent Roi, en travaillant avec ses ministres, s'appliquait à les former. Jamais il ne leur montra cette pénétration rapide, cette activité impatiente qui déconcerte et intimide; mais ce discernement juste et calme qui aide la discussion et l'encourage.

C'était surtout dans la carrière diplomatique qu'il importait à Charles-Emmanuel de choisir des ministres dignes de le re- Choix des diplomates.

présenter dans les cours étrangères. Il exigeait en premier lieu la droiture et l'équité, ne donnant jamais à la dissimulation et à la fraude les noms pompeux d'art de régner et de science des affaires. Le célèbre Montesquieu ayant eu des liaisons particulières avec le Marquis de Breil et le Bailly de Solar, ministres de sa Majesté Sarde, avait conçu pour eux une estime distinguée. Il le fit bien connaître à l'occasion d'un ministre plénipotentiaire, nouvellement arrivé à Paris. - *Ne le trouvez-vous pas*, demanda-t-on à l'auteur de l'Esprit des Lois, *fort au-dessous de la réputation qui l'a précédé?* = *j'avoue*, répondit-il, *que ce n'est pas un ambassadeur du Roi de Sardaigne.*

Anecdote.
Mém. Hist.

Economie.

Modéré dans ses dépenses, Charles-Emanuel III s'est appliqué à porter à une telle perfection les principes d'économie qui lui avaient été tracés par son père, que peu de princes connurent mieux l'art de tirer un grand parti des revenus annuels. Réglé jusque dans les détails domestiques, il assignait à sa table et aux autres dépenses un fonds qu'il ne dépassait jamais. Une mesure économique compensait un excédent de frais imprévus. Un automne, la grêle la plus désastreuse brise pour six mille francs de car-

reaux de vitre à la Vénérie. - *Nous partirons six jours plutôt,* dit le Roi; *je prends sur les plaisirs de ma chasse ce que nous coûte l'orage.* Tradition du C.te Bogin.

Il alliait cependant cet esprit d'économie avec la dignité convenable à sa cour. L'état habituel de son palais était simple; c'était pour les grandes occasions qu'il réservait la magnificence. Il ne souffrait jamais rien de négligé auprès de lui. Un jour, les Princesses, ses filles, revenant d'une partie de chasse, se présentèrent à table, sans être en habit de cour; il exigea qu'elles allâssent faire leur toilette. Il se fesait un devoir d'unir la décence à la dignité, et de tempérer l'air grave par un accueil de bienveillance. On ne le vit jamais ni distrait, ni léger, ni dédaigneux. Dignité convenable. *De Costa., III.*

Nul Prince n'a moins sacrifié son tems à des futilités. *Les Rois,* disait-il, *n'ont pas le tems de s'amuser: Une occupation doit les délasser de l'autre.* Fidèle à sa maxime, il variait ses travaux. Après avoir examiné avec soin les dépêches de ses ministres dans les cours étrangères, il traçait souvent de sa main les réponses, leur donnant des ordres précis, exigeant d'eux des notions exactes, dirigeant leurs vues et leurs démar- Emploi du tems. *De Costa.* *S.te-Croix.*

ches sur une ligne qu'avouaient l'honneur et l'équité. On le vit aussi écrire fréquemment au Souverain-Pontife, au Duc de Modène, au Roi de Prusse, au Cardinal Fleuri.

Son caractère. Moins hardi, moins précipité que son père, il n'embrassait jamais un parti, sans l'avoir considéré sous toutes ses faces. Ferme dans sa résolution, lors qu'une fois elle était prise, on ne retrouvait plus en lui aucune trace

S.te-Croix. de ses premières hésitations. « Religieux observateur de sa parole, ami de la vérité qui fut toujours la base de sa conduite et de ses discours, il aimait qu'on remarquât, dans ses moindres procédés, sa franchise et sa droiture, comme s'il eût l'intention de détruire les préventions défavorables dont l'histoire surcharge quelques règnes précédens. »

Anecdote. Ennemi du luxe, à sa cour, Charles-Emmanuel ne souffrait pas que les gens, attachés à son service, dépassassent dans leurs dépenses leurs modiques revenus. Un de ses ministres, peu favorisé de la fortune, ayant accordé un carosse à sa femme; - *je ne veux pas*, lui dit le Roi, *de cette prétendue décence au dessus de vos moyens; on dirait que vous faites des gains illicites dans votre charge, ou que vous vous ruinez à mon service. Un de mes carrosses est à la disposition de votre dame.*

Les meilleures lois sont insuffisantes sans les mœurs; les préceptes sans l'exemple sont impuissans. Charles-Emmanuel en était convaincu. Sobre, simple, laborieux, chaste, pieux, il fut le modèle de la cour et de la ville. Avare du tems, il consacrait tous ses momens aux affaires du Gouvernement qu'il embrassait dans l'ensemble, et dans les détails. Pour lui plaire, il fallait seconder son ardeur infatigable au travail.

Bon exemple. *Cicéron.*

Le M. de Costa, ibid.

De toutes les parties de l'administration, la plus abstraite et la plus difficile, celle des monnaies, n'échappa point à l'attention de Charles-Emmanuel qui traita, avec autant d'ordre que d'équité, cette importante matière. Après avoir connu la juste détermination du prix de l'or et de l'argent dans les divers états de l'Europe, il voulut savoir quelle était, dans ses provinces, la véritable balance du commerce, pour y fixer le poids, la valeur, la quantité de monnaie dans une juste proportion. Quand il eut tout approfondi, il publia les édits les plus sages pour réprimer les abus introduits par l'altération des espèces, pour fixer les rapports entre les monnaies nationales et les étrangères, pour empêcher le cours abusif des espèces basses, pour restreindre la monnaie de billon

Sur les monnaies *S.te-Croix.*

aux besoins du petit trafic. Il fit plus; quelque dispendieux que fût ce moyen, il ordonna la refonte des vieilles espèces, et régla la valeur des nouvelles sur le tarif le plus propre à favoriser le commerce au dedans et au dehors, sur la base de la justice commutative.

Prudence du Roi.

Dénina, Rivol.

Tradition verbale du C. Bogin

Le Roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, qui ne connaissait toute fois qu'imparfaitement Charles-Emanuel III, le regardait comme le Prince le plus accompli de son siècle. L'immortelle Marie-Thérèse ne parlait de ce Roi de Sardaigne qu'avec estime, confiance, respect et reconnaisance, et déférait à ses lumières. Pressée d'adhérer à la suppression des Jésuites, elle répondit que la conduite du Roi de Sardaigne lui servirait de règle. Ce Monarque, vivement sollicité par les cabinets de Lisbonne, de Madrid et de Paris, motiva son refus, en disant : *je ne saurais me declarer l'ennemi de ceux dont je n'ai pas à me plaindre.*

Mesures contre les dissipateurs.

Nul, sous ce Monarque vertueux et ferme, n'osait faire trophée d'immoralité, d'irréligion, d'un faste ruineux. Les fortunes privées, la décence, l'ordre, les bonnes mœurs, tout y gagnait. Il chargeait une commission d'administrer les biens des chefs des grandes familles qui étaient dissipateurs, et les for-

çait ainsi à satisfaire tous leurs créanciers. *Payez vos dettes,* leur disait-il, comme Henri VI à La-Noue, *je paie bien les miennes.* *Péréfixe.*

En effet cet excellent monarque n'avait rien plus à cœur que de rembourser les sommes considérables qu'il avait dû emprunter durant les années de guerre. Son cœur paternel brûlait d'impatience d'assigner un apanage à son fils cadet, * né de son troisième mariage; mais il refusa de le faire, jusqu'à l'acquittement complet de ses dettes. Pour obtenir plutôt ce but, il consacra des fonds d'amortissement, rétablit l'ordre dans les finances, réduisit les employés au nombre strictement nécessaire, assigna de modiques traitemens aux fonctionnaires publics, leur fit trouver une partie de leur recompense dans la considération attachée aux charges, ordonna de surveiller sévèrement la repartition des impôts, en simplifia la rentrée.

Soin d'acquitter les dettes.

* le Duc de Chablais.

Sans crainte d'être taxé d'une excessive parcimonie, Charles-Emmanuel III adoptait toutes les mesures économiques, non-désavouées par les principes de l'équité. L'intrigue et l'ambition ne lui pardonnaient pas de laisser les grandes places long-tems vacantes. Il les fesait alors gérer, sous ses yeux, par les premiers secrétaires * de cha-

Emplois laissés vacants.

* dits premiers officiers.

que département. L'économie n'était pas, en cela, son seul but: son intention était de connaître les abus de l'administration, de les corriger, d'examiner le travail des fonctionnaires subalternes, d'apprécier leur mérite, d'en tirer des renseignemens dont le détail échappe à la vigilance d'un ministre accablé d'affaires. C'est ainsi que le Chevalier Raiberti a rempli, pendant plus de trente-cinq ans, la place de Premier-Officier des Affaires-Etrangères, honoré, à diverses époques, de la signature comme s'il fût ministre, chéri des siens et considéré des ministres étrangers.

S.te-Croix.

Désintéressement des fonctionnaires publics.

Grillet, vol. I.

« Sous le règne des deux premiers rois de Sardaigne qui, par leur économie et l'ordre introduit dans leurs finances, rendirent leurs états si florissans, il n'y eut que l'honneur de servir le Prince et la patrie qui pût faire aspirer aux emplois. Les honoraires en furent toujours si modiques, qu'on pourrait citer le désintéressement des ministres, des militaires, des magistrats, morts dans une honorable médiocrité de fortune, après s'être consumés, toute leur vie, dans les travaux qui leur étaient imposés.

Parole mémorable.

Les efforts de Charles-Emanuel III pour payer ses dettes furent enfin couronnés d'un

heureux succès, lorsqu'en 1763, l'Infant d'Espagne, don Carlos, appelé au trône castillan, laissa au second de ses fils * la couronne des Deux-Siciles qui devait passer à don Philippe, duc de Parme. « Le Roi de Sardaigne fit valoir son droit de reversion sur la partie du Plaisantin que le traité d'Aix-la-Chapelle * lui assurait pour le cas où don Carlos passerait du royaume de Naples à celui d'Espagne. La cour de France voulant assurer cette possession au duc de Parme, et conserver à l'Italie sa tranquillité, se chargea de payer neuf millions à la cour de Turin, en indemnité du Plaisantin. Ce fut alors que Charles-Emmanuel, libéré de ses dettes, dit avec une joie qui peignait son cœur : *voici le plus beau jour de ma vie : je viens de supprimer le dernier impôt extraordinaire.*

* Ferdinand.

Koch, v. II.

* *Artic.* 4. *Prélim.*

Traité de Paris, 10 juin, 1763.

Mesures d'économie.

Grillet, v. I.

Il n'y a que l'esprit d'économie, la simplicité des recouvremens, la fidélité de la comptabilité, le bon ordre dans toutes les branches de l'administration, qui puissent expliquer comment, avec un revenu aussi modique, Charles-Emmanuel a pu fournir aux frais de deux guerres dispendieuses, pourvoir à la sûreté de ses frontières, fonder tant d'établissemens assurer

la régularité de tous les paîmens, acquitter ses dettes, supprimer les impôts extraordinaires, et laisser à son fils, non des trésors, mais les caisses dans un état de prospérité. La dépense n'égalait jamais le revenu annuel. Le Budjet étant fixé, s'il survenait quelque dépense imprévue, il trouvait pour cela des fonds dans les emplois qu'il laissait provisoirement vaquer.

Travaux du Roi.

Nous sommes forcés de restreindre, dans un court aperçu, les immenses bienfaits d'un règne qui fut un enchaînement d'exploits militaires les plus brillants, et d'actions politiques les plus sages: telle l'œuvre du cadastre qui soumit à une juste proportion tous les biens, sans en excepter la vallée d'Aoste qui, exempte de tailles, ne fournissait qu'un don gratuit; la suppression des *droits de main morte*, reste d'ancienne servitude; le rachat des droits féodaux trop onéreux; la cessation des corvées; les grandes routes ouvertes (1); les forteresses ré-

Routes. *Mém. Hist.*

(1) Charles-Emmanuel fit élargir, aplanir, rendre plus commodes et plus douces les routes de Savoie, de Novare, de Modène, d'Alexandrie, de Mondovi, de Nice, de Pignerol et de Fenestrelles.

parées, ou construites (1); les magnifiques

(1) Regardant la chaîne de ses forteresses comme le gage de son indépendance, Charles-Emmanuel releva celles que son père n'avait pu rétablir, et en fit construire de nouvelles. Alexandrie vit sa citadelle devenir une des plus fortes de l'Italie.

Forteresses.

Alexandrie. *Mém. Hist.*

Suse n'avait qu'un fortin, connu sous le nom de S.te-Marie; il y fit tailler, dans le roc vif, sur les débris de la *Redoute de Catinat*, une forteresse qui, sous le nom de la *Brunette*, était une merveille de l'art. Regardée comme inexpugnable, elle dominait également l'avenue du Mont-Cénis et du Mont-Genèvre. Ce fut la première dont la république française exigea la démolition par le traité de Paris, 1796.

Suse.

La Brunette.

Charles-Emmanuel voulut que le fort d'Exilles, sis sur un rocher, fût perfectionné du côté qu'il était accessible, et qu'on y construisît des quartiers à l'épreuve de la bombe; c'était le chef-d'œuvre du fils adoptif de l'illustre Bertola. Cette forteresse, démolie en 1796, vient d'être reconstruite sous le règne de Victor-Emmanuel.

Exilles. *Mém. Hist.* ib.

Fenestrelles n'avait qu'un vieux fort, bâti par Louis XIV pour garder le fond de la vallée; Charles-Emmanuel y fit élever un groupe de forts liés entre eux par un chemin voûté, où l'on compte près de quatre mille marches. Les batteries les plus élevées dominent le Camp-de-Catinat *, et tout le plateau de la montagne. Cette forteresse condamnée à être démolie comme la Brunette, Demont, Exilles, fut, par un contr'ordre du gouvernement français,

Fenestrelles. *Dénina, Tableau du Piem*

* plateau où ce Maréchal campa.

Mém. Hist. Notes.

édifices élevés (1); les églises bâties, ou

conservée pour devenir prison d'état. Elle n'a recouvré sa première importance qu'au retour de nos Princes.

Demont devint, par les soins de Charles-Emmanuel III, une de nos meilleures forteresses. Coni et plusieurs autres places fortes dûrent à ce Roi un degré de perfection jusque-là inconnu.

Edifices et embellissemens de Turin.

(1) Turin fut redevable à Charles-Emm. III d'une grande partie de ses édifices publics et des nombreux embellissemens qui en font une des jolies villes de l'Italie.

1. L'alignement en symétrie de la rue *Grand-Doire*, une des plus longues, et des plus régulières qu'offrent les capitales de l'Europe: 2. les portiques et l'alignement uniforme de la *Place-aux-Herbes*: 3. la *Rotonde*, édifice hydraulique pour l'élévation et la distribution des eaux: 4. les casernes, où les soldats sont convenablement distribués en chambrées de dix hommes.

* aujourd'hui palais Genevois.

Ce Prince a fait continuer 1. le *Palais-Chablais* * pour son fis cadet: 2. l'arsenal sur le vaste plan adopté par Victor-Amédée II: 3. l'ancien Collège des Provinces: 4. le Manège et les bâtimens contigus au palais de l'Académie militaire: 5. les magnifiques édifices de Supergue.

Le grand-théâtre fut bâti et ouvert en 1740. Le théâtre Carignan fut aussi élevé à cette époque. L'édifice, destiné à la Chambre-des-Comptes, a été commencé par ce Prince; celui des Secrétairies lui doit son existence. Le palais de nos Rois a été par lui perfectionné, embelli, enrichi.

dotées (1); les évêchés; les hospices fondés.

La Vénérie, dévastée durant les guerres, a été rétablie, agrandie, embellie par ce Prince qui s'y plaisait. Stupinis qui n'était antérieurement qu'un pied-à-terre pour les courses de chasse, devint, par ses soins, un joli petit palais, au centre d'un bois plein de gibier, réservé pour les plaisirs des Princes.

La Vénérie.
Dénina, Tabl. du Piémont.
Paroletti, Turin et ses Curios.

(1) Outre l'érection des évêchés de Pignerol et de Bielle, et le concordat dont nous avons parlé, Charles-Emmanuel a beaucoup fait pour l'église et pour la religion.

Eglises.

Il a multiplié les églises et les presbytères dans les quatre vallées du culte mixte. Il en a fixé l'entretien et les congrues à la charge du trésor.

Il a fondé, à Pignerol, un bel *Hospice des Cathécumènes*, où l'on éleve dans la religion catholique les Calvinistes qui se convertissent. On y fait apprendre des métiers aux jeunes-gens: on y dote les jeunes filles.

Il a établi plusieurs asiles de vertu, où l'on forme aux travaux de leur sexe les pauvres filles que leur situation laisserait trop exposées dans le monde.

Charles-Emmanuel a fait bâtir, restaurer, ou embellir plusieurs églises, à Turin: entre autres celle de la Miséricorde, de la Providence, de *S.te-Marie-de-Place* et de S.te-Thérèse. La belle chapelle qu'on y voit * à droite, a été érigée pour accomplir un vœu de la seconde femme de Charles-Emmanuel III.

Eglises de Turin.

* dans celle de S.te-Thérèse.

Lois et constitutions en 1770. Pour couronner de si grands travaux, cet infatigable Roi publia les dernières années
Art de vérif. de sa vie, « *ses Lois et Constitutions*, qui sont un modèle de sagesse, de prévoyance et de clarté. Tout ce qui concerne la distribution de la justice, y est admirablement réglé. C'était le complément et le perfectionnement du code que le père de ce monarque, Victor-Amédée II, fondateur de la monarchie sarde, avait donné en 1723 et 1729. » Le chancelier du grand Frédéric, chargé d'étudier les codes européens, jugea celui du Roi de Sardaigne supérieur à tous les autres qu'il avait consultés.

Eloge du Roi. Pour dernier trait de cette rapide esquisse, nous réunissons ici tout ce que ce vertueux Roi fit pour l'île qui le mettait au rang des

en 1767. L'église du S.t-Esprit fut aussi restaurée par ce
Paroletti, ib. Roi qui la voulut en forme de croix grecque. C'est là qu'une confrérie prend soin des cathécumènes, réunis dans un hospice contigu. Jean-Jacques Rousseau y abjura le calvinisme, le 12 avril, 1728.

Junte-des-Pauvres, 1766. Ce Roi créa une *Junte-des-Pauvres* destinée à découvrir ces familles malheureuses dont l'indi-
S.te-Croix. gence reste trop souvent ignorée et sans secours. Pour affranchir ces infortunés des formalités qui retardent le cours de la justice, il ordonna au Sénat d'en admettre les appels en première instance.

têtes couronnées. « S'il y eut pour la Sardaigne une époque de bonheur, ce fut sans contredit le règne de Charles-Emmanuel III. Ce Prince, le meilleur et le plus grand qui ait illustré la Maison de Savoie, jouira dans la mémoire des hommes d'une gloire d'autant plus pure, que ses vertus la lui ont acquise, et que ses travaux n'ont eu pour but que la félicité des peuples. » *Mimaut, Hist. de la Sardaigne, II.*

Les plus sages d'entre ceux qui chérissaient encore quelques souvenirs du régime Castillan, ajoute le Chevalier Manno, dans son *Histoire de la Sardaigne*, écrite d'un style, avec un goût, et une sagesse qui lui assurent tous les suffrages, unirent leurs voix aux acclamations de la nouvelle génération pour saluer, avec autant de joie que de confiance, l'avénement de Charles-Emmanuel au trône. Ce Prince, joignant à la force de l'âge une réputation anticipée de valeur et de prudence, promettait non moins de gloire que de prospérité aux peuples sur lesquels il allait régner. *Storia di Sard. lib. XIII.*

Charles-Emmanuel ne tarda pas à voir de quelle importance pouvait devenir pour lui une île trop long-tems négligée par ses anciens maîtres, et se hâta de la traiter avec une prédilection déclarée. Il trouva un Le C.te Bogin.

excellent appui dans les lumières et les travaux du Comte Bogin, son principal ministre. Doué d'un esprit pénétrant, d'une éloquence mâle, et d'une infatigable activité, ce vertueux serviteur a joui, quarante ans, de l'affection et de la confiance de son Roi dont il fut le Louvois et le Colbert.

Nouveau Roi, Charles-Emmanuel III écrit une lettre affectueuse aux Sardes; leur donne l'assurance que les loix et les statuts du Royaume (1) seront observés; reçoit les hommages de la nation, d'abord par l'entremise du Marquis de Cortance, son Vice-roi; ensuite en personne, par l'organe du Chevalier D. Martin Zatrillas, député par

(1) Le Chevalier Manno rapporte 1. l'acte d'adhésion au traité de la quadruple alliance, signé d'abord à Londres *, ensuite à Paris *, par les Comtes de Provana et de la Perouse, ministres plénipotentiaires de Victor-Amédée II: 2. la convention signée à Vienne * par le Comte de Sizendorff et le Marquis de S.t-Thomas, sur la remise de la Sardaigne: 3. l'acte de plein-pouvoir de l'Empereur Charles VI *, pour la cession de la Sardaigne à Victor-Amédée, représenté par le Comte de Luserne et de Campion: partout ses privilèges politiques sont réservés à la nation sarde, comme elle en avait joui sous la domination castillane. *Storia di Sardegna, libro XII.*

* le 8. * le 18 novembre 1718.

* le 29 décemb.

* signé à Luxembourg le 12 juin 1720.

les trois ordres de l'état. Un indult général est publié pour les délits, dignes de quelque indulgence.

Premiers essais.

Législateur expérimenté, Charles-Emmanuel s'appliqua d'abord à préparer les esprits à l'exécution de ses projets sur la Sardaigne. Il se contenta, dans de premiers essais, de mettre à profit les qualités naturelles des Sardes, d'introduire chez eux les jouissances des arts, d'accélérer dans les villes la civilisation européenne, d'établir dans les tribunaux une plus exacte et plus prompte administration de la justice.

Opposition au bien.

Le mal se fait sans peine; il est rare que le bien s'opère sans rencontrer des obstacles. Ces insulaires ne tardèrent pas à se montrer ennemis déclarés des innovations, tenaces dans leurs usages même les plus abusifs, et jaloux de conserver de vieilles coutumes, regardées comme des droits sacrés, quelque nuisibles qu'elles fussent au bien général. Le Gouvernement fit briller sa sagesse dans l'art de gagner d'abord les cœurs, pour réformer ensuite avec plus de succès l'esprit national sur des abus invétérés, sur des erreurs consacrées par le tems.

La voie des bienfaits.

Le Roi admit les Sardes aux emplois de

Manno. sa cour, leva des compagnies sardes avec leurs officiers, favorisa les alliances des Piémontais avec les Sardes, recommanda les égards et l'estime réciproque entre les deux nations, et couronna ces premiers bienfaits par ses soins efficaces à pourvoir à la sûreté intérieure du Royaume, infesté de bandits et de malfaiteurs dont l'audace allait jusqu'à menacer le Gouvernement. Le Marquis de S. Martin de Rivarol, Vice-roi aussi sévère qu'actif, en purgea bien vîte l'île. Poursuivies dans les bois, dans les montagnes, ces redoutables bandes furent en peu de tems exterminées, ou dissipées. Les oisifs et les vagabonds se virent contraints de prendre du service dans le régiment de Sicile. Ce Vice-roi reçut le prix de ses travaux et de sa fermeté, lorsqu'il parcourut l'île pour prendre des informations sur les désordres, pour écouter les plaintes, pour animer l'agriculture. Le peuple, pénétré de reconnaissance, se précipitait en foule sur son passage, l'accueillait avec les plus vives acclamations de joie, le comblait de bénédictions. Sa visite avait l'aspect d'une marche triomphale.

L'île purgée.

Ibid.

Administration améliorée.

Il ne fut plus difficile, après cela, de procéder aux opérations même les plus dé-

licates. Quoique les revenus de l'île fussent à peine suffisans pour l'entretien des fonctionnaires publics, le Roi s'occupa d'y établir les principes de gouvernement qui régissaient ses autres états, en les adaptant à la nature du sol, au caractère des habitans. « Il n'est aucune branche de l'administration publique qui n'ait reçu de la paternelle prévoyance du Monarque et de l'active sagesse de son principal ministre, des améliorations considérables, ou qui n'ait été l'objet d'une création appropriée au besoin du peuple, et mise en harmonie avec la civilisation du reste de l'Europe. » *Mimaut.*

Ne pouvant détailler, contentons-nous d'énumérer tout ce qu'il établit en Sardaigne: postes-aux lettres; bureaux de conservation des hypothèques, et d'insinuation; archives-publiques; hôtel des monnaies; système monétaire adapté à l'île; imprimerie nouvelle avec des privilèges; lois publiées sur tous les objets d'utilité publique, et recueillies en code; collège des avocats soumis à de sages réglemens; mesures prises avec énergie pour la sûreté des personnes et des propriétés; nouveaux réglemens judiciaires pour simplifier les procédures dans les affaires litigieuses; régime municipal perfectionné; Nombreux établissemens. *ibid. et Manno.*

formation d'un régiment national assimilé aux troupes royales, et appelé à toutes les garnisons de terre-ferme; établissement des ponts et chaussées; érection de Monts-de-Piété; hôpitaux séparés, pour les malades des deux sexes, fondés et dotés; hospices pour les orphelins et les orphélines; dots assignées aux filles vertueuses et pauvres, mariées aux frais de l'état; subsides pour les nouveaux ménages; soins pour accroître
S te-Croix. la population; régénération des universités de Cagliari et de Sassari qui étaient d'un siècle en arrière; encouragement particulier des études de chirurgie et de médécine; Facultés, sciences exactes, belles-lettres, beaux-arts, ranimés et protégés; collèges pour la jeunesse; professeurs appelés du fond de l'Italie; bourses pour les pauvres étudians; places gratuites au Collège-des-Provinces; évêché d'Iglésias rétabli; Séminaires multipliés pour former de bons pasteurs; mesures les plus sages pour propager l'instruction dans toutes les classes, et pour remettre en usage la langue italienne, la plus harmonieuse des langues modèrnes: voilà ce qui manqnait à la Sardaigne, et ce dont elle fut redevable à l'heureux règne de Charles-Emmanuel III.

La population et l'agriculture qui decroissent toujours, ou prospèrent en raison directe l'une de l'autre, attirèrent toute l'attention du Roi. *Partout où deux personnes peuvent vivre*, disent les économistes, *il se fait un mariage*. Pour faire remonter l'île vers son ancien éclat, il fallait y rétablir la cultivation des terres qui était extrèmement négligée. De grandes étendues de champs restaient en friche, par ce qu'à la saison de les ensemencer, les insoucians propriétaires manquaient de grains et de bœufs pour la culture. Charles-Emmanuel établit des Monts-de-Secours, sagement administrés. Les laboureurs y trouvèrent, au taux madique de l'un et demi pour cent, du blé, de l'orge de la meilleure qualité possible, et de l'argent à emprunter, en proportion du terrein à mettre en labour. Un an leur fut accordé pour s'acquitter. « Est-il d'institution qui caractérise mieux un gouvernement paternel?

Monte di soccorso.

La-Marmora I, cap. 5.

L'île de S. Pierre était déserte. Les Barbaresques y trouvaient un asile pour guéter leur proie, il s'agissait d'y attirer une population et de l'y mettre à l'abri des corsaires. Charles-Emmanuel, ingénieux en ressources peu onéreuses pour l'état, la céda en fief avec le titre de duché, au marquis

Ile de S.t-Pierre peuplée.

Bernardin Genoves-de-la-Garde qui s'adossa les principales dépenses de l'établissement d'une colonie, tirée de l'île de Tabarca, d'accord avec un patricien Génois*, Seigneur de cette île. Dix ans après, des corsaires de Tunis ayant fait une descente à Tabarca, emmenèrent de nombreux captifs que Gènes négligeait de racheter. Charles Emanuel s'intéressant à ces infortunés qui gémissaient dans les fers, s'occupa de leur rançon, fit un échange avec le Bey de Tunis, et fixa dans l'île de S. Pierre les captifs qui lui devaient leur liberté.

* Lomellini, en 1738.

Maladie du Roi.

A cette rapide esquisse des bienfaits du gouvernement, on peut juger de la reconnaissance des Sardes pour Charles-Emmanuel: ils lui en donnèrent de vifs témoignages en la personne du Vice-Roi, le comte des Hayes, lorsqu'il fit la visite de l'île.* Nous n'entreprendrons pas de peindre la douleur qu'ils partagèrent avec les sujets de terre-ferme, en apprenant que ce Roi chéri était atteint d'une maladie chronique, rebelle à l'art des médecins. Les anciens croyaient qu'il manquait quelque chose à la vertu, non-éprouvée par le malheur, ou par les souffrances. Nos Livres-Saints comparent l'homme dans l'affliction à l'or dans

* en 1770.

le creuset. C'est sous cet aspect que nous devons voir la douloureuse hydropisie de poitrine qui conduisit à pas lents, Charles-Emmanuel au tombeau, et qu'il supporta avec cette constante fermeté d'ame, avec cette douce résignation que la religion seule peut donner. Son fils aîné, le Duc de Savoie, Victor-Amédée III, passait huit heures par jour, auprès de son père pour en alléger les maux pour en recevoir d'utiles leçons sur l'art de gouverner. Après dix-huit mois de souffrances, une mort chrétienne termina ce beau régne dont les Savoyards, les Piémontais et les Sardes ne se retracent le doux souvenir qu'avec la plus affectueuse émotion. Il mourut à soixante-douze ans; on aurait voulu le conserver des siècles.

Sa mort, le 21 févr. 1773.

Depuis le instant qu'il était monté sur le trône, jusqu'à son dernier soupir, il a rempli aussi scrupuleusement les devoirs attachés à la royauté, que ceux de chrétien, « Né avec une santé delicate, il trouva dans une frugalité toujours égale les forces nécessaires à la multiplicité de ses travaux que ni les infirmités, ni l'âge ne lui firent jamais ralentir. Dès la première aurore jusque bien avant dans la nuit, tous ses momens étaient donnés aux soins du gouvernement,

S.te-Croix.

et aucun événement n'altérait cette excessive régularité, si l'on excepte les parties de chasse, en automne. Il accueillait indistinctement tous ses sujets à son audience, recevait leurs placets, écoutait leurs plaintes. Les affaires les plus variées et les plus nombreuses trouvaient en lui une attention et une activité infatigables.

Anecdote. *Mém. Hist.*

On cite plusieurs traits, diverses anecdotes qui servent à faire mieux connaître ce grand Prince. Chassant un jour dans les bois de la Vénérie, il voit son écuyer qui rebrousse et le prie de rentrer; parcequ'un chef de voleurs est embusqué tout près, avec toute sa bande. Le Roi s'avance au milieu d'eux; ils se jettent à ses pieds et lui demandent grace: - *Souvenez-vous,* leur dit-il, *que n'y aura pas de grace pour vous, si l'on vous saisit fesant ce métier infâme.*

Verrani, Mém. sur le Piém.

Une autre fois on arrête avec grand bruit, dans son anti-chambre, un homme que les gardes avaient laissé pénétrer jusque-là, sans observer que sa physionomie avait quelque chose de sinistre. Charles-Emmanuel, informé qu'on le traînait en prison, dit: Q*u'on le conduise à l'hopital des fous: ce ne peut être qu'un infortuné dont la raison est égarée.* C'était en effet un bourgeois dont l'esprit était aliéné.

Il passait quarante jours à Stupinis, et consacrait une somme fixe à de bruyantes parties de chasse : C'étaient ses dispendieuses féries. Une année, à peine y est-il arrivé, qu'un orage se forme, éclate et ravage affreusement les champs et les vignes. A ce triste spectacle, le Roi se peint la désolation des pauvres gens que la tempête vient de desoler, et ne pense qu'à les secourir.-*Rentrons à Turin,* dit-il à ceux de sa cour:-*qu'on distribue la somme allouée pour mes chasses aux malheureux que la grèle vient de ruiner.* *Tradition.*

En 1767, une cruelle disette affligea le Piémont : Charles-Emmanuel fit venir, à grands frais, des bleds de l'étranger, qu'on revendit, par son ordre, à un prix modéré. Consoler et faire du bien, c'était son suprême bonheur. *Mém. Hist.*

C'est par-là que les Rois sont semblables aux Dieux. *La Fontaine, Elég.*

Ayant distingué dans un rang obscur le jeune anatomiste Bertrandi*, Charles-Emanuel lui fournit les moyens de développer ses talens, et résolut ensuite de le faire voyager pour perfectionner ses connaissances.-*Que deviendront*, dit à Sa Majesté ce fils tendre et vertueux, *mes parens pauvres, vieux, infirmes dont je suis l'unique appui?* - *Partez,* *Le M. de Costa, vol. III.*

* fils d'un barbier.

répond le Roi, *ne songez qu'à tirer profit de vos voyages, pour servir ensuite et honorer votre patrie: je remplirai vos devoirs de fils auprès de vos parens.*

Son portrait. Dénina, XVII. Ce Prince qui avait reçu du ciel une si belle ame, fut moins favorisé au physique qu'au moral. Sa taille était au dessous de la médiocre: se traits irréguliers; ses lèvres grosses: ses yeux roux et vifs; sa voix grèle. Son maintien avait plus de dignité que de graces; sa physionomie exprimait le calme de son ame et la bonté de son cœur. A cheval, c'était un tout autre homme: il était excellent cavalier, et passionné pour la chasse au cerf.

Parallèle. S'il n'eût pas le génie de son père, il fut aussi grand guerrier. Victor, plus prompt, plus expéditif, trouvait le tèms de se délasser de ses fatigues; Charles-Emmanuel, calme, régulier, méthodique, se dévouait tout aux affaires, fuyait la dissipation, et ne se récréait qu'au sein de sa famille, le moment après le repas. Celui-la accueillait indistinctement tous ses sujets à son audience, écoutait leurs plaintes, y fesait droit: celui-ci recevait plus volontiers leurs placets, les fesait examiner à fond, et se tenait en garde contre les spécieuses allégations. Ses qualités eurent

moins d'éclat, plus de solidité. Le père fut plus décidé, plus vif, plus entreprenant: le fils plus phlegmatique, plus réfléchi, par fois irrésolu; mais toujours prudent. Victor, populaire, ennemi de l'étiquette, sortait seul, se promenait inconnu, liait conversation avec les gens du bas peuple, et faisait d'autres fois trembler, d'un regard, les grands mêmes de sa cour. Charles-Emmanuel, retiré au fond de son palais, n'y était accessible aux petits comme aux grands, qu'aux heures consacrées à ce devoir, et ne souffrait pas d'être interrompu dans ses occupations. Victor avait reçu de la nature un génie vaste, une valeur brillante, une résolution hardie; Charles-Emanuel, un esprit juste, une ame méditative, un jugement solide, un courage tranquille. Avec un caractère dissemblable, et par des moyens différens, ils ont, l'un et l'autre, agrandi leurs états, illustré leur règne, fait le bonheur de leurs peuples. *Dénina, ib.* *S.te-Croix.*

Ecoutons les historiens étrangers. « Habile politique, intrépide guerrier, Charles-Emmanuel marcha constamment sur les traces de son prédécesseur. Des actes de justice, de bonté, de respect pour la religion; une protection éclairée, accordée aux savans, et aux artistes; une administration économe Louanges des étrangers. *Art de vérif. 3.e part. v. III.*

et paternelle, signalèrent l'heureux règne de ce Prince, qui emporta dans le tombeau les regrets bien mérités de ses peuples. » Quelle gloire, pour un Souverain, de régner encore après sa mort sur le cœur de ses sujets, et d'être sûr que, dans tous les tems à venir, les peuples se féliciteront d'avoir un Roi qui lui ressemble !

Tableau de son règne.

Sismondi, et Dict. Hist. cité.

Cet illustre Prince fut l'un des plus sages qu'ait eus le Piémont. Son économie dans l'administration des finances, son éloignement du faste et des plaisir, son attention à ne pas abandonner les rênes du gouvernement à des mains subalternes, lui donnèrent le moyen de réformer bien des abus, de faire des établissemens utiles, et de rendre l'abondance à des provinces ravagées par les guerres. Tous les ordres de l'état furent sagement policés; la débauche fut proscrite, le jeu restreint et modéré. Il régnait encore de la confusion dans les diverses branches de la législation; Charles-Emmanuel III y mit de l'ordre par un code sage et judicieux* qui, en simplifiant l'administration de la justice, en abrégea les longueurs. La religion fut protégée, et les talens de ses Ministres encouragés. Beaucoup de places ecclésiastiques, données au concours, par ses ordres, devinrent le prix du savoir.

* sous le nom de *Lois et Constitutions.*

« En distribuant aux différentes parties de l'administration un degré proportionné de mouvement et de vie, Charles-Emanuel III veillait avec un zèle égal à tout ce qui pouvait maintenir l'observation des lois, l'exercice de la justice, le culte de la religion. On voit partout des monumens durables de la piété éclairée et de la solide charité de ce souverain. » Il érigea, en Piémont, les évêchés de Pignerol et de Bielle. Il fit bâtir dans la première de ces deux villes un hospice des catéchumènes, pour les Vaudois convertis. Il établit des chaires de philosophie morale et d'institutions économiques à l'université de Turin. Prompt à étouffer dans sa naissance tout ce qui pouvait porter atteinte à la tranquillité de l'église et de l'état, il assoupit aussitôt les disputes qui s'élevèrent sur l'autorité des deux puissances, et imposa silence sur les points de doctrine, non jugés par l'Eglise. *Rapp. Manuscr. de S.t-Croix.*

Peu de princes ont mérité plus de louanges, et voulurent être moins loués. Un professeur de l'université avait fait un éloquent éloge de la valeur de Charles-Emanuel III, dans un discours académique. Quelques grands de la cour s'empressèrent de le lui répéter, en applaudissant à sa calme et *Aveu naïf.*

brillante bravoure, dont ils avaient été les témoins. « Trève de flatterie, dit-il avec une rare « franchise, ce n'est pas toujours sans quel« que saisissement, que j'entendis siffler les « balles. J'avoue même qu'un jour, ayant dû « mettre pied à terre pour passer au gué une » rivière qu'à cause de la fange et des pier» res, il etait dangereux de traverser à che» val, je refusai le bras de mes officiers qui » se présentèrent pour me soutenir. Pré» textant que l'appui des paysans me rassu» rait davantage, j'eus la prudence d'éloigner » de moi mes braves généraux, afin qu'ils » ne me sentissent pas palpiter et frémir, » au moment que le feu était le plus vif » autour de nous. »

Tradition authentique.

Trait de bonté.

Nous pardonnerait-on de passer sous silence un trait qui prouve à la fois la persévérance des sujets à proroger à leur Prince leurs services gratuits, et l'attention du Roi à les renvoyer satisfaits de son accueil, quand il ne pouvait rien accorder de plus? Le baron Vignet-d'Etoles travailla dix-sept ans au ministère de l'intérieur, avec autant d'exactitude que d'intelligence, avant d'y avoir une place et un traitement. Il rédigea un mémoire à présenter à Sa Majesté: le ministre le goûta: le Roi en prit connaissance, et fit

des objections. Le Baron qui s'attendait à des expressions encourageantes et même approbatives, ne vit pas sans douleur son travail mal accueilli, et ses raisons combattues. Il se troubla, éprouva une vive émotion, fit un mouvement involontaire pour se retirer. *Tradition.* « Pourquoi ce départ? lui dit le Roi, en le » retenant avec un accent de bonté; je ne » vous ai pas congédié. Vous ne traverse- » rez pas la salle avec cet air de tristesse » et de confusion. L'on croirait à tort que » je vous ai fait des reproches. Si je n'agrée » pas vos conceptions, j'apprécie du moins » vos bons services, et je rends justice à » vos excellentes intentions. Vos travaux et » votre zèle auront sous peu leur récom- » pense. » Ce dévoué seigneur sortit de l'appartement du Roi, la joie dans le cœur.

Lorsqu'on ne craint pas d'être taxé de flatterie, on peut insister sur les éloges d'un Prince qu'on ne quitte qu'à regret. « Charles-Emanuel, dit l'abbé Sabatier de Castres, a réuni au plus haut degré le grand art de travailler au bien des peuples, sans rien retrancher de ce qu'exige l'éclat du trône. Un état de maison soutenu avec la dignité convenable à un puissant Souverain; une cour nombreuse et brillante; une belle armée,

Eloge de ce Prince.

Siècles Littéraires, v. IV.

bien tenue, bien exercée, même en tems de paix; des palais qui annoncent la magnificence; des divertissemens réglés par le goût et l'honnêteté; un peuple adorateur de son Souverain, contribuant avec joie aux frais d'une administration équitable et bien entendue: tel est le spectacle qu'offrent les états du Roi de Sardaigne: tels sont les titres qui rendent ce Prince digne d'être proposé pour modèle à tous les Souverains. »

Derniers traits de pinceau.

Pour achever ce tableau, qu'on se peigne un Souverain vivant au milieu de son peuple comme un père au milieu de sa famille; un Roi dont l'accès est libre au moindre citoyen; sa vigilance constamment appliquée à observer ce qui est susceptible d'amélioration; toutes les affaires éclairées par ses yeux; la justice pesée à la plus exacte balance; la faveur proscrite; la confiance accordée au seul mérite, les honneurs aux longs et loyaux services. Qu'on se représente un Prince vaillant et habile à la guerre, infatigable autant qu'intelligent au milieu de tous les travaux de l'administration, durant la paix: qu'on le voie d'une rare droiture de cœur, d'une sévère innocence de mœurs, d'un constant empire sur toutes les passions; simple, doux, popu-

laire, modeste, bon et compatissant. Qu'on contemple autour de lui les sciences encouragées par une sage protection, et reprimées, dans leurs écarts, avec une fermeté qui

Contemporains.

Sciences et lettres.

Savoie.

Jean Besson, curé de Chaperi, auteur de précieux *Mémoires sur l'Histoire Ecclésiastique.*

Piémont.

Jean-Baptiste Beccaria, né à Mondovi, prêtre des écoles pies, savant physicien, professeur à Rome et à Turin: il forma d'illustres élèves.

Terraneo, de Turin, auteur de l'*Adélaïde Illustrata.*

Cotta, de Tende, moine de S.t-Augustin, connu par ses poésies, sacrées et profanes.

François Arcasio, Ignace Corte, Charles Berardi, Maurice Richeri *, Caréna, Tobon, illustres professeurs de notre Université, écrivains en droit estimés.

* prêtre.

Tornielli, jésuite novarais, modèle d'éloquence sacrée.

Bertrandi, de Turin, auteur d'un excellent traité sur les *Opérations chirurgicales.* Ce fut par ses conseils que le Roi fonda l'*Ecole Vétérinaire* et celle des *Acouchemens*, où l'on forme des sages-femmes pour les provinces.

Dorati, envoyé par le Roi en Asie et en Afrique, pour s'y perfectionner dans l'*Histoire naturelle.*

Sardaigne.

Gemelli, auteur *del Rifiorimento della Sardegna.*

Cetti, naturaliste cité avec éloge par Buffon.

France. Moralistes.

Massillon qui fut pour la chaire ce qui fut Daguesseau pour le barreau.

leur épargne le tort de devenir nuisibles ; les beaux arts cultivés avec choix, et resserrés dans les bornes de la décence, et de

Dom Calmet, Hauteville, Duclos, Vauvenargues.

Poètes. Crébillon, poète tragique.

Rousseau, Jean-Baptiste, surnommé *le Lyrique*.

Racine, Louis, fils du célèbre Jean Racine.

Du-Belloi, Piron, Guimon-la-Touche, La Grange-Chancel, Houdart-la-Motte, La Chaussée, Colardeau, Desmahis, et Malfilâtre.

Le Cardinal de Polignac, auteur de l'*Anti-Lucrèce*.

Vanière, jésuite, auteur du *Prædium Rusticum*.

Publicistes. Montesquieu dont tous les ouvrages ne sont pas autant à recommander à la jeunesse que celui qui a pour titre *Grandeur et Décadence des Romains*.

Historiens. Fabre, faible continuateur de l'Histoire Ecclésiastique de Fleuri; Bonaventure Racine, janséniste.

Les jésuites Brumoi et Charlevoix; le premier pour l'*Histoire de l'Eglise Gallicane ;* le second pour l'*Histoire du Paraguai et du Japon.*

Rollin, Crévier, Le Beau pour les *Histoires Ancienne*, *Romaine* et du *Bas-Empire*.

Velly, Villaret, Hénault pour l'*Histoire de France*.

La Martinière, auteur d'un *Dictionnaire Historique*.

Pluche, ami de la jeunesse, auteur du *Spectacle de la Nature*.

Antoine Maur commença le grand ouvrage de l'*Art de vérifier les dates*.

Mathématiciens et Astronomes. La Condamine, Bouguer, Godin et Jussieu qui mesurèrent un degré de méridien sous l'équateur.

Maupertius, Camus, Clairaut, Le-Monnier le

l'utilité ; la religion surtout florissante, respectée dans la conduite du Monarque, et soutenue par les exemples de sa solide piété.

mesurèrent sous le cercle polaire, en Laponie. La Caille, mathématicien. Nollet, Réaumur, physiciens. Physiciens.

Fontenelle, Thomas, La Baumelle, Lenglet, Girard, Dumarsais, Condillac, Mably; Le-Sage, romancier estimé; Bitaubé; Nonotte, réfutateur de Voltaire. Philologues, Littérateurs, etc.

Pothier, jurisconsulte. Le Chev. Folard, surnommé le *Végèce Moderne*.

Danville, Chandler, Anson, Delisle étendent les limites de la géographie. Géographes.

Forteguerri, Zampieri, Conti (Antonio), Manfredi. Jean-Pierre Zanotti, de Bologne; Scipion Maffei, de Vérone, poètes et prosateurs estimés. Italie. Poètes.

Charles-Innocent Frugoni, Jean-Baptiste Richieri, le jésuite Granelli, poètes génois, estimés.

Apostolo Zeno, Jean-Baptiste Fagiuoli, Charles-Constance Rabbi, Joseph-Antoine Sassi, Jérôme Tagliazucchi, Salvino Salvini, le jésuite Pompée Venturi, Angelo Querini, Salvator Corticelli, François Algarotti, Jean-Marie Mazzuchelli, Edouard Corsini, Antoine Volpi, Jacques Facciolati, Jean-Dominique Mansi. Corticelli, célèbre grammairien. Rabbi, auteur de synonimes. Littérateurs.

Bassani, jésuite; Paoli de Luques. Orateurs.

Orsi, auteur d'une *Histoire Ecclésiastique* diffuse. Historiens.

Muratori, auteur des *Annali d'Italia*, etc.

Pierre Giannone, historien, et célèbre juriscons.

Les étrangers demanderont quel est ce nouveau Salomon; nos voisins s'écrieront: *c'est notre bon Henri IV;* nous dirons avec des sentimens d'admiration, d'amour et de re-

François Gori, antiquaire.

Castruccio Buonamici, historien latin.

Angleterre. Pope, Thomson, Young, célèbres poètes; Gay, fabuliste.

Hume, historien d'un grand talent, mais à principes dangereux.

Sterne, philosophe original; Swift, auteur de Gulliver.

Sherlock, orateur chrétien.

Pays-Bas. S'Gravesande, habile physicien, et mathématicien.

Musschenbroeck, médecin et physicien célèbre.

Boerhaave, surnommé l'*Esculape moderne.*

Allemagne. Wolff, célèbre philosophe dont les écrits ne sont pas tous orthodoxes.

Heinecius, savant jurisconsulte.

Russie. Lomonosoff, poète célèbre.

Sumorokof, fondateur du théâtre russe.

Beaux arts. Le Comte Bénoît Alfieri, architecte distingué.

Piémont. Charles Vanloo, né à Nice, reçu à l'académie royale de Turin, professeur de peinture à Rome.

Les frères Collins, Bernero, sculpteurs qui se sont fait un nom.

Italie. Pergolèse, immortel compositeur en musique.

Servandoni, célèbre architecte, établi à Paris.

France. Vaucanson, célèbre mécanicien, donne son automate flûteur.

Rameau, surnommé le *Newton de l'harmonie.*

connaissance, c'est trait pour trait, notre excellent CHARLES-EMMANUEL III, si digne d'être surnommé LE-SAGE.

Evénemens.

A l'extinction des Farnèses, les duchés de Parme et de Plaisance passent à un Bourbon d'Espagne. 1731.

Les Européens, chassés de la Chine, ne sont reçus qu'à Macao. 1734.

Gaston, dernier des Médicis, meurt; la Toscane passe à François de Lorraine. 1737.

Découverte du platine dans l'Amérique espagnole. 1741.

Découverte de la bouteille de Leyde, ou de la commotion électrique. 1746.

Euler découvre les lunettes acromatiques, et Bouguer l'éliomètre, ou astromètre. 1747.

Découverte des gaz, préparée par Van-Helmont, Bayle, Hales; provoquée depuis par Black, le C.te de Saluces, Berthollet, etc. 1750.

Franklin prouve l'identité du feu électrique et de l'éclair; il invente les paratonnerres. 1757.

Tobie Mayer invente des ligues géométriques pour résoudre tous les problèmes de géométrie. 1762.

Voyages du marin français Bougainville, et des marins anglais Byron, Wallis, Carteret et Cook, pour faire des découvertes au Nord et au Sud. 1768.

Etonnans progrès de la chimie par Lavoisier, Fourcroy, Monge, Fontana, Volta, Dandolo, Humboldt, etc. 1770.

L'inoculation est admise en France. Guiton-Morveau trouve le moyen de désinfecter l'air. 1773.





F. Cerino dis.

VICTOR AMÉDÉE III



M. A FERD. INF. D'ESPAGNE

VICTOR-AMÉDÉE III,

Né à Turin, le 26 juin 1726.

3.me Roi, fils de Charles-Emmanuel III.

A l'avénement au trône de Victor-Amédée III, l'Europe jouissait d'une paix profonde, et qui paraissait assise sur de solides bases. Le souvenir glorieux de son père imprimait au dehors une juste considération. Une amélioration sensible dans toutes les branches du service, une administration à la fois

Heureux présages.

Marie-Antoinette-Ferdinande Bourbon,
Infante d'Espagne.

Mariage 31 mai 1751.

Le mariage de Victor-Amédée III avec l'Infante Marie-Antoinette-Ferdinande, fille de Philippe V *, fut célébré dans l'église collégiale d'Oulx *, où le royal époux, alors âgé de vingt-quatre ans, attendait cette Princesse qui, ayant traversé les Pyrénées, arriva par la Provence et le Mont-Genèvre.

* et d'Elisabeth Farnèse, sa 2.de femme.
* supprimée en 1799.

Outre les liens du sang, il existait un traité d'alliance offensive et défensive entre les cours de Madrid et de Turin, pour leurs intérêts politiques en Italie. L'Angleterre était la constante alliée de la Maison de Savoie qui a toujours trouvé dans le cabinet de Londres l'appui le plus solide pour maintenir l'équilibre dans la Péninsule. Traités d'alliance.

Les autres puissances de l'Europe entretenaient avec la cour de Turin des relations amicales. Les vertus, l'esprit, les qualités de Victor-Amédée semblaient offrir une garantie certaine que ces relations bienveillantes ne seraient pas altérées. Formé à l'école de son

2. Marie-Thérèse, mariée au Comte d'Artois*, actuellement Roi de France, mère du Duc de Berri et du Duc d'Angoulême, Dauphin de France, morte en 1805. *en 1773.

3. Marie-Anne-Caroline-Gabrielle, mariée au Duc de Chablais*, son oncle paternel, morte en 1824. *en 1775.

4. Charlotte-Marie-Antoinette-Adélaïde, mariée au Prince Clément-Antoine de Saxe*, frère aîné du Roi de Saxe, morte de la petite-vérole*. *en 1781. *en 1782.

La Reine Antoinette-Ferdinande mourut au château de Moncalier, le 19 septembre 1785, et fut portée à Supergue, où sont les tombeaux de la famille. Le Roi, son mari, fit lui-même son épitaphe, dernier témoignage de sa vive affection pour elle. *De Costa.*

père, investi de la puissance à l'âge de quarante-sept ans, jamais aurore plus brillante ne s'était levée sur le Piémont. Cependant des circonstances, des événemens, presque tous indépendans de sa volonté, devaient allumer auprès de lui un vaste incendie; et cet embrasement devait envahir ses propres états. Il était destiné à se trouver dans une position si délicate, si extraordinaire, que toute prudence humaine devenait insuffisante pour en sortir avec sûreté: tant il est vrai que les événemens, amenés par la Providence, luttent quelquefois victorieusement contre des vertus et des talens que le ciel réserve aux plus rudes épreuves.

Craintes des clairvoyants.

Aussi toutes ces apparences prospères étaient loin de rassurer les amis clairvoyans de l'autel et du trône; mais leurs prédictions eurent le sort des oracles de Cassandre. Ils parlèrent, et leur voix se perdit dans le vague des passions du moment. Ils annonçaient que le prétendu siècle des lumières finirait par une époque de troubles, de bouleversemens, de guerres et de despotisme. Comment ne pas se livrer à cette crainte, « en voyant les progrès de l'impiété, et les succès d'une philosophie désorganisatrice qui s'emparait de l'homme au berceau, di-

Ferrand, Esp. de l'Hist. IV.

rigeait son éducation, s'efforçait de réduire les principes les plus sacrés de la morale et de la religion à de vieux préjugés dont il fallait affranchir l'humanité, fesait pénétrer ses doctrines empoisonnées dans tous les pays, dans toutes les classes et jusque sur les trônes? »

Système d'éducation.

Prévenu contre tout ce qui portait atteinte aux maximes de nos pères, le sage Charles-Emanuel reconnut d'abord le danger et le vice des méthodes nouvelles pour l'éducation. Il ne se laissa pas séduire par des systêmes d'innovation qui, cachant leurs poisons subtils, sous les apparences de l'accroissement des lumières, conduisait à la destruction de tous les principes religieux et moraux, ainsi qu'à la subversion de l'ordre social. Père éclairé, roi prévoyant, il choisit pour ses fils des Mentors capables de les former à une solide piété, en même tems qu'ils leur feraient parcourir un brillant cours d'études.

Gouverneur et précepteur.

Le jeune Duc de Savoie, son fils aîné, donnait les plus grandes espérances par la vivacité de son esprit et sa facilité à tout apprendre. Il reçut pour Gouverneur le Marquis Solar de Breil * et pour Précepteur le Marquis Vicardel de Fleuri *, aussi dignes

* des plus illustres familles astesanes.

* d'une famille picarde eteinte.

de la confiance de leur Souverain par leurs talens, leurs connaissances que par leurs vertus. Le Marquis de Fleuri, pendant son séjour à Londres, avait contracté une liaison particulière avec le célèbre Newton qui honorait son caractère et estimait son savoir. Le royal élève fit de rapides progrès entre les mains de ces instituteurs, habiles à développer ses heureuses dispositions. Cependant ils n'ont pu échapper au blâme de n'avoir pas assez combattu, dans le jeune Prince, trop de défiance dans ses lumières, trop d'abnégation de sa propre volonté, et un fonds inépuisable de générosité. Il en résulta de l'incertitude et de l'embarras, surtout à l'époque de la guerre; mais pouvait-on prévoir alors qu'il aurait à tenir les rênes de l'état dans les tems les plus difficiles, et à soutenir la guerre la plus ruineuse?

Cours d'études. Le célèbre Nollet fut aussi appelé, de Paris, pour donner au Duc de Savoie des leçons de physique. Le commandeur Bertola, chef du corp-royal du génie et des fortifications, acheva de le former aux mathématiques et à l'architecture militaire. Il ne fit pas moins de progrès dans la littérature et les arts. Le plan d'études qu'on avait suivi, et sur lequel on avait consulté

les personnages les plus distingués par leurs lumières et leur expérience, avait été universellement approuvé. Le succès fut si heureux, dit Dénina, que l'immortelle Marie-Thérèse voulut connaître ce cours d'études pour en faire usage dans l'éducation de son fils aîné, qui fut depuis Joseph II. *Ital. Occid. liv. XVIII.*

Charles-Emmanuel qui, tout aux affaires, avait peu cultivé les sciences, était un faible juge des progrès de son fils aîné dans les études; mais il n'en était que plus capable de porter un jugement solide sur les qualités qu'il désirait dans son successeur au trône. Le voyant pencher, par extrême bonté d'ame, à être trop facile, trop indulgent, trop généreux, il lui représentait combien cette tendance pourrait dégénérer en faiblesse, et devenir funeste dans un Prince qui a besoin de fermeté, de sévérité même, pour qu'on n'abuse pas de son bon cœur. Sollicitude paternelle.

Aux précieuses qualités qu'il avait reçues de la nature, Victor-Amédée réunit autant d'instruction et de lumières, que puissent en recevoir la plupart des princes appelés à régner. L'éducation développa en lui un caractère heureux, un esprit sage, et tous les sentimens d'une ame noble et bienfe- Ses qualités acquises.

sante. C'était une douce jouissance pour lui d'être le dépositaire des peines d'autrui, l'appui des malheureux, le canal des graces.

Ses occupations

Ami de la belle littérature, il cherchait un délassement dans ses études favorites, se plaisait à converser avec ceux qui se distinguaient dans les sciences et les lettres, les recevait avec une affabilité qui lui était naturelle, et leur accordait un libre accès dans ses appartemens. C'est ainsi que retenu dans les bornes étroites de la soumission filiale, sous un père qui semblait jaloux de son autorité, Victor se tenait respectueusement éloigné de l'administration des affaires. Obéissant toujours, s'instruisant sans-cesse, il amassait en silence les connaissances qu'il prévoyait devoir lui être utiles, sans marquer le desir impatient d'en faire usage. Il fesait ses délices de ses devoirs d'époux, de père, de fils, et de frère.

Son ardeur martiale.

Mém. Hist.

La science militaire et tout cequi la concerne ayant été un des principaux objets des études de Victor-Amédée et de ses lectures, on ne fut pas étonné de voir en lui un goût prononcé pour la vie militaire, et cette valeur qu'ont toujours fait briller dans les combats les princes de son sang. Il n'avait que dix-huit ans, lorsqu'il obtint de

prendre une part active à la guerre de la succession d'Autriche. Il donna, sous les yeux de son père, des preuves de bravoure, aux journées de Coni et de Bassignana. Généreux, vaillant, affable, modeste, il était l'idole des soldats.

Son mariage, 1751. *S.te-Croix.*

Un des articles secrets du traité d'Aix-la-Chapelle stipula le mariage de Victor-Amédée III avec l'infante Marie-Antoinette-Ferdinande, et cette union qui fut un des fruits de la paix, fut encore pour les époux un gage de bonheur. La tendresse que cette vertueuse Infante conçut pour le Prince auquel son sort fut uni, porta jusqu'au tombeau le caractère d'une vive passion à laquelle l'amour maternel même parut subordonné. Cette tendresse conjugale qui fut réciproque, fit de leur union le modèle des hymens.

Qualités de la Reine.

Après avoir obtenu sans peine, sur le cœur de son mari, un empire qu'elle sut conserver toute sa vie, jamais cette Princesse ne s'en prévalut dans la conduite des affaires; jamais elle ne désira une influence sensible. Charitable par religion, ainsi que par sentiment, plus affable par devoir que par caractère, ayant des principes de piété sévères, un maintien grave, un ton impo-

sant, elle inspira l'estime, le respect, une sorte de vénération même. Sortant d'une cour où refluait l'or des Deux-Indes, il n'est pas étonnant qu'elle ait d'abord aimé l'éclat. Mais ensuite, ennemie du luxe, elle a tellement banni de sa cour les recherches de la parure, que les dames, attachées à son service, ne se distinguèrent plus, pour lui plaire, que par la modestie et la simplicité.

Son règne, 1773.

Les premiers pas de Victor-Amédée dans la pénible carrière de gouverner les peuples ne furent pas les moins épineux. Le parti philosophique redoublait ses efforts pour porter les derniers coups à la Société de Jésus, regardée comme la milice la plus dévouée au Saint-Siège. Nous avons vu Charles-Emanuel étranger à la guerre mortelle alors déclarée à ce corps religieux que le Portugal et l'Espagne avaient expulsé, et que la France venait de séculariser. Les trois fameux Ministres qui dirigeaient despotiquement les cours de Lisbonne, de Madrid et de Paris, Pombal, Aranda * Choiseul, fesaient mouvoir tous les ressorts pour en obtenir la suppression.

* Abarca de Boléa, Comte.

Leur suppression.

En vain l'on répète qu'on ne peut sans injustice refuser aux laborieux enfans de S.t-Ignace de Loyola la gloire d'avoir rendu

d'éminens services au corps social, sous les rapports de la foi, de la morale et de l'enseignement. En vain l'on représente que la Compagnie de Jésus, aussi savante, qu'irréprochable dans les moeurs, est la plus nécessaire de toutes pour arrêter les progrès alarmans de l'incrédulité qui se pare du nom de Philosophie. En vain l'on dit aux Souverains que l'autorité royale a tout à craindre, s'ils sacrifient les Jésuites dont la doctrine ne tend qu'à consolider les droits de l'autel et du trône, les principales cours de l'Europe, mues (sans trop s'en douter) par la secte philosophique, s'obstinent à demander l'abolition de cette société religieuse. Clément XIV, cédant à leurs instances, en prononce l'arrêt. A cette nouvelle, les Coryphées de la conjuration, tramée contre l'église et la monarchie, s'écrient avec une joie infernale: *notre revolution est faite*. Août, 1773.

Emploi de leurs biens.

Victor-Amédée III qui n'avait ni pris leur défense comme son père, ni provoqué leur ruine, comme Louis XV, obtempéra lentement au bref pontifical, et honora les Jésuites de ses regrets. Ayant assigné d'honnêtes pensions tant aux étrangers qui se trouvaient dans ses états, qu'aux indigè-



nes, il leur permit d'en jouir en communauté, et assigna des pensions de retraite à ceux qui, par goût, ou pour d'autres considérations, voulaient finir leur jours dans ce genre de vie. S'il employa leurs propriétés au profit de l'état, il constitua sur le trésor royal un revenu équivalent, en faveur de l'église et de l'université. Cette assignation qui prouve son respect pour les biens ecclésiastiques, était équitable; parceque les richesses de la corporation supprimée provenaient également de ses travaux pour l'église et pour les colléges.

Quelques changemens.

Les premières années du règne de Victor-Amédée, pacifiques et calmes, n'offrent que des essais d'amélioration et quelques changemens dont il n'eut pas toujours lieu de s'applaudir. Ses premiers choix de ministres ne furent pas d'abord tous heureux. On le vit avec joie confirmer dans sa dignité de Grand-Chancelier le Comte Caissotti qui joignait les plus grands talens au discernement le plus juste, et qui connaissait aussi bien le caractère de sa nation, que les intérêts de son pays.

Système militaire.

Les principales modifications qu'essaya le nouveau Roi, eurent lieu dans le système militaire, l'objet constant de ses com-

plaisances. Après vingt ans de paix, la tactique stationnaire de l'armée piémontaise, ses mouvemens stratégiques n'étaient plus en harmonie avec les habitudes, la discipline et la tenue du jour. Victor mit en exécution divers plans qu'il avait formés. Il avait entretenu précédemment une correspondance particulière avec Frédéric II qui reçut pour la première fois un ministre diplomatique à Berlin, et en envoya un à Turin. Dès-lors Victor adopta, dans l'organisation de son armée, les usages, les formes, et les institutions militaires de la Prusse, qui fesaient l'admiration de l'Europe. Cette réforme lui ayant laissé beaucoup à désirer, il y fit, treize ans plus tard, de nouvelles modifications, étrangères à notre objet. en 1786.

L'anxiété momentanément occasionnée par ces divers essais, par plusieurs mutations, par quelques remplacemens, cessa, quand les Comtes de Perron, et Coconito de Montiglio furent appelés aux ministères de la Guerre et des Affaires-étrangères. La joie et la confiance redoublèrent lorsqu'on vit le Roi, essentiellement occupé du bien de ses sujets, « marquer les premiers jours de son règne par des lois sages et utiles, en faveur du commerce et de l'agriculture; Lois et travaux. *Art de vérif.*

prendre d'opportunes mesures pour employer utilement les bras des mendians, livrés à la paresse; rendre plus commodes et plus sûres les routes des communication avec la France par le col de Tende et par le Mont-Cénis; fonder la ville de Carouge sur les confins de la République de Genève, pour vivifier cette frontière; achever les travaux du port de Nice, lui assurer ses franchises, donner une plus grande extension à cette ville maritime, en doubler la population. » « Fonder ainsi, aux deux extrémités de sés états deux colonies florissantes était un dessein qui flattait particulièrement l'amour propre de ce Prince. »

De Costa.

Mariage du Prince, 1775.

Depuis que le château royal de Chambéry avait été incendié, et ravagé par les guerres, on le laissait dans un état d'abandon et de ruine. Victor vendit* l'hôtel des Célestins de Lyon, ancienne propriété de sa famille, pour relever le palais de sa capitale, en Savoie, bien déchu de sa première magnificence. Il s'y rendit avec la Reine et toute la cour, à l'occasion du mariage de son fils aîné avec la princesse Clotilde de France, sœur de Louis XVI. Des fêtes splendides attendaient la jeune épouse: elles furent embellies par la joie franche et

* 2 millions.

Grillet.

l'ardent enthousiasme des habitans de la Savoie, heureux de posséder au milieu d'eux leur Souverain chéri. En visitant l'antique patrimoine de sa famille, Victor entendit retentir autour de lui les bénédictions des peuples, et son cœur paternel en fut vivement ému.

Etonné des grandes dépenses que fesait alors, pour briller à la cour, la noblesse savoisienne qui, en général, ne passait pas pour opulente, le Roi lui en témoignait sa reconnaissance: *Sire*, dit un courtisan, *Vos gentilshommes de Savoie ne font que ce-qu'ils doivent*. *Mais*, repartit le Roi, *ils doivent peut-être cequ'ils font, et j'en sens d'autant plus le prix.* Belle repartie.

Voyant ses enfans unis de triples nœuds avec la famille royale des Bourbons, cet excellent père en exprima sa joie, en répétant avec complaisance aux Grands de la cour de Versailles ces paroles d'un cœur aimant et satisfait: *Nous voilà Français au moins pour trois générations.* Triples liens avec la France. *S te-Croix.*

Victor-Amédée laissa donc en Savoie gravé dans tous les cœurs le doux souvenir de sa bonté, de son esprit, de son affabilité. Il y conquit l'amour de ses sujets: des concerts de louanges, de bénédictions Vagues murmures.

l'accompagnèrent au milieu de cette loyale population. Quelques voix discordantes troublèrent toutefois cette harmonie. L'audacieuse censure des actes du gouvernement était dès-lors un des signes avant-coureurs de la révolution. Les uns voyaient avec peine le Roi se jeter sans réserve dans les bras d'une puissance qui avait plus d'une fois mis

Sismondi. sa maison au bord du précipice; d'autres regrettaient les sommes consacrées à Carouge et à Nice. Au premier signal de guerre, disait-on, cequ'on y sème, sera moisonné par d'autres mains. Aux yeux des économistes, les dépenses qui ne s'accordaient pas avec leurs théories, étaient taxées de profusions et accompagnées de sombres présages.

Traits honorables.

A ces vagues murmures, à ces conjectures sinistres l'historien oppose des faits hono-

Biogr. Univ. rables. « Victor Amédée n'avait fait peser sur son peuple aucun nouvel impôt: ses billets circulaient au pair, même en Savoie où leur cours n'était pas obligatoire. On les prenait encore pour comptant, à Lyon qui tirait du Piémont les soies nécessaires à ses manufactures. Le crédit du Gouvernement Sarde était resté intact. Jamais l'agriculture et le commerce n'avaient développé autant d'activité au delà et en deça des monts. Ce

ne furent donc pas les fautes de Victor-Amédée qui ébranlèrent son trône; mais une commotion étrangère qu'il ne lui était guère possible de prévoir, ni de conjurer».

Nous avons souvent vu nos princes choisis pour arbitres par les souverains: Victor-Amédée III reçut à diverses époques cette honorable marque de confiance. «Léopold, Grand Duc de Toscane, et la république de Gênes s'adressèrent à lui dans une contestation élevée au sujet des limites des deux états. La décision des Commissaires, choisis par le Roi, en cette circonstance, fut trouvée si équitable que, deux ans après, ce même prince et l'Infant d'Espagne Duc de Parme ayant une affaire de même nature, firent connaître leur résolution de se soumettre également à l'arbitrage du monarque, leur voisin ». Victor pris pour arbitre, 1777. *Art de vérif.*

Son intervention pour pacifier Genève lui attira une plus grande gloire encore. Vingt-huit ans s'etaient écoulés depuis que Charles Emmanuel III avait renoncé aux droits que sa famille avait si long tems fait valoir sur cette ville, quand Victor, son fils, fut invité par la cour de Versailles à s'entendre avec elle et le Sénat de Berne, pour mettre un terme aux troubles qui, depuis Troubles de Genève, 1782.

bien des années, agitaient cette petite république. Dans une dernière insurrection, les nouvelles doctrines de Iean-Iacques Rousseau avaient fait prévaloir le parti démocratique.

Sage conduite de Victor.

Le Monarque Sarde inclinait à soutenir le Sénat et le conseil des Deux-Cents qui, depuis le commencement du siècle, gouvernaient Genève; mais il avait des mesures à prendre, d'un côté, avec la France qui apportait le plus vif intérêt à la constitution préexistante; et de l'autre, avec l'Angleterre qui contrariait les vues de Versailles, en ennemie courroucée; depuis que les Français protégeaient ouvertement la cause des Américains, armés pour conquérir leur indépendance. Vingt-deux compagnies Piémontaises, commandées par le comte de La-Marmora, s'unirent aux troupes que Louis XVI envoya, sous les ordres du marquis de Jaucourt, et à celles que fournit Berne, sous la conduite du général Steiger.

Genève pacifiée.

Ces troupes qui n'avaient rien d' hostile, se conduisirent avec la plus grande circonspection pour amener les Genevois à des conditions conciliatrices. Elles eurent en effet le bonheur d'obtenir ce résultat, sans



CHARLES FÉLIX







MARIE CHRISTINE DE BOURBON

Infante des deux Siciles.

effusion de sang. Genève ouvrit ses portes; l'indépendance de cette république démocratique fut proclamée ; l'occupation de la ville n'eut lieu, qu'autant qu'elle était indispensable pour le maintien de la paix et de l'ordre ; les principaux factieux s'éloignèrent; les coalisés observèrent la plus exacte discipline. L'acte de garantie fut signé par les trois puissances. La nouvelle constitution investissait les magistrats des plus amples pouvoirs. 12 novembre 1782.

« Tandis que le général français prenait l'attitude d'un vainqueur, le général piémontais ne cherchait, par ses procédés et par son humanité, qu'à détruire les préjugés nationaux, que les Genevois conservaient contre les successeurs des anciens Ducs de Savoie. Du reste, il déploya une grande magnificence, en qualité de représentant d'un monarque désireux de voir son ministre plénipotentiaire regardé, de fait, comme le chef de la triple médiation. Graces au Comte de La-Marmora (1), les troupes, *Art de vérif.* *Dénina, It. Occ.*

(1) Genève lui donna deux canons, pris à Charles-Emmanuel I. Le Comte de La-Marmora ne les accepta que pour les rendre au Roi. Il avait été ambassadeur à Paris, et vice-Roi de Sardaigne avec un égal succès.

placées sous ses ordres, ne méritèrent et n'obtinrent que des éloges, des Genevois même dont le parti venait de succomber ! »

Hostilités des Génois.

1790.

Ce genre de service que Victor savait si bien rendre, il eut, quelques années plus tard, la sagesse de l'accepter. Les Génois l'avaient offensé par des actes hostiles sur son territoire. Il s'agissait même de jurisdiction violée. Des troupes étaient de part et d'autre en marche, pour repousser la force par la force ; la guerre allait s'allumer ; la France s'interposa : un traité dont les bases furent réglées à Paris, réconcilia le Roi de Sardaigne avec la république de Gènes.

Visite du Czar, 1782.

A l'époque de la pacification de Genève, Victor-Amédée reçut, à Turin, le Grand-Duc et la Grand Duchesse de Russie qui venaient visiter l'Italie, après avoir parcouru la France. Le Roi, la Reine et les princes leurs fils, accueillirent ces augustes voyageurs avec les plus grands témoignages d'affection. *Victor Amédée se félicita d'avoir acquis dans le prince héréditaire de Russie un bon ami.* Il était loin de penser que, dix-huit ans après, cette visite de Paul Petrowits, ce prince du Nord enverrait le plus illustre de ses généraux, * à la tête d'une formidable armée, délivrer Turin du joug étranger.

Expression du Roi.

ibid. et Dénina.

* Suwarof.

Nous avons vu Victor adonné aux études, dès sa jeunesse, et l'ami des savans, quand il n'était encore que Prince de Piémont. Dès 1757, il avait conçu le projet d'ériger en académie des sciences une société particulière de savans qui, sous sa protection, s'était d'avance acquis de la célébrité. Il le réalisa, la dixième année de son règne; et en signant le diplôme de ce royal établissement, il lui assigna les revenus qui devaient en soutenir l'éclat. Le Cardinal Gerdil, les comtes Ange de Saluces * et Morozzo, l'abbé Valperga de Caluso, le célébre La-Grange en furent les promoteurs, ou les premiers ornemens. Le Chevalier Nicolis de Robilant, Cigna, Allioni en augmentèrent la gloire par leur travaux.

Académie des sciences, 1783.

* Comte de Menusiglio.

L'existence de la royale société d'agriculture date de la même époque, ainsi que le rétablissement de l'académie de peinture et de sculpture qui, fondée depuis un siècle, s'était vue obligée de suspendre ses travaux.

Société d'agriculture.

Académie de peinture, et sculpture.

Aprés avoir jeté un rapide coup d'œil sur les principaux événemens qui ont signalé les années pacifiques du règne de Victor-Amédée III, nous arrivons à cette trop fameuse époque de troubles, de révolutions et de guerres qui ont, durant le cours de

Epoque de la révolution.

Koch, IX période.

trente ans, bouleversé nos contrées. « On vit alors l'Europe entière changer de face, le système qui dirigeait la politique des états, renversé jusques dans ses fondemens, couvrir de ses ruines des royaumes et des nations entières. On vit un peuple qui donnait l'exemple d'un attachement sans bornes à ses souverains, livré à un fanatisme aveugle, détruire ce que la prévoyance des siècles avait édifié, fouler aux pieds la religion et la morale, abattre le trône d'une dynastie chérie, souiller ses mains du sang le plus pur et le plus innocent, honorer le vice à la place de la vertu, confondre l'anarchie, ou le despotisme, avec le gouvernement et une sage liberté. »

Arrivée des émigrés.

Les premiers excès de la révolution ayant obligé les Princes français, les nobles et les prélats les plus distingués, à quitter leur patrie pour mettre à l'abri des fureurs populaires leurs têtes menacées, le Comte, et la Comtesse d'Artois vinrent, avec leurs enfans, * chercher un asile à Turin, auprès du Roi, leur père. Une foule d'émigrés arrivèrent à leur suite; beaucoup d'autres se fixèrent à Nice et à Chambéry. Ils pressaient Victor-Amédée de prendre les armes pour arrêter la contagion qui exerçait de si ter-

*Ducs d'Angoulême et de Berri.

ribles ravages dans le royaume des Bourbons; mais il hésitait à se prononcer. *Art de vérif.*

Le gouvernement, à la fois paternel et militaire, dont Turin était le chef-lieu, semblait garantir les états Sardes de la propagation des principes révolutionnaires; cependant le parti démocratique, enhardi par les progrès qu'il obtenait en France, redoublait d'efforts pour se créer des partisans au dehors. Des émissaires français parcouraient l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie, excitant les peuples à la révolte, au nom d'une liberté, parée alors de mille prestiges aux yeux des peuples non encore désabusés.

Emissaires de la révolution.

1791.

Botta, liv. II.

Dès le printems de 1791, l'influence des démocrates français se fit sentir à Chambéry. Un mouvement populaire y fut excité; la cocarde blanche des émigrés y fut insultée, mais la fermeté du Chevalier de Perron, Gouverneur de cette ville bien secondé par la cavalerie à ses ordres, dissipa l'attroupement. Les chefs furent saisis et punis.

Emeute à Chambéry.

Art de vérif.

Tout en autorisant les mesures de rigueur que les circonstances des tems rendaient nécessaires, sur quelques points de ses états, Victor-Amédée conservait, comme Louis XVI, dans sa conduite politique, la modération qui fesait la base de son carac-

Douceur du gouvernement.

tère. Les Princes de la Maison de Savoie dont la sollicitude paternelle s'était toujours étendue sur l'éducation de la jeunesse, s'occupaient, depuis plusieurs siècles, à encourager les études. Ce fut dans un but si louable, que des privilèges furent accordés successivement aux élèves de l''université de Turin. Plus tard, l'esprit novateur s'empara de ces diverses concessions. En égarant la jeunesse, on ouvrit la porte à des désordres publics, à des prétentions dangereuses. Les remèdes que le Gouvernement s'efforçait d'apporter à ce mal, loin d'être reçus avec docilité, rencontraient souvent de la résistance. La jeunesse, jalouse de ses droits abusifs, avait plus d'une fois osé tirer l'épée contre la troupe qui fesait respecter les ordonnances royales.

Emeute à Turin. Un de ces actes audacieux se renouvela quelque tems avant la fuite de l'infortuné Louis XVI. L'essor effrayant que prenait en France la faction révolutionnaire que rien n'arrêtait dans la carrière du crime, rendait chez nous le gouvernement attentif sur les mouvemens insurrectionnels qu'excitaient les étudians. Le Ministre de l'Intérieur * et le Comte de Salmour, Gouverneur de Turin, alarmés du caractère sérieux que les circonstances des

*Comte Granéri

tems donnaient à cet essai de révolte, crurent qu'il était urgent d'y opposer avec énergie la force armée. Le Roi, confiant et rassuré, recommanda toutesfois tant de ménagemens aux troupes, que cette jeunesse, enhardie par les égards même qu'on avait pour elle, fut trop faiblement réprimée. On avait cependant sous les yeux l'exemple des suites funestes qu'avait eues, à Paris, une intempestive indulgence. *Dénina, XIX.*

Une dangereuse fermentation régnait alors assez généralement dans la plupart des jeunes têtes. On ne connaissait pas encore les fruits du système de liberté, proclamé par la France. Des émeutes se succédèrent à Montmélian, à Thonon, ailleurs. Le péril imminent demandait de fortes mesures. Le Gouvernement Sarde s'en expliqua ouvertement avec les Ambassadeurs et les Ministres des puissances italiennes. « L'incendie » leur dit-on, s'approche de la Savoie et » menace le Piémont. Si l'on n'étouffe ces » premières étincelles, il est impossible de » calculer les malheurs qui planent sur nos » têtes. Les puissances d'Italie doivent se » hâter de conclure une ligue, tendante à » déjouer les artifices des émissaires fran» çais, à maintenir le repos général, à seu- **Communication aux ministres étrangers,** *Botta*, ibid. *Dénina.*

» tr'aider de leurs armées et de leurs ri-
» chesses, partout où quelque trouble viendrait à éclater. »

Désintéressement du Roi.

Cette sage communication resta sans effet. Le Pape Pie VI, d'une caractère conciliant, pacifique, se regardant come le père de tous les chrétiens, se refusait à l'idée même d'armer contre des enfans égarés. C'était au ciel qu'il s'adressait pour éclairer les peuples, pour les ramener aux croyances religieuses, au respect pour l'autorité légitime, et à l'obéissance aux lois. Les Princes regardaient le danger comme éloigné. Les républiques persistèrent dans la résolution de garder une exacte neutralité. Des congrès se tinrent à Pavie, a Mantoue: on y discuta les articles de la coalition qui fut ensuite formée à Pilnitz *. Toutes les Puissances y envoyèrent leurs Ministres plénipotentiaires, à l'exception du Roi de Sardaigne. Le cabinet d'Autriche qui comptait sur des victoires aisées, se montrait difficile dans ses négociations d'alliance avec la cour de Turin. Les sentimens que Victor-Amédée III, nourrissait dans son cœur pour les Bourbons, étaient trop désintéressés, pour qu'il prît part à un traité dont le morcellement de la France fesait la base.

* à trois lieues de Dresde.

Dénina, It. Occ.

La faction démocratique, dominante à Paris, s'agitait de son côté, pour former aussi une ligue capable de résister aux puissances coalisées. Promesses, prières, menaces, tout fut mis en œuvre pour obtenir des princes et des républiques de la Péninsule, ou un traité d'alliance, ou du moins l'assurance de la neutralité.

C'est surtout le Roi de Sardaigne, le gardien des Alpes, que le Français désiraient de gagner. Le Comte de Sémonville, leur Agent plénipotentiaire à Gènes, fut chargé d'aller lui offrir les conquêtes qu'on ferait, en Italie, sur la maison d'Autriche, s'il unissait ses forces à celles de la France. Ce Ministre, un des hommes auxquels on accordait le plus d'esprit, partit de Gènes pour se rendre à Turin, sans demander l'assentiment de Victor-Amédée, avant de se présenter au nom de la France. Cet oubli des formes fut signalé comme un tort qui tenait à l'esprit d'innovation, et fut peut-être peint sous des couleurs chargées. Des ordres furent donnés pour ajourner son admission. Cet agent diplomatique apprit, à Alexandrie, qu'il avait manqué aux usages. Le Comte Solar, Gouverneur de cette ville, chargé de l'éconduire, employa toutes les

Sémonville à Alexandrie, 19 avril.

Botta, liv. I.

Art de vérif.

formes de la politesse, pour s'aquiter d'une commision si délicate. Cette interdiction d'un Ambassadeur fut néanmoins regardée comme un affront national, et le gouvernement Français ne vit dès-lors qu'un ennemi de plus dans le Roi de Sardaigne.

Préparatifs de guerre.

Il fallut donc se préparer à la guerre. Les émigrés, n'y voyant que la plus juste des causes à défendre, et la plus pure gloire à acquérir, sollicitaient cette mesure. Des troupes, des munitions, des vivres furent donc envoyés à Nice et à Chambéry. L'on se fesait illusion sur la nature de la guerre, des tems, et des lieux.

Victor refuse d'attaquer.

Les succès que les Austro-Prussiens, commandés par le Duc de Brunswich, obtinrent dans la Lorraine, pouvaient déterminer le Roi de Sardaigne à pénetrer simultanément dans le Lyonnais et la Provence. Les émigrés le pressaient d'agir, tandis que les armées françaises étaient occupées en Champagne; mais Victor-Amédée persista dans le systême de se tenir sur la défensive. Il n'en fut pas moins accusé d'avoir fait des préparatifs hostiles; et la conquête de la Savoie et du comté de Nice fut résolue.

Ibid.

Levée en masse.

L'infortuné Louis XVI est prisonnier au temple; l'assemblée nationale proclame la

France républiquc, une et indivisible. Toutc la jeunesse, de dix-huit à vingt-cinq ans, appelée à la défense de la patrie, accourt de toutes les provinces. De nombreuses armées s'organisent; l'une va sous les ordres de Dumourier, cueillir des lauriers aux champs de Jemappes; * l'autre commandée par le général Kellermann, remporte, à Valmi, * une victoire qui oblige les alliés à battre en retraite. Deux autres armées sont destinées contre Victor Amédée. Le général Montesquiou conduit la première; il forme deux camps, l'un à Cessieu, sur la route de Lyon à Chambéry; l'autre sous le fort Barraux.

* près de Mons.
* en Champagne

Armée sarde en Savoie.

L'armée Sarde, au delà des Alpes-Cottiennes, était de dix mille hommes, animés du meilleur esprit. Mais le Marquis de Cordon et le vieux Comte de Lazari qui les commandaient, ne s'entendaient pas plus sur les opérations militaires à suivre, qu'ils ne s'accordaient à adopter celles que leur soumettait avec beaucoup de sagesse le chevalier de Perron, Gouverneur général de la Savoie. Les Français ne leur paraissaient pas à craindre: une etrange sécurité abusait nos généraux. Nos troupes, disséminées sur plusieurs points, mal préparées à une soudaine attaque, n'eurent pas les tems de

se rallier et de se prêter un mutuel appui. Les Républicains étaient d'ailleurs infiniment supérieurs en nombre, et le fanatisme des nouvelles opinions leur donnait une énergie qui triplait leurs forces.

La Savoie attaquée le 22 sept. 1792.

Le premier jour de la nouvelle ère républicaine est fixé pour une attaque générale sur toute l'étendue des frontières depuis la Belgique, jusqu'au Var. * Le général français Laroque, à la faveur de la nuit, par un ouragan épouvantable, et à travers des torrens de pluie, fond sur les Sabaudo-Piémontais, stationnés, en petit nombre, à Chaparillan, et s'empare du poste. Avec le reste de l'armée, et vingt canons bien servis, Montesquiou se rend maître des châteaux des Marches, de Beauregard, d'Apremont et de Notre-Dame de Mians.

* rivière entre Nice et la Provence.

Jomini, Guerre de la Révol. tom. III.

Envahie.

Ainsi coupées en deux, les troupes sardes opèrent leur retraite; les unes sur Annecy, les autres vers Aiguebelle, sans espoir de se réunir. Le vieux général Lazari, sans même s'arrêter dans l'avantageuse position de Montmeillan, fait sauter le pont de l'Isère, et se replie en désordre vers Villars. Les détachemens, disséminés dans le Genevois, gagnent avec diligence les issues de la vallée des Bauges, arrivent à Con-

Jomini, II.

flans, coupent le pont, et parviennent à se soustraire aux poursuites de l'ennemi, infiniment supérieur en forces.

La facilité de ses succès fit d'abord craindre des embûches à Montesquiou qui n'osait pas entrer à Chambéry. Rassuré ensuite par un parti de novateurs, peu nombreux à la vérité, mais plein d'audace, il ordonna aux généraux Rossi et Casabianca d' envahir, l'un la Maurienne, l'autre la Tarentaise, en repoussant les Sardes jusqu'au Mont-Cénis et au S.t Bernard. Ces ordres furent exécutés avec la plus grande célérité. « Les généraux piémontais; reconnaissant qu'il était impossible de conserver la Savoie contre une puissance aussi redoutable, peut-être indécis, s'occupèrent moins de résister, que d'opérer leur retraite. Ils ne purent la faire sans perdre dix canons, des magasins et des équipages. Il y eut peu de résistance, et par conséquent peu de sang répandu. » *Retraite.* *Botta.* *Dénina.* *Mém. de Berwik.* *Dénina.* *Jomini.*

Cette retraite dont nul ne voulut s'avouer l'auteur, donna lieu à un fait très-honorable pour le régiment provincial de Maurienne. Les deux batillons, repartis dans les Bauges, ne furent pas avertis à tems de se replier sur le S. Bernard; la crainte de les voir **Trait de fidélité.** *De Costa.*

tomber au pouvoir des ennemis porta les chefs à renvoyer les soldats dans leurs foyers, pour tout l'hiver. On leur assigna la ville de Suse pour rendez-vous, au printems. Cette mesure, prise dans un moment de détresse, fut blâmée; on regardait ce brave régiment comme perdu. Les individus étaient au sein de leurs familles. Leur pays obéissait à la République française. Les Alpes les séparaient du Piémont, et cette barrière était proclamée par la Convention comme une limite éternelle entre la France et l'Italie. Cependant, aux premiers beaux jours du printems, on voit avec une joie, mêlée d'admiration, ces braves guerriers arriver, l'un après l'autre, au lieu désigné: éclatant exemple de dévoûment et de fidélité, qui prouve que, si la révolution avait des partisans parmi les Savoyards, le grand nombre restait attaché au Roi de Sardaigne.

Jomini.

Nice menacée.

L'armée royale qui devait défendre la Savoie, avait montré peu d'harmonie, et de résolution; la même fatalité s'attacha à nos armes dans le Comté de Nice, menacé du même sort. Nos troupes s'y réduisaient à huit régimens d'infanterie, deux de cavalerie, un corps d'artillerie, et quelques milliers de milices. Toutes ces troupes

étaient animées du meilleur esprit; mais elles avaient besoin d'être aguerries. Le commandement en était confié au général Courten * qui témoigna de la répugnance à se voir seul chargé de ce pénible fardeau. Victor-Amédée lui envoya pour conseil et pour aide le Comte Pinto, en qualité de Chef de l'Etat-Major. Cet officier supérieur avait servi en Prusse dans l'arme du génie, et passait pour très-instruit.

* colonel d'un régiment suisse.

Durante.

Irrésolution.

Les idées nouvelles ayant trouvé moins de partisans sur les bords du Var que dans la Basse-Savoie, on pouvait compter sur la fidélité des Niçards; mais Nice sentit alors, comme Montmélian, quel coup funeste leur avait porté Louis XIV, lorsqu'usant du droit de la victoire, il en fit démolir les citadelles qui ne devaient pas être relevées. Le Comte Pinto traça une ligne de redoutes le long du Var; mais le Chevalier de Courten, général estimé pour sa bravoure et sa fidélité, alors octogénaire, faible, indécis, n'était pas l'homme qu'il fallait pour les défendre. L'irrésolution des chefs paralisait le courage de nos soldats. Un puissans parti opinait, au conseil, à borner la défense de l'état à la ligne des Alpes, et par conséquent à rappeler l'armée de Nice sur le col de Tende.

Nice abandonnée, le 23 septemb. 1792.

Le Général Anselme qui, à la guerre d'Amérique, s'était distingué par son zèle, son activité et son intelligence, commandait l'armée française, stationnée sur le Var. Fidèle aux ordres de Paris, il s'ébranle, appuyé de la flotte de l'amiral Truguet. A cette nouvelle, nos troupes enclouent les canons qui bordaient le redoutes du Var, abandonnent Nice, et se retirent au col de Braus, et sur le fort de Saorgio. Cette retraite ressemble, en tout, à celle de la Savoie, et en a les suites désastreuses. Les Magistrats de Nice sont contraints de porter les clefs de leur ville au général Anselme, et de réclamer son appui, pour contenir les marins et la populace, avides de pillage. Les émigrés français, tremblant aux approches des phalanges républicaines, offrirent, à Nice, le déchirant spectacle que venaient de donner, en Savoie, leurs compagnons d'infortune, fuyant avec leurs familles éplorées.

Prise de Montalban.

Deux forteresses protégeaient encore la côte. Le maréchal de Berwick avait obtenu de Louis XIV qu'elles fussent épargnées; parcequ'il les jugeait nécessaires pour tenir à l'écart les flottes anglaises. La première qui s'offrait, tout près de Nice, était le château de Montalban dont le siége avait

en 1744.

coûté six mille hommes au Prince de Conti, dans la guerre précédente. On s'attendait à voir le général Anselme arrêté sous ces murs. Le commandement en avait été confié au Chevalier Cacciardi, colonel niçard, qui ne justifia pas la confiance qu'on avait en lui. A la prémière sommation ; il capitula. *Durante.*

L'autre forteresse sur laquelle on se reposait, était celle de Villefranche qui avait servi d'asile aux Chevaliers de Rhodes. Plus destinée à battre du côté de la mer, que du côté de la terre, elle était pourtant susceptible d'une bonne défense, et pour cela bien approvisionnée. Le Chevalier de Foncenex*, savant mathématicien, brigadier des armées du Roi, laissait espérer une vive résistance dans cette place, commise à sa valeur, à ses talens, jusque-là avantageusement connus; mais pressé par l'escadre française aux ordres de l'amiral Truguet, et par l'armée de terre aux ordres du général Anselme, il commença par livrer le port. Prise de Villefranche.

* gentilhomme savoyard.

Enhardie par cet acte de faiblesse, et plus encore par le voisinage des révolutionnaires, la lie du peuple, les marins surtout osèrent piller les maisons, insulter les honnêtes citoyens qui, pour leur sureté, se virent forcés d'appeler les Français, afin d'arrêter Du château.

Dénina. ces désordres. Le château pouvait soutenir
Durante, III. un siège: à la simple menace de l'escalade, le commandant ouvrit les portes, en se reservant la liberté de sortir avec sa garnison. L'arsenal bien fourni, une frégate, une corvette, les magasins, les canons, tout fut livré aux ennemis qui, au mépris de la capitulation, retinrent nos troupes prisonnières. Le Chevalier de Foncenex parvint à s'échapper avec quelques officiers, et rejoignit l'armée.

Disgraciés. La chûte de Montalban et de Villefranche mit le comble au mécontentement. La voix publique demandait la punition des coupables qui, aux deux extrémités des états, avaient si mal soutenu l'honneur de nos armes. Les commandans de ces forts furent condamnés à finir leurs jours dans une citadelle. Le Comte de Lazari, commandant de la division de Savoie, et le Comte Pinto, chef de l'Etat-major de l'armée de Nice, tombèrent dans la disgrace, malgré tout ce qu'ils alléguaient pour se disculper. On convenait assez généralement qu'après les revers de la Champagne et la retraite du Roi de Prusse, la défense de la Savoie et de Nice était impossible; mai l'honneur national exigeait une glorieuse retraite.

Nous ne dirons pas les maux qu'essuyèrent la Savoie et le comté de Nice, sous le gouvernement républicain, à l'époque surtout de la tyrannie de Robespierre, et du règne de la terreur. Les contributions exorbitantes, les couvens supprimés; les biens ecclésiastiques dilapidés; la religion proscrite; les temples profanés; la raison et la liberté érigées en divinités; l'exil, la confiscation des biens, les prisons remplies des citoyens les plus vertueux; la jeunesse annuellement arrachée du sein des familles et traînée aux camps pour n'en pas revenir; la loi des suspects; la hache révolutionnaire suspendue sur les têtes; les infortunés Niçards et Savoisiens ont été condamnés à tout voir, à tout endurer, tandis que le Piémont voyait ces fléaux arrêtés à ses confins. Sort de Nice et de la Savoie.

Le traitement barbare qu'essuya la ville d'Oneille, ne doit pas être passé sous silence. Le général Anselme, s'étant concerté avec l'amiral Truguet pour en faire le siège, déploie des forces imposantes; il envoie un officier porteur de propositions de paix à la ville. Une décharge de mousqueterie le blesse, et tue plusieurs marins qui conduisent l'esquif. La garnison évacue la place Sort d'Oneille. *Art de vérif.*

23 novemb. non tenable. Dans un soudain transport de vengeance, les Français foudroient la ville, la pillent, l'inondent de sang et la réduisent en cendres. Les habitans étaient-ils responsables des torts de quelques soldats imprudens qui les compromirent et les abandonnèrent? « L'amiral Truguet, avoue » l'écho du captif de S. Hélène, commit, » à Oneille, des excès qui révoltèrent toute » l'Italie ».

Gourgaut, vol. VII.

Esprit public. *Botta, II.* Ces fâcheuses nouvelles répandirent dans le Piémont la tristesse et la crainte; telle était néanmoins la confiance des Piémontais dans leur souverain, que, loin de se livrer à des idées d'innovation, ils se rattachèrent plus fortement que jamais à la monarchie, comme au gouvernement le plus paternel, et le plus propre à les garantir des excès de tout genre qui se commettaient en Savoie et sur le littoral de Nice.

Souris du Roi. Le Roi voyait avec douleur que, dans l'espace d'un mois, il avait perdu le tiers de ses états, sans que son armée eût répondu à son attente. Ses ministres sollicitaient, sourtout à Vienne et à Londres, des traités d'alliance pour sauver le Piémont qu'il importait aux Puissances de défendre, puisque l'abandonner c'était livrer l'Italie

toute entière à la République française qui fesait un appel à toutes les nations.

Le Comte de S.t-André.

Livré à ses propres ressources, le Roi fit quelques réformes dans les officiers de ses armées dont l'esprit était bon. Elles n'avaient pas souffert sans peine qu'on les fit retrograder sans combattre. Dès qu'on les mena au feu, elles donnèrent des preuves de valeur. Le comte de S.t André * eut, le premier, cette gloire. En confiant à ce brave général le commandement de l'armée de Nice, Victor contenta tout à la fois la province et les troupes. On regréta que ce choix n'eût pas été fait plutôt.

* d'une illustre famille de Nice.

Nos troupes s'aguerrissent.

Ayant une connoissance parfaite du pays plein de bravoure, ferme pour la discipline, il inspira son ardeur martiale aux troupes, les conduisit à des attaques réitérées, obtínt fréquemment l'avantage. Le bourg de Sospel, situé entre les deux armées devint ainsi un théâtre d'exploits journaliers où les Sabaudo-Piémontais ne tardèrent pas à s'aguerrir.

Durante.

Jomini.

Premiers succès

Ibid.

Maître des hauteurs de Raus et de Broïs le Comte de S.t André, quoiqu'il eût peu de troupes disponibles pour des expéditions, envoya dans la vallée de la Vésubia une colonne qui fut accueillie avec des transports

de joie. Elle s'empara des villages de S.t Martin, de Roccabigliéra, de Lantosca, et força les ennemis de se replier d'Utello sur Levens. Il entreprit ensuite de surprendre les Français à Sospello. S'il ne réussit pas à les envelopper, il les contraignit du moins à se retirer à Scaréna, leur fit beaucoup de prisonniers, leur enleva leurs caissons, leurs magasins, leurs équipages. Les fidèles habitans de Sospello célébrèrent leur délivrance par des fêtes.

Durante.

La Sardaigne menacée.

Ce n'etait pas sur la terre-ferme que Victor Amédée devait alors craindre une troisième agression. Après avoir appuyé par mer l'expédition d'Anselme contre Nice, Villefranche et Oneille, l'amiral Truguet reçut l'ordre de tenter un coup de main sur la Sardaigne que le gouvernement français croyait mécontente et prête à s'insurger. Nous avons vu le défaut d'accord et l'indécision livrer aux Républicains Nice et la Savoie, presque sans coup férir; nous allons voir la résolution et l' harmonie sauver la Sardaigne, aux prises avec les mêmes ennemis.

Illusion des révolutionnaires.

Ardens à exagérer les prétendus torts des gouvernemens, les Révolutionnaires français se flattaient de trouver un puissant parti

dans cette île. Ils fondaient leur espoir sur la suspension des travaux publics qui avaient été poussés avec succès sous le règne précédent; sur l'assignation des emplois, la plupart repartis à des sujets de terre-ferme; sur des reproches vaguement dirigés contre quelques fonctionnaires, que la voix publique accusait de répondre faiblement à la confiance du Souverain. Jamais illusion ne fut plus complette. Nulle nation ne fut, plus que les Sardes, éloignée du langage et des opinions des novateurs. Si les travaux étaient ajournés, ces fidèles insulaires ne l'attribuaient qu'à l'embarras du trésor. S'ils se voyaient presqu'abandonnés à eux-mêmes, tandis qu'on armait contre eux; loin de murmurer, ils plaignaient le Roi de ce qu'étant assailli de tous côtés par la République française, il ne pouvait leur envoyer des secours. L'excellent cœur de Victor-Amédée leur était connu. Ils le chérissaient comme leur père, et ils ne tardèrent pas à lui en donner les preuves les plus éclatantes. *Mimaut, v. I.*

En effet, l'hiver ayant mis un terme aux opérations de terre, le gouvernement français (1) en profita pour tenter une expédi- Irruption sur la Sardaigne

(1) La royauté était alors abolie en France, et

Jomini, liv. III. tion sur cette île, dont la possession lui serait devenue précieuse pour son voisinage de la Corse, et particulièrement pour ses approvisionnemens de blé. Une flotte de dix-neuf vaisseaux de ligne, de quatre galiotes à bombes, et de quarante bâtimens de transport, cingle donc de Toulon à Cagliari, sous les ordres de l'amiral Truguet. Mais le général Anselme qui doit lui fournir des troupes de débarquement, ne met à sa disposition que *quatre mille hommes de la phalange marseillaise, troupe aussi lâche qu'indisciplinée* (1). « La composition des officiers est aussi mauvaise que celle des soldats. Ils traînent avec eux tous les désordres et les excès révolutionnaires. » L'amiral français demande des troupes aux Corses; mais ces insulaires qui méditent de secouer le joug de la France, ne lui accordent que trois bataillons de bonnes troupes.

Botta, Gourgaut.

Troupes de débarquement.

Gourgaut.

Iles de S.t-Pierre

La première division de l'escadre française

l'autorité royale confiée aux représentans du peuple. Les uns exerçaient le pouvoir législatif; les autres l'exécutif. Le pouvoir judiciaire était séparé des deux précédens.

(1) Expressions de Napoléon Bonaparte qui fesait partie des trois bataillons corses, en qualité de lieutenant d'artillerie. *Mém. de Gourgaut*, *I.*

occupe d'abord sans résistance les îles de S.t-Pierre et de S.t-Antioche, à la pointe méridionale de l'île. Elle mouille ensuite dans le port de Palma, et annonce des intentions hostiles. Voyant que le Roi, avec la meilleure intention, ne pouvait leur envoyer de nouvelles troupes, les Sardes, se confiant en Dieu et à leur épée, conçoivent la généreuse résolution de se défendre par leurs propres moyens. Ils lèvent des troupes à la hâte, leur inspirent le plus vif enthousiasme, et prennent les dispositions pour repousser l'attaque.

et d'Antioche occupées, 8 janvier, 1783.

Un fait, digne de la plume de Tite-Live, ou de Plutarque, signale leur première ardeur, et devient d'un heureux augure. Quarante Français occupent le pont de S.te-Cathérine qui joint l'île de S.t-Antioche à la grande île; il est pour les Sardes ce qu'était le pont du Tibre pour les Romains. Sept braves laboureurs, par une inspiration spontanée, demandent la permission d'aller les attaquer. Leur résolution inspire la confiance. Ils s'avancent avec une rare intrépidité. A leur première décharge de carabines, dix de leurs ennemis mordent la poussière. Ils se précipitent sur les autres, à coup de sabre, les renversent, ou les mettent en fuite. Un seul de ces sept héros survit à ses compa-

Lebio et ses six compagnons.

Mimaut, I.

gnons d'armes, et, modeste vainqueur, revient, couvert des trophées de sa valeur, recevoir les félicitations du camp tout entier.

Le fils de Lebio

Le nom de ces sept braves mérite de passer à la postérité avec un reflet de la gloire qui accompagne celui d'Horatius-Coclès: nous regrettons donc de ne savoir que celui de l'intrépide Lébio qui quitta sa charrue pour voler à la défense de sa patrie. Il n'a laissé qu'un fils, héritier de son champ; Charles-Félix *, dont le cœur fut toujours ouvert à tout sentiment généreux, en prit un soin particulier, et lui fit suivre un cours complet d'études, à l'université de Cagliari. Promu au grade de docteur en théologie, pourvu d'un canonicat à la cathédrale d'Iglésias, on voit dans cet ecclésiastique une nouvelle preuve de l'attention de nos Princes à récompenser dans les enfans les services des pères.

* alors Duc de Genevois.

Cependant la flotte française s'apprête à un bombardement. Déployant dans la rade de Cagliari l'appareil menaçant de ses forces, l'amiral envoie un officier accompagné de vingt soldats, pour sommer la ville de se rendre, si elle ne veut être réduite en cendres. Le canot qui les porte arbore le drapeau tricolore, que la ville ne veut pas re-

connaître. Il s'obstine à voguer en avant, malgré le signal du capitaine du port qui refuse de le recevoir. La malheureuse scène d'Oneille se renouvelle. Une décharge de mousqueterie tue, ou blesse l'officier, et la plus grande partie de ceux qui l'accompagnent. On ne saurait quel côté mérite le plus de blâme. *Jomini.*

Indigné de l'accueil qu'essuie son parlementaire, Truguet brûle d'en tirer vengeance. L'ordre de bombarder Cagliari est donné. Un feu meurtrier est continué trois jours de suite: quinze mille projectiles sont lancés sur la ville et sur le port: quelques bâtimens sont endommagés. La ville souffre peu; la flotte ennemie, au contraire, reçoit de graves avaries. Les canons des remparts, mieux servis que ceux des Français, tirent à boulet rouge. Un vaisseau de ligne est la proie des flammes; deux échouent: beaucoup d'autres sont maltraités dans leurs flancs, ou leurs agrès. La garnison de Cagliari se conduit avec la plus grande valeur, surtout les canonniers. « Les montagnards accourent au secours de la capitale, prêts à immoler quiconque oserait tenter le débarquement. Exemple mémorable de fidélité chez les citoyens, et de valeur militaire dans les troupes. »

Premier bombardement, le 26 janvier.

Botta, III.

Descente des Français.

Truguet se croit assez fort pour tenter une descente; il veut s'établir dans l'île, et s'y procurer des subsistances. Après quelques tentatives près la tour de Pula, et des reconnaissances vers Quarto, quatre ou cinq mille Français débarquent sur la plage de S.t-André, sous le feu des batteries qui défendent le rivage. Le général Casabianca partage ses troupes en trois colonnes pour attaquer sur divers points, en dirige une sur le fort de S.t-Elie, et porte les autres en avant, détachées à une assez grande distance.

Phalange marseillaise.

On avait organisé des milices à pied et à cheval, pour renforcer la garnison des villes. Il n'y avait alors, à Cagliari, qu'un bataillon du régiment de Piémont, et quelques compagnies de celui de Smith*. La cavalerie consistait en deux compagnies de dragons*. Les colonnes françaises craignant, dans leur isolement, d'être enveloppées par la cavalerie sarde, dont les rapides évolutions les étonnent, reculent dans le plus grand désordre. Les dragons chargent vivement les avant-postes marseillais qui, au lieu de tenir, prennent la fuite, crient à la trahison, et massacrent l'officier de ligne, leur brave chef. Tout aurait péri sans la présence des bataillons corses qui arrêtent le choc des Sar-

* ou Christ.

* en tout 80 cavaliers.

Gourgaut.

des, et protègent la retraite. Une autre phalange marseillaise, voyant arriver, vers la chûte du jour, un corps de réserve, le prend pour ennemi, fait feu sur lui, cherche un réfuge jusque sur la plage, et se jette même à l'eau pour regagner les embarcations. Ces révolutionnaires ajoutent à la honte de leur fuite, celle de se mettre en insurrection ouverte contre leurs chefs, pour les contraindre à renoncer à l'expédition.

Le contre-amiral la Touche-Tréville amène, sur ces entrefaites, des renforts à Truguet. Une seconde attaque, mieux dirigée que la première, menace Cagliari. Les artilleurs sont plus habiles; un grand nombre de maisons essuient des dommages; plusieurs habitans sont tués, ou blessés. Mais les canons des remparts font bien plus de ravages encore sur les vaisseaux ennemis qui, malgré leur peu de succès, s'obstinent à bombarder la ville. Second bombardement, le 17 février.

Le ciel semble alors venir au secours des Sardes. La nuit du 17 au 18 février, la plus affreuse des tempêtes met hors de service toute la flotte. Le *Léopard*, vaisseau de quatre-vingts canons, périt: deux frégates coupent leurs mâts, pour éviter le même sort: beaucoup de chaloupes et de bâtimens de Désastre de la flotte. *Bertrand de Molleville. Art de vérif. Jomini, Mimaut.*

transport sont jetés à la côte, et tombent au pouvoir des Sardes. Les soldats du débarquement, au bivouac sur la plage, sont noyés par un déluge inattendu, ou faits prisonniers. Tout ce qui échappe au désastre, reprend le large. L'amiral laisse, aux îles de S.t-Pierre et de S.t-Antioche, des garnisons qui se rendent ensuite à une flotte espagnole. Il renvoie les troupes qui n'ont pas péri, aux généraux qui les lui ont fournies, et ramène à Toulon les restes de son escadre. « Ainsi finit une entreprise, sans intérêt réel, qui coûta à la France un milliers d'hommes, plusieurs vaisseaux et des sommes immenses. »

le 25 mai.

Jomini.

Pieuses fêtes.

Dénina, *XIX.*

Toute l'île, attribuant sa délivrance non-seulement à la valeur de ses armes, mais surtout à la protection de S.t-Efise, son grand patron, en rend au ciel de solennelles actions de grace, et la célèbre, dans sa pieuse reconnaissance, comme un miracle. Les Sardes ne voyaient dans leurs ennemis qu'un assemblage d'hommes impies, rebelles et dignes du courroux céleste. La nouvelle en étant parvenue à la cour, y tempéra le vif chagrin qu'avait causé l'invasion de la Savoie et de Nice.

Pour ne pas interrompre notre narration,

nous anticiperons sur les événemens, et nous rapporterons ici tout ce qui concerne la Sardaigne, avant de reprendre le fil des opérations guerrières sur le continent.

Victor-Amédée témoigna aux Sardes toute sa satisfaction sur leur belle conduite, et joignit aux expressions de sa bonté paternelle la promesse de concourir à tout ce qui pourrait contribuer à la plus grande prospérité de l'île. Encouragés par cette gracieuse invitation, ils crurent que c'était une occasion favorable de solliciter, auprès du généreux Monarque, quelques réformes dans l'administration, et des concessions, ou des privilèges inhérens à leurs anciens droits, ou usages. Ils demandèrent donc la convocation de leurs états, la nomination des emplois en faveur des nationaux, un ministère particulier, à Turin, pour les affaires de l'île. Leurs états*, ou *Cortès* se composent des députés des trois ordres de la nation, l'ecclésiastique, le civil et le militaire. Six de ces députés* sont chargés de porter aux pieds du Roi la demande de leurs concitoyens; ils ont à leur tête Monseigneur Villamar, Evêque d'Alès.

Demandes des Sardes.

Mimaut.

Dénina.

* *Stamenti*, mot castillan.

* *Dén.* dit trois.

Ces agens que le Roi accueillit avec des témoignages de bonté, reçurent l'assurance

Députation a Turin.

Mimaut. de ses dispositions favorables: une commission particulière fut chargée d'examiner les objets de leur mission: tout semblait seconder leurs vœux. Cependant le tems s'écoule; la commission ne les admet pas à ses séances; rien ne les rassure sur l'issue de leur message. Ils croient que c'est le Comte Granéri qui s'oppose à leurs demandes. Ce ministre de l'intérieur qui réunit aux avantages d'une naissance illustre beaucoup d'esprit et de sagacité, des connaissances variées, une éloquence vive et facile, loin de se prononcer contre la Sardaigne, s'intéresse vivement à son sort. Il y a épousé la Duchesse de San-Peyre.

Réponse ajournée. Les ministres et les membres de la commission royale s'accordent à opiner que, si l'on pouvait, dans d'autres tems, prendre en considération le message des *Stamenti*, l'on ne pourrait pas sans danger faire de telles concessions dans de semblables circonstances. La réponse est donc ajournée, et l'on finit par en faire une évasive, qui excite d'abord un morne étonnement, ensuite un mécontentement général. « Ce ne sont pas là, dit-on, les intentions de notre Souverain. Nous aurait-on desservis, calomniés peut-être ? »

Les employés de terre-ferme sont soupçonnés d'être contraires aux demandes portées au pied du trône. C'est à eux qu'on s'en prend du froid accueil que la députation a essuyé à Turin. Ils deviennent des objets de haine. Aux accusations succèdent les reproches et les menaces. Pour arrêter les progrès de ce commencement d'insurrection, le gouvernement ordonne l'arrestation des deux agitateurs, regardés comme les plus dangereux. Agitation. *Art de vérif.*

L'on traduit en prison un innocent, par erreur d'individu. Le coupable, au lieu de s'éloigner pour laisser renaître le calme, fait un appel au peuple pour aller aussitôt forcer les prisons, et rendre à la liberté les deux détenus qu'il peint comme victimes d'un acte arbitraire, et exposés à périr sur l'échafaud. D'autres orateurs joignent leurs déclamations aux siennes. On distingue parmi les plus ardens le Chevalier Angioi, assesseur de l'audience royale, qui provoque les mesures les plus hardies. Il propose même à ses concitoyens de se donner aux Français; cette motion est rejetée. Il leur fait alors adopter la soudaine résolution d'embarquer, et de renvoyer en Piémont tous les fonctionnaires publics qu'on accusait d'avoir, Soulèvement. *Mimaut.* Tribunal suprême de l'île. *Dénina*, ibid.

par des rapports défavorables, fait changer les dispositions du cabinet de Turin. Cette proposition est accueillie.

Insurrection à Cagliari.

Se lever en masse, s'emparer des portes, désarmer les compagnies suisses, occuper les postes importans, assaillir le château, se rendre maîtres des canons, constituer le vice-Roi prisonnier, exiger que tous les Savoyards et les Piémontais s'embarquent avec leurs effets, pour ne plus revenir, c'est l'œuvre d'une journée pour le peuple exalté, et conduit par des têtes ardentes. On eut là un frappant exemple des excès auxquels peuvent se porter des peuples fidèles contre un Souverain chéri, quand les principes révolutionnaires pénètrent dans un pays.

25 avril, 1794.

Calme rendu. *Mimaut.*

A la vue des prisonniers qui leur sont rendus, les insurgés modérent leur fureur, et à la voix de quelques personnages distingués par leur naissance et leur sagesse, le calme renaît. Le peuple promet de rentrer dans l'obéissance, à condition qu'on renverra le vice-Roi et tous ceux qui ne sont pas indigènes.

Nouveau gouvernement.

Le magistrat de l'audience royale, composé des seuls membres sardes restans, saisit les rênes du gouvernement. Les trois ordres de la nation s'assemblent pour veiller

au bon ordre, à la tranquillité publique, au salut de la patrie, naguère comparable à un vaisseau sans pilote et battu de la tempête.

Trois députés, choisis parmi les trois Ordres de l'état, et plusieurs autres personnes de distinction, accompagnent, jusqu'à leurs vaisseaux, le bailli de Balbian, vice-roi, Saultier de Monthoux, régent de la royale chancellerie, et tous les sujets de terre-ferme, employés, ou non. Ils président à leur embarquement, et les font partir avec leurs effets, « en présence d'un peuple nombreux qui dans cette circonstance se tint dans la plus grande réserve..... Les autres villes du royaume suivent l'exemple de la capitale. » A Sassari, l'on se borne à contraindre le Chevalier Merlo qui en est le gouverneur, à faire voile pour Oneille, avec les autres Piémontais. La partie saine y conserve la prépondérance, et maintient le calme.

Embarquement des fonctionnaires.

Mimaut.

Par un trait de justice, digne de mention, on eut soin de ne pas porter sur les listes de proscription les prélats piémontais qui occupaient des sièges épiscopaux en Sardaigne. Cette honorable exception fait autant l'éloge des Sardes qui conservèrent à ces Evêques toute leur confiance, que la gloire de ces

Honorable exception.

Dénina.

Mimaut.

prélats qui, dans ces tems difficiles, surent la mériter par leurs vertus. Si l'Archevêque de Sassari * s'éloigna de son siège, ce fut de son plein gré: il ne tarda pas à y retourner.

*M.gr La-Tour.

Proclamation.

Quelques factieux s'agitaient dans le sens de la révolution française; mais la noblesse, les négocians et la partie saine de la nation, conservant la prépondérance, protestèrent de leur profond respect pour la personne du Roi, et de leur ferme résolution de vivre soumis à ses lois. Les trois Ordres de la nation s'empressèrent de proclamer l'obéissance et la fidélité au Roi comme le plus sacré des devoirs, et le moyen le plus sûr de soustraire l'île aux maux qui déchiraient alors la France, trop punie de ses essais d'indépendance et de liberté.

Délibération.

Après avoir adopté cette résolution comme un principe de sûreté générale, les trois Ordres continuèrent leurs séances pour délibérer sur les mesures nécessaires au maintien de l'ordre public, pour faire au Roi un rapport fidèle de ce qui s'était passé, pour demander l'oubli de ces fâcheux événemens, et pour obtenir des dispositions royales, de nature à concilier les intérêts de l'île avec la soumission et l'attachement qu'elle devait et professait à Sa Majesté.

Victor-Amédée confirme provisoirement ce magistrat national, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau vice-roi, blâme ce que la conduite du peuple sarde eut de condamnable, se réserve de donner ses dispositions après avoir vérifié les faits, et laisse espérer un pardon général, si l'île, rentrée dans le devoir, persévère dans les sentimens qu'elle professe. Réponse du Roi.

L'assemblée des trois Ordres rédige une nouvelle adresse au Roi; sollicite, non le *pardon*, mais l'oubli; réitère ses instances sur les demandes qui avaient été portées au pied du trône. A cette époque, les Corses, à la voix du fameux Paoli, s'arment pour se soustraire à toute domination étrangère. Un parti s'agite aussi en Sardaigne dans le même sens. Adresse au Roi, 30 mai.

Le Roi nomme quatre Sardes aux quatre premières charges du royaume. Le choix qu'il fait semble promettre le calme et la concorde. Le Marquis de la Planargia, Sarde qui jouissait de toute la confiance du Roi, est fait général d'armes; le Chevalier Santuccio, gouverneur de Sassari: Cacino Cocco, chanchelier; et le Chevalier Pitzolo, intendant général. La vice-royauté est confiée au Marquis de Vivalda * qui est reçu avec les Quatre grandes charges, 1794.

* d'une illustre famille du Mondovi.

plus vives acclamations des insulaires. Sa modération, sa douceur sont faites pour lui gagner les cœurs.

Efforts des indépendans

Ce que les Français n'avaient pu obtenir en Sardaigne par les armes, leurs principes révolutionnaires faillirent l'opérer. Des malveillans, des ambitieux profitèrent de la fièvre délirante qui agitait alors les esprits, pour semer la discorde, et propager leurs maximes d'indépendance. Ils parvinrent d'abord à discréditer le vice-roi, dont la prudence à ménager les esprits fut peinte sous les couleurs d'une funeste faiblesse. Ils jetèrent ensuite de la défiance entre le peuple et ses magistrats. Le gouvernement, sans faire des concessions qui, dans les circonstances, laissaient craindre des suites funestes, employait la douceur envers le peuple, et la sévérité contre les novateurs, pour arrêter le torrent prêt à rompre les digues. Le parti populaire, en se qualifiant de *patriotique*, acquit momentanément une grande influence.

Anarchie.

Le vice-roi, sage et modéré, se fit chérir, sans obtenir l'autorité dont il avait besoin. Le commandant-général, pour lui assurer le respect et l'obéissance, voulut créer des milices royales, entièrement dévouées

au gouvernement. Les chefs du club pressentirent son intention, et ameutèrent la populace contre lui, en le peignant comme un satellite de la tyrannie: c'était l'expression favorite des révolutionnaires pour qualifier les fidèles serviteurs du Roi. Une sédition éclata; l'intendant-général Pitzolo y périt; le Marquis de la Planargia fut lui-meme arrêté, retenu dans les fers, et ensuite fusillé, malgré les efforts que fit le Marquis de Vivalda pour le sauver. Ce délégué du Roi se vit à son tour exposé à des dangers, dans ces jours d'exaltation et d'effervescence. L'anarchie devint générale, et le désordre monta à son comble.

le 6 juillet 1795.

le 28 juillet.

Art de vérif.

Faits anarchiques.

On vit, dans ces jours malheureux, des intrigans établir un funeste schisme entre Sassari et Cagliari; plus de quarante villages former une confédération pour obtenir le rachat des fiefs et la cessation des droits féodaux; les habitans de ces communes marcher sur Sassari, en faire le siège, forcer les grands feudataires, réfugiés dans cette ville, à sortir de l'île; les milices de la province battre, dans la plaine d'Oristano, le Chevalier Angioi *, chef d'un parti révolutionnaire, et l'obliger à chercher un asile en France; les idées nouvelles avoir des par-

* membre de l'audience royale.

Dénina, It Occ.

tisans parmi les docteurs des diverses facultés, et par conséquent chez les étudians, exercés à déclamer contre la féodalité; des clubs s'établir au nord de l'île, entretenir des intelligences avec Paris, demander l'indépendance de la Sardaigne, sous la protection de la France.

Efforts des trois Ordres.

La voix des représentans des trois Ordres se fesait alors faiblement entendre. La sagesse de leurs délibérations n'avait que trop souvent le triste sort d'échouer contre les efforts des ennemis du bien-public qui se qualifiaient du titre de *patriotes*. Les *Sta-*

Mimaut.

menti publièrent un mémoire justificatif, pour prouver qu'ils avaient fait tout le bien possible, et empêché tout le mal qu'il avait dépendu d'eux de prévenir, dans les circonstances malheureuses qu'ils venaient de traverser. Ils envoyèrent à Rome le vertueux Melano de-Portula, Archevêque de Cagliari, pour invoquer la médiation du S.t-Père auprès du Roi qui, depuis la perte de Nice et de la Savoie, réduit à employer toutes ses forces à la défense du Piémont, n'avait pu s'occuper activement de la Sardaigne. Les trois Ordres, secondés par les membres de l'audience royale, et par le vice-roi, eurent du moins le bonheur de sauver l'île,

et de la conserver à son légitime Prince.

Le Souverain-Pontife accueillit favorablement le digne prélat que lui envoyait la Sardaigne, et employa ses bons offices auprès de la Cour de Turin. Victor-Amédée, éclairé sur les manœuvres de l'intrigue et de la malveillance, et désireux de faire cesser les maux que l'insoumission et la discorde avaient attirés sur les Sardes, accéda par un diplôme* aux principales demandes des trois Ordres. Naturellement porté à la clémence, il promit d'oublier tous les excès qui s'étaient commis pour causes politiques, et, en accordant de justes éloges à la saine partie de la nation qui s'était maintenue fidèle, il accorda une pleine amnistie aux habitans de l'île qui s'étaient laissés égarer durant ces jours de déplorable mémoire.

Concessions du Roi.

La-Marmora, Voyage.

* du 8 juin 1796.

La Sardaigne, rentrée par cet acte de clémence dans les bonnes graces du Roi et dans la jouissance de tous les avantages qu'elle désirait, témoigne sa reconnaissance et sa joie par des fêtes publiques, et par des remercîmens adressés au Souverain. Les représentans des trois ordres (noblesse, clergé, bourgeoisie) s'assemblent. Le Roi, satisfait d'avoir réconcilié tous les partis, les invite à s'occuper des besoins du peuple qui a-

Reconnaissance des Sardes

Mimaut.

vait beaucoup souffert de la guerre étrangère et civile. Plein de confiance en la pureté de leurs vues, il leur promet son appui pour tout ce qui peut contribuer au bien de la nation.

Secours de l'Autriche.

Reprenons le fil des opérations guerrières sur la terre-ferme. La retraite des Austro-Prussiens sur le Rhin, celle des troupes sardes en Savoie et dans le comté de Nice, donnèrent aux Souverains de sérieux sujets de réflexions. Ils ne voyaient plus dans la jeunesse française, levée en masse, des bandes tumultueuses, indisciplinées, faciles à vaincre; c'étaient des ennemis victorieux et menaçans. L'Empereur envoya au Roi de Sardaigne six mille hommes de troupes auxiliaires (1) sous la conduite des généraux Colli, Strasoldo et Provéra; son intention n'était que de garder les portes de l'Italie.

Traité de Londres, 20 avril 1793.

Le Comte S.t-Martin-de-Front conclut, à Londres, avec Lord Grenville, un traité par lequel Victor-Amédée s'engageait à armer cinquante mille hommes, tant que durerait la guerre, et Georges III à lui fournir an-

Art de vérif. Denina.

(1) De ce nombre étaient les régimens de Strasoldo et de Caprara, regardés comme les plus mauvais de l'armée autrichienne: celui-ci fut ensuite cassé avec ignominie: voilà les premiers auxiliaires.

nuellement cinq millions, à maintenir une escadre dans la Méditerranée, et à ne faire la paix avec la France qu'en lui arrachant le comté de Nice et la Savoie.

Les puissances de l'Italie furent invitées à concourir à la cause commune. « Venise dont la politique fut toujours si clairvoyante, se trompa en ce moment, et voulut appliquer des remèdes vieillis, sur un mal de nouvelle espèce. Elle répondit que : *la république, constamment modérée, voulait être l'amie de tous, l'ennemie de personne*... Le sénat de Gènes prit le même parti, à cause de son voisinage de la France et pour l'intérêt de son commerce. » Le Roi de Naples se contentait d'armer pour sa propre défense. Le Grand-Duc de Toscane craignait d'attirer l'orage sur ses états. Rome condamnait les principes révolutionnaires sans avoir le moyen de les combattre.

Les puissances italiques.

Botta.

Réduit aux faibles secours que lui envoyait l'Empereur François II, et aux subsides que lui fournissait Georges III, le Roi de Sardaigne fit de grands préparatifs pour la seconde campagne. Il organisa d'excellentes milices, ordonna de fortes levées, créa de nombreuses réserves, forma de nouveaux régimens, en appela trois autres

Armée royale.

de la Suisse, porta le corps royal d'artillerie à cinq mille hommes, favorisa l'organisation d'un corps de troupes légères, composé de trois mille partisans, divisés en compagnies franches. Toutes ces forces s'élevaient à soixante mille hommes, destinés à tenir tête aux Français, sur toute la ligne des Alpes, depuis Tende jusq'au Petit S.t-Bernard, et à garder les places fortes, qui étaient dans le meilleur état de défense. L'arsenal de Turin paraissait inépuisable.

M. de Costa.

Sismondi.

Mesures de finances.

Tant de dépenses ne purent se faire sans recourir à de nouvelles mesures financières. Le gouvernement émit de nouveaux billets de crédit, qui firent baisser les anciens; il fit frapper de nouvelles monnaies au dessous de leur valeur intrinsèque: il emprunta l'argenterie des églises et des familles riches. On porta même à l'arsenal et à l'hôtel des monnaies les cloches, non strictement nécessaires au service divin.

Le général de Wins.

Le Roi put contempler avec quelque sécurité la réunion de ses moyens de résistance. Le glorieux résultat de la belle défense que venaient de faire ses sujets en Sardaigne, lui parut d'un heureux augure. Mais, à la suite d'une longue paix, nul grand capitaine n'ayant pu se former à son

service, il dut en demander à la cour de Vienne un habile et expérimenté, auquel il pût confier la conduite de la guerre. François II. qui venait de succéder à son père, lui envoya le Baron de Wins, général d'artillerie qui, dans les campagnes de Hongrie contre les Turcs, avait dévefoppé beaucoup de talent, sous le Feld-Maréchal Laudon dont il était chéri comme son élève. En prenant le commandement de l'armée royale, il en loua la belle tenue; mais il en mit trop peu la valeur à l'épreuve. Les ordres secrets de sa cour l'obligeaient à se tenir sur la défensive pour garder les portes de l'Italie, sans conseiller, ni entreprendre rien qui pût augmenter la réputation, ou la puissance de la Maison de Savoie. *Art de vérif.* *Denina.*

La France consternée avait perdu son Roi, Louis XVI, sa noblesse, son culte, son clergé, ses tribunaux, ses magistrats, ses colonies, son commerce. La hache révolutionnaire frappait la plupart de ses hommes marquans. Divers partis la déchiraient cruellement. La Vendée et plusieurs départemens du midi, du centre et de l'Est, reconnoissaient Louis XVII. Tous les Souverains de l'Europe, sans en excepter le Statoudher, avaient déclaré la guerre à la Convention Nationale. Le Royalistes français. *Lacretelle.* *Molleville.*

Prince de Saxe-Cobourg, général de l'armée impériale, venait de remporter une victoire signalée à Nerwinde,* d'enlever le camp des Français à Famars, et de chasser de la Belgique Dumouriez qui, décrété d'arrestation, passa en Allemagne. Les Espagnols étaient entrés sur le territoire de la France, près de Bayonnne. L'armée des émigrés se grossissait sous les ordres du Prince de Condé. Le règne de la terreur fesait abhorrer le sceptre des Conventionnels, régi par Marat, Roberspierre et autres tyrans sanguinaires. Tout invitait donc les coalisés à concourir alors, avec les royalistes du dedans et du dehors, pour faire triompher la cause de l'autel et du trône.

*Pays-Bas.

Armée de Nice. Encouragé par cette coalition, en apparence si redoutable, Victor-Amédée résolut d'agir offensivement. Il confia la conduite de son armée à son frère, le Duc de Chablais, Prince instruit, vertueux et modeste. Il avait à combattre le général Brunet* qui venait de remplacer Anselme, « accusé de manquer de patriotisme, et de s'être gorgé des dépouilles des émigrés niçards, sans s'occuper des besoins de ses troupes. »

*lieutenant de Kellermann.

Durante.

Frontières. Le Général Strasoldo, à la tête de cinq mille Austro-Sardes, gardait la vallée de

Stura. Le Prince Charles-Emanuel de Carignan, Colonel du régiment de la Marine, fesait partie de cette armée de réserve. Un autre corps d'égale force défendait les avenues des vallées de Maïra, de Vraïta et de Pô. Celles de Luserne et de S.t-Martin furent confiées à la fidélité des Vaudois, commandés par le Colonel Marauda, comblés de bienfaits par l'Angleterre, la Prusse et la Hollande, alliées de Victor-Amédée. *Dénina.*

Le Général Brunet, actif, entreprenant, fier d'avoir sous ses ordres vingt-cinq mille hommes d'élite (1), brûlant d'impatience de se signaler, forme la résolution d'attaquer les Austro-Sardes, de les forcer dans leurs positions (2), et de s'emparer de la chaîne des montagnes de Tende. « Tout ce qu'il était possible de faire, les Français le firent. Quelques postes isolés furent enlevés; mais les positions centrales restèrent intactes. » Ce fut surtout à Raus, que nos troupes se couvrirent de gloire, sous la conduite du Chevalier de Revel. « Les ennemis s'avancèrent avec une audace in- Attaque générale des Français 8 juin. *Gourgaut.* *Durante.* *Botta.*

(1) Les Austro-Sardes n'étaient pas douze mille.

(2) De Raus, de l'Authion, du Molinet, des Linières, du Béolet, de Broïs, au nord de Braus et des Fourches.

croyable sous le feu même de l'artillerie Italienne; mais autant il en paraissait, autant il en tombait de morts. Les Piémontais souffraient très-peu: les Français perdaient beaucoup et poussaient continuellement de nouveaux bataillons à l'assaut. »

Belle défense. Le Général de brigade Serrurier* se flattait d'emporter le poste, lorsque le Comte de S.t-André fit placer une batterie de manière à prendre en flanc la colonne française qui fut foudroyée. « Ce mouvement, promptement opéré par le Capitaine d'artillerie Zin, décida la victoire en faveur des Sardes. Elle fut la plus éclatante qu'on eût vue dans la guerre. » Gardanne qui avait emporté le poste du Molinet, échoua contre celui des Fourches. Le Général Ortomann fut complètement battu à la Chapelle, point de communication entre les Fourches et Raus. Serrurier qui accourut à son secours, ne put rien opérer en sa faveur. Les Piémontais rivalisèrent d'ardeur dans ces affaires. Les régimens de Sardaigne et d'Acqui s'y couvrirent de gloire, ainsi que les Comtes de la Roque*, le Marquis de Montafia*, le Chevalier de Revel (1), le Chevalier Ange de

* depuis Maréchal.

Art de vérif.

Jomini, liv. IV.

Durante.

Botta.

* niçard.

* Brigadier général.

(1) Fils puîné du Comte de S.t-André; le Che-

Germagnan qui mourut au champ d'honneur.

Les Généraux français avaient pour surveillans des commissaires de la convention, aussi redoutables à l'armée d'Italie qu'à celle du Nord. Aux yeux de ces représentans du peuple, parmi lesquels figurait le fameux Barras*: c'était un crime que d'être battu. Le Général en chef dut redoubler d'efforts pour regagner leur confiance. Il était d'ailleurs urgent pour lui de rejetter définitivement les Austro-Sardes en deçà des Alpes, afin de s'assurer la conquête de Nice, menacée par les escadres Anglo-Espagnoles. Brunet se prépara donc à une nouvelle attaque pour le 12 de juin. Il s'agissait d'emporter les postes de Raus et de l'Authion.

Anglo-Espagnols.

Jomini, ibid.

* noble provençal.

Le tems était affreux, Brunet malade, et l'armée harassée. Les Français abordèrent cependant les Piémontais avec intrépidité ; « mais le Général Colli, profitant de sa position concentrée, fit secourir à propos, par plusieurs bataillons, ceux qui avaient soutenu les premiers efforts des as-

Raus et Authion 12 juin.

Jomini.

valièr de Revel est aujourd'hui Comte de Pratolongo, gouverneur de la ville et division-militaire de Turin.

saillans. Les Grenadiers-Royaux, les régimens de Sardaigne, et de Casal, les corps commandés par les vaillans Colonels Del Carretto et Dichat de Loisinge*, vinrent appuyer celui de Belgioïoso. L'approche de ces renforts, et le feu bien dirigé de l'artillerie achevèrent de semer l'effroi parmi les républicains qui jusque-là s'étaient signalés par des traits d'incroyable audace. On en avait vu arriver aux embrasures, se faire sabrer sur les canons, et périr en les tenant embrassés, sans lâcher prise. »

* gentilhomme savoyard.

Durante.

Découragement des Français.

Après ces prodiges de valeur, l'ennemi culbuté sur tous les points, se retire en désordre. Les désastres de cette journée ayant porté l'alarme au quartier-général, les Généraux français ne se rassurèrent qu'en voyant que les Austro-Sardes, victorieux, n'étaient pas en forces pour sortir de leurs retranchemens.

ibid.

Résultat de ces journées.

Des corps entiers avaient péri à ces attaques meurtrières. Les grenadiers polonais de Miakouski furent presque tous victimes de leur ardeur. Le Général Brunet qui s'était flatté de rétablir son honneur à la seconde tentative, était au désespoir. « Le résultat de ces deux journées fut pour lui de perdre l'élite de ses troupes, sans

Gourgaut, I.

causer aux Austro-Sardes une perte proportionnelle. Il fut, et il devait être partout battu et repoussé. » On évalue à douze *Botta, liv. III.* mille hommes le nombre des morts et des blessés qu'il eut à regretter. Les Généraux de S.t-André, Colli, d'Ellera, Policarpe d'Osasc signalèrent leur valeur dans ces divers faits d'armes qui couvrirent de gloire l'armée Austro-Sarde, et augmentèrent sa confiance et son ardeur. Le Roi lui fit témoigner son contentement, et lui promit d'aller la commander en personne, malgré son âge avancé.

Kellermann à Nice.

Les sanglantes affaires de Raus, en ralentissant l'audace des Républicains qui accusèrent leurs chefs de trahison, doubla l'espoir des Alliés qui se flattaient de reprendre Nice, dès qu'il leur arriverait des renforts. A la nouvelle des revers que les *Jomini.* siens venaient d'essuyer, Kellermann accourut pour tout examiner, de ses propres yeux. Il craignit en effet que les Austro- *Botta.* Sardes ne fissent une pointe vers le Var, et ne séparassent son armée en deux: auquel cas, il eût été contraint d'évacuer promptement le comté de Nice. Pour prévenir ce danger il forme une nouvelle ligne défensive sur les montagnes qui sépa-

rent les vallées de la Tinéa et de la Vesubia, pour assurer les communications de l'armée du Var avec le camp de Tornous* Il s'appliqua surtout à fortifier les importantes positions de Broïs, de Mantegas et de Tuech, en y élevant ces fameuses redoutes contre lesquelles allèrent échouer les attaques réitérées de nos troupes, et l'ardeur impétueuse des milices de Nice.

* vallée de Queiras.

Durante.

Ligne de défense.

Botta.

De leur côté, le Duc de Chablais et le Général de Wins augmentèrent leurs retranchemens et leurs redoutes sur toute l'étendue de leur ligne qui, liant entre elles les positions de Saorgio, de Raus, des Fourches, se prolongeait sur tout le cordon des Alpes. Le Général Strasoldo qui, avec sa division, couvrait la vallée de Stura, prit même le col de l'Argentière; mais il ne put s'y maintenir.

Tout semblait cependant fixer la fortune sous les drapeaux des coalisés. Le gouvernement conventionnel, fondé sur le crime et l'impiété, poussait les provinces de l'Ouest et du Midi de la France à secouer le joug républicain. Les noms de Lescure, de la Rochejacquelein, de Cathélineau, de Charrette, de Stofflet, inscrits aux fastes de l'honneur et de la fidélité, se couvraient

de gloire dans la Vendée. Bordeaux, Marseille, Lyon, Toulon se déclaraient pour l'infortuné Louis XVII, prisonnier au Temple. Les deux premières villes furent promptement subjuguées; mais les deux autres firent une résistance qui obligea deux armées républicaines à en faire le siège. Toulon se livra aux amiraux Hood et Langara qui croisaient dans ses parages avec deux flottes, l'une anglaise, l'autre espagnole. Les coalisés y envoyèrent des troupes. Le Roi de Sardaigne fournit trois mille hommes sous la conduite du Chevalier de Revel. Lyon appelait à son secours l'armée sarde, son unique espoir.

Lyon et Toulon
Dénina.
Lemaire.

Projet du Roi.

Touché du sort de Toulon et de Lyon qui lui tendaient les bras, Victor-Amédée conçut le projet d'une double expédition qui devait être de la plus haute importance pour sa gloire et pour le salut de ces deux villes, en danger de succomber. Satisfait de voir que ses troupes s'étaient aguerries, et qu'elles répondaient à son attente, il résolut de reconquérir à la fois ses provinces ultramontaines, et d'aller secourir Lyon et Toulon.

Offres de l'Autriche.

Le Général de Wins qui jugeait tout avec calme, expose au Roi que ces deux

opérations simultanées, demandaient deux armées plus fortes que les siennes. Victor-Amédée presse alors l'Empereur de lui accorder les troupes qu'il laisse oisives dans la Lombardie. La cour de Vienne promet de nouveaux régimens pour reprendre non-seulement Nice et la Savoie, mais encore la Bresse et le Bugei. Ces belles offres n'étaient toutefois pas désintéressées. Vienne exigeait en compensation les pays que l'Impératrice Marie-Thérèse avait cédés à Charles-Emanuel III.

Dénina. *Art de vérif.*

Le Duc de Montferrat.

Fidèle aux Bourbons, généreux dans son alliance, Victor-Amé rejeta ces propositions et résolut de tenter l'opération avec ses forces disponibles. Il en confia le commandement à son troisième fils, le Duc de Montferrat, « aussi distingué par les qualités de son esprit que par la pureté de ses mœurs, et chéri des troupes pour la douceur et l'aménité de son caractère. »

Botta.

Expédition en Tarentaise, le 14 août 1793.

Ce Prince divisa son armée en trois corps, et pénétra lui même, à la tête du premier, dans la Tarentaise par le val d'Aoste. Il déboucha par le Petit-S.t-Bernard contre le camp du Général Bagdelonne, avantageusement situé près de Sex, bourg sur la rive droite de l'Isère. Une forte redoute le dé-

Jomini.

fendait à sa droite: une autre arrêtait les colonnes qui arrivaient par le Val-Grisanche. Le Général d'Argenteau eut ordre d'attaquer celle-ci, tandis que le Prince se porta sur l'autre. Les Républicains opposèrent la plus vive résistance, se replièrent sur le vallon de Bonneval, où ils arrêtèrent encore les Sardes jusqu'au soir, et n'exécutèrent leur retraite sur Moutiers, qu'à la faveur de la nuit.

« Le Duc de Montferrat s'avança sur Montiers avec le gros de ses forces, pendant qu'une petite colonne se dirigeait par Montgirand et Aigneblanche. Les Français, d'abord disposés à battre en retraite, se ravisèrent à la vue du petit nombre d'ennemis, et voulurent défendre Moutiers; mais à l'aspect d'un détachement sarde qui menaçait leurs derrières, le désordre et la peur s'introduisirent dans leurs rangs, et ils ne gagnèrent pas Conflans sans perte. Le Duc de Montferrat porta son quartier-général jusqu'à Roche-Cevin; ce fut là le terme de ses succès. Il se vit forcé de s'arrêter à cette position, pour se mettre en rapport avec la colonne de Maurienne, à sa gauche; pour attendre le résultat des tentatives combinées à sa droite, et pour inviter les Suisses à seconder ses efforts.

A Moutiers, le 18 août.

Jomini.

Le M. de Sales en Faucigni.

Chargé de reconquérir les vallées supérieures du Faucigni, le Marquis de Sales y déployait simultanément son zèle et son activité, à la tête du second corps qu'il avait amené par le Petit-S.t-Bernard. Il avait combattu avec une rare valeur au poste de S.t-Martin; chassé les ennemis de leurs retranchemens; poursuivi ses succès dans les vallées de Sallanches, et de Cluses; établi ses avant-postes sur le Mont-Cormet. Mais n'ayant plus de forces suffisantes pour repousser les Français, pour occuper le mandement du Beaufort et marcher sur Annecy, il fit un généreux appel aux royalistes de la province, engagea sa fortune et son crédit, les arma à ses frais, et continua d'avancer sur les rives de l'Arve.

Le M. de Cordon en Maurienne.

Dans le même tems, et avec un parfait accord, le Marquis de Cordon, descendant du Mont-Cénis, seconda les opérations de la Tarentaise et du Faucigni, en forçant les Républicains dans leurs positions, aux gorges de la Maurienne. Le général Ledoyen qui les commandait, craignant que ses avant-postes ne fussent coupés à Termignon, les rappela, et profitant de tous les avantages que lui offraient les lieux, il disputait le terrain pas à pas. Il continua

ce système de défense avec autant d'intelligence que de bravoure, jusqu'à S.t-André. Les Piémontais eurent donc beaucoup de peine à pénétrer dans cette province, où les nombreuses sinuosités de l'Arc les forcèrent à passer dix fois cette rivière, devant le général ennemi qui sut rendre cette opération difficile. Mais lorsqu'il fut instruit de la retraite de Bagdelonne, à Conflans, menacé de front par des forces supérieures aux siennes, inquiet sur ses flancs et ses derrières, Ledoyen prit le sage parti de se replier sur Aiguebelle, et de se rallier aux restes de sa division, à la jonction des deux vallées. *Jomini.*

Kellermann qui commandait en chef l'armée des Alpes Maritimes * et celle du Mont-Blanc *, avait alors conduit des troupes au siège de Lyon. A la nouvelle des succès du Duc de Montferrat, il se hâte de les ramener à la défense de la Savoie. Il ordonne à une division du camp de Tournous de se diriger par les gorges de Valloire (1), sur la Maurienne, fait un appel aux départe- Mesures de Kellermann. * comté de Nice. * Savoie. *Art de vérif.*

(1) Passage de Briançon à S.t-Jean-de-Maurienne dont le maréchal de Berwick avait reconnu l'importance. *Mém. de Berw.*

mens voisins, envoie des secours aux généraux Bagdelonne et Ledoyen, retranchés dans leurs camps d'Aiguebelle et de Conflans.

Le Duc non-secondé.

Cependant les Piémontais avaient été reçus comme des libérateurs, dans les capitales de la Maurienne, de la Tarentaise et du Faucigni. Chambéry et Lyon leur tendaient les bras. S'ils eussent pu se porter en avant avec la célérité nécessaire, leur victoire était assurée. Le Duc de Montferrat, trop faible pour forcer les ennemis dans leur camp retranché, attendait le concours des Suisses et des Genevois; qui, ne voyant sous ses drapeaux qu'une petite armée, n'osèrent s'unir à lui. Les Savoyards mêmes ralentirent leur ardeur, dans la crainte de se compromettre.

Botta.

Plan de Kellermann.

Kellermann, ayant eu le tems de recevoir des secours, reprit l'offensive. Son plan fut habilement conçu, pour couper la retraite aux deux armées principales qui occupaient la Tarentaise et la Maurienne. La division d'armée qui était partie du camp de Tournous, devait tomber sur les derrières du Marquis de Cordon, et les forces imposantes qu'il fit marcher sur le Faucigni, avaient ordre d'arriver aux sources de l'Isère, avant le Prince piémontais.

Jomini.

Botta.

Dans le même tems, le Marquis de Sales, accablé par le nombre, se vit contraint de rétrograder, pour éviter d'être cerné par les Français qui s'emparèrent des vallées de Sallanche et de Beaufort, ainsi que des hauteurs du Mont-Cormet, avec une vigueur irrésistible. Les forces croissantes (1) de l'ennemi le contraignirent à opérer, promptement et à travers mille difficultés, sa retraite par les chemins affreux du *Bonhomme* et de l'*Allée-Blanche*, pour regagner le sommet du Petit-S.t-Bernard. Il eut à peine le tems d'en informer le Duc de Montferrat.

Retraite du M. de Sales.

Jomini.

Art de vérif.

Le Marquis de Cordon, ayant inutilement tenté de se porter sur Argentine* où le général Ledoyen s'était retranché, se concentra dans la position presqu'inexpugnable d'Epierre, formée par un contrefort, âpre et rocailleux, qui reserre le passage où coule l'Arve. Convaincu de l'impossibilité d'enlever un tel poste, Kellermann fait

Du Marquis de Cordon.

* Bourg près d'Aiguebelle.

Jomini.

(1) On assure que cette seconde retraite, aussi précipitée que la première, fut moins nécessitée par les forces croissantes de l'ennemi, que par l'ordre fulminant du général en chef, de Wins, qui rappela ses troupes auxiliaires. Le cabinet de Vienne ne voulait pas cette expédition.

traîner à bras, sur les rochers de S.t-Alban, deux pièces de canon qui dominent le poste. Le ravage que fait l'artillerie qui tonné sur leur tête, force les troupes piémontaises à rétrograder jusqu'à la-Chambre. Une nouvelle manœuvre des républicains pour gagner, à travers les montagnes, le passage des Encombres, par Saint-Jean de Belleville, décide le Marquis de Cordon à se replier sur la capitale de la Maurienne.

Danger qu'il court.

Ce fut alors que ce général aurait couru, comme dans la campagne précédente, le danger d'être pris avec le corps d'armée qu'il commandait, sans le chevalier Joseph Fausson de Germagnan *. Successivement aide-de-camp des Princes Potemkin, de Varsovie, et de son Roi, Victor-Amédée, ce brave guerrier qui s'était d'abord distingué au service de la Russie et de la Prusse, et qui vint ensuite se dévouer à la défense de sa patrie, fit, avec la plus grande diligence, avertir le marquis de Cordon qu'une division d'armée, venue du camp de Tournous par la gorge de Valloire, s'avançait pour lui couper la retraite. En effet, s'il ne se fût hâté de regagner le Mont-Cénis, il aurait subi, dans cette vallée aussi étroite qu'un défilé, le sort des Romains aux Fourches-Caudines.

* de l'ordre de S.t-Georges.

Dénina.

Le Duc de Montferrat qu'on avait jusque-là bercé de belles espérances, dut enfin renoncer à ses flatteuses illusions. Aussitôt qu'il eût l'avis de la marche rétrograde de la colonne de Maurienne qui exposait celle de Tarentaise à être coupée, il se hâta de sortir de ce mauvais pas. Quoique harcelé par Kellermann, et menacé sur ses derrières par Ledoyen qui pouvait arriver sur lui par Termignon, le Prince effectua sa retraite en bon ordre. Il courut néanmoins un si grand péril d'être fait prisonnier, que Kellermann encourut le blâme de son armée *pour avoir laissé échapper le Duc qu'il avait à combattre.* Retraite du Duc de Montferrat. ibid.

A cette époque désastreuse, la terreur la plus violente plânait sur la France: les idées républicaines étaient dans toute leur effervescence. Un serment de haine à la royauté venait d'être imposé aux troupes par la Convention. De jeunes démagogues s'inscrivaient pour former une compagnie de régicides qui prétendaient imiter Mutius Scévola. Le sang précieux des Princes devait être répandu comme la libation la plus agréable à cette liberté furieuse dont étaient idolâtres les fanatiques de Paris. Le Duc de Montferrat le savait; mais toutes ces Trait de caractère.

considérations disparurent devant sa tranquille bravoure. Il voulut constamment occuper les places les plus périlleuses à l'arrière-garde, couvert de ses décorations et de ses marques distinctives qui le désignaient plus particulièrement aux coups des ennemis, acharnés à le poursuivre. On le vit, dans cette pénible retraite, supporter avec force la malheureuse issue de son expédition, consoler les officiers par l'espérance d'être plus heureux une autre fois, et donner l'exemple du plus grand sang froid, sous le feu des Français. Son état-major, alarmé des périls qu'il courait, puisqu'il était personnellement en butte aux coups des ennemis, le pressait de cacher les marques de son rang, - *Soyons ce que nous sommes*; dit-il d'un ton ferme et calme : *C'est ainsi que se montre un Prince de Savoie, au jour du danger.*

Bataille de S.-Germain.

Etant arrivé à S.t-Germain, où il n'avait plus à craindre sur ses derrières, il fit halte pour donner à ses troupes qui arrivaient sur divers points, le tems d'atteindre le sommet du S.t-Bernard. Les ennemis l'assaillirent avec vigueur, dans l'espoir de faire des prisonniers, ou au moins du butin. Le Prince soutint une bataille meurtrière, ar-

Art de vérif *De Costa.* *Botta*, etc.

rêta, pendant une journée entière, les Français par une vive cannonade, sauva même son artillerie et les équipages, opéra sa retraite en bon ordre, et prouva que, si son expédition était malheureuse, ce n'était faute ni de résolution, ni de sagesse, ni de courage.

Suites de cette retraite.

Cette tentative, aussi bien commencée que conduite, mais fondée sur des secours qui manquèrent, n'eut qu'une triste résultat pour les provinces transalpines. Restées au pouvoir des républicains, elles furent plus cruellement traitées, pour avoir manifesté, dans cette occasion, leur amour pour leurs princes. Lyon à qui ses efforts courageux et son noble devoûment à la cause royale, avaient inspiré l'espoir de devenir un centre de résistance contre la puissance révolutionnaire, se vit reduit à la dure condition de se livrer à la merci des Terroristes, non moins avides de son sang que de ses richesses.

Lyon pris le 9 8.bre 1793.

Botta.

L'on sait le traitement barbare qu'éprouva cette ville dont les généreux défenseurs, sans espoir de salut, sortirent, la nuit, sur deux colonnes, résolus de périr, ou de se faire jour à travers les phalanges républicaines. Le plus grand nombre de ces braves royalistes périrent; les autres arrivè-

rent en Suisse, sous la conduite de M. de Précy, leur vaillant et malheureux chef.

Le Roi à l'armée.

Affligé des revers que son armée essuyait pour la seconde fois, au delà des monts, Victor-Amédée se flattait du moins de relever la gloire de ses armes, à l'expédition de Nice dont il s'était réservé la direction. Sous les glaces de l'âge, il conservait encore des restes de cette ardeur martiale dont il avait donné des preuves dans sa jeunesse. Il lui semblait que ses troupes, l'objet constant de ses soins paternels, seraient invincibles sous ses yeux. Nice était le théâtre de la guerre où elles avaient cueilli une plus abondante moisson de lauriers. Cet excellent Roi dont le cœur aimant était vivement touché des preuves d'amour que n'avaient cessé de lui donner les Niçards, comptait sur leur concours pour la délivrance de leur pays.

Paroles du Roi.
Dénina.

Ces motifs de confiance inspirèrent au Roi une expression d'autant plus naturelle, qu'il était passionné pour la gloire militaire, et qu'il chérissait ses troupes comme un père chérit ses enfans. *Nice*, dit en partant pour l'armée ce Monarque, digne d'être dans cette coalition, considéré comme le Nestor

des Rois, *Nice, ou Supergue* (1); c'est-à-dire *la victoire, ou la mort. Oui,* répétait-il souvent, *je m'ensévelirai plutôt, comme Priam, sous les ruines de mon palais, que de conclure aucun accord avec les ennemis de Dieu et les assasins des rois.* A Coni, passant ses troupes en revue, il leur promit que la solennelle procession du huit de septembre (2) se ferait à Nice. *Art de vérif.* *De Costa.*

Victor-Amédée arrive au quartier-général de la Giandola * et arrête, dans un conseil de guerre, le plan d'une attaque générale de la ligne des Républicains. Le Baron Colli est chargé de contenir le camp principal, au centre de la ligne. Strasoldo doit se diriger avec une brigade sur le flanc des Français. Le Roi s'avance avec des masses imposantes contre les redoutes de Mantegas et de Thuec sans grand résultat. Il dirige ses opérations sur sa droite, où la fortune lui est plus favorable. Pour protéger sa marche, le Comte de S.t-André s'empare des sommités de S.t-Jean, force par Succès à Vasco, à Flaut. *Sud de Saorgio *Durante.* 7 septembre. *Jomini.*

(1) Les souterrains de Supergue servent à la sépulture de nos Rois, depuis Victor-Amédée II.

(2) Etablie pour action de graces de la délivrance de Turin, qui eut lieu le 7 septembre 1706.

une vive canonnade le poste de Vesco, repousse les Français, et emporte leur camp de Flaut.

A St-Sauveur. *Dict. Hist.*

Le Marquis Philippe del Carretto qui, passionné pour la carrière des armes, avait acquis, en Prusse et en Russie beaucoup de connaissances militaires, commença dans cette occasion, à donner des preuves de la plus brillante valeur. Le Roi venait de le nommer son aide-de camp. Développant autant de bravoure dans l'action, que d'habileté dans ses manœuvres, il parvint à forcer les ennemis dans leurs retranchemens de S.t-Sauveur.

Nouveau plan. *Durante. Jomini.*

Profitant de l'enthousiasme qu'inspiraient à nos troupes la présence du Roi et la gloire de ces premiers succès, le général de Wins promit de concourir à un nouveau plan qui devait nous rendre Nice, et qui pouvait même influer sur les destinées de Toulon, alors aux abois. N'était-ce qu'un acte de coudescendance que lui arrachaient les instances de Victor-Amédée? Les troupes impériales qu'il fournit, firent, par une lenteur inexcusable, échouer cette expédition confiée au Duc d'Aoste, qui aimait la vie militaire, et qui savait se faire chérir des troupes par son bon cœur et son affabilité.

Après quarante jours de repos, le général autrichien, pressé par le Roi, et par le Duc d'Aoste, consentit à seconder une nouvelle tentative sur Giletta et Utello; mais il mit, comme à l'ordinaire, tant de retard à une exécution, où il fallait de la célérité, qu'il laissa aux Français le tems de recevoir des renforts. Aussi soutinrent-ils le choc avec une vigueur qui fit essuyer aux assaillans un échec assez considérable. Enorgueillis de leur belle résistance, ils voulurent à leur tour, attaquer, le lendemain, les troupes royales qui se maintinrent dans leurs positions, mais non sans perdre du monde. Quatre cents prisonniers de guerre furent conduits à Nice. Nouvelle tentative, 17 8.bre. *Art de vérif.*

Ce dernier fait d'armes mit en évidence la politique de Vienne. Comme il ne s'agissait plus de reconquérir, en faveur du Roi de Sardaigne, les états qu'il avait perdus, mais de repousser les Français des confins de l'Italie, le général de Wins montra tout son courage, toute son ardeur et son habileté. « Sa conduite autorisa toujours plus à croire que l'inaction et la mollesse qu'on lui avait précédemment reprochées, tenaient à des instructions qu'il ne pouvait enfreindre, ni même éluder. » Conduite de De Wins. ibid.

Retour du Roi, 14 9.bre 1793.

Victor-Amé qui, malgré son âge avancé, supportait, depuis deux mois, à l'armée, les rigueurs de la saison, rentra dans sa capitale avec la certitude que l'Empereur, son allié, se bornait à une guerre défensive, par interdire aux Français les portes de l'Italie. Convaincu par l'expérience qu'il ne pourrait enlever aux ennemis ses provinces transalpines, sans avoir une plus forte armée à leur opposer, il résolut de recourir à François II, son seul espoir.

Traité de Valenciennes, 23 mai 1794.

Botta, liv. IV.

Des négociations s'ouvrirent donc entre les cours de Vienne et de Turin. « Après de longues et nombreuses explications, un traité fut conclu à Valenciennes, entre le Baron Thugut pour l'Autriche, et le Marquis d'Albarey pour le Roi de Sardaigne. On y convint de réclamer de la France les frais de la guerre en argent, non en conquêtes; de mettre, de part et d'autre, sur pied le plus grand nombre de troupes possible, et d'avoir pour les deux armées unité d'action et de conseil, tant pour se défendre que pour attaquer.

Postes reperdus.

Quoique les Alpes fussent couvertes de neiges, le Duc d'Aoste s'étant rendu maître de Gineste, de la montagne de Brec et de Figaretto *, continuait d'intercepter la com-

* Sud de Lanlousca, 19 9.bre 1793.

munication du centre des Français avec leur droite, et d'accroître les difficultés qu'ils avaient à se procurer des vivres. Mais le général Masséna, pour faire cesser cet état de choses, anime ses troupes qui traînent, avec autant de constance que d'ardeur, un canon à travers des sentiers bordés de précipices, et par une attaque des plus audacieuses parviennent, sous une grêle de balles et de pierres, à s'emparer de ces postes, à rétablir leurs communications. Ce fut la clôture de la campagne. *Jomini, IV.*

La rigueur de la saison qui mettait un terme à la guerre de montagne, ne put ralentir le siège de Toulon. Les Coalisés y firent une belle résistance; mais le général Dugommier, secondé par le lieutenant-colonel d'artillerie Bonaparte, finit par triompher de tous les efforts. « Ce fut la fureur qui l'emporta sur le courage. Nos troupes y signalèrent leur bravoure. » Trois mille Piémontais gardaient le fort et la montagne de Faron; le général Gardanne leur enleva quelques redoutes; mais il ne s'y maintint pas long-tems. A la tête des régimens de Nice et de la Marine, le Chev. de Revel livra l'assaut aux Français, les culbuta, les chassa, et les repoussa dans leurs lignes. **Siège de Toulon** *Botta.* *Durante.*

Cette affaire le couvrit de gloire; mais aussi fut-elle des plus meurtières. Entr'autres braves on eut à regretter le Chevalier Joseph de Germagnan qui conduisait un corps de grenadiers, en capitaine aussi vaillant qu'expérimenté.

La ville se rend, 19 x.bre 1793.

Cette infortunée ville ayant dû succomber, comme Marseille et Lyon, nos troupes, fort diminuées par les combats et les maladies, s'embarquèrent sur l'*Alceste*, vaisseau pris à Toulon, et abordèrent à Oneille.

Sort du général Brunet.

Art de vérif.

Le vaillant, mais infortuné général Brunet, accusé de n'avoir pas pris une part assez active au siège de Toulon, et de s'être engagé à livrer Nice aux Piémontais, paya de sa tête de vagues soupçons, et le tort plus réel d'avoir dissimulé l'étendue de ses pertes, aux sanglantes affaires de Raus et de l'Authion. Etre malheureux à la guerre c'était alors un crime digne du dernier supplice. Beauharnais, Custines, Dampierre en avaient fait avant lui une cruelle expérience. Masséna, qui le remplaça, développa le rare talent qui fit sa réputation dans la guerre de montagne.

Forces disséminées, 1794.

Nous avons vu, dans le cours de 1793, les Sardes échouer dans leurs expéditions au delà des Alpes, et se couvrir de gloire

dans la défense de leurs lignes. La campagne de 1794 n'offre pas même ce dernier résultat. Les forces de Victor-Amédée ne s'élevaient pas à quarante mille combattans, et celles que lui fournit l'Autriche à huit mille. Ces troupes étaient disséminées, en petits camps et en postes, sur toute la chaîne des Alpes, depuis le Petit-Saint-Bernard jusqu'à Oneille. Le reste formait les garnisons de l'intérieur. De Wins conserva le suprême commandement des Austro-Sardes, ayant sous lui le Baron Colli (1) qui mérita, par ses talens et sa valeur, la confiance du Roi. *Jomini.* *Art de vérif.*

Forces des Français.

La chûte de Lyon, de Marseille et de Toulon avait mis à la disposition du Gouvernement français trois armées, fortes de cent mille hommes. Elles furent destinées à forcer les portes de l'Italie, sous les généraux Dumas et Dumerbion. Le premier, actif et brave, commandait l'armée des Alpes; le second celle du Var. La France voyait la fortune se déclarer en sa faveur, tandis qu'elle avait à supporter, dans son intérieur, la plus horrible tyrannie, sous *Jomini.* *Walter-Scott.*

(1) Le Baron Colli était d'une famille originaire de Vigévano, au service de l'Empereur d'Allemagne. *Art de vérif.*

le nom de République indépendante et libre. Toutes les propriétés étaient consacrées à l'entretien de la guerre. On avait imaginé des levées en masse; on avait organisé un mode gigantesque de recrutement. Ce n'était qu'à l'armée que la jeunesse trouvait du pain, de la sûreté, de la gloire. « L'armée fran-
*Les Alliés et les Bourbons. » çaise, dit Châteaubriand *, enveloppant
» de ses drapeaux les plaies de la patrie,
» avait jeté son épée dans la balance, pour
» servir de contrepoids à la hache révolu-
» tionnaire. »

Attaque du Mont-Cénis. 24 mars 1794.

Les premières tentatives du général Dumas ne furent pas heureuses. Bravant les neiges et les glaces, il tente un coup de main au Mont-Cénis. On y distingue deux passages, le grand et le petit. Le général en chef se dirige vers le premier, et charge son lieutenant Sarret d'attaquer le second. Celui-ci, égaré par ses guides, et assailli par le Baron Quino, colonel piémontais, d'une bravoure et d'une expérience consommée, tombe,

Repoussée.

renversé d'un coup de feu. Son corps d'armée se retire dans le plus grand désordre.

Jomini.

L'attaque du Grand Mont-Cénis n'est pas plus heureuse. Dumas l'aborde par trois colonnes. Celle du centre qui doit régler les deux autres, manque son but. Le général en chef ordonne la retraite.

Cet échec rendit Dumas plus sage. Il se concerta avec son collègue de l'armée du Var, pour opérer une attaque générale et simultanée, sur toute la ligne occupée par les Austro-Sardes, depuis le Petit-S.t-Bernard jusqu'à la Méditerrannée. Le jeune Bonaparte qui avait fait briller ses talens militaires au siège de Toulon, commandait l'artillerie, à l'armée du Var. Il proposa, non d'attaquer de front les positions redoutables de Broïs, de Raus, et des Fourches, où l'on avait perdu inutilement trop de monde, l'année précédente; mais de les tourner en attaquant les états du Roi de Sardaigne par le territoire génois. Cette violation des états d'une puissance neutre n'arrêta pas les Républicains qui alléguèrent, pour prétexte, que les Anglais, en entrant dans le port de Gènes, n'en avaient pas respecté la neutralité. Projet de Bonaparte. *Jomini.* *Botta.*

Dumerbion reste sur le front de l'ennemi; le général Garnier s'empare de la tête des vallées de la Vesubia; Serrurier s'avance jusqu'aux sources de la Tinéa; La Harpe se dirige vers celles du Tanaro, sur la ligne d'Orméa. L'attaque principale est confiée à Masséna, « destiné à s'élever des grades inférieures aux plus hautes rangs mili- Attaque du 6 avril. *Jomini.* *Botta, liv. IV.*

taires, et à devenir l'un des plus fameux capitaines que célèbre l'histoire. Le général Aréna, à la tête de l'avant-garde, demande le passage au gouverneur de Vintimille, Spinola, qui, refuse et proteste; mais en vain. »

Succès des Français.

Vintimille, Saint-Rémo, La-Penna, Port-Maurice, sont occupés par les Français. La terreur précède leurs nombreuses colonnes, auxquelles les faibles détachemens sardes ne sont pas en mesure de résister.

Combat de S.te-Agathe.

Comme il importait à Victor-Amédée de conserver Oneille, pour communiquer avec la Sardaigne, et pour entretenir ses relations avec les Anglais, ses fidèles alliés; de fortes batteries avaient été disposées sur les hauteurs de S.t-Agathe pour défendre cette ville et garder le passage. Rien cependant ne put arrêter, dans leur marche, des ennemis supérieurs en forces, et fiers de leurs succès. « Ils montèrent à l'assaut avec une ardeur admirable. La résistance des Piémontais ne fut pas moins terrible. Leur artillerie surtout qui tirait à-plomb, fesait un effroyable carnage parmi les Français. Persuadés que la célérité seule pouvait leur faire emporter cette position, les Républicains marchèrent rapidement en avant, parvinrent à établir quelques batteries dans

Botta, ib.

des lieux, réputés jusqu'alors inaccessibles. Stupéfaits de tant d'audace et accablés par le nombre, les Piémontais abandonnent, non sans désordre, une éminence qu'ils avaient défendue avec beaucoup de bravoure, et se rallient au Pont-de-Nava.

Les Français entrent dans Oncille, où ils ne trouvent que des canons et des magasins de vivres. Les habitans qui se souvenaient des meurtres et des ravages, exercés par l'amiral Truguet, avaient cherché un asile dans les montagnes. Sans perdre de tems, les vainqueurs s'emparent de Loano, petit port, non loin de Final, et se dirigent vers le pont de Nava, passage important sur le Tanaro, muni de fortifications et d'artillerie. Oncille, Loano. ibid.

Masséna, choisi pour forcer ce pas redoutable, s'y porta, avec sa vigueur et sa rapidité ordinaire, à la tête de huit mille hommes d'élite. L'extrême difficulté des chemins, les retranchemens élevés par les troupes royales, le jeu d'une artillerie servie avec la plus grande habileté, rien ne peut arrêter l'impetuosité des Républicains. « Les Austro-Sardes, quoique braves et aguerris, n'étaient pas encore faits à ces assauts brusques, à ces batailles de désespérés. » Le Pont de Nava, 16 avril. ibid. *Botta.*

château d'Orméa, gardé par des invalides, les bourgs de Garessio, et de Bagnasco furent occupés par les vainqueurs.

Céva résiste.

Il ne restait plus aux Français, maîtres de la vallée du Tanaro, que la place de Céva qui les empêchât de pénétrer en Piémont. Le Comte de Tournefort, sommé de la rendre, fit la réponse qui convenait à un homme d'honneur, - « *Je la défendrai, au prix de ma vie, jusqu'à la dernière extrémité, pour le Prince qui me l'a confiée.* »

Botta.

« Le général Masséna publia une proclamation pleine de flatteries et de menaces; mais ses provocations ne produisirent pas d'effet. Les soldats du Roi n'entendaient point son langage; les populations rejetaient ses maximes. Ils échoua devant la fidélité des uns et des autres. »

Première attaque du Col-Ardent.

* de la Briga.

le 26 avril.

Botta.

Les généraux républicains, guidés par le colonel Rusca, natif de ces contrées *, chasseur intrépide, auquel tous les sentiers étaient connus, s'avancèrent sur plusieurs colonnes, vers Col-Ardent, la Briga, et Monte-Grande. « Les Piémontais laissèrent arriver les ennemis jusqu'à demi-côte, et firent pleuvoir sur eux une grêle de plomb et de pierres, qui les força de renoncer à l'attaque. »

Masséna, en se retirant, observe que la rédoute de Felta, située à quelque distance, sur les bords du Tanarello, présente plus de facilité à l'assaut. C'est là qu'il dirige tous ses efforts. Il anime ses troupes de la voix et de l'exemple, et leur promet d'un ton assuré que leur bravoure serait couronnée du plus brillant succès. Un horrible combat s'y engage, et se prolonge plusieurs heures. La terre est jonchée de cadavres. Deux de ses adjudans-généraux y trouvent la mort; mais enfin le poste est enlevé, après une résistance honorable pour ses défenseurs qui n'auraient pas succombé, si d'Argenteau se fût empressé de leur porter secours. Cette redoute avait été confiée au Comte Radicati de Marmorito, colonel du régiment de Pignerol. Après même que ses troupes eurent, faute d'appui, pris la résolution de battre en retraite, cet intrépide commandant, plutôt que d'abandonner le poste, préféra de mourir, les armes à la main, en continuant de combattre héroïquement, avec le Chev. Gaspar de Germagnan et une poignée de braves qui payèrent, de leur vie, un dévoûment que nous allons regretter de ne pas voir imité par deux autres commandans.

Redoute de Felta, ou Feltch.

Jomini.

Nouvelle attaque, le 27 avril.

Botta.

Rien n'arrête l'élan des Français, quand la fortune leur sourit. Ils brûlent de renouveler leur attaque, à Millefourches, au Col-Ardent, et aux autres postes, contre lesquels ils avaient échoué. Tout plie, tout cède. Masséna s'avance vers la-Briga, et va prendre à dos le fort de Saorgio, sur le grand chemin qui mène au col de Tende. L'armée piémontaise pouvait être coupée et la perte de vingt mille hommes eût entraîné celle de la monarchie.

Postes évacués.

Gourgaut.

A cette nouvelle, le Duc de Chablais qui avait plus de crédit que l'indolent de Wins, voyant que ses troupes, retranchées dans les camps de Raus, de Lantosca, des Fenêtres, de Marthe, allaient être coupées, sans espoir de salut, donna au général Colli l'ordre d'évacuer, sans délai, ces fameuses positions qui avaient été arrosées de tant de sang, et où l'armée royale avait acquis quelque gloire. Cette retraite fut si précipitée, qu'on dut brûler tous les effets de campement. Le général en chef Dumerbion, ses lieutenans Garnier et Serrurier, livrèrent aux Austro-Sardes divers combats qui rendirent leur retraite pénible, désastreuse même. Le Duc de Chablais rallia ses troupes autour du bourg de Tende. Sa gauche

et sa droite étaient appuyées aux Alpes ; tout le front était hérissé de canons. *De Costa.*

Le Chevalier de S.t-Amour, gentilhomme Savoyard, était chargé de la défense du fort de Saorgio. « Vous ne rendrez la place, » lui écrivit le général Colli, que sur un » avis par lequel je vous annoncerais l'im- » possibilité de vous secourir. » Ce militaire, jusque-là plein d'honneur et de courage, se voyant étroitement cerné par deux armées ennemies qui ne lui laissaient espérer ni secours, ni avis, remit la forteresse, à la première sommation menaçante des Français. Le Baron Colli manœuvrait cependant pour prendre position sur le front le plus élevé des Alpes. Saorgio livré le 28 avril. *Art de vérif. Dénina. Botta. De Costa.*

L'intempestive capitulation du commandant de Saorgio rendit vains tous les efforts du baron Colli, et compromit gravement l'aîle droite de l'armée royale qui, privée de l'appui de ce château, ne put gagner Tende qu'en perdant beaucoup d'hommes et de canons. Ce fut le plus fâcheux contre-tems qu'on eût jusqu'alors essuyé. Suites de cette capitulation.

Le Chevalier de S.t-Amour, traduit devant un conseil de guerre, fut condamné à être fusillé. Il reçut la mort sur l'esplanade de la citadelle de Turin, avec plus force Arrêt de mort.

d'ame qu'il n'en avait montré, dans la position critique où il s'était trouvé. On attendait de la clémence du Roi la grace du condamné ; mais un exemple fut jugé nécessaire. « Le Roi de Sardaigne, dit un bon
* Napol. » juge* en pareille matière, fit passer par
Gourgaut. » les armes le commandant de Saorgio; il » fit bien. La place pouvait tenir. Le résultat eût été le même; car on ne pouvait pas la secourir; *mais à la guerre, » un commandant de poste n'est pas juge » des événemens; il doit défendre sa place » jusqu'à la dernière extrémité; s'il la rend » un instant plutôt, il mérite la mort.* »

Le refus de la grace, de la part d'un Roi clément, laissa plâner sur la mémoire du commandant de Saorgio les soupçons d'une perfidie dont tous ceux qui le connurent, l'ont hautement proclamé incapable.

Col de Tende. Pour recueillir le fruit de leurs exploits, il ne restait plus aux Français qu'à s'emparer du col de Tende, point culminant des Alpes Maritimes. Le général Macquart
Botta. eut ordre de s'y porter. « Là, le défilé au fond duquel serpentent la route de Nice et le torrent la Roya, s'ouvre tout-à-coup et devient une vaste plaine, fermée par le col. La montagne s'y montre sous l'appa-

rence d'une toile tendue, qui ne laisse qu'un passage, et son nom lui vient de son aspect.»

Les Piémontais s'étaient ralliés au col de Tende, au nombre de quatre mille, et auraient pu s'y maintenir, s'ils avaient eu le tems de s'y établir. Mais les ennemis, infiniment supérieurs en nombre, ayant, avec autant d'audace que de célérité, occupé toutes les éminences d'alentour, les Piémontais durent se replier à Limon, au pied de la montagne, du côté du Piémont.

A cette nouvelle, le général en chef, Dumas, qui avait échoué au Mont-Cénis, se promit d'être plus heureux au Petit-S.t-Bernard, et d'y relever, à la fois, le courage et la gloire de son armée. Pour assurer le succès de son entreprise, il dirigea une feinte attaque contre les retranchemens de l'Hospice du S.t-Bernard, tandis qu'il fesait vivement assaillir par le général Bagdelonne les Piémontais, retranchés au Mont-Valésan qui domine le Petit-S-t-Bernard. Cette opération n'ayant pas été exécutée avec un parfait accord, allait échouer, si l'explosion fortuite d'un magasin à poudre n'eût porté le découragement dans le cœur des Sardes que cet accident contraignit à se replier sur le plateau oriental des Alpes Graïennes*. On

Mont-Valésan pris, 24 avril.

Jomini.

*du S.t-Bernard

Art de vérif. eut lieu de soupçonner de trahison le com-
* nommé Bergoz mandant du poste, Bernois d'origine*, par-
Dénina, It. Occ. tisan des principes démocratiques.

Petit-S.t-Bernard pris. Maîtres des nombreuses batteries qui bordaient les trois redoutes du Mont-Valésan, ibid. les Français les tournèrent contre la cha- *Botta.* pelle du S.t-Bernard, et se mirent en devoir de foudroyer les Piémontais qui avaient là leurs principales forces et qui évacuèrent, en frémissant, un poste réputé inexpugnable, sans la perte du Mont-Valésan. Les vainqueurs ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin. Ils s'avancèrent jusqu'au village de la Tuile. Toute la vallée d'Aoste fut frappée d'épouvante; et déjà l'on craignait pour la cité, lorsque le Duc de Montferrat accourut avec toutes les milices et les troupes de ligne qu'il put rallier, et opposa une barrière au danger dont on était menacé. Il *Jomini.* plaça son camp aux *retranchemens du Prince* * au pied du Petit-S.t-Bernard. *Thomas* *, poste fameux dans les guerres du dix-huitième siècle, et fit rétrograder les ennemis.

Redoutes du Mont-Cénis. Après ces premiers succès qui en promettaient d'autres, Dumas tourna ses vues vers le Mont-Cénis, et voulut en diriger une seconde fois l'attaque pour y rétablir son *Botta.* honneur. « Ce fut là qu'eut lieu l'action la

plus éclatante par sa grandeur et par le courage des deux partis..... A l'endroit où les eaux se partagent entre le Rhône et le Pô, point culminant du Mont-Cénis, les Piémontais avaient établi de nombreuses et fortes batteries. Les trois principales semblaient rendre cette position imprenable. »

Ces redoutes étaient gardées par les soldats les plus aguerris, par les cannoniers les plus habiles. Les troupes sardes avaient la plus grande confiance en leur commandant, le baron Quino, colonel d'Acqui, d'une bravoure et d'une expérience consommée. La nature des lieux, les travaux de l'art, la valeur des troupes, tout se réunissait pour leur promettre la victoire. « Cependant les Français s'avancent, comme s'ils ne doutaient pas du triomphe. Au déclin du jour, au flambeau de la lune, ils livrent l'assaut aux trois redoutes à la fois; Dumas à la *Ramasse*, Cherbin aux *Rivets*, Bagdelone à la redoute *Strasoldo*. Une affreuse bataille s'engage: tout contribue à la rendre épouvantable, l'horreur des précipices, l'obscurité de la nuit, les éclairs de l'artillerie, le bruit des batteries que l'écho répète dans les cavernes de la montagne. »

Furieuse attaque, 14 mai 1794.

Noms des 3 redoutes.

La victoire flotte incertaine. Le comte de

Exploit de Bagdelone.

Clermont qui préside à la défense, a fort habilement reparti ses soldats à la redoute des *Rivets*. Il les encourage de la voix et de l'exemple. Mêmes chances, même valeur aux autres redoutes. Tout-à-coup Bagdelonne, par un mouvement des plus audacieux, franchit d'affreux précipices, dépasse la redoute *Strasoldo*, l'attaque sur ses derrières, et décide le triomphe des Français.

Eloge des combattans.

Botta.

La perte de cette redoute entraîne celle des deux autres, au pied desquelles se battaient en désespérés Dumas et Cherbin. «C'est ainsi que tombèrent au pouvoir des Français les retranchemens élevés sur l'extrême frontière de l'Italie. Ce n'est pas que le courage des Italiens n'y ait brillé d'un vif éclat: les esprits justes conviennent qu'ils auraient maintenu l'équilibre de la balance, si les Français n'eussent eu pour eux le nombre et l'exaltation des nouvelles opinions. Ils portèrent leurs avant-postes à la Ferrière et à la Novalaise. Les Piémontais s'étaient retirés sous le canon de la *Brunette*. »

Oulx occupé.

Art de vérif.

Par une action simultanée, le général La-Vallette descendit du Mont-Genèvre à Césanne, s'empara des vallées d'Oulx et de Bardonnèche, s'avança jusque sous le canon d'Exilles, et frappa d'énormes contributions

ces infortunés pays, chargés d'entretenir l'armée ennemie durant toute la campagne.

Quelques jours auparavant, une autre colonne franchit le scabreux col de La-Croix, se montra à l'improviste au dessus du fort de Mirabouc qui fermait l'étroit passage d'Abriez et de Mont-Dauphin, dans la vallée de Luserne, et somma le commandant de se rendre. La garde en était confiée au lieutenant-colonel suisse, Mesmer, qui remit les clefs par faiblesse, ou se les laissa surprendre par une coupable négligence. Il fut arrêté, jugé, condamné au même sort que le chevalier S.t-Amour, et paya de sa tête la même faute.

Mirabouc pris le 11 mai.

ibid.

S'avançant ensuite dans la vallée de Luserne, les Français occupèrent Bobbio, La-Tour, et parurent menacer la plaine. La ville de Pignerol ne fut pas sans alarme. Mais les Piémontais accoururent en forces, attaquèrent avec vigueur l'ennemi qui fit sauter le fort et rentra dans le Dauphiné. L'irruption des troupes républicaines du camp de Tournous dans la vallée de Stura* n'eut pas plus de consistance.

Pignerol menacé.

Botta.

Art de vérif.

* par le col de l'Argentière.

La violation du territoire de Gènes et l'occupation de toutes les sommités des Alpes qui bornent le Piémont, répandit l'in-

Inquiétude à Turin.

quiétude et même la crainte, à Turin. On se rassura toutefois, quand on vit un immobilité subite succéder à cette soudaine activité des Français. S'ils attendaient, pour descendre dans la plaine, le signal des traîtres, leurs affiliés; la fermeté du gouvernement les déconcerta; ils étaient connus, surveillés, réprimés, et punis, sans que rien pût les soustraire à l'action des lois. Sans-doute leur ardeur dut-elle aussi se ralentir, à l'aspect de cette redoutable ligne de forteresses qui servaient de boulevards aux belles contrées de l'Italie; il suffit de nommer le fort de Bard, la Brunette à Suse, les forts de Fenestrelles et de Demont, les places de Coni, de Cève, d'Alexandrie, de Tortone. Le coup qui menaçait le Piémont, ajoutent d'autres historiens, resta suspendu, parce que Maximilien Robespierre qui avait fait couler tant de sang, en France, venait de porter sa tête sur l'échafaud. Avec lui cessa le règne de la terreur; le pouvoir passa dans d'autres mains; la France respira; il y eut trois mois d'inaction aux frontières.

Forteresses.

Jomini.
M. de Costa.
Sismondi.

Des dangers d'une autre sorte répandirent alors quelque alarme dans le cœur des Piémontais. Les principes révolutionnaires, long-tems contenus, commençaient à se ma-

Conspiration.
Dénina.
Botta.
Art de vérif.

nifester d'une manière alarmante. Les derniers succès des armées républicaines avaient enhardi tous les fauteurs de troubles, de désordres, de subversions politiques. Ils entrevoyaient déjà l'époque où le pacte social des nations allait aussi être brisé chez eux. Leurs passions tumultueuses s'agitaient en secret pour hâter ce moment. Leurs plans sanguinaires ne se bornaient pas à changer la forme du gouvernement. La capitale du Piémont apprit avec horreur la découverte d'un complot attentoire à la vie du Souverain et de son auguste famille.

Cette conspiration était sourdement ourdie par des hommes en proie à de funestes illusions, mais dépourvus des moyens nécessaires à la réussite de leurs projets. On publia *Beauchamp.* pourtant qu'ils étaient en correspondance avec le citoyen Tilly, alors ministre de la république française, à Gênes. Le chef en était un médecin * dont le père exerçait aussi la *Barolo. médecine, dans la capitale du Piémont, avec beaucoup de réputation, et dont la femme était attachée au service des Princesses de la famille royale. Quelques conspirateurs furent condamnés aux fers, les plus coupables au dernier supplice. Deux Français, Chantel et Junod, impliqués dans cette trame, por-

tèrent leur tête sur l'échafaud; d'autres plus heureux cherchèrent un asile en France, à Gènes, en Suisse. La secte désorganisatrice récrutait dans les classes intermédiaires dont les intérêts, les ambitions, les jalousies furent mises en jeu par des espérances, la plupart fallacieuses; mais elle ne put corrompre, ni même ébranler la fidélité des soldats et des paysans dont les sentimens affectueux pour le Roi étaient à l'épreuve de toute séduction.

Privations à Turin.

Simondi.

En automne, l'on vit l'armée française se renforcer et prendre une attitude menaçante. Victor-Amé ne s'endormit pas sur ce péril. Il avait donné l'exemple des sacrifices et des privations personnelles, en envoyant sa vaisselle à la monnaie; en fesant fermer son théâtre, en vendant ses équipages de chasse. L'armée avait été encouragée par sa présence et celle de ses fils belliqueux. Pendant qu'il exposait sa tête vénérable aux hasards de la guerre, la Princesse de Piémont, les Duchesses d'Aoste et de Chablais qui menaient la vie la plus exemplaire, ne cessaient d'invoquer le ciel pour le salut de l'état.

Nouveaux secours.

S'adressant ensuite à son peuple avec l'accent paternel, Victor lui exposa, sans

les dissimuler, les besoins et les dangers publics; il fit un pressant appel aux individus capables de porter les armes, pour qu'au premier signal ils se tinssent prêts à voler à la défense de la patrie en danger. Cette ressource ne pouvait être que momentanée: l'Empereur qui tremblait de voir le Milanais envahi, envoya des troupes auxiliaires d'une nature plus rassurante. Douze mille Autrichiens arrivèrent sous la conduite d'Olivier Wallis, pour renfort à l'armée dont s'éloigna pour quelque tems le général de Wins, forcé de s'occuper de sa santé. *Botta.* *Art de vérif.*

Les Français, désespérant de s'emparer des forteresses et des retranchemens qui couvraient le front de la ligne de défense de l'armée piémontaise, se décidèrent à violer la neutralité de Gènes en occupant le marquisat de Final. Cette république fit retentir une seconde fois ses justes plaintes, en exposant tout ce qu'a d'odieux la force séparée de la justice. Dumerbion ne s'avança pas moins sur le territoire génois et plaça un camp de quinze mille hommes près de Dégo sur la Bormida, menaçant à la fois Acqui, Albe, et Mondovi. Les Français à Final. ibid.

L'Archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, voyant le Montferrat menacé, Projet sur Savone.

se hâta d'envoyer de nouvelles troupes, commandées par le général Colloredo, non-seulement pour arrêter les Français, mais encore pour surprendre Savone et rétablir les communications des Coalisés avec les flottes espagnole et anglaise. Dans cette vue, les Austro-Sardes se retranchèrent dans les positions de Carcare, de Millésimo, de Cosséria, de Cairo, en attendant qu'on eût rendu les chemins praticables à la grosse artillerie. De concert avec le Comte Wallis, les généraux Colli et Colloredo attaquèrent l'armée française à Dégo, et manœuvrèrent si bien, qu'en la repoussant, ils lui firent perdre quatre mille hommes.

Art de vérif.

le 4 7.bre.

Combats partiels, 15 7.bre.

Humilié de cet échec, Dumerbion, vieil et brave officier, atteint de la goutte, charge le jeune Bonaparte, général d'artillerie, de forcer les Coalisés dans leurs positions. Le général Cervoni s'empare du contre-fort qui sépare les deux Bormida, et oblige d'Argenteau * à se replier sur le camp retranché de Cève. Tous les jours, l'attaque se renouvelle, et ce n'est qu'au prix de leur sang que les Français font des progrès.

* général au service de l'Autriche.

Combat de Dégo 21 7.bre.

Gourgaut.

Wallis se prépare à soutenir, à Dégo, à Cairo, un combat pour mettre un terme à ces succès journaliers de l'ennemi. Il se con-

fie sur son artillerie et sa cavalerie, évidemment supérieures. Masséna, La-Harpe conduisent leurs colonnes: Bonaparte les seconde avec son artillerie. Le choc est rude: de part et d'autre, on fait preuve d'égale valeur et de science militaire. La nuit seule sépare les combattans qui des deux côtés, s'attribuent la victoire. Les Austro-Sardes semblent avoir eu l'avantage, en conservant toutes leurs positions; cependant les Autrichiens, alarmés par de faux bruits que l'ennemi fait circuler à dessein, se retirent le lendemain dans les murs d'Acqui. *Botta. Jomini.*

Avantages négligés.

Les Piémontais se plaignirent de cette marche rétrograde qui leur fit perdre le fruit d'une belle défense, dont on pouvait retirer un avantage d'autant plus grand, que les ennemis étaient moins en état de leur résister. Bonaparte dont la présence à l'armée républicaine avait été si funeste aux Austro-Sardes, venait d'être destitué comme partisan de Robespierre. « Dumerbion fut alors remplacé par Kellermann, brave de sa personne, mais non accoutumé aux grands commandemens. » La cruelle saison força les Français à quitter les sommets des Alpes dont ils avaient eu tant de peine à s'emparer. *Gourgaut.*

Regrettant de n'avoir pu s'établir dans le Montferrat, ils se replièrent vers Savone.

Hollande conquise. A la faveur des glaces, le général Pichegru avait conquis la Hollande qui, après la retraite du Stathouder, s'érigea en gouvernement démocratique, à l'instar de la France.

3 avril 795. La paix avec le Roi de Prusse fut la suite de cette glorieuse conquête qui l'exposait à une invasion. Emmanuel Godoï, favori tout-puissant à la cour d'Espagne, n'eut pas de peine à décider le Roi Charles IV à traiter aussi avec la république française, dont l'armée triomphait aux Pyrénées. La coalition,

Etat de l'Italie. *Stor. d'Ital.* réduite à l'Angleterre et l'Autriche, se trouvait donc considérablement affaiblie, et l'Italie était plus que jamais menacée. La France, après avoir calmé Gènes, endormi Venise, séduit la Toscane, troublé le royaume de Naples, renouvelait ses offres séduisantes au Roi de Sardaigne qui se trouvait dans la position la plus critique. Le puissant boulevard des Alpes lui était enlevé; la guerre avait épuisé ses finances. Ses Alliés pesaient sur ses états, et ne lui prêtaient qu'un faible secours.

Grand conseil a Turin. A ces considérations qui portaient Victor-Amédée à traiter, à son tour, avec la république française, se joignaient les offres sé-

duisantes que le Roi d'Espagne, son neveu, était chargé de lui faire. Ce Monarque lui proposait d'unir ses armes à celles de la France qui lui assurait la conquête de la Lombardie, en échange de Nice et de la Savoie. Le ministre sarde, à Berne, Vignet-des-Etoles, reçut les mêmes communications des agens et des généraux français. Le Roi et ses ministres virent le piège, et rejetèrent brusquement ces propositions insidieuses. « La fidélité de Victor-Amédée dans ses alliances égalait son désintéressement dans cette guerre sociale, où il risquait tout sans ambitionner la moindre conquête. Malheureusement cette politique ne fut point générale. » *Ann. Milit.* *Art de vérif.* *Beauchamp, Rév. du Piem.*

Deux partis s'agitaient vivement au cabinet de Turin; les uns voulaient la paix, les autres la guerre. Les premiers s'éfforçaient de prouver qu'il n'y avait plus de salut que dans un traité avec la République: les autres, professant des principes plus sévères, exposaient avec feu qu'une alliance défensive et offensive avec des républicains sans foi et sans frein, serait un signal inévitable de troubles, de séditions et de ruine. Cette opinion s'accordait avec celle du Roi qui ne voyait, dans les chefs du gouvernement fran- Avis divers.

çais, que les ennemis de l'autel et du trône. La guerre fut donc résolue, et l'alliance avec l'Empereur maintenue. Si ce n'était pas le parti le plus sûr, c'était du moins le plus honorable.

Efforts des Austro-Sardes.

Wallis qui venait de terminer sans honneur sa campagne sur les Apennins, dut remettre le suprême commandement de l'armée au général en chef de Wins que l'Empereur renvoyait avec des forces considérables. Il développa un plan dont le Roi se promettait de grands succès; mais au lieu de prévenir les ennemis, selon son projet, de Wins leur laissa le tems de choisir leurs postes, de se préparer à la défense, et de suppléer ainsi à l'infériorité du nombre par les mesures prises pour résister. Il se décide à profiter des avantages que lui donnent sur les ennemis le nombre et la situation. Nous allons voir la victoire, jusque-là fidèle aux drapeaux tricolores, les abandonner un moment et sourire aux Alliés. Une attaque générale est combinée. Les Français occupent une ligne qui s'étend depuis les sommités de Savone, jusqu'au col de Tende: la rompre sur son centre, c'est la vaincre sur tous les points. Tous les efforts des Austro-Sardes tendent à ce but. Des engagemens si-

Jomini.

multanés ont lieu au col de Tende, au Mont-Genèvre, au Mont-Cénis, pour favoriser l'opération principale da la Ligurie.

Tandis que le Baron Colli, à la tête des Piémontais, dirige ses opérations sur la Spinarda et sur les hauteurs de Garessio pour en repousser les ennemis, les généraux Wallis et d'Argenteau, l'un à l'aile droite, l'autre à la gauche de l'armée autrichienne, combinent leurs manœuvres pour se porter l'un à Savone, l'autre à Final. De Wins, au centre, se précipite sur les importantes positions de S.t-Jacques et de Melogno, et s'en empare, après huit heures du combat le plus acharné. — Attaque générale. — 25 juin, 1795.

Les combats se succèdent durant trois jours. Masséna fait des prodiges de valeur pour reprendre les postes perdus; mais cette fois la constance des Austro-Sardes l'emporte sur l'ardeur des Français. Argenteau se rend maître des redoutes de Settepani, et de Wins force les postes de Vado. A la faveur d'un brouillard, La-Harpe et Masséna reprennent quelque avantage. La mêlée recommence: le sang coule à grands flots: les Impériaux, plus nombreux savent que de cette action dépend le sort de la guerre en Ligurie; ils font un dernier effort et restent vainqueurs. — Settepani. — *Dénina.* *Botta.*

La Spinarda. Durante.

Ces succès glorieux relevèrent l'espoir des Piémontais et excitèrent leur émulation. Ils assaillirent simultanément les Français, à leur camp retranché de la Spinarda, et y déployèrent une valeur à laquelle tout dut céder. Ils enlevèrent successivement tous les postes occupés par l'ennemi sur les Apennins, depuis les sources de la Bormida jusqu'au Tanaro, et les repoussèrent sur Garessio.

Botta.

Kellermann, battu sur tous ces points, dut penser à la retraite. Il encloua vingt-deux canons et deux obusiers, se replia successivement par Borghetto, Ballestrino, Zuccarello, et prit, vers les sources du Tanaro, une position défensive que lui désigna le général Alexandre Berthier, forte de sa nature, et mieux liée avec celles du col de Tende.

Suite de ces succès.

Fier de ces succès, de Wins occupa Final, Vado et Savone, priva les Français de toute communication avec Gènes, se mit en contact avec les Anglais, maîtres de la mer,

De Costa.

et s'endormit sur ses lauriers. « Il vit défiler, à ses pieds, l'armée ennemie, traînant après elle ses canons, ses bagages et jusqu'à ses magasins, sans l'inquiéter dans sa retraite. » Les instructions secrètes de sa cour ne lui permirent pas de pousser plus loin ses avantages.

Rentrant donc dans son système d'inaction, ce général s'établit dans un château, aux portes de Savone, arma des corsaires pour son compte, et ne s'occupa qu'à faire estimer les prises qu'on lui amenait (1). Cette conduite ne pouvait qu'affaiblir la confiance qui commençait à se rétablir entre les deux armées alliées. Le cabinet de Turin que l'alliance avec l'Empereur ne rassurait plus contre l'invasion, ne pouvait dissimuler son mecontentement. Le Roi, lui-même qui n'avait pas oublié la faible coopération de ce général, à l'éxpédition de Nice, dit dans plus d'une circonstance: *je serai forcé de traiter avec les Français.* Torts de De Wins. *Art de vérif.*

Soit pour exciter de Wins de son inertie, soit pour tenir les troupes en exercice, et nourrir entr'elles une généreuse émulation, les Ducs d'Aoste et de Montferrat, et le général Colli firent, à différentes époques, diverses expéditions, dans le cours de l'été. Ces tentatives isolées, par fois éventées; souvent contrariées par des incidens imprévus, eurent peu de succès. Nous ne par- Tentatives.

(1) C'est là qu'il reçut, dans une dépêche anonyme, le brévet de membre-honoraire de l'Académie Alexandrine *degli Immobili.* *De Costa.*

lerons que des principales, pour faire mieux connaître cette guerre de postes qui ne donnait lieu qu'à des actions partielles, et de peu de résultat; quand elles n'étaient pas combinées sur toute la ligne, et portées à une prompte exécution, d'un accord unanime.

Col de Termini.

* entre le Casotto et la Corsaglia.

Le Marquis de Bellegarde(1), colonel des Grenadiers-Royaux, ayant reçu l'ordre de s'emparer du col de Termini* où douze cents Français étaient retranchés, se porta intrépidement à l'attaque, enleva les avant-postes, et dut renoncer à livrer l'assaut parce que les autres colonnes, destinées à concourir à l'action, le secondèrent mal. Nos troupes rentrèrent dans leur camp de Bausset, vers les sources des Bormida.

Ann. Mil.

Col de Tende.

* suisse, propriétaire d'un régiment de ce nom.

Les efforts du général Christ*, au col de Tende, ne furent pas plus heureux. Les Français étaient ordinairement avertis d'avance du mouvement de nos troupes, qui n'égalaient pas l'ennemi en célérité, en accord pour les coups audacieux.

Triste échec.

Le major Bonneau, chef d'un corps franc,

(1) Gentilhomme savoyard, frère du Comte Bellegarde, feld-maréchal qui commanda en chef les armées d'Autriche.

promit d'enlever le poste de S.t-Martin de Lantosca, vers la source de la Vésubia, faiblement gardé par le général Serrurier. Le Baron de la Tour lui confia onze cents chasseurs piémontais pour cette expédition. Il s'avança par le col de Quines, au fond de la vallée de la Trinité. Les Français, avertis par des espions, avaient renforcé leur poste. Le froid, le vent, la pluie, tout concourut à faire échouer la tentative. L'infortuné major, désolé de cet échec, blessé, sur le point de tomber au pouvoir des Républicains, trop certain de monter à l'échafaud, comme émigré français, se donne la mort. Cet acte que la religion et la raison condamnent également, loin d'être un trait de force, n'est qu'un trait de faiblesse, puisque c'est reculer devant sa destinée. le 31 août.

Lâche qui veut mourir : courageux qui peut vivre. *Racine, Relig. VI.*

Réservons donc notre admiration pour Régulus qui brava des tourmens bien plus affreux, sans s'y soustraire par une mort douce et prompte.

Nos armes ne furent guère plus heureuses aux Alpes Graïennes. Les Français s'étant jetés sur le village de la Tuille, le mirent à feu et à sang. Les troupes piémontaises n'arrivèrent que pour sauver une partie des Petit-S.t-Bernard. *Ann. Mil. Jomini.*

habitans, et repousser les agresseurs jusqu'au Pont Seran. Ils revinrent, à la faveur d'une nuit orageuse, s'emparer du Col-du-Mont qui leur ouvrait l'entrée de la vallée d'Aoste, par celle de Grisanche. Le Duc de Montferrat fit aussitôt attaquer les redoutes du Petit-S.t-Bernard qu'il croyait dégarnies; mais ses tentatives plusieurs fois renouvelées, ne furent point couronnées du succès. Ce n'est pas que nos troupes aient manqué de courage; mais pour cette guerre de montagne, rien n'égalait la bravoure, la célérité, l'accord, l'intelligence des Français.

Torts des Autrichiens.

L'on n'en pouvait pas attendre autant des Autrichiens. Nous les avons vu flétrir dans l'oisiveté les lauriers qu'ils avaient cueillis à Savone. Après ce brillant début, ils ne s'ébranlèrent pas même pour soutenir, dans leurs généreuses tentatives, les Piémontais qui s'indignaient de passer dans une entière immobilité le reste de la campagne. Cette conduite était d'autant plus extraordinaire qu'à cette époque, les forces des Austro-Sardes surpassaient d'un tiers celles des Français, et qu'on ne pouvait douter, d'après des avis certains, que le gouvernement n'eût le projet de reprendre à son tour l'offensive, pour pénétrer en Piémont

et dans le Montferrat, par les états de Gènes et les sources du Tanaro.

Cependant la Convention Nationale voit arriver l'époque où ses pouvoirs vont expirer. Une nouvelle constitution est proclamée en France: le pouvoir exécutif est confié à cinq magistrats, composant le Directoire, surnommés les Pentarques, ou les cinq rois. Ce nouveau gouvernement se signala par quelques efforts pour rétablir l'ordre à l'intérieur, et la discipline aux armées. Constitution de l'an III. *Lemaire.*

Les Français que nous avions pu forcer dans des attaques partielles, vont s'illustrer dans une affaire plus importante, à laquelle on a donné le nom de bataille de Loano. Schérer (1) qui s'ctait acquis quelque gloire dans la Belgique et à l'armée des Pyrénées, amena des renforts à l'armée d'Italie dont la conduite lui fut confiée, en remplacement de Kellermann, actif et bon général divisionnaire, qui n'avait pas assez de talent pour commander en chef. Les Austro-Sardes é- Schérer.

(1) Shérer, ministre de la guerre, général des armées d'Italie, naquit à Delles, près de Porentrui. On peut dire de lui:

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier. *Voltaire, Henriad.*

Argenteau. Fondre avec l'impétuosité de l'aigle sur le centre des confédérés; les rompre; emporter successivement Roccabarbéna, Bardinetto, Montécalvo, Mélogno; tuer tout ce qui résiste; faire prisonniers ceux qui se rendent; descendre vers la mer; isoler les Impériaux; prendre à dos le corps d'armée commandé par Wallis; ce fut la suite des manœuvres les plus hardies et les plus promptement exécutées. L'affreuse déroute du centre paralysa les efforts des deux ailes qui fesaient une belle défense. Tandis que la division d'Argenteau fuyait dans toutes les directions, celle de Masséna, bivouaquant sur le camp de bataille, au milieu des horreurs de la tempête, ne prit qu'un instant de repos, et se remit, dès la premiere aube, à la poursuite des vaincus. Schérer s'empara des fortifications autour de Loano: Victor, Augereau, Suchet, et Cervoni coucoururent, par leurs exploits, à la gloire de cette journée, et firent tous leurs efforts pour séparer l'armée autrichienne d'avec la piémontaise.

Ann. Mil.

Botta.

Retraite de Wallis.

La victoire de Loano fit regagner aux Francais la ligne de S.t-Jacques et de Final que Kellermann avait été contraint d'abandonner, cinq mois auparavant. Wallis opéra sa retraite sur Dégo à travers des difficultés qui



se multipliaient à tous le pas, devant un en-
De Costa. nemi vainqueur. Le brave Roccavina se distingua, en arrêtant l'impétuosité des colonnes françaises, et en contribuant au salut
Les deux Colli. d'une partie de l'armée. Le Baron Colli, aux prises avec le général Serrurier, n'avait pas perdu un pouce de terrain aux sources du Tanaro. « Le brave Colli, Marquis de Felissan (1), qui gardait les retranchemens de San-Bernardo, s'y défendit, malgré l'infériorité du nombre, avec tant d'intrépidité, que les Français se virent forcés d'abandonner l'entreprise, après plusieurs attaques consécutives qui leur coûtèrent plus de cinq-cents hommes. » C'est là que cet excellent colonel donna les premières preuves de son mérite militaire. Unissant le rapide coup d'œil du génie à la plus brillante valeur, il mérita dès-lors d'être opposé à Masséna, surnommé *l'enfant chéri de la victoire.*

Retraite des Piémontais. Ces efforts, dignes de la nation piémontaise, furent sans fruit. Les Autrichiens, battus, ayant abandonné leurs positions,

(1) Le colonel Colli, Marquis de Felissan, d'une noble famille alexandrine, ne peut être confondu avec le Baron Colli, originaire de Vigévano, général. Le premier s'était avancé au service de son Roi; le second, au service de l'Autriche.

notre armée dut se replier sur Cève. Le général Colli établit ses avant-postes à Mont-Basile et à Montézemolo, et ordonna, même en décembre, des travaux pour lier les points de sa nouvelle ligne de défense.

La défaite de Loano coûta aux Autrichiens quatre mille morts, cinq mille prisonniers, une partie de leur artillerie, de leurs munitions, et de leurs bagages. Les Français recouvrèrent Final, Vado, Savone, et rétablirent leurs rapports avec Gènes. Mais ils souillèrent leur gloire par la rapine, et par les excès auxquels s'abandonnent trop souvent les vainqueurs effrénés. « Un cri général retentit dans l'Italie, à l'aspect des désastres qui allaient fondre sur elle.... Déchirée à la fois par ses ennemis et ses amis, elle éprouvait quel est le sort d'une contrée qui a des charmes pour séduire, et qui manque de force pour se défendre. »

Perte des vaincus.

Jomini.

Botta.

Argenteau fut accablé de reproches. Il avait manqué de prévoyance dans l'action, d'habileté dans le combat, de constance dans des positions où il avait l'avantage des lieux, la supériorité du nombre et de l'artillerie; enfin pour combler la mesure de ses torts, au lieu de se rallier à Wallis, il se retira dans le plus grand désordre derrière la Bormida.

Torts d'Argenteau.

Botta.

Position de Schérer.

Beauchamp.

Satisfait d'avoir rétabli ses communications avec Gènes, Schérer prit ses quartiers d'hiver dans la vallée du Tanaro et de la haute Bormida, reportant ainsi son armée dans la même position qu'elle occupait à l'ouverture de la campagne. S'il fut blâmé, à Paris, de n'avoir pas mieux usé de la victoire, les Autrichiens furent blâmés plus vivement encore, en Italie, pour avoir terminé, par une défaite et une retraite honteuse, une campagne qui avait donné de belles espérances.

Trait du général Roccavina.

Jomini.

La conduite du général Roccavina, dans cette journée, fut bien différente de celle d'Argenteau. Chargé de défendre le mamelon du grand Châtellar, avec douze cents hommes et deux pièces de canon, il repousse d'abord toutes les attaques des chasseurs français ; mais quatre batteries ayant été successivement emportées et tournées contre lui, Augereau le somme de se rendre. L'Autrichien demande d'aller avec armes et bagages rejoindre les siens, retranchés au Mont-Carmélo. Sa proposition n'est pas accueillie. Il consent, un peu plus tard, à laisser son artillerie au pouvoir des Français. - *Vous resterez vous-même, avec tout votre corps à notre merci*, dit Augereau, *et je vous*

donne dix minutes pour vous décider. - Il me faut moins de tems pour rejoindre les miens, en passant par là, dit fièrement Roccavina, en montrant la brigade-Victor, déployée entre Castellaro et Mont-Carmélo. On croit que c'est une bravade: mais il sort de sa redoute, se précipite avec l'intrépidité la plus audacieuse sur les Français, marche sur leurs corps, et à travers les feux croisés sur lui, parvient à effectuer sa retraite, au grand étonnemment des ennemis que tant de bravoure frappe d'admiration. ibid.

Schérer, autant affligé de l'indiscipline de son armée qui se fesait haïr pour ses excès, et craindre par sa valeur, que surpris de la fière attitude de l'armée royale, n'osa faire aucune tentative sur le Piémont, ni sur le Montferrat. Les deux armées prirent leurs cantonnement. L'hiver, saison de repos pour les armes et d'activité pour les conseils, fut consacré, d'un côté à augmenter les moyens d'attaque; et de l'autre, les moyens de défense. Quelques négociations de paix s'ouvrirent à Bâle; mais elles restèrent sans effet, parce que le Directoire (1) protesta que la Négociations sans fruit.

(1) Formé de cinq représentans du peuple, pour exercer le pouvoir exécutif, en vertu de la constitution de l'an III, publiée le 4 novembre 1795.

république française conserverait la Belgique et ne renoncerait ni à la ligne du Rhin, ni à celle des Alpes, ses limites naturelles.

Parti de la paix. On commençait à perdre, à Turin, l'espoir d'être sauvé par l'Autriche : un nombreux parti soutenait qu'il ne restait plus à Victor-Amédée qu'à suivre l'exemple donné par la Prusse, l'Espagne et la Toscane qui avaient fait leur paix séparée. *Biogr. Univ.* « On venait d'être informé à fond des desseins de la France, résolue de frapper, cette année, un coup décisif, en Italie. Le Roi fit en conséquence partir pour Vienne le baron de La-Tour et le Marquis de S.t-Marsan, chargés de déclarer à l'Empereur qu'il se verrait obligé de prêter l'oreille aux ouvertures de l'ennemi commun, si les Alliés ne venaient pas à son secours, avec de moyens proportionnés à l'imminence du danger. »

Parti de la guerre. Le conseil du Roi était partagé. Ceux qui voulaient la guerre, insistèrent sur la déclaration du Directoire, et sur la honte de lui céder la Savoie et Nice. Ils ne voyaient, dans un accord avec la France, que l'asservissement du Piémont, son bouleversement, sa ruine totale. *Tant que nous avons les armes à la main*, ajoutèrent-ils, *souvenons-nous qu'il vaut mieux céder à la force, qu'à la peur de la force.* *

* expression de Machiavel.

Les Coalisés, inquiets sur les dispositions du Roi de Sardaigne, lui promirent de puissans secours pour sauver le Piémont menacé: Victor-Amédée, osant regarder en face le péril qui l'entourait, répondit avec magnanimité : *je garderai la foi jurée.* **Réponse du Roi.**

Le Roi de Naples promit vingt mille hommes et n'en envoya que deux mille. L'Empereur, plus fidèle à sa parole, fit partir de l'Allemagne, pour le Piémont, trente mille hommes sous la conduite du général Beaulieu qui avait cueilli des lauriers dans les Pays-Bas contre le général Biron. Malgré son grand âge, il était encore vif, ardent. Il avait de l'expérience et de la réputation; mais il ne connaissait pas l'Italie, mais en lui donnant pour lieutenans-généraux, Mélas, Wukassovich, Liptay, Roccavina, on lui laissa, pour son malheur, d'Argenteau qui avait fait perdre la bataille de Loano. *Salgues, Mém. sur Napol. I.*

Colli, le seul des généraux autrichiens qui eût constamment mérité l'affection et la confiance du Roi et des troupes, en Piémont, conserva le commandement de l'armée royale et du corps autrichien qui en fesait partie (1). **Colli.** *Botta.*

(1) L'armée de Beaulieu est désignée sous le nom d'Impériale, ou Autrichienne: celle de Colli sous le nom d'Austro-Sarde, ou Piémontaise, ou Royale.

Jomini. Il avait pour lieutenans-généraux le Marquis de Provéra, le baron La-Tour. Ses forces devant l'ennemi ne s'élevaient pas à vingt quatre mille hommes. Il devait se concerter avec Beaulieu, et même dépendre de lui pour les opérations générales. Il avait ensuite des rapports particuliers avec le Duc d'Aoste qui commandait un camp de réserve, près de Saluces. Les Anglais, resserrant leur croisière, dans la Méditerrannée, affamaient les Français, dans la Rivière de Ponent et dans le comté de Nice, où les vivres manquaient.

Salgues.

De Costa.

Bonaparte. Le Directoire, bien décidé à forcer enfin les barrières de l'Italie, devant lesquelles Schérer s'était arrêté, confia l'armée destinée à cette grande entreprise à Bonaparte qui s'était distingué au siège de Toulon, et sur les Apennins de la Ligurie. Il n'avait que vingt-six ans ; mais il s'était fait connaître par la grandeur de ses conceptions et la forte trempe de son ame. Avide de gloire, de richesses et de puissance. Tout annonçait qu'il se signalerait par de grands succès. - *Avancez-le* disait le général Dugommier au Directoire, *ou bien il s'avancera sans vous.* Lorsqu'il apprit sa nomination de général en chef de l'armée d'Italie, on l'entendit s'écrier : *J'y périrai : ou l'on me verra plus haut qu'on*

Salgues, I.

Vie de Napol.

ne pense. Il avait sous lui Masséna, Lannes, Berthier, Augereau, Victor, Serrurier, Joubert, Junot, La Harpe, Cervoni, Rampon, Rusca; les uns déjà illustres, les autres appelés à s'illustrer dans cette guerre.

Bonaparte a l'avantage de connaître l'armée qu'il commande et les lieux où il la conduit. On n'a pas oublié que c'est à ses talens que les Français furent redevables des succès qui les avaient établis sur le col de Tende, deux ans auparavant. «Il arrive avec le rapide coup d'œil de l'aigle qui déploie ses ailes, prend son essor, et saisit sa proie dans ses serres.» Selon les uns, son armée effective s'élève à quarante mille hommes; selon d'autres *, elle ne dépasse pas trente mille sous les drapeaux. - *Vous manquez de tout*, dit-il à ses soldats; *vous devez tout attendre de la victoire qui vous rend maîtres de la belle Italie.*

Arrivée de Bonaparte.

Jomini.

Walter Scott.

* *Gourgaut.*

Beaulieu, général autrichien, a moins de talent que d'expérience. Il ne connaît que l'ancienne tactique, et ne se doute pas du plan de Bonaparte qui, couvrant ses projets du plus profond mystère, se prépare à tromper l'ennemi par des fausses attaques, à réunir rapidement ses troupes sur un point, à livrer à l'improviste des combats partiels,

Son plan.

Walter Scott.

à forcer successivement ses ennemis dans les divers postes où ils sont disséminés, à battre les Piémontais après les Autrichiens, à tenir les uns en échec, tandisqu'il accable les autres, à séparer Beaulieu d'avec Colli. *Je ne ménage pas vos jambes, afin d'épargner votre sang*, disait-il à ses soldats, quand il exigeait des marches forcées.

Ruse. Nouvel Annibal, Bonaparte joint la ruse à la force. Il demande à Gènes le passage de la Bocchetta* et le fort de Gavi, feignant de menacer le Milanais sur cette ligne. Beaulieu, alarmé pour la Lombardie, tombe dans le piège, divise ses forces pour couvrir les états de l'Empereur, demande, à son tour, l'occupation du col de la Bocchetta. Le Sénat génois est dans une extrême agitation. Deux partis divisent la République: les patriciens sont pour l'Autriche, les plébéiens pour la France.

* Boketta.

Botta.

Combat de Sassello, le 9 avril, 1796. *Salgues.* *Botta.*

Sans attendre la réponse, Beaulieu occupe le passage contesté, s'avance sur Voltri, ordonne à d'Argenteau de s'emparer des trois redoutes de Montenotte, attaque lui-même, à la tête d'une division d'élite, la position de Sassello, et l'emporte d'assaut. Cervoni, qu'une action si vive déconcerte, se replie à la hâte. Les Autrichiens sont maîtres des hauteurs de Voltri.

« Si le comte d'Argenteau eût ponctuellement exécuté les instructions qu'il avait reçues, il aurait probablement obtenu à Montenotte les mêmes succès que Beaulieu à Voltri; mais il perdit du tems et n'attaqua que le lendemain. » Il avait l'avantage du nombre; les Français celui de la position. Une valeur égale brille de part et d'autre. « Artillerie, mousqueterie, arme blanche, tout est mis en usage. On se bat corps-à corps.... Les Autrichiens entrent dans les deux redoutes inférieures, et tournent tous leurs efforts contre la supérieure. » Premier combat de Monténotte, le 10. *Salgues.* *Botta.*

Là, un nouveau combat recommence avec un acharnement dont l'histoire offre peu d'exemples. Les Autrichiens gagnent terrain; déja l'on se bat sur la crête même de la tranchée. Le colonel Rampon qui défend cette importante redoute, s'enflammant d'ardeur, à mesure que le péril est pressant, se tourne fièrement vers ses braves soldats; *je jure*, dit-il, *de vaincre, ou de mourir au poste qui m' a été confié.* Ce généreux serment est répété par tous les siens. Les Allemands sont repoussés. La nuit suspend cette lutte qui doit recommencer, à l'aurore. Mais d'Argenteau a manqué le moment de vaincre, et les suites de cette faute sont incalculables. Second combat. *Art de vérif.*

3.me combat de Monténotte, 11 avril. Bonaparte qui sent enfin de quel prix est la position de Monténotte, pour sauver la droite de son armée battue, envoie, durant la nuit, des renforts à l'intrépide Rampon qui les place en embuscade dans un épais taillis. Au point du jour, les Autrichiens renouvellent l'assaut. Accueillis par une grêle de balles qui partent du bois, et par une épaisse mitraille que lancent les batteries de la redoute, « ils s'arrêtent stupéfaits, rompent leurs rangs, et s'enfuient en désordre. Roccavina est grièvement blessé. Bonaparte se présente: ses troupes sont animées de la plus vive ardeur. Au même moment, le général La Harpe tourne la position ennemie qui se voit ainsi foudroyée par le flanc et de revers. Alors les restes de la division d'Argenteau se replient en toute hâte sur Magliani, Paréto et Dégo.

Gourgaut.

Botta.

Funestes suites. Cette malheureuse retraite eut des résultats qui influèrent sur les revers de toute cette campagne. Le champ de bataille resta jonché de morts. Le général d'Argenteau, toujours lent, indécis dans ses expéditions, encourut à juste titre le blâme de toute l'armée autrichienne qui par la défaite de son centre fut forcée de battre en retraite. Beaulieu espère encore de se maintenir sur les

rives de la Bormida, jusqu'à ce qu'il reçoive *Walter Scott.* des renforts de la Lombardie ; mais l'antagoniste qu'il a sur les bras, ne lui laisse pas le tems de réparer ses pertes. Bonaparte oppose aux Autrichiens des forces suffisantes pour les tenir en échec, tandis qu'il dirige tous ses efforts contre les Piémontais qui jusque-là se soutenaient vaillamment à Testanéra, et sur toute leur ligne.

Ces deux journées font perdre aux Con- Colli rétrograde fédérés toutes leurs positions. Le Baron Colli *Art de verif.* qui, jusque-là, n'avait cessé de se défendre sur tous les points qu'il occupait, fut contraint de rétrograder à Millésimo, près de Céva. Bonaparte, satisfait d'avoir ainsi séparé l'armée impériale d'avec la royale, se jette entre deux pour les empêcher de se réunir. Habile dès-lors à exagérer ses succès pour produire un plus grand effet, il célèbre l'affaire de Montenotte comme une *Jomini.* bataille mémorable, inspire de la sorte une grande confiance à ses troupes, et s'efforce, en exaltant ce début dont la gloire ne lui appartient qu'en partie, de justifier le choix qu'on a fait d'un général de vingt-six ans pour commander l'armée de l'Italie. Turenne, dans ses rapports, oubliait de parler de celui qui avait remporté la victoire ; Bonaparte,

dans son bulletin de Montenotte, omit le nom de l'intrépide Rampon, le héros de cette journée.

Attaque de Millésimo, 13 avril.

Salgues.

Cet avantage est pour les Républicains un prélude à de nouveaux succès. Augereau attaque le baron Colli; les Piémontais soutiennent intrépidement le premier choc dans leurs positions au dessus de Millésimo; mais à la vue des colonnes françaises qui se développent sur leurs flancs avec des forces infiniment supérieures pour les déborder, ils reçoivent l'ordre de se replier vers les sources des deux Bormida. Les Républicains les pressent, dans cette retraite, leur font des prisonniers et isolent un corps d'Austro-Sardes qui ne peut se rallier à l'armée. Le vieux et vaillant Provéra en est le chef. Il inspire ses généreux sentimens à cinq cents Autrichiens, et à quinze cents grenadiers Piémontais, cernés avec lui. Il a sous ses ordres l'ardent et brave Marquis Del Carretto.

Défense de Cosséria.

Botta.

« Dans cette situation périlleuse, Provéra conçoit le hardi projet de gravir le sommet de la montagne où se trouve l'antique château de Cosséria. C'est là que, sans artillerie, sans munitions et sans vivres, il veut se défendre, espérant que la fortune lui offrira quelque moyen de salut. Bonaparte or-

donne de forcer, dans la journée, ce poste dont l'audacieuse résistance l'étonne autant qu'elle l'irrite. Trois fois ses soldats montent à l'assaut; trois fois ils sont repoussés avec perte. » Le général Joubert, blessé au front, est laissé pour mort. Les généraux Bannel et Guérin sont tués, à la tête de leurs colonnes. Le combat le plus sanglant s'engage jusqu'à la nuit. Augereau cerne plus étroitement les assiégés, de crainte qu'à la faveur des ténèbres, ils ne se fassent jour, l'épée à la main. Toutes les tentatives de Colli, pour dégager Provéra, sont vaines. Il est constamment battu, et repoussé avec perte. Les blessés de Cosséria font demander l'eau qui est nécessaire pour laver leurs plaies et calmer leur fièvre. Ce soulagement que l'humanité reclame, leur est refusé.

Salgues.

Botta.

Le lendemain la lutte recommence; Provéra ne perd d'abord rien de son audace. Sa brave troupe, mourant de soif, continue de soutenir le combat le plus opiniâtre. Les Français irrités de se voir si long-tems arrêtés par une poignée de braves, s'obstinent à l'attaque. Tout à coup l'ardeur des assiégés se ralentit; Bonaparte s'écrie; *Le chef du poste est tué, ou blessé: la consternation règne parmi les siens.* En effet l'intre-

Mort du vaillant Del-Carretto.

pide Del Carretto venait de succomber. Provéra affligé de la mort du brave guerrier qui était son bras droit, dépourvu de tout, sans espoir de secours, se rendit après une capitulation honorable, emportant avec lui l'estime et l'admiration de l'armée victorieuse.

Salgues.

Bonaparte à Montezémolo.

Après avoir obtenu ces succès, célébrés sous le nom de bataille de Millésimo, les Français s'emparent de Montezémolo, font flotter l'étendart tricolore dans la vallée du Tanaro, forcent Colli de s'occuper de la défense de Céva et de Mondovi. Ils s'enflamment alors d'une nouvelle ardeur, en jouissant, dans une immense perspective, de la vue magnifique des campagnes subalpines, arrosées par de nombreuses rivières qui descendent des montagnes. Ce riche tableau, se deroulant comme une Terre-Promise aux yeux des vainquéurs, fit sur eux une sensation d'autant plus vive, qu'il n'avaient occupé jusque-là que des rochers. « Ce fut, dit Bonaparte, un spectacle sublime que notre arrivée sur ces hauteurs, d'où nous découvrions les riches plaines du Piémont, dont les formidables barrières venaient de tomber devant nous. *Annibal*, m'écriai-je, *a franchi les Alpes; nous les avons tournées*: » phrase heureuse qui exprime la pensée et l'esprit de cette campagne.

Vie de Napol.

Gourgaut.

Le vainqueur poursuit l'exécution de son plan : les événemens se succèdent avec la plus étonnante rapidité. Satisfait des lauriers qu'il vient de cueillir, au centre, Bonaparte se tourne à sa gauche, où l'attendent de nouveaux triomphes. Une division d'Autrichiens occupe, avec les régimens de Montferrat et de la Marine, les hauteurs de Poggio, de Magliani. Impatient de les forcer, le général français conçoit des plans, ordonne des manœuvres dignes du capitaine le plus consommé : ses lieutenans les exécutent avec autant d'intelligence et d'harmonie, que de promptitude et de valeur. Magliani, 14 avril. *Botta.*

Le combat est terrible. Les Français font plier les deux ailes, se précipitent sur le château de Magliani, tuent tout ce qui refuse de rendre les armes, courent, au pas de charge, à la redoute qui fait pleuvoir sur eux une grêle de mitraille et de boulets, emportent d'assaut cette formidable position. Le chef autrichien se trouble ; il n'a plus de dispositions à donner pour la retraite. Montferrat et la Marine.

Les deux régimens piémontais qu'il a sous ses ordres, entreprennent, par une généreuse inspiration, de former l'arrière-garde. d'arrêter l'ennemi, de rallier les fuyards. L'intention est digne d'une nation guerrière

que caractérisent des sentimens d'honneur; mais elle n'est pas couronnée du succès. Abandonnés des Alliés; ils sont enveloppés, massacrés, ou contraints de se constituer prisonniers. Victimes de leur généreux dévoûment, ils ont du moins la consolation d'avoir consacré leur sang et leur liberté au salut

Botta.

des Alliés. « Il n'en serait pas échappé un seul, si la Marine et Montferrat n'eussent, par leur résistance, sur le mont Scazzone, protégé ceux que les Français chassaient et culbutaient devant eux avec fureur. »

Torts du général Argenteau.

D'Argenteau qui était à Paréto, avec six mille hommes, aurait pu voler au secours de ses frères d'armes, et donner une autre issue à la journée de Magliani: il ne fit rien pour les aider, rien pour protéger leur fuite. S'il se montra, le lendemain, ce ne fut que

Salgues.
Art de vérif.

pour être témoin de leur désastre. « Ce général arrivait toujours trop tard. Un cri général d'indignation s'éleva contre lui. Beaulieu le fit traduire à Vienne, pour y rendre compte de sa conduite devant un conseil de guerre. »

Perte.
Salgues.

Cette journée coûta trois mille hommes aux Austro-Sardes. Bonaparte, fidèle à son système d'exagération, annonça plus de quatre mille morts, et six mille prisonniers. Les

Botta.

Français donnent à cette action le pompeux nom de bataille de Millésimo; nous l'appelons le combat de Magliani, du nom de l'endroit où se passa l'affaire la plus sérieuse.

Le vainqueur jouissait paisiblement de son triomphe, et le soldat oubliait, dans le sommeil, ou la bonne chère, les fatigues du jour, lorsqu'un accident imprévu faillit lui enlever le fruit de ses combats. « Un fort détachement de la division de Masséna occupe Spigno, sur la route d'Acqui. La nuit est avancée; les Autrichiens ne se montrent nulle part. Les Français ne sont pas sur leurs gardes. Wukassovich arrive pour renforcer le poste de Dégo. - « Qu'allez-vous faire à » Dégo? lui dit un paysan, les ennemis viennent de s'y établir en forces. Voilà Spigno, » mon lieu natal. Les ennemis y sont plongés dans le vin et le sommeil: quel heureux coup, si vous tombez sur eux! »

Exploit de Wukassovich.

Salgues.

Wukassovich marche dans le plus grand silence, surprend les Français, en tue un grand nombre, disperse les autres qui portent l'épouvante dans Dégo. Une terreur panique se communique dans les rangs. La position est abandonnée. Masséna frémit de voir que la victoire va lui échapper, et se précipite sur les Autrichiens qui se défendent

Ses succès.

Vie de Napol.

vaillamment. Il est en danger de succomber; mais le général Lanusse amène des renforts; met son chapeau au bout de son épée, s'avance au pas de charge, pénètre dans Dégo, et venge les siens. Wukassovich, près d'être accablé par le nombre, adresse à sa troupe cette généreuse exhortation: « Braves guer-
ibid. » riers, la seule voie de salut qui nous reste, » c'est de nous faire jour, le fer à la main. Nous » nous sommes couverts d'honneur, ne per» dons pas le fruit de tant de bravoure. »

Sa belle retraite. Les soldats répondent par un cri d'enthousiasme, se jettent avec fureur sur les Français, s'ouvrent un chemin, à travers les bataillons les plus épais. On en vient à l'arme blanche; la mêlée est sanglante..... La retraite est opérée. Wukassovich ramène les siens dans Acqui, où il fait une entrée triomphante, au milieu des acclamations. Il a perdu près d'un tiers de sa troupe; mais il s'est acquis une gloire immortelle.

Accusations réciproques. Après les succès de Millésimo et de Magliani, Bonaparte poursuit le cours rapide de ses prospérités, avec d'autant plus de facilité, que Beaulieu et Colli font, ou peuvent faire peu d'efforts pour rétablir leurs
Botta. communications. Comme c'est l'ordinaire dans les disgraces, les Autrichiens et les Piémon-

tais s'accusent mutuellement de lenteur et de négligence. Beaulieu est indigné de ce que Colli l'a laissé battre, sans lui amener des renforts. Colli allègue qu'il était tenu en échec par le général Serrurier, et que la prompte défaite d'Argenteau ne lui a pas laissé le tems d'aller à son secours. « Mon » armée, ajoute-il, par suite des échecs es» suyés, se trouve réduite à douze mille hom» mes. Je me plains à plus juste titre de ce » que l'armée impériale, faiblement pour» suivie, s'éloigne chaque jour davantage, » et laisse l'orage fondre tout entier sur » moi. » Par le fait, l'un ne pensait qu'à défendre la Lombardie; et l'autre, qu'à couvrir le Piémont. Faute d'accord, nul n'a obtenu son but. *Par la concorde, les petites fortunes prospèrent; par la discorde, les grandes croulent.*

Botta.

Salluste.

Cette funeste dissidence entre les deux généraux alliés est saisie par le rusé Bonaparte, qui forme d'abord le dessein de contraindre le Roi de Sardaigne à la paix, pour marcher ensuite sans crainte à la conquête de la Lombardie. Trop faible pour les combattre tous deux à la fois, il les attaque successivement. Les généraux Austro-Sardes, témoins de l'harmonie qui favorise

Beaulieu et Colli désunis.

Botta.

Vie de Napol.

si puissamment les armes des ennemis, se font des invitations qui restent malheureusement sans effet.

Mesures sans effet.

Le projet d'armer le peuple et de le conduire en masse à l'ennemi, au son du tocsin, ne présenta pas plus de facilité dans cette circonstance, qu'à l'époque de l'occupation du col de Tende.

Camp de la Pédagera, 16 avril.

Colli ramène en bon ordre l'armée Piémontaise au camp retranché de Murassan, ou de la Pédagera, sur la crête des Langhes, en avant de Céva. Cette position favorise un dernier effort pour opérer, par d'habiles manœuvres, la jonction des deux armées, seul espoir d'arracher à Bonaparte les lauriers dont il vient de se couvrir; mais cet infatigable guerrier ne s'en laisse pas facilement dépouiller. Il fait aussitôt attaquer les Piémontais dans leur retranchemens. Augereau, et Serrurier sont vivement repoussés. De part, et d'autre, on passe la nuit dans ses positions respectives.

Retraite à la Cursaglia.

Bonaparte arrive avec des renforts, et menace, par ses manœuvres, de déborder le flanc des Piémontais qui, par ce mouvement, sont forcés de se replier au confluent de la Cursaglia et du Tanaro. « C'est à cette retraite, protégée par le brave ré-

Botta.

giment d'Acqui, que le marquis de Cavoretto tombe, frappé d'un coup mortel. Vertueux citoyen, vaillant militaire, il est l'objet des regrets universels. »

Le fort de Céva est confié au comte de Tournafort, vieux officier qui avait suivi Charles Emmanuel III dans ses campagnes de guerre. Retrouvant dans le jeune comte Salmour d'Andezenne* l'activité que l'âge lui refuse, il promet de sauver la place, ou de s'ensévelir sous ses ruines. Il tient parole. En vain les français, du haut de Baïon, font pleuvoir les boulets et les obus sur la place, il ne livre le fort qu'en vertu de l'armistice de Chérasco.

Résistance de Céva.

* aujourd'hui gouverneur général de la Savoie.

Ann. Mil.

Colli s'est retranché sur les hauteurs de la Nielle. Il y a élevé des redoutes et des retranchemens; il a disposé ses forces pour couvrir Mondovì. Sa droite, commandée par le général de Bellegarde, s'appuie à Notre-Dame de Vico; le centre, par le général Solar-la-Chiusa, à S. Michel; la gauche, par le général Vitali, à Lesegno. Les bataillons de Serrurier et de Joubert traversent la rivière, s'emparent de la batterie du pont, gravissent les hauteurs qui dominent le château de S. Michel, se livrent au pillage et au carnage. Les trou-

Affaire de S.t-Michel, 20 avril.

Montholon.

Jomini.

De Costa.

Ann. Mil.

pes royales, témoins de ces excès, brûlent d'en tirer vengeance, se précipitent avec courroux sur les français, engagent un combat furieux, les repoussent au-delà de la rivière, et leur font six cents prisonniers.

Beaux exploits. *Ann. Mil. III.* Nos annales citent avec éloge l'ardente bravoure d'un bataillon du régiment de Savoie et le courage des grenadiers, commandés par le comte de Varax, qui se distinguèrent dans cette affaire glorieuse. Acharnés à la poursuite des ennemis, ils enchaînent leur courage, et donnent l'exemple de la plus sévère discipline, en obéissant aussitôt à la voix de leur chef qui les rappelle à la défense du poste dont ils ne doivent pas s'écarter.

Batterie reprise. *Ann. Mil.* L'on regrette ici le nom d'un brave capitaine suisse qui, ne prenant conseil que de son courage, se précipita sur la batterie du pont, la reprit et força ceux qui la gardaient, à mettre bas les armes.

Conseil de guerre. *Fantin, Ital.* La position de Colli était la meilleure qu'il pût prendre. Environné de deux rivières, profondes au printems, il avait garni leurs bords de fortes batteries, dans l'attente des secours que le Roi et Beaulieu pourraient lui envoyer. Bonaparte, surpris de l'échec que venait d'essuyer le centre

de son armée, convoque un conseil de guerre, se plaint de la conduite du corps qui s'est laissé battre, et ne dissimule pas que tout est perdu, si l'on donne aux alliés le tems de se reconnaître, de se rapprocher, et de se prêter un mutuel secours. Une soudaine attaque est résolue, malgré la fatigue des troupes. Dans les momens critiques, Bonaparte donne toujours de nouvelles preuves d'audace et de génie, et ses soldats, des preuves de valeur.

Botta.

Attaque générale à la Corsaglia, 22 avril.

Le lendemain toutes les colonnes s'ébranlent de concert. L'intrépide Masséna qui, né sujet de Victor-Amédée, contribua plus que tout autre à la ruine de son souverain, passe à gué le Tanaro et s'empare de S. Michel. Joubert et Serrurier menacent le flanc des Piémontais. Bonaparte débouche à Lesegno. Guieux et Fiorella forcent les portes de la Corsaglia. L'armée française manœuvre avec un accord et une précision admirable, pour se porter sur Mondovì et tourner Colli. Ce résultat entraînerait la destruction totale de l'armée royale, dernier espoir de la monarchie.

Botta.

Retraite sur Mondovì.

Le baron Colli, craignant d'être débordé par l'armée républicaine, plus forte que la sienne, se hâte de venir prendre une po-

sition avantageuse à Vico, où il se flatte de pouvoir encore, avec des forces inférieures, tenter heureusement la fortune des armes. Les réserves de quelques régimens ont porté son armée à dix-huit mille hommes; mais sa marche est retardée par la pesanteur de l'artillerie et des munitions qu'il veut sauver.

Journée de Mondovi, 23 avril.

Les Français, acharnés à sa poursuite, l'atteignent auprès du village de Vico, et l'attaquent sur divers points, avant qu'il ait eu le tems de se préparer à la bataille. Faut-il s'étonner si ce fut une journée de confusion et de désastre? Les régimens Piémontais sont en mouvement, sans direction déterminée. Les ordres et les contr'ordres se succèdent. La garnison du château, en voulant réprimer les fuyards, accroît le désordre. « Il semble que la présence de Bonaparte, comme la tête de la Gorgonne, frappe de stupeur tous ceux qui le voient de près. » Toute l'habileté du général Colli, dans cette journée, ne lui sert qu'à mettre ses bagages en sûreté, derrière les rivières d'Ellera et de Pésio. Son armée rompue ne sauva qu'avec peine son artillerie. Plusieurs exploits honorèrent encore les troupes piémontaises qui signalèrent leur bravoure, lors-même que leur chef n'avait

De Costa. *Fantin.* *Ann. Mil.*

à leur donner que d'assez malheureuses dispositions de retraite.

Le général Stengel, Alzacien, qui avait conduit avec gloire les hussards sous le fameux Dumouriez, s'engage dans la plaine, et, à la tête de sa cavalerie, il harcelle les colonnes piémontaises qui défilent. Les dragons du Roi s'avancent pour en protéger la retraite. Stengel, étonné qu'une poignée de cavaliers osent le braver, donne ses ordres pour les envelopper : il a pour lui le nombre et l'expérience. La cavalerie piémontaise n'avait jamais eu occasion de combattre dans le cours d'une guerre toute de montagne; cependant les dragons du Roi, conduits par le marquis Chaffardon d'Oncieux, abordent vaillamment les cavaliers français et les chargent avec vigueur. Stengel s'efforce de rallier les siens qui sont enfoncés, taillés en pièces, mis en fuite. Il tombe lui-même expirant entre leurs mains, avec une partie des siens qui se dévouent pour le sauver. Le reste, sous les ordres de Murat, ne trouve de salut qu'en repassant la rivière. Le Roi ne pouvant recompenser tous ceux qui se sont couvert de gloire dans cet engagement, fait attacher des médailles (1)

Les Dragons du Roi.

Montholon.

Jomini.

(1) Des médailles en or et en argent avaient été

d'honneur aux étendarts d'un régiment si digne de porter son nom.

Le brave Dichat

Au moment que nos troupes, placées à de trop grands intervalles, assaillies à l'improviste, rompues, forcées à une retraite désastreuse, sans ordre, sans conseil, se dirigent, les unes vers Coni, les autres sur Fossan, ou sur Chérasco; le baron Colli voit le brave Dichat (1) conduire ses vaillans grenadiers sur une ligne qui semble le compromettre : - où allez-vous, lui crie-t-il? *Perdez-vous la tête ?* - *Mon général,* répond l'intrépide guerrier, *je vais . . . . . vous prouver le contraire.* Il court renforcer le poste du Briquetto qu'il sait en danger d'être emporté. Le vaillant de Candia qui commande les grenadiers Sardes, y est blessé. La position est de la plus haute importance; la retraite de l'armée en dépend. Les Français se jettent sur le brave Dichat, en criant: *rends-toi: le poste est à nous.* Il soutient intrépidement leur choc pendant six heures. Atteint au front d'un plomb mortel, il tombe en proférant ces dernières paroles : *allez*

frappées, dans le cours de cette guerre, pour les soldats qui se signalaient par des traits de valeur.

(1) Le chevalier Dichat de Loisinge, brigadier des armées du Roi, conduisait un corps de grenadiers.

dire au général Colli que c'est ainsi que Dichat perd la tête.

Le baron Colli qui avait, jusque-là, soutenu non sans gloire sa réputation militaire, est accusé de n'avoir, dès-lors, fait que multiplier les fautes. Il place trois bataillons (entr'autres les deux du régiment des Gardes) dans le château de Mondovì, nullement en état de résister, et les y oublie. Il se laisse enlever son artillerie et les munitions de l'armée. Loin de profiter de l'ardeur des corps qui ne demandent qu'à combattre, il paraît accablé de ses revers, et communique son abattement à l'armée, chagrine de se retirer sans honneur.

Fautes de cette journée.

De Costa.

A cette journée, notre perte fut de six cents morts, et de mille et trois cents prisonniers. Les deux tiers de l'armée n'ont pas combattu. Bonaparte, inférieur en artillerie et en cavalerie, n'a dû ses succès qu'à l'impétuosité de son infanterie, et à la célérité de ses marches. Il fit, à son ordinaire, retentir, sous le nom de bataille du Mondovì, un engagement où il ne trouva que la résistance dont le général Colli avait besoin pour opérer sa retraite.

Résultat.

Botta.

Les magistrats de Mondovì présentèrent les clefs de leur ville au vainqueur qui dit

Mondovi se rend.

Art de vérif. alors à ses troupes. « Soldats, vous avez gagné des batailles sans canons ; passé des rivières sans ponts ; fait des marches forcées sans souliers ; bivouaqué sans eau de vie, et souvent sans pain. » Il disait vrai.

Beaulieu à Acqui. *Jomini.* Pendant que cela se passait sur les rives du Tanaro, Beaulieu, observé par la division de La Harpe, ne s'était pas éloigné d'Acqui. S'il fit quelques tentatives pour secourir ses alliés, ou pour opérer une diversion en leur faveur ; tout se réduisit à des efforts si faibles, qu'ils restèrent sans effet.

Colli à Fossan, 26 avril. *Montholon. De Costa.* A peine Colli a-t-il pris position à Fossan, appuyant sa droite à Chérasco, et sa gauche à Coni, que l'incroyable célérité des Français ne lui laisse pas le tems de se reconnaître. Dans l'attitude d'un vainqueur auquel rien ne résiste, Bonaparte s'avance sur Chérasco, Augereau sur Albe, Serrurier sur Fossan ; les autres généraux marchent pour prendre à dos l'armée piémontaise, forcée de se replier sur Carmagnole et Carignan.

Chérasco. *Biogr. Univ.* La consternation qui règne à l'armée, gagne la capitale. Dans ce moment de confusion, deux mille hommes qui pouvaient tenir dans Chérasco, reçoivent du ministre de la guerre l'ordre d'abandonner cette ville,

et de se rallier à l'armée qu'on craignait d'affaiblir en multipliant les garnisons.

Ordre du Roi.

Amédée qui n'espère plus de succès, depuis que Beaulieu ne veut, ou ne peut rien faire pour le salut du Piémont, conçoit que son armée doit être découragée de se voir abandonnée des alliés, auteurs de tous les revers. Il enjoint au baron Colli de se replier vers la colline de Turin pour couvrir la capitale, et de demander à Bonaparte une suspension d'hostilités.

Jugement sur les armées. *De Costa, III.*

Ainsi se termina cette malheureuse campagne. « L'intrépidité, l'exaltation des troupes françaises, l'union et l'habileté de leurs généraux firent la moitié de leurs succès; la mésintelligence des coalisés, leur égoïsme, leurs vues étroites, leur fausse politique, firent le reste. » Ajoutons que « les » éloges, mérités par les vainqueurs, ne » doivent pas nuire à la gloire que s'est » acquise l'armée piémontaise. Poussée, et » repoussée dans tous les sens, à travers » les rochers et les précipices, elle ne se » laissa jamais rompre, et finit par se pré- » senter en masse aux yeux du Roi, pour » faciliter les négociations qu'il jugerait né- » cessaires au salut de l'état. » Ni les revers, ni la séduction n'avaient pu altérer

Botta, VI.

sa fidélité : elle était toujours animée de cette loyauté qui est l'attribut naturel de la profession militaire.

Moyens de séduction.

A la force des armes le général français ajoute l'artifice et la séduction. Il fait un appel aux partisans des opinions nouvelles, et provoque les peuples à la révolte contre le Souverain. A cette époque, toute l'Italie était remplie de missionnaires républicains, chargés de préparer les voies dans l'intérieur, et de seconder par leurs mouvemens les opérations de l'armée. Turin, Asti, Acqui, Mondovi, Alexandrie, avaient, dans leur sein, à l'exemple des principales villes de l'Europe, leurs ardens jacobins. Victor-Amédée voyait se propres sujets combattre dans l'armée ennemie. Masséna, Cervoni, Rampon, Rusca, étaient nés dans ses états. L'esprit de révolte et d'insurrection se propageait sourdement. L'or du directoire corrompait des fonctionnaires dans tous les rangs. Les plans de défense qu'adoptait le Roi, étaient connus de l'ennemi, avant d'être mis à exécution.

Salgues.

Excès des Républicains.

La conduite de l'armée républicaine n'était cependant guère propre à faire aimer le système pour lequel elle combattait. On la voyait recéler dans son sein une foule d'a-

venturiers, restes impurs des comités révolutionnaires qui cherchaient sous les drapeaux un asile contre la haine et la vengeance publiques. Familiarisés avec tous les genres de désordres, ils versaient le sang avec un plaisir féroce: le meurtre, le pillage, l'incendie étaient leur jeux ordinaires. Sans crainte de Dieu, sans respect pour les hommes, ils remplissaient d'effroi une contrée dont on s'exilait, à leur approche. *Salgues.*

Tels étaient les chefs du gouvernement français avec lequel on proposait à Victor de conclure un traité; mais quoiqu'il voie son trône menacé, il resiste aux sollicitations des amis de la paix. Il sait que, si le déchet du papier-monnaie, le poids des impôts, la retenue du quart des appointemens, la cherté des vivres, occasionnée par la présence de trois armées, excitent quelques plaintes, on s'en prend à la guerre, non à son cœur paternel. Ne pouvant donc se résoudre à s'allier aux ennemis des rois, *je préfère*, dit-il, *m'ensévelir sous les ruines de ma capitale*. Le Prince de Piémont, quoique naturellement porté aux mesures modérées, exprime les mêmes sentimens, et manifeste une répugnance plus grande en- *Répugnance à la paix.* *Art de vérif.*

core : un traité à conclure avec les ennemis de la religion, lui semble un outrage à Dieu.

Intérêts isolés.

Toutefois, au milieu de tant de périls, une résolution forte et généreuse n'est pas, seule, un moyen suffisant de salut. La plupart des cabinets séparent leur cause de la cause commune, s'occupent uniquement de leurs intérêts, s'aveuglent sur un danger qui semble éloigné, et hâtent par une politique timide leur ruine particulière, et l'asservissement général des nations.

Conseil extraordinaire.

Le Roi voit, d'un côté, les triomphes des Français se succéder avec une effrayante rapidité; et, de l'autre, les puissances de l'Italie l'abandonner dans une lutte inégale, où leur existence n'est pas moins menacée que la sienne. Ces considérations le portent à convoquer un conseil extraordinaire, où fait entendre son éloquente voix le Cardinal Costa d'Arignan,* ami de la paix, protecteur des lettres, autant distingué par ses lumières que par ses vertus.

* Archevêque de Turin.

Discours du Cardinal.

Après avoir exposé avec force la détresse du trésor royal, le danger de l'insurrection, l'imminence d'une invasion dont l'Autriche n'avait voulu, ou pu garantir le Piémont, il ajoute : « dans l'impossibilité de chasser

Botta.

les Français, il vaut mieux les avoir pour amis que pour ennemis . . . La guerre ferait du Piémont un théâtre de meurtres, de rapines, de dévastations et d'incendies ..... La prudence exige qu'on se soumette aux variations de la fortune . . . Nos alliés nous abandonnent, quoique nous ayons satisfait à la foi promise . . . Quittes envers l'honneur, occupons nous de notre existence.»

Cette opinion prévalut. La paix paraissait commandée par l'épuisement des finances, et par la lassitude d'une guerre de postes sur les montagnes. Le baron de La-Tour (1) et le marquis Costa de Beauregard (2) conclurent avec Bonaparte, à Chérasco, une suspension d'armes qui porte le nom de cette ville. Le Roi de Sardaigne, en vertu de cet armistice, dut renoncer à la coalition, livrer aux Français Coni, Céva et Tortone, accor-

Armistice de Chérasco, 27 avril 1796.

Montholon.

Coppi, Annal. d'Ital.

(1) Lieutenant-général des armées du Roi, depuis Maréchal de Savoie.

(2) C'est à lui que nous sommes redevables des *Mémoires Historiques sur la Maison de Savoie*, souvent cités ici, et que le moniteur, du 4 juillet 1826, dit *intéressans par les savantes recherches de l'auteur, et par le ton d'honnête homme qui règne dans ses écrits.* Bonaparte qui conçut alors pour lui une grande estime, lui offrit, depuis, ses faveurs; mais en vain.

der passage aux troupes françaises, envoyer à Paris des commissaires pour régler, avec le Directoire, les conditions définitives de la paix.

Pertes.

Dans trois batailles, les Austro-Sardes avaient perdu vingt-cinq mille hommes, quatre-vingts canons et vingt-un drapeaux.

Walter Scott, Vie de Nap.

« Le chef de la Maison de Savoie, l'une des plus puissantes de l'Italie, et des plus distinguées de l'Europe, allait acquérir la triste expérience qu'elle avait, à son tour, affaire à *l'homme du destin*, nom superbe donné, dans la suite, à celui *qui, pour un tems, eut le pouvoir d'imposer un joug de fer* * *aux Souverains et aux Grands de la terre.* »

* langage figuré de la Bible.

Dispositions de la France.

La France aurait pourtant usé alors modérément de la victoire, si Victor-Amédée eût pu se résoudre à ranger ses troupes sous le drapeau tricolore. « La République française sera généreuse, écrivait le directeur Carnot à Bonaparte; elle s'efforcera de se faire du Roi de Sardaigne un allié qui, par intérêt et par amitié, lui soit toujours attaché..... Faites la conquête du Milanais, pour le donner à ce Prince, comme indemnité des départemens du Mont-Blanc et des Alpes Maritimes, et pour récompense de ses efforts, s'il unit ses armes aux nôtres. »

Montholon, ib.

Le Roi n'ayant pas voulu former une ligue offensive avec la République, n'en éprouva que les rigueurs. Les chevaliers de Revel * et Tonso *, ses ministres plénipotentiaires, durent signer le traité de Paris * qui ajoutait les articles suivans à l'armistice de Chérasco. « Le Roi de Sardaigne cède à la France la Savoie, les comtés de Nice, de Tende et de Beuil; s'oblige à démolir les forts d'Exilles, de Suse et de Demont; livre à l'occupation des Français Coni, Céva, Tortone, Alexandrie, Château-Dauphin et l'Assiette, jusqu'à la paix générale; accorde une entière amnistie pour les délits politiques; congédie les émigrés de ses états; fournit des vivres et des habits aux troupes françaises dans ses états. »

Traité de Paris.

* fils du général de S.t-André.

* 1.er Officier Affaires Etrang.

* 15 mai 1796.

Effrayé du progrès des idées révolutionnaires, désabusé sur le secours étranger, abattu par ses revers, Victor-Amédée se soumet au sacrifice de sept provinces qui lui sont chères, dans l'espoir de sauver le reste de ses états. Sa loyauté voile à ses yeux le sort que prépare à sa famille la France révolutionnaire, à la merci de laquelle il met sa couronne.

Résignation du Roi.

Jomini.

Cette paix ne répondait ni aux vœux du Roi, ni à l'attente publique. Victor-Amédée,

Observations.

disait-on, aurait peut-être dû s'armer de cette force d'âme qu'avaient déployée ses ancêtres, à la vue de leurs états envahis, de leur capitale assiégée. Mais les tems et les choses sont bien changés. Ses aïeux, dans la force de l'âge, fesaient la guerre à des Souverains qui ne poussaient pas les peuples à *l'insurrection, comme au plus saint des devoirs.* * Victor-Amédée, septuagénaire, voyait les principes républicains étendre leur influence maligne sur plusieurs villes de ses états, et séduire même les gens des campagnes. On s'efforçait d'aliéner les esprits, en déclamant avec audace contre les prétendues fautes du gouvernement, contre celles de la guerre, contre la conduite des Alliés. L'on fesait retentir des plaintes exagérées sur la détresse de l'état, et sur le poids des impôts.

* *Maxime des revolutionn.*

Bandes errantes

Des réunions considérables de voleurs et de bandits se formaient à Orbassan, à Raconis, à Busca, ailleurs: des déserteurs grossissaient ces bandes: la force nous manquait pour les réduire. Les Français s'avançaient, énorgueillis de leurs victoires. De nombreux jacobins qui s'agitaient de tous côtés, leur servaient d'avant-garde. Les mouvemens sans-cesse rétrogrades, depuis les sources de la Bormida jusqu'à la Corsaglia, les retraites

désastreuses de Mondovi et de Fossan, la défaite des Autrichiens dont on n'entendait plus parler; tout jeta dans la consternation l'armée royale, portée à croire qu'il n'y avait plus d'espoir. Rien n'était prêt, à Turin, pour un siège. La famille royale ne pouvait y rester à la merci des républicains du dedans qui favorisaient ceux du dehors. Les Rois de Prusse et d'Espagne avaient traité avec le Directoire; le Roi de Sardaigne se confia, comme eux, à ce nouveau gouvernement qui avait alors fait succéder au terrorisme un système modéré.

Si le loyal Victor-Amédée eût pu prévoir que la République française, pour détrôner son fils, emploierait, à la honte des traités, l'artifice que la guerre même ne saurait légitimer, et que la paix changè en infamie, il aurait sans-doute persévéré dans sa première résolution *de s'ensévelir, comme Priam, sous les ruines de son palais*, plutôt que de confier les destinées de sa famille et de ses peuples à des vainqueurs sans foi.

Ses propres paroles, pag. 445.

Au milieu de ses regrets et de ses peines, Victor-Amé trouvait du moins quelque consolation dans l'honorable témoignage qu'on a rendu à sa loyauté, et dans une partie du résultat qu'il avait obtenu par ses ef-

Témoignage rendu.

forts. Si *les coalisés qui pouvaient étouf-*
* Paroles de Sowarow. *fer la révolution en trois mois,* * l'ont fait durer vingt-quatre ans, le Roi de Sardaigne fut constamment étranger à la fausse politique dont la France et l'Europe eurent tant à souffrir.

Résultat obtenu

L'infortuné Victor-Amédée, mal secondé dans ses généreux efforts, avait, il est vrai, fini par succomber dans la lutte; mais il avait du moins épargné à ses contrées subalpines les malheurs qui pesèrent sur ses provinces envahies en 1792. Les années les plus affreuses de la révolution étaient écoulées; le règne de la terreur était passé: les spoliations, l'incendie, l'incarcération, les proscriptions, les massacres, le régicide, les profanations, les impiétés n'étaient plus à l'ordre du jour. C'était-là le fruit de cinq années de guerre qui ne furent pas toutes sans gloire pour nos troupes.

Revue des campagnes.

Dès que l'armée piémontaise eut pris, sur la ligne des Alpes, des positions susceptibles d'une bonne défense, elle sut les garder au prix de son sang, et devint le bouclier de l'Italie. Durant la seconde campagne, elle aurait reconquis Nice et la Savoie, et concouru à sauver Lyon, Marseille et Toulon, si l'Autriche eût voulu, aussi

En 1793.

franchement que Victor-Amédée, terminer la révolution, en frappant un grand coup.

La troisième année, il est vrai, ne fut pas à l'abri de revers; mais on ne peut les imputer qu'à la violation du territoire génois, dont les Austro-Sardes respectaient la neutralité, et sur la foi desquels ils avaient droit de se reposer. Forcés alors d'abandonner le sommet des Alpes-Maritimes, ils firent payer cher à l'ennemi des avantages acquis par des voies déloyales. Ils l'arrêtèrent sur les lisières de la plaine, et l'obligèrent à se retrancher sur la crête des montagnes. En 1794.

Nous voyons la quatrième campagne d'abord signalée par des lauriers, cueillis aux champs de Saint-Jacques, de la Spinarda et de Settepani. Les Austro-Sardes s'emparèrent de Savone, de Vado, de Final, de Garessio, et repoussèrent vaillamment les efforts réitérés que firent les ennemis pour reprendre ces belles positions. Après la déroute des Impériaux, à Loano, la ferme contenance des Piémontais arrêta les vainqueurs sur la frontière de nos états. En 1795.

Dans le cours de la dernière campagne, après la sanglante défaite des Autrichiens à Montenotte, notre armée, abandonnée à En 1796.

elle-même, se battit avec honneur à Millesimo, à Magliani, à S. Michel. Elle regretta qu'on ne lui eût pas ménagé la satisfaction de se mesurer, dans la plaine, avec un ennemi qui ne lui paraissait supérieur que dans la guerre de montagne. « Rien, disait-on, n'est désespéré. Pas une forteresse n'est au pouvoir des Français. Bonaparte qui n'a pu pénétrer que par un défilé, manque de grosse artillerie et surtout de cavalerie. Son invasion n'est qu'une surprise. » Ces plaintes se dirigeaient surtout contre Beaulieu qui n'avait pas lié la défense du Milanais à celle du Piémont.

Regrets de l'armée.

D'autres, agitant avec témérité la question scabreuse du moment auquel un engagement cesse d'être obligatoire, prétendaient que le gouvernement n'était pas tenu à respecter le traité de Paris. « Cette capitulation, disaient-ils, qui de la part de la république annonce l'oppression, porte avec elle le principe de sa dissolution. La force seule peut en maintenir la durée. Il doit être permis au Roi de se soustraire, par tous les moyens en son pouvoir, à des conditions si dures, et si peu usitées. »

Jugement hasardé.

Botta.

Cependant Victor-Amédée qui, ayant encore toutes ses places intactes, se confia

Trait de caractère du Roi.

avec tant d'abandon au gouvernement républicain; Victor-Amédée qui ouvrit si vîte ses villes au jeune héros français pour qu'il volât à de nouveaux triomphes; Victor-Amédée profondément navré du traitement que lui fesait essuyer le Directoire, à la merci du quel il s'était livré, n'en persévéra pas moins dans la foi promise; quelques sollicitations qu'on lui ait faites pour le porter à l'enfreindre. Lorsque l'Archiduc Charles battit le général Jourdan, à Wurtzbourg, et que Bonaparte se vit en danger dans le Tirol, les ministres Anglais et Russes étalèrent au Roi de Sardaigne les plus fortes raisons, et lui firent les plus belles promesses, pour le porter à reprendre les armes, contre des vainqueurs qui continuaient de miner sourdement son trône. *Par respect pour les traités*, dit il, *j'ai refusé les avantages que m'offrit dans le tems la République: par les mêmes principes, je refuse aujourd'hui les offres des Coalisés.*

Septembre.

Art de vérif.

ibid.

Non-content de donner ce double exemple de sa fidélité à ses engagemens, Victor Amé évita soigneusement tout ce qui pouvait provoquer les plaintes de la France. Il cessa de prendre le titre de Duc de Savoie, donna aux Ducs de Chablais et de Genevois; ceux

Ménagemens pour la France.

de marquis d'Ivrée et de Suse; au comte de Maurienne, celui de comte d'Asti. Il remplaça au ministère des Affaires Étrangères le comte de Hauteville par le chevalier Damien de Prioeca qui n'était pas, comme son prédécesseur, émigré Savoyard. « Il choisit pour son ambassadeur à Paris le comte Prosper Balbe qui, par sa naissance, (1) par son esprit, par ses vastes connaissances, autant que par ses vertus, était des plus faits pour se concilier l'estime universelle dans cette mission, alors la plus délicate de toutes. »

Dén. It. Occ.

Réformes.

Le Roi ne survécut que cinq mois au traité de Paris, et ces cinq mois furent les plus tristes de sa vie. Toute illusion de gloire militaire sous son règne, tout espoir de prospérité publique, était dissipé. Loin de pouvoir récompenser, au gré de son cœur généreux, ses fidèles serviteurs et ses braves guerriers, il dut les soumettre à une réforme sévère. La Savoie et Nice étaient perdues pour lui; la Sardaigne qui avait beaucoup souffert de la guerre et de ses

(1) Chef de la branche aînée d'une des sept premières familles patriciennes de l'antique république de Quiers. Des Balbes sortirent les Bertons, et de ceux-ci, le brave Crillon, l'ami de Henri IV.

crises politiques, ne pouvait lui offrir que de faibles secours. Son papier-monnaie tombait dans un discrédit nuisible au commerce ; les finances étaient obérées ; une forte dette pesait sur l'état ; les fournitures de tout genre que demandaient les Français, ne fesaient que nous accabler. Le cœur du Roi était navré de tristesse, et ses peuples partageaient sa douleur.

A cet affligeant tableau se joignait l'alarme que causait l'esprit d'insurrection qu'on voyait gagner insensiblement toutes les classes, par l'effet du mal-aise général, des plaintes audacieuses des novateurs, et des sourdes menées des jacobins du dedans et du dehors. Victor-Amédée ne pouvait plus se dissimuler que la paix qu'il avait signée, allait produire des fruits de plus en plus amers, et qu'au milieu de cette effervescence générale des esprits, il ne fallait qu'une étincelle pour produire une explosion désastreuse. Peines du Roi.

Les infirmités de l'âge croissant en raison des peines morales, vinrent hâter le terme de ses jours. Après avoir langui, tout l'été, à Moncalier, sa retraite favorite, frappé d'une attaque d'apoplexie, le 15 d'octobre, il mourut le lendemain, sans re- Sa mort à Moncalier. 16 octob. 1796.

prendre connaissance. Il descendit dans la tombe, à la soixante-onzième année de son âge, et la vingt-quatrième de son règne. Sa mort fut subite, non imprévue : le trépas n'a pu surprendre ce Prince qui fut, toute sa vie, un modèle de religion et de vertu, et qui a supporté, avec une résignation chrétienne, l'épreuve des souffrances et de l'adversité par lesquelles il a plu au ciel de terminer sa carrière.

Ses qualités. L'on peut dire de Victor-Amédée III ce que l'on a dit de Louis XVI, son contemporain, avec lequel il avait beaucoup de traits de ressemblance : « ce monarque eut toutes les vertus privées dont l'homme puisse s'honorer. » *Dict. Hist.* Victor fut en effet fils respectueux et soumis, époux fidèle et tendre, père bon et affectueux. L'affabilité, la bienveillance, la libéralité qui le caractérisèrent, lui gagnaient tous les cœurs. C'était un bonheur pour lui d'avoir un petit trésor à sa disposition et d'y puiser sans compter, pour soulager la souffrance, pour subvenir au besoin, pour rendre heureux ceux qui s'adressaient à lui, ou dont les services excitaient sa reconnaissance. *La joie de faire du bien*, disait-il, *est tout autrement douce que la joie de le recevoir*.

Ses vertus.

A ces belles qualités qui le firent chérir, ajoutons les solides vertus qui l'entourèrent d'une sorte de vénération. L'historien cite, comme l'orateur, l'empire que ce Prince exerça sur ses passions, son exactitude à ses devoirs, l'innocence de ses mœurs, une conscience pure, un cœur qui marcha droit dans les voies de la justice et de la vérité. Si ces douces et généreuses qualités, si ces grandes et nombreuses vertus qu'Amédée III porta sur le trône, ne produisirent pas, pour ses sujets, tout le bien qu'ils s'en étaient promis, ils n'ont dû s'en prendre qu'aux malheureuses vicissitudes de la révolution française qui vint arracher cet excellent Souverain aux travaux de la paix, pour l'accabler des soins d'une guerre d'une nature toute nouvelle.

Injuste inculpation.

A une époque révolutionnaire où les déclamations démagogiques contre les plus vertueux Souverains allaient jusqu'à verser sur leurs vertus les couleurs du vice, on ne craignit pas de faire à Victor-Amédée un grief de sa générosité, et de dire qu'il avait dissipé les trésors que lui avait légués son père. Or il conste que Charles-Emmanuel III a laissé à son fils les caisses dans un état d'aisance, non des trésors accumulés:

il répugnait à ses principes d'imposer au-delà des dépenses annuelles. Pour ne pas être injuste, il faut calculer ce qu'a dû coûter au Roi Victor la guerre ruineuse qu'il n'a pu éviter, et à quelles sommes se sont élevés les travaux publics qui ont illustré son règne. Nous en offrons ici une faible esquisse.

Travaux à Nice. Dès le commencement de son règne, il signala sa munificence en faveur de deux villes qui furent l'objet de son affection, aux deux extrémités de ses états. Par ses *Durante.* soins et par ses secours, Nice eut un théâtre, une place publique régulière et entourée de beaux portiques, un cours planté d'arbres pour la promenade, des rues pavées. Ses maisons s'embellirent, se multiplièrent; sa population se doubla, son nouveau port * que Charles-Emmanuel III avait fait creuser, fut agrandi, achevé. La grande route de Turin au Var, par le col de Tende, fut à grand frais restaurée et ouverte aux voitures. Victor-Amédée III y dépensa des sommes considérables qui fructifièrent pour le commerce et pour l'agriculture. Deux ponts en pierre de taille, jetés sur la Roya, dans les gorges de Saorgio, aplanirent les difficultés qu'offrait ce passage périlleux.

* dit Limpia.

Aux confins de la Savoie, le village de Carouge est, par les soins paternels du Roi, converti en une belle ville, et devient le chef-lieu d'une province. Il y fait bâtir une église, un hôpital, un collège, des prisons. Il lui accorde des franchises, lui permet un temple et une synagogue, et lui attire une population de cinq mille ames. Carouge.

La capitale de la Savoie n'avait pas d'évêque, et fesait partie du diocèse de Grenoble; Victor obtient de Pie VI, avec l'agrément de Louis XVI, un siège épiscopal pour Chambéry. Il y fait relever le palais ducal, et bâtir un théâtre. La grande route qui doit lui servir d'avenue, du côté de la Côte-Rousse, est alors taillée dans le roc et soutenu par des terrasses. C'est encore par les soins du Roi Victor que la ville d'Aix voit ses bains restaurés, embellis et enrichis de thermes à la romaine. Chambéry. *Grillet, III.* En Savoie. *De Costa.*

Plusieurs ponts sont jetés sur les rivières de la Savoie; celui de Rumilli les efface tous en beauté. L'Arc et le Rhône causent d'affreux dégâts par leurs débordemens; Victor les contient dans leur lit par de grandes digues. Travaux publics.

Les péages sont abolis. Le rachât des dîmes et des rentes féodales est conçu, et Péages, dîmes.

la difficile opération en est fort avancée.
ibid. « Tel fut l'amour de Victor-Amédée pour les travaux publics, qu'en Savoie, la seule caisse des Ponts-et-Chaussées dépensa vingt fois plus, durant le cours de vingt-trois ans de son règne, que pendant les quarante-trois du règne précédent. »

Tortone. Sans entrer dans le détail des travaux, opérés en Piémont, citons les principaux.
De Costa. Sur les ruines d'un antique château, fondé jadis à Tortone par Charles-Quint, Victor Amédée fit élever, sur les dessins du Comte Pinto, une forteresse qui peut contenir quinze cents hommes et qui, grâce à l'art et à la nature, devint un des boulevarts de l'Italie. Il y dépensa quinze millions.

Alexandrie. La citadelle d'Alexandrie, agrandie et perfectionnée, au moyen de nouvelles constructions habillement conçues, fut dèslors une place de premier ordre. Le fort de
Fenestrelles. S. Charles, à Fenestrelles, réclamait un vaste palais pour les magasins, et pour les logemens; Victor le fit construire grand, commode et solide. Les fortifications de Coni furent amplifiées.

Turin. Les Princes de la maison de Savoie, de-
S.te-Croix. puis Charles-Emmanuel II, ont, tous, ajouté à la grandeur et à la beauté régulière de

leur capitale, comme à la splendeur et à la majesté de leur cour. Victor-Amédée III, marchant sur leurs traces, a relevé l'éclat de Turin par une foule d'embellissemens et de créations utiles (1), qui honorent autant son cœur que son esprit. Nous avons déjà parlé de l'Académie des sciences, de celle de peinture, et de sculpture qu'il institua et pourvut de tout ce qui leur était nécessaire. Citons la royale Société Agraire, le Conseil des Ediles; l'établissement de la Mendicité Instruite; l'asile des filles des militaires, ou maison de la Providence. Institutions. Etablissemens.

Ces monumens, en répondant aux accusations de prodigalité qu'on a tant répétées contre cet infortuné Roi, attestent encore sa piété, sa bienfesance, son zèle pour tout ce qui contribuait à l'utilité publique. L'on pourrait dire avec M. le Marquis De Costa que le *désir de faire le bien était l'unique passion de Victor-Amédée III.* Son amour du bien. *Mém. Hist. III.*

(1) La maison des Clercs Réguliers de S.t-Joseph: Les cénotaphes près du fleuve*: L'observatoire: l'hôtel des gardes du corps: les reverbères rétablis pour éclairer les rues de Turin: ils n'étaient qu'au nombre de 140, en 1734: la guerre les avait fait ajourner. Victor-Amédée les fit rétablir, et porter à près de 500.

* édifices pour les sépultures.

De Costa.

Ajoutons qu'aucun des objets de l'administration civile et politique n'échappait à sa vigilance, à ses soins infatigables. Le bonheur de son peuple fut le vœu et l'étude de tous ses instans. Il passait peu d'heures sans travailler avec ses ministres et les chefs des divers départemens, prêt à soumet-

Contemporains.

Eglise. Alphonse-Marie de Liguori *, Evêque de S.te-Agathe, fondateur de la congrégation du Rédempteur, aussi célèbre par son savoir que par ses vertus, historien, théologien, orateur très-estimé.

* napolitain.

Savoie. Le Cardinal Gerdil, né, en 1718, à Samoens en Faucigni, religieux barnabite, théologien, moraliste, métaphysicien, dont les écrits sont très-estimés, précepteur du Prince de Piémont.

Ducis, Savoyard d'origine, élevé à Versailles, célèbre poète tragique, successeur de Voltaire au fauteuil académique à Paris.

Piémont. Victor Alfieri, d'Asti, regardé à juste titre comme le Sophocle de l'Italie.

Passeroni, estimé pour son *Cicerone*, poème à la fois bernesque et moral.

Lagrange (Joseph-Louis) né à Turin en 1736, l'un des plus grands mathématiciens du XIX Siècle.

Joseph-Ange de Saluces, comte de Ménusiglio, savant physico-chimiste et mathématicien.

* Abbé. Valperga de Caluso *, surtout estimé pour sa *Grammatica delle lingue Orientali.*

tre son opinion à celle des hommes qu'il croyait plus éclairés que lui. S'il fit des fautes, c'est qu'on abusa de sa bonté, de son indulgence. Ses vues droites, ses intentions pures excuseront ses erreurs qui ne furent jamais que celles dont ne saurait se garantir un cœur bon, facile et confiant. S.te-Croix.

L'abbé Dénina, historien distingué.

Allioni, auteur de la *Flora Pedemontana*, etc.

Les chevaliers Nicolis de Robilant et Napion, Officiers supérieurs des armes savantes, très versés dans la minéralogie.

Richeri (Maurice), très-estimé pour ses ouvrages sur la jurisprudence.

Alasia, pour son cours de Théologie morale.

Le jésuite Jules-César Cordara *, estimé pour ses satires latines et son *Histoire de la Société de Jésus*. * alexandrin.

Le père Audifrédi, savant astronome.

L'abbé Alberti: - *Dictionnaire Italien-Français*. Niçards.

Papacino d'Antony, célèbre physico-mécanicien.

Paul Paciaudi *, historien, antiquaire, hélléniste. * de Chiers.

Joseph Baretta, littérateur, sévère critique.

Beauvais, Evêque de Sénès, orateur estimé. France.

Le Cardinal de Bernis, Le Franc de Pompignan, Gresset, Imbert, Dorat, Gilbert, Chénier, Roucher. Poëtes.

Voltaire, dont *la Henriade*, *les Tragédies*, *l'Histoire de Charles XII* sont les seules productions laissées entre les mains de la jeunesse.

Desbillons *, dont les fables latines sont classiques.

Bergier, élégant défenseur de la religion. Prosateurs.

L'abbé Barthélemi, auteur d'*Anacharis en Grèce*.

Paralelle. On a dit que ce fut un malheur pour Adrien d'avoir eu, pour prédécesseurs à l'empire, Trajan et Nerva qui l'ont éclipsé. Ne pourrait-on pas dire que le règne de Victor Amédée perd de son éclat, à côté des règnes de son père et de son aïeul? Il a cependant *porté comme eux sur le trône, de grandes et de nombreuses vertus?* Il

Crévier, Hist. des Emp.rs.

Botta, liv. VIII.

Berquin, *l'Ami des Enfans*: Florian, pour le genre pastoral; Le Batteux, Fréron, Linguet, littérateurs.

Buffon, surnommé *le Pline Français*.

Bomare: *Dictionnaire d'histoire naturelle*, estimé.

La Harpe: *Cours de littérature*, très-estimé.

Italie. Poëtes. Métastase, célèbre auteur dramatique-tragique.

Goldoni, le premier des comiques italiens.

Camille Zampieri, antagoniste de J. J. Rousseau.

Alphonse Varano de Ferrare, tragique, lyrique.

* de Vérone. Jérôme Pompei *, aussi bon poète que prosateur.

* de Livourne. Bertola, et Calsabigi *, poëtes et littérateurs.

de Bologne. François Zanotti *, poète, orateur et philosophe.

Orateurs. * de Vérone. Antonin Valsecchi *, orateur anti-philosophe.

* de Côme. Ignace Vénini *, jésuite, célèbre par ses sermons.

* de Lugan. Soave *, moine, estimé pour ses *Novelle*, son cours de philosophie, et sa réfutation de Kant.

* de Luques. Alphonse Niccolai *, jésuite, orateur, littérateur.

* de Padoue. Jérôme Trento *, jésuite, modèle des prédicateurs.

Historiens. Beccatini: *Storia del Secolo XVIII; e de' Turchi.*

* Appien. Buonafede *, historien, philosophe, littérateur.

Tiraboschi; - *Storia della Letteratura Italiana.*

Gaspar Gozzi; - *Osservatore Veneto.*

Astronome. Piazzi, de Palerme, découvre la planète *Cérès.*

eut moins de génie que Victor-Amédée II, un discernement moins sûr que celui de Charles Emmanuel III ; il fut moins guerrier, moins économe, moins ferme que l'un et l'autre ; mais il fut plus lettré, plus affable, plus généreux que tous les deux : et s'il n'eût pas tous les talens qui font les grands rois, il y suppléa par toutes les vertus de

Torelli *, littérateur et mathématicien distingué. * Joseph.
Macpherson, célèbre par ses poésies *Ossianiques.* Angleterre.
Robertson, dont *l'Histoire de Charles-Quint*, et celle *de l'Amérique* sont estimées des Protestans. Historiens.
Forster : - *Histoire des Découvertes et Voyages.*
Smith : - *Recherches sur la Richesse des Nations.* Prosateurs.
Richardson (Samuel), immortel romancier.
La Peyrouse (français), Bruce et Mungo-Park, anglais ; célèbres par leurs découvertes. Voyageurs.
Kant, fameux professeur de philosophie. Allemagne.
Herschel * découvre la planète de son nom (a). * de Hanovre.
Haller, anatomiste ; et Werner, naturaliste. (a) ou Uranus
Gesner, poète très-estimé pour le genre pastoral. Suisse.
Blair, *Sermons : Cours de littérature*, estimés.
Euler, immortel mathématicien et géomètre.
Tissot, médecin renommé pour son *Avis au Peuple.*
Saussure ; - *Voyage au sommet du Mont-Blanc.*
Lawater et Gall, fameux physiognomonistes.
Linnée, créateur de la *Botanique.* Suède.
Franklin (Benjamin), savant physicien. Amérique.
Arts.
Barbéris, Baumont, Bonvicino, Castelli, Ferroggio, Piémont.

l'honnête homme. Il régna sur ses sujets par la religion, la clémence et la bonté. Il fit le bonheur de sa famille, et s'il laissa quelque chose à désirer pour celui de ses peuples, ce fut la faute des tems.

Gallo, Vittoni, Piacenza, architectes distingués.

Pompéo Battoni, Mazzola, peintres d'histoire, élèves de Mengs. Porporati, Valperga, graveurs.

Galléari (Bernardin), fameux pour les décorations de théâtre: Vacca, pour les animaux.

Pugnani et Viotti, premiers violons de l'Italie.

France. Les abbés-de-L'Epée et Sicard, créateurs de l'Ecole des Sourds et Muets, à Paris.

Mongolfiers *, inventeur des Ballons aérostatiques.

Vernet, paysagistes; Pigalle, statuaire.

Soufflot, architecte du Panthéon à Paris.

* d'Annonay.

Italie.

Ratti *, peintre et écrivain sur son art.

Zucchi, peintre Vénitien très-estimé, mari d'Angélique Hauffman.

Volpati et Cunego, graveurs à Rome.

Piccini, célèbre compositeur de musique.

Martini, compositeur, et auteur de la *Storia della Musica.*

Allemagne. Gluck, rival de Piccini, Mozart, son émule.

Mengs, surnommé le Raphaël de l'Allemagne.

Angleterre. Taylor, inventeur de la Sténographie.



F. Gonin dis.

CHARLES EMANUEL IV



MARIE CLOTILDE DE FRANCE

CHARLES - EMMANUEL IV, *fils de Victor-Amédée III quatrième Roi.*

Né à Turin, le 24 mai 1751.

Circonstances.

Jamais Prince ne monta sur le trône de ses pères dans des circonstances aussi critiques, et avec une position aussi embarrassée. Des finances tout-à-fait épuisées; une armée, fidèle, il est vrai, mais affaiblie et disséminée; un royaume en quelque sorte en tutèle par l'occupation de ses principales forteresses, tombées au pouvoir d'une puissance envahissante, dévastatrice, qui ne connaissait d'autre loi que l'intérêt, d'autre droit que la force. Il aurait fallu

Mariage, le 6 septembre 1775.

Marie-Clotilde-Adélaïde-Xavière de France, fille du Dauphin Louis et de Marie-Josephine de Saxe, sœur de Louis XVI, de Louis XVIII, et de Charles X; née le 23 septembre 1759, morte en 1802.

un miracle pour sauver cette monarchie ; Dieu ne l'accorda pas aux vertus de Charles-Emmanuel IV. Il ne connut que l'infortune ; et cependant il semblait être né pour le bonheur de ses sujets, et pour en être lui-même l'idole.

Qualités du Prince.

Une constitution faible, un corps débile n'avaient point arrêté, dans ce Prince, le développement des qualités morales les plus précieuses. Un esprit vif et pénétrant, un discernement fin, une raison saine, une humeur douce, telles étaient les couleurs les plus prononcées de ce beau caractère. Mais le Piémont était arrivé à une époque où toute prévoyance devenait inutile ; où tout courage ne pouvait plus être que de la résignation. Toute sagesse humaine devait se briser, dans son choc inégal, contre les passions déchainées.

Ses gouverneur et Précepteur,

La jeunesse de Charles-Emmanuel avait été confiée à des hommes dignes de ce choix honorable. Le Comte de Malines *, autant distingué par ses connaissances que par ses vertus, fut son gouverneur. Le père Gerdil, en qualité de son précepteur, fut plus particulièrement chargé de son instruction.

*d'une ancienne famille brabançonne.

La santé délicate du jeune Prince de

Piémont concourut à donner à sa physionomie et à ses habitudes une teinte de mélancolie que durent nécessairement fortifier les circonstances pénibles dans lesquelles il se trouva, depuis. Sa jeunesse fut calme et plutôt recueillie. Les leçons de piété, de morale et de littérature furent les études de son choix, et dont il retrouva les fruits, lorsqu'il donna au monde un grand exemple de détachement des grandeurs humaines.

Il témoigna surtout une profonde estime et un attachement mêlé de vénération au père Gerdil, qui devait l'honneur d'être placé auprès de lui, à la réputation que lui avait acquise son *Introduction à l'étude de la religion*, ouvrage classique en italien. Ce vertueux Barnabite ne cessant de loger et de vivre au couvent de S. Dalmas, et d'en suivre constamment la règle, on crut voir S. Ambroise élever le jeune Valentinien, sans rien diminuer de sa sollicitude pastorale pour son diocèse. Ce moine Savoyard * que Pie VI. promut, depuis au cardinalat *, profondément instruit dans la science de la religion, était encore versé dans les mathématiques, dans la philosophie, dans la jurisprudence, et même dans

Le père Gerdil.

Paroletti. Piem. illust.

* de Samoëns en Faucigni.

* en 1777.

la politique. Savant universel, unissant les vertus du cloître à la plus douce politesse, il eut l'heureux mérite de trouver dans les sciences dont tant d'autres abusent pour égarer, des armes contre l'incrédulité dont il déplorait les progrès.

Anecdote.

Charles-Emmanuel, âgé de sept ans, écoutait un jour fort attentivement une leçon de mythologie. Le père Gerdil, en lui fesant connaître les divinités des gentils, lui expliquait l'ingénieuse fiction du siècle d'or. « D'après la théologie payenne, lui disait-il, tous les maux qui affligent maintenant le genre humain, se trouvaient alors emprisonnés dans une boite. Une femme curieuse, la mal-avisée Pandore, l'ayant ouverte contre la défense qu'elle en avait, on vit aussitôt tous les maux physiques et moraux en sortir, pour se répandre sur la surface de l'univers. *Comment, mon révérend Père*, dit le jeune Prince, *tous les maux pouvaient-ils être renfermés dans cette boîte fatale, puisque la curiosité à laquelle succomba Pandore, se trouvait déjà dehors? Et certes, ce vice n'était pas le moindre des maux, s'il fut la source des autres.* » Le savant précepteur, étonné de la justesse de cette réflexion, n'y put

Choix de faits histor.

répondre qu'en rappelant son royal élève au texte sacré de la Genèse, (1) sur la désobéissance de la première femme. Il saisit cette occasion pour lui exposer que la Mythologie a étrangement défiguré les plus beaux récits de nos livres saints, en y mêlant d'agréables allégories, fruit de l'imagination des poètes.

Son histoire Romaine.

En rendant compte des succès de son élève, le savant et vertueux précepteur parle * avec une simplicité touchante des heureuses dispositions du jeune Prince, et de la rare facilité avec laquelle il devance les leçons variées qu'on lui donne, même sur les plus hautes sciences. Passionné pour l'Histoire Romaine le royal élève en rédigea un cours que le père Gerdil jugea digne

* *Plan d'étud vol. 1.*

(1) « Pour découvrir l'original d'un tableau au « milieu d'une foule de copies, on cherche celui « qui, dans son unité, ou la perfection de ses « parties, décèle le génie du maître. C'est ce que « nous trouvons dans la Genèse, original de ces « peintures reproduites dans les traditions des peu- « ples.... Les mémoires de la société de Calcutta « montrent la mythologie se rattachant à la tra- « dition de Moïse .... Les voyageurs modernes « trouvent partout, aux Indes, des traces des « faits rapportés dans l'Écriture-Sainte. »

Châteaubriand Gén. du Christ. 1.r part. liv. II.

d'être offert au public, et qu'on trouve dans le recueil de ses *œuvres*.

Fruits de son éducation.

Elevé à la cour, comme dans une retraite, le jeune Charles-Emmanuel, qui trouvait au sein de sa famille, les plus solides exemples de religion et de vertu, y puisa de bonne heure ce grand fonds de piété qui devait faire sa consolation, aux jours de malheur. Quoique sa débile complexion lui inspirât de l'éloignement pour le travail et de l'aversion pour les exercices du corps, il ne négligea néanmoins aucune des connaissances utiles à un Prince appelé à régner. Sa faible santé nuisit en partie à ces graces, à ces dehors prévenans qu'on eût désirés en lui, et qui, sans suppléer aux qualités naturelles, leur donnent un nouveau prix. Etant froid et silencieux par caractère, l'air gracieux, la prévenance, l'affabilité furent chez lui le fruit de l'âge, de la réflexion, de l'amour du devoir. Calme, judicieux, spirituel, il avait un secret penchant à la raillerie; mais il ne se la permettait jamais amère, sachant que les Princes surtout doivent se l'interdire.

S.te Croix.

Choix d'une épouse

Art. de vérif.

Avant de descendre au tombeau, Charles-Emmanuel III qui chérissait son petit-fils pour ses solides qualités, désirait de le

voir marié ; mais c'était à Vienne qu'il voulait lui choisir une épouse. Les Comtesses de Provence et d'Artois fesaient à leur frère les plus grands éloges de leur belle-sœur, Marie-Clotilde-Adelaïde-Xavière. Une seule considération arrêtait le vieux Roi : l'embonpoint de cette Princesse en fesait présager la stérilité. Ses rares vertus décidèrent néanmoins, plus tard, Victor-Amédée III à conclure ce mariage. *Les Lys*, disait-il, *aiment à s'entrelacer à la Croix-Blanche de Savoie.*

Cette Princesse ayant eu le malheur de perdre, en bas âge, ses parens, le Dauphin * et la Dauphine, trouva, sinon une seconde mère, du moins une précieuse partie de la sollicitude et de la tendresse maternelle dans la Comtesse de Lorraine-Marçan * qui lui fut donnée pour institutrice. Cette vertueuse, autant qu'illustre Dame, en cultivant dans sa royale éléve les heureuses dispositions de l'esprit et du cœur, s' attacha surtout à la former aux vertus religieuses et à la plus solide piété. Ses soins furent couronnés d'un succès qui passa ses espérances ; car Marie Clotilde voyant sa tante Marie Louise * embrasser l'austère institut de S.e Thérèse *, voulut la

* Louis, fils de Louis XV.

* Née Louise de Rouen-Guéméné.

* Fille de Louis XV.

* en 1770.

suivre dans cette carrière de pénitence.
* Louis XVI. Ce ne fut que pour obéir à son frère * qui venait de monter sur le trône, qu'elle consentit à produire, pour l'édification du monde, des vertus qu'elle eût préféré d'ensévelir dans le cloître (1).

Son mariage le 6. 7.bre 1775. On a vu les brillantes fêtes par les quelles Chambéry et Turin célèbrèrent son hyménée avec le Prince de Piémont: mais détachée des pompes du siècle, elle n'éprouva de vive joie que, lorsqu'au gré de sa dévotion, l'on exposa à la vénération des fidèles la précieuse relique du Saint-Suaire. C'était, à ses yeux, le plus riche trésor que possédât la famille royale dont cette excellente Princesse ne tarda pas à exciter, par ses rares vertus, l'amour et l'admiration.

Sa vie dans l'état conjugal. On aurait cru que, destinée au trône et tenue à la représentation, elle se relâcherait de ses rigides exercices de piété, et ferait des concessions à l'éclat de son rang; mais rien ne put la détourner de la vie humble et pénitente qu'elle aimait à s'imposer. La régularité monastique qu'elle

(1) *Vita di Maria Clotilde, Regina di Sardegna, scritta da Monsignor Luigi Bottiglia: - Torino, - Marietti.*

se prescrivait, ne lui ôtait cependant rien de son aménité. Ses mœurs douces, ses solides entretiens, ses généreux sentimens lui assuraient la tendresse de son royal époux qui l'appelait *sa conseillère, sa consolatrice*. Sa belle âme, son caractère céleste pour lequel la bienfaisance était un besoin, lui gagnèrent tous les cœurs. On la regardait comme un parfait modèle de sainteté; on la proclamait un ange de paix. Quand on sut que c'était plus aux ferventes prières de la pieuse Clotilde, qu'aux efforts de la prudence humaine, qu'on était redevable de la découverte des conspirations, tramées contre la famille royale de Savoie, on n'hésita pas à la regarder comme *l'ange tutélaire* du Piémont.

Botiglia.

Lettre Pastor. du Card. Costa.

La résignation chrétienne, et la force d'ame héroïque avec la quelle Marie Clotilde partagea les cruelles disgraces de sa famille, en partie forcée de s'exiler de la France, en partie trainée à l'échafaud, elle la fit encore briller dans tous les malheurs qui affligèrent la Cour de Turin. Rapportant tout aux décrets éternels de Dieu qui voulait instruire les Rois et les peuples à l'école de l'adversité, elle inspirait, et par ses paroles, et par son exemple, au Prince,

Sa force et sa résignation.

son mari, ces sentimens cette confiance, ce calme que la sagesse humaine s'efforce d'étaler, et qu'il appartient à la religion seule d'atteindre en silence.

Principes de Charles-Emmanuel.

Trop faible de corps pour partager avec ses frères les travaux de la guerre, Charles-Emmanuel prenait place au conseil, à côté du Roi, son père. Ses avis étaient toujours dictés par une prudence basée, non sur les règles d'une politique mondaine, mais sur les loix de l'immuable équité. Il subordonnait sans peine ses affections particulières au bien public, et se soumettait avec joie aux plus pénibles sacrifices, s'il en espérait quelque avantage pour le peuple. Il en donna surtout des preuves, toutes les fois qu'on délibéra de la paix, ou de la guerre.

Son règne 16 octobre 1797

Charles-Emmanuel IV, à son avénement au trône, ne se fit aucune illusion sur la position désespérée dans laquelle la providence venait de le placer. Il connut toute l'étendue du mal, et ne se dissimula pas qu'il n'y avait aucun remède, et que la roue de la subversion ne cesserait de tourner, jusqu'à ce qu'elle eut été brisée par une force, autre que la sienne. Sondant avec une ame chrétienne la profondeur du

gouffre que des vainqueurs astucieux et arrogans, sans principes et sans foi, creusaient sous son trône ébranlé, ... *C'est une couronne d'épines que le ciel m'envoie*, dit-il à ceux qui lui présentèrent le Sceptre et le diadème.

Sans faire aucun changement considérable, ni dans le système politique, ni dans l'administration de l'état, il accorda quelque influence à son grand-écuyer le Bailli de S. Germain *, uni par les liens du sang et de l'amitié avec le Chevalier Damien de Priocca *, et le Marquis de S. Marsan, qui remplaça le Marquis de Cravanzana dans le ministère de la guerre. Tous ceux qui occupaient, à la cour, les premières places, professaient les principes les plus contraires à la révolution française, et méritaient par là l'estime et la confiance du monarque. Mais, sacrifiant leur opinion et leurs affections à leurs devoirs, au salut de l'état, ils mirent tous leurs soins à cultiver l'amitié de la France qui répondait mal à leur empressement.

Peu de changemens.

* St Martin d'Aglié.

* Minist. des aff. étrangé.

Dénina.

Au reste, quoique le nouveau Roi ne pût aimer le gouvernement Français qui l'opprimait, il était porté, par ses principes religieux, à observer fidèlement les

Ambassade de Paris.

conditions onéreuses dont le joug avait été imposé à son père. Dans cette vue, il donna au Comte Prosper de Balbe, destiné à remplacer le Comte de Hauteville dans l'ambassade de Paris, les instructions les plus précises pour entretenir, avec la France, la concorde et les rélations amicales que le traité de paix venait de rétablir. Ce nouvel ambassadeur, autant estimé pour son savoir que pour ses belles qualités et ses rares vertus, issu d'une des plus illustres familles de Chiers, à laquelle se rattache la branche du brave Crillon, nom (1) cher aux Français, fut accueilli avec la plus grande distinction par les Directeurs auxquels il donna les assurances les plus positives des intentions pacifiques et loyales du Roi, son maître...... « La France, lui » répondit le président *, voit avec plaisir » le choix du comte Balbe pour entretenir » la bonne harmonie entre les deux états.... » Rendant amitié pour amitié, elle désire » que l'exemple du Piémont soit imité des » autres peuples d'Italie..... La modération » que fit briller Charles-Emmanuel, n'étant

Dénina.

Le 30 novembre 1797.

Art. de verif.

* Barras, noble provençal.

(1) Les Crillons descendent des Bertons qui passent, eux mêmes pour une branche des Balbe.

» encore que Prince de Piémont, à pré-
» paré la nation Française à l'estime qu'elle
» lui porte aujourd'hui, comme Roi de Sar-
» daigne. »

Tout en rassurant ainsi Charles-Emmanuel sur leurs sentimens de paix et de bienveillance, les Directeurs qui ne le ménageaient durant la guerre, que pour le détrôner, à la paix, ne se mettaient en peine de réprimer ni les émeutes populaires en Piémont, ni la conduite hostile que tenaient à son égard Gènes et Milan, tout fraichement érigées en démocraties, à l'instar de la France, et sous ses auspices. Leurs efforts ne tendaient qu'à révolutionner, qu'à envahir ses états. Bonaparte qui poursuivait le cours de ses succès contre les Puissances de l'Italie, et qui devait ensuite aller au congrès de Rastad, voulait user des plus grands ménagemens envers ce Prince qu'il se félicitait d'avoir laissé debout, au milieu de ses voisins renversés. Ses vues n'étaient pas désintéressées. L'issue de ses négociations avec l'Empereur d'Allemagne étant encore douteuse, cet habile général qui voyait son armée affaiblie par ses victoires mêmes, ne cessait de demander au Directoire de soutenir sur son trône le Roi de Vues de Bonaparte. *Walter Scott.*

Sardaigne et d'en faire un allié de la République qui tirerait du Piémont d'excellentes troupes auxiliaires. Il en connaissait la bravoure et désirait de les avoir sous ses ordres. « Le Piémont, écrivait-il aux Directeurs, ne possède pas de grandes richesses ; mais il a une armée qui est encore puissante, malgré ses revers. Il importe surtout aux Français qui sont en Italie de pouvoir compter sur l'alliance de ce Souverain : *avec un seul de ses régimens, il est plus fort que toute la Cisalpine.* »

Montholon.

Diverses offres.

Plusieurs propositions furent faites à Charles-Emmanuel pour le déterminer à conclure avec les Français un traité d'alliance offensive et défensive. Le dessein favori de Bonaparte qui conserva toujours pour le Piémont une affection particulière, était de transférer à Milan la maison de Savoie, et d'incorporer à la France la totalité de ses états. Le Directoire qui avait des vues un peu différentes, lui destinait, en échange, Final, Savone, Parme, Plaisance et Guastalla. Clarke * fut même chargé de demander le Piémont et la Sardaigne, et d'offrir en compensation toute la Ligurie ; mais Charles-Emmanuel dont les principes politiques étaient sévères, ne pouvait consentir

* Depuis Duc de Feltre.

Botta.

à aucune proposition de ce genre; parce qu'il éprouvait autant de répugnance à tourner ses armes contre le chef de l'église qu'il vénérait, qu'à combattre pour un gouvernement ennemi du trône et de l'autel.

Hostilités des Républiques voisines.

Loin d'imiter cette loyale conduite du Roi de Sardaigne, les républiques Cisalpine et Ligurienne, également turbulentes, ne se contentent pas de donner asile aux réfugiés piémontais; elles protègent ouvertement leurs coupables efforts de rentrer à main armée; alimentent au sein du Piémont l'esprit de mécontentement; soufflent le feu de la discorde; organisent la révolte, secondent les rebelles, propagent l'insurrection, l'impiété, l'irréligion. La Cisalpine ne s'en tient pas là: elle tente d'enlever à Charles Emmanuel des provinces qui avaient été démembrées du Milanais *, et légitimement acquises par son aïeul. Les Démocrates Liguriens firent plus encore. Comptant sur le puissant appui que n'hésitait pas de leur promettre le ministre des Affaires Étrangères de France *, ils accueillirent comme amis les Piémontais insurgés, se les associèrent comme de légitimes alliés, se préparèrent à une injuste agression, et y préludèrent par d'outrageantes déclamations.

Dénina.

* Le Novarais, Vigevano et c.a

* Charles Lacroix.

Dénina.

Annal. milit.

Fidélité des troupes.

Tout fut encore mis en œuvre pour corrompre les troupes royales; mais en vain. Charles-Emmanuel trouva dans son armée l'ardeur, la fidélité, le devoûment dont elle avoit donné tant de preuves à son père. Ses furent d'abord suffisantes, non seulement pour déjouer les trames secrètes de ses ennemis, mais encore pour en repousser les tentatives à force ouverte, et pour faire respecter ses frontières.

Ann. milit.

La France interpellée.

Les mouvemens séditieux qu'opéraient les révolutionnaires du dedans et du dehors, ne cessant toutes-fois de se renouveler, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, la cour de Turin interpella le gouvernement Français qui, loin de les réprimer, comme il y était tenu par le traité de Paris *; pouvait être accusé de les fomenter. Le Directoire ne refusa pas son appui; mais il exigea plus formellement, à cet effet, du Roi de Sardaigne une alliance offensive jusqu'à la paix générale, et défensive après que le continent serait pacifié. Le Général-en-chef de l'armée d'Italie * venait alors de conclure, à Tolentino, un traité * avec Pie VI; Charles-Emmanuel n'ayant plus à combattre contre Rome, consentit enfin à

* de 1796.

Art. de vérif.

* Bonaparte.

* le 19 fevrier 1797.

conclure avec la France le traité qu'elle désirait pour s'engager à le défendre.

Ce traité d'alliance avec la république Française, signé * par le ministre Priocca et le général Clarke, garantissait sa couronne et ses possessions au Roi de Sardaigne, qui s'obligeait à fournir à la France neuf-mille hommes d'infanterie, mille de cavalerie, quarante pièces de canon et le corps d'artilleurs nécessaire pour le servir. « Bonaparte comptait beaucoup sur ce contingent dans le cas où la guerre se renouvellerait avec l'Autriche. » En remplissant cet engagement, Charles-Emmanuel était affranchi de toute ultérieure imposition pécuniaire. Ce traité qui promettait aux Piémontais des jours plus séreins, essuya des retards sans fin, à Paris, auprès des Directeurs qui refusèrent long-tems de le ratifier. Ils éludaient les sollicitations de Bonaparte, parcequ'ils considéraient que l'armée sous ses ordres était assez forte, et qu'ils craignaient de rendre trop puissant un général dont l'ambition se développait en proportion de ses succès. La ratification eut enfin lieu par les soins du Comte de Balbe que ne rebutèrent pas les obstacles sans cesse renaissans. La France recher-

Alliance avec la France.

* 5 avril 1797.

Walter Scott.

chait d'autant moins l'appui du Piémont, que les préliminaires de Léoben, signés alors, la rassuraient contre l'Allemagne.

Paix de Campo-Formio. * près d'Udine. 17 octobre 1797

Ces préliminaires furent suivis du traité de Campo-Formio *, que Talleyraud appelait *une paix à la Bonaparte*. L'antique république de Venise, indignement jouée par ce général français, fut sacrifiée; une partie fut livrée, à titre d'indemnité, à la Maison d'Autriche qui porta ses limites jusqu'à l'Adige. La France se réserva les îles Vénitiennes, les côtes de l'Albanie et de la Turquie. La Lombardie, le Modénais, la Terre-Ferme-Venitienne, à l'ouest de l'Adige, les trois légations de Ferrare, de Bologne, de la Romagne, formèrent la république Cisalpine qui ne fut jamais qu'une dépendance de la France. L'Empereur d'Allemagne renonçait à la Belgique et à la rive gauche du Rhin.

Koch IX.

de Tolentino. 19 février 1797.

Pie VI, à la veille de se voir dépouillé de tous ses états, avait par le traité de Tolentino, cédé, outre les trois légations dont nous venons de parler, Avignon et le Comtat-Venaissin qui, dès-lors ont appartenu à la France. Ce traité ne fut pas long-tems respecté. Un tumulte, provoqué à Rome par les Français-eux-mêmes, servit

République Romaine 15 février 1798.

de prétexte au Directoire pour envahir les restes de l'État-Ecclésiastique, pour conduire l'infortuné Pie VI, captif à Valence, en Dauphiné *, et proclamer la République Romaine. * où il mourut le 29 août 1799.

Parme et Gênes.

Le Duc de Parme, Ferdinand de Bourbon, Infant d'Espagne, et la république de Gênes avaient aussi conclu, à Paris, un traité qui leur assura pour quelque tems une apparente indépendance.

Le Roi de Naples.

La Cour de Naples avait été assez heureuse jusque-là pour écarter l'orage; mais les demandes du Directoire lui devenaient de jour en jour plus insupportables. Placée sur un volcan révolutionnaire, elle embrassa avec transport l'idée d'une nouvelle guerre continentale dont le but était d'amener l'évacuation de l'Italie. Se confiant sur l'Angleterre, la Russie et l'Autriche, elle leva une armée qui entra aussitôt en campagne. Il ne lui fut pas difficile de chasser des États romains les Français qui s'y rendaient non moins odieux par leur irréligion que par leurs rapines.

République Parthenopéenne

Le Baron de Mack * qui commandait les troupes napolitaines, ne sut ni exciter la bravoure, ni maintenir la discipline dans son armée. Battu par les Français, con-

* Autrichien.

duits par Championnet, il perdit Rome et Naples. Le Roi Ferdinand IV dut se retirer en Sicile. Son royaume de Terre-ferme fut érigé en république Parthénopéenne.

25 janv. 1799.

Tableau de l'Italie.

Ces quatre républiques de nouvelle date que l'Italie vit sortir de son sein, étaient traitées par les républicains français comme des provinces conquises. Accablées d'exactions, elles gémissaient sous l'anarchie intérieure et le joug étranger. Ajoutez à ces maux, « l'enlèvement des chefs-d'œuvre des Titien et des Raphaël; les nobles palais changés en hideuses casernes; l'adulation dans toutes les bouches, l'ambition dans toutes les têtes; la louange prodiguée au vice; les outrages réservés à la vertu. Au milieu de tant de calamités aucune lueur d'espérance. Les deux grands fondemens de la société, la morale privée et la force publique étaient, l'un corrompu, l'autre étranger. A des gouvernemens bienfesans avaient succédé une rapine sans exemple, la tyrannie militaire, un bouleversement effroyable. »

Botta XII.

Procédés du Directoire.

Le Piémont possédait encore son Roi; mais le Directoire n'avait conservé le trône que pour le saper par ses fondemens. Les agens français abreuvèrent Charles-Emma-

nuel d'outrages et l'environnèrent de dangers. Après l'avoir enfermé dans un cercle de républiques révolutionnaires, ils armèrent contre lui leur turbulence et leur ambition, lâchèrent sur le Piémont des hordes de bandits pour soutenir, à main armée, quelques centaines d'insurgés mercénaires, prêtèrent ouvertement secours aux rebelles que déconcertait la fidelité des peuples et des troupes, et réclamèrent sans pudeur l'impunité des brigands. *Beauchamp.*

Les démocrates, les jacobins, se voyant soutenus, redoublaient d'audace pour exciter à la révolte. Les chétives récoltes de l'année, la cherté des vivres, le prétendu monopole des grains, le passage des troupes françaises, la dette publique, le poids des impôts, la rareté de l'or et de l'argent, la quantité de papier-monnaie en discrédit, la défaveur de la monnaie de billon, les restes de droits féodaux, tout devenait un sujet de déclamation, dans la bouche des partisans du système républicain. Déclamations. 1797.

A Novarre, les soldats ayant arraché des cocardes tricolores qu'osaient porter de jeunes imprudens, il y eut du sang répandu. A Fossano, sous prétexte de disette, la populace en tumulte commit des excés, Insurrections de 1797.

dans l'hôtel du comte de S.t Paul, pacifique ami des lettres. Les séditieux saisirent cette occasion pour s'emparer de quelques pièces d'artillerie. Les insurgés excitèrent avec plus de succès encore, à Asti, un mouvement populaire dont le résultat fut de constituer la garnison prisonnière, de forcer le vieux-château, d'ériger la ville en république. Le même acte de rebellion fut exécuté à Moncalier, où le mal-avisé Tenivelli, se laissant arracher à sés travaux littéraires, osa proclamer le peuple libre. A Mondovi, à Albe, à Raconis, à Carignan, à Chiers, à Bielle, l'insurrection fermentait, ou était sur le point d'éclater.

Ibid. Le journaliste Ranza publiait audacieusement ses feuilles incendiaires. Le médecin Boyer et son ami Berteux, chefs de révolte, portèrent leur tête sur l'échafaud.

Révoltes étouffées.

La grande masse du peuple et les troupes demeuraient fidèles à leur souverain; mais l'esprit d'indépendance gagnait les jeunes têtes, principalement dans les villes; et ce mal contagieux, semblable à une fièvre frénétique, fesait de rapides progrès.

Ibid. « Ni la modération du Roi, ni la vie édifiante de la Reine, ni la prudence des ministres n'étaient capables d'y remédier. » Il

fallut repousser la force par la force. Le Comte de S.t André *, se signala par la sagesse et la fermeté avec la quelle il comprima la rebellion de Moncalier. A Asti, * ce furent les paysans qui s'armèrent, et réussirent à délivrer le Comte Frinco que les révolutionnaires avaient jeté dans les cachots. Partout le peuple et la troupe battirent et dispersèrent les rebelles. Les plus coupables payèrent leur crime de leur tête.

* Gouverneur de Turin.

* à une lieue de Turin.

Après cet acte de justice, le Roi, enclin à la clémence, ouvrit une voie au repentir, fit publier une amnistie, invita ses sujets fidèles à persévérer unis aux soldats incorruptibles, pour réduire les insurgés à l'obéissance. Cette mesure fut salutaire. Les novateurs furent comprimés, les propagandistes effrayés, les clubs fermés, les communications interceptées. Jamais la police n'avait été mieux faite; elle était confiée au Comte de Castellengo, plein de pénétration d'esprit, ami du bien, ennemi du mal et surtout de l'anarchie. Le général Bonaparte désapprouva hautement la conduite des Français qui prêtaient l'appui de leur bras aux ennemis du Roi; mais ce fut plutôt un palliatif, qu'un remède.

mesures salutaires.

Ibid.

Sages règlemens.

Sans cesse occupé de ce qui pouvait soulager son peuple, ou le contenter, on vit Charles-Emmanuel publier les règlemens administratifs les plus sages; prévenir le monopole des grains; subvenir à la disette qui était la cause, ou le prétexte des mouvemens séditieux; engager pour cent millions de biens des ordres de Malte et des S.ts Maurice et Lazare, et des bénéfices simples, pour soutenir le crédit du papier-monnaie; soumettre à une réduction la monnaie de billon pour la rapprocher de sa valeur intrinsèque; créer de nouvelles rentes pour l'amortissement de la dette; fournir aux dépenses extraordinaires, causées par la présence des troupes républicaines, en imposant une taxe de cinquante millions sur le clergé; supprimer les collégiales et les couvens qui n'avaient que peu d'individus; aliéner les abbayes et les bénéfices de nomination royale, et régulariser, en les fesant revêtir du sceau pontifical, ces actes qu'exigeait la détresse des tems, et qui coûtaient tant à ses principes religieux.

Ibid. et art de vérif.

Sacrifices imposés à la noblesse.

Convaincu du généreux dévoument de sa noblesse, disposée à faire des sacrifices au bien général et au repos de l'état, le Roi

lui retira la faculté de nommer les juges; fit par tout administrer la justice en son nom; voulut que les frais en fussent à la charge du trésor royal; supprima les privilèges de chasse, de four, de moulin, les droits de primogéniture, les fidéi-commis; soumit à tous les genres de contributions les biens féodaux qui jouissaient encore de quelques exemptions, et ne conserva aux seigneurs que les titres nobiliaires de leurs fiefs.

Guinguéné à Turin.

Tandis que, par ces actes d'une sage législation, d'une administration paternelle, Charles-Emmanuel IV raffermissait son état ébranlé; la turbulente République Française, s'unissait aux républiques de Lombardie et de Ligurie, ses deux filles, plus turbulentes encore, pour le chasser de ses états de terre-ferme, les révolutionner, et le reléguer en Sardaigne. Un nouvel Ambassadeur de France fut, sous des formes polies, et une feinte loyauté, chargé de cette perfide mission. Le choix du Directoire tomba sur Ginguené, * homme de lettres, en qui l'exaltation démocratique affaiblissait les principes de morale. Quoique, dans son discours au Roi, il eût mêlé d'injustes reproches à quelques éloges; Charles-Ema-

* Auteur de l'hist. de la littér. ital.

nuel l'accueillit non-seulement sans fiel, mais même avec une cordiale confiance.

Réponse du Roi. « La France, lui répondit le Roi, a les plus grands droits à ma reconnaissance, pour m'avoir donné la plus vertueuse des épouses. Le Ciel, en m'éprouvant par des infirmités, m'a ménagé la plus douce, la plus puissante des consolations dans la bonté, dans les rares qualités de cette Princesse, modèle de toutes les vertus. Je lui dois la constante harmonie, l'inaltérable affection qui règnent dans ma famille. » - Sire, dit l'Ambassadeur, la sœur de Louis XVI a laissé parmi les Français des souvenirs de bonté, de vertu qui ne s'effacerent jamais. »

Botta.

Affabilité du Roi. Le Roi eut l'obligeante attention de demander à ce ministre français des nouvelles de sa santé, de son voyage, de l'état de sa famille. « *Avez-vous des enfans*, lui demanda Charles-Emmanuel? - *Sire*, répondit Ginguené, *je n'ai pas ce bonheur. Ni moi, non plus*, reprit le Roi ému; *mais je m'en console par les vertus de ma femme.* »

Révoltés à Carrosio. Cette touchante affabilité du Monarque n'empêcha pas l'Ambassadeur d'ourdir contre lui la trame de la conspiration la plus contraire au droit des gens. Fidèle exécu-

teur des volontés de ses commettans qui avaient résolu de renverser un Roi désarmé et opprimé, Ginguené ne perdit pas de tems pour s'entendre avec Joubert, alors général en chef de l'armée d'Italie. Son hôtel devint le rendez-vous des novateurs Subalpins. Il insista d'abord pour que le Roi renvoyât les six régimens Suisses qu'il avait à sa solde, et encouragea les rebelles qui se rassemblèrent à Carrosio, *Dénina.* petite place du domaine royal, enclavée dans la Ligurie. Plus de mille émigrés piémontais y avaient lévé l'étendart de la ré- *Botta.* volte; deux mille soldats Liguriens, abandonnant leurs drapeaux à Gènes, vinrent grossir la phalange insurgée de Carrosio. Un campement considérable se forma tout *Ann. milit.* près, à Capriata. Les frontières du Piémont étaient ménacées, les courriers du Roi arrêtés.

Le Grand-Duc Paul qui avait succédé *Paul, Czar.* sur le trône de Russie, à Cathérine II, sa mère, se souvenait de l'amitié qu'il avait jurée, quinze ans auparavant, à la Cour *en 1782.* de Turin, et surtout à Charles-Emanuel IV, alors Prince de Piémont. Animé des sentimens les plus généreux, le nouveau Czar, donnait asile aux émigrés, s'intéressait

au sort des Princes Français, voyait avec indignation l'Italie opprimée, préparait une belle armée pour y rétablir l'ancien ordre de choses. Il désirait surtout conserver au Roi de Sardaigne ce qui lui restait de ses états, et même lui faire rendre cequi lui avait été ravi.

Sort de la Suisse

La plus révoltante des usurpations provoquait les Puissances à s'armer contre le Directoire qui, sous prétexte de donner à la Suisse une constitution plus adaptée au siècle, en fit la conquête. Le sort de cette antique nation inoffensive excita une indignation générale et acheva de soulever l'Europe contre la France dont l'ambition n'était contenue ni par les sentimens d'équité, ni par le droit des gens.

* *Vie de Nap.*

Bernadotte quitte Vienne.

Le Général Bernadotte, Ambassadeur de la république Française à Vienne, ayant arboré dans cette capitale le drapeau tricolore, fut insulté, dans son hôtel, par le peuple qui se crut offensé. N'ayant pû obtenir l'entière satisfaction qu'il demandait de cet outrage, il quitta brusquement cette ville avec tout le corps diplomatique. *Les importantes négociations du congrès de Rastad éprouvaient mille entraves; les plaintes amères de Bernadotte achevèrent d'en

paraliser les opérations. Le Comte de Repnin chargé d'une mission extraordinaire à Berlin, ne négligeait rien pour arracher le Roi de Prusse à son système de neutralité. *Dénina.*

Craintes du Directoire.

Les Directeurs Français, pressentant qu'un nouvel orage se formait contre la République, craignirent surtout que l'Italie ne leur échappât. Les spoliations de Rome, le triste sort de Venise, les changemens opérés par la puissance des baïonnettes dans le gouvernement de la Cisalpine, dessillèrent les yeux des soi-disant patriotes Italiens, qui commençaient à s'apercevoir qu'en vain ils attendaient des armées étrangères, l'indépendance et la liberté, objet de leurs vœux. Un grand nombre d'entr'eux, jusque-là partisans de la France conçurent l'audacieux, le téméraire projet d'affranchir leur patrie du joug étranger et de lui rendre la direction de ses propres destinées. *Bôtta.*

Sa déloyauté.

Tant de sujets de crainte inspirèrent au Directoire le désir de hâter la révolution du Piémont pour consolider sa puissance dans la péninsule, avant que les Austro-Russes vinssent la lui ravir. Tandis donc qu'il conservait, envers le Roi de Sardaigne, les dehors de la bienveillance, les

Généraux, les Agens Français redoublaient d'efforts pour susciter à cet infortuné Monarque de nouveaux ennemis, et pour enhardir ceux qui s'étaient déclarés contre lui.

Attaque de Serravalle.

Printems de 1798.

Les révolutionnaires de Carrosio dont le nombre s'accroissait chaque jour se sentant plus vivement encouragés et soutenus, combinèrent une attaque simultanée avec ceux qui avaient fixé leur rassemblement à Pallanza, sur le lac Majeur, et marchèrent sur Serravalle, forteresse voisine. Leurs attaques plusieurs fois renouvelées, échouèrent toutes. Un assaut fut tenté; mais en vain. Les troupes royales résistèrent à tous les chocs, comme elles avaient résisté à toutes les séductions. Ces échecs ne découragèrent pourtant pas les assaillans. Leur espoir reposait sur les nombreux partisans qu'ils se flattaient de voir accourir de tous les points du Piémont. Dans cette attente; ils se fortifièrent à Carrosio.

Botta.

Prise de Domo d'Ossola.

Les autres insurgés que le général Brune et le gouvernement Cisalpin protégeaient sur les rives du lac Majeur remportèrent d'abord quelques avantages. Formés en compagnies, sous la conduite de deux Français.* Ils se précipitèrent à l'improviste sur le fort de Domo d'Ossola dont la garnison n'était

* Léolaud et Lions.

pas assez sur ses gardes; s'en rendirent maîtres, et en emmenèrent les canons, pour s'en servir contre les troupes du Roi.

Colonne de Bobbio.

Une troisième agression s'annonçait du côté des vallées Vaudoises. Un corps d'insurgés s'était rassemblé près d'Abriez, et descendant par Bobbio et le Villar dans la vallée de Luzerne, il menaçait Pignerol, ville ouverte, et à peu de distance.

Édit du Roi.

Botta.

Le Roi de Sardaigne, voyant le Directoire autoriser, et par sa connivence et par le fait, les insurgés Piémontais, les Cisalpins et les Liguriens qui, tous, tramaient ouvertement sa ruine sous le voile de l'amitié, songea du moins à son honneur, s'il ne pouvait penser à son salut. Déployant une fermeté d'ame égale au péril, il fit voir qu'il y a plus de vertu à se défendre avec courage dans le malheur, qu'à user violemment de la prospérité contre une puissance pacifique. Rappelant tout ce qu'il avait fait, depuis son avénement au trône, pour le soulagement de ses peuples, il deplorait l'égarement des esprits pervers qui, au mépris de sa sollicitude et de sa bonté paternelle, attisaient le feu de la révolte et répandaient la confusion, la terreur et la rapine dans les villes et les campagnes.

» Mes braves regimens, ajoutait-il, ont » jusqu'ici repoussé leurs attaques; mais » pour garantir plus efficacement mon peu» ple de leurs perfides efforts, je fais dé» livrer des armes à mes sujets, fidèles et » dévonés, pour qu'il concourent à la dé» fense commune. Prenant enfin conseil de » ma clémence royale, j'accorde le pardon » à ceux de mes sujets égarés qui, revenus » de leur erreur, viendront se jetter dans » mes bras. »

Explication provoquée.

Cette mesure, toute sage qu'elle était, ne suffisait pas; car la France appuyant la révolte, il était impossible de la comprimer. Charles-Emmanuel sentant la nécessité d'obtenir du Gouvernement Français une déclaration franche et précise, la fit demander par le chevalier de Priocca qui se conduisit dans ces circonstances épineuses avec une rare prudence....... Le Roi, » mon maître, dit ce ministre à l'Ambas» sadeur de la République, s'est toujours » montré religieux observateur du traité » d'alliance défensive et offensive qu'il a » conclu avec la France. Il est urgent de » nous soutenir, ou de disposer de nous. » Si notre existence politique est arrivée » à son terme, nous demandons qu'une

Botta.

» nation grande, puissante et notre alliée,
» se rende l'arbitre de nos destins, plutôt
» que de nous laisser exposés aux menaces,
» aux atteintes des insurgés du dedans et du dehors. Il est moins dur de
» succomber à un prompt arrêt, qu'à une
» longue agonie. »

Étrange réponse.

La réponse de Ginguené fut digne du Gouvernement qu'il représentait. A travers des plaintes inconvenantes et d'injustes reproches, il justifia l'insurrection, donna aux séditieux le titre d'amis de la France, sollicita leur impunité, exigea l'expulsion des émigrés de Savoie et de Nice, demanda instamment le rappel du Comte de Balbe, Ambassadeur à Paris, et l'autorisation de lui choisir un successeur.

Combat de Gravelona.

Mai 1798.

Annal. milit.

Sur ces entrefaites, les insurgés qui s'étaient emparés de Domo-d'Ossola, secrètement armés, habillés, et fournis de munitions par la république Cisalpine, s'avançaient, en vainqueurs, contre l'armée royale, composée des régimens de Savoie, de la Marine et de trois corps Suisses. Le combat eut lieu entre Gravelona et Ornavasso. L'aile gauche des rebelles était appuyée sur la Toce *, rivière qui se jette dans le lac-Majeur. La fureur était égale des deux cô-

* près Pallanza.

Botta.

tés, comme il arrive dans les guerres civiles........ mais au moment où les insurgés paraissaient avoir l'avantage, six compagnies des braves régimens de Savoie et de la Marine, ayant rompu ceux qui défendaient le passage de la rivière, prirent à dos les ennemis, renversèrent les uns, firent les autres prisonniers, et mirent le reste en fuite. Les principaux d'entre les captifs payèrent de leur tête le crime de leur rebellion. Lions et Léotaud * furent du nombre. Ginguené les avait réclamés: leur supplice fut ajourné; mais le porteur du sursis ne fit pas la diligence nécessaire pour les sauver. Ce fut pour l'Ambassadeur français un sujet de plaintes et de menaces.

Annal. milit.

* Français chefs des rebelles.

Prise de Pozzolo.

La victoire de Grevelona avait dissipé les insurgés de Pallanza; mais l'audace de ceux de Carrosio s'accroissait avec leur nombre. Protégés par les commandans Liguriens qui favorisaient toutes leurs opérations, soutenus par le général Brune, ils fesaient de fréquentes incursions sur le territoire piémontais. Informés qu'à Pozzolo la garnison royale laissait une porte de derrière dans un faible état de défense, ils s'en rendirent maîtres, à la faveur de la nuit, sans éprouver une grande résistance, et firent quatre cents prisonniers.

Annal. milit.

Enorgueillis de ce premier succès, ils se livrèrent aux excès les plus condamnables, interceptant les convois, dévalisant les courriers. Indigné de tant d'audace, le cabinet de Turin se plaignit au Gouvernement Ligurien de ce qu'il accordait, jusque sous le canon de Gavi, le libre passage aux insurgés qui infestaient les frontières du Piémont, et demanda l'autorisation de traverser une lisière du territoire Génois, pour aller forcer ces révoltés dans leurs retranchemens de Carrosio. La république de Ligurie refusa au Roi de Sardaigne ce qu'elle ne cessa de permettre au rebelles.

Procédés de la Ligurie.

Dénina

Botta XV.

Cette infraction du droit des gens servit au troupes royales de titre pour franchir à leur tour cette lisière, pour fondre sur les insurgés de Carrosio, les disperser, s'emparer d'un petit fort qu'on y avait élevé, occuper, pour plus de sûreté, les hauteurs voisines. A Gènes et à Milan, on jeta les hauts cris; les Liguriens déclarèrent la guerre. En vain Ginguené s'interterposa; envain le Gouvernement Piémontais, pour donner des preuves de ses intentions pacifiques, consentit à retirer ses troupes, et à remettre, par un arrangement provisoire, Carrosio entre les mains des Français.

Carrosio pris et remis.

18 juin 1798.

Prise de Serravalle et de Loano.

Rallier alors les révolutionnaires piémontais, appeler dans leurs rangs des artilleurs Français de la garnison de Tortone, marcher avec des canons sur Serravalle, enlever cette forteresse de vive force, diriger une autre colonne sur Loano, occuper la ville et le port de ce nom, emmener en triomphe la garnison commandée par un vieux militaire, cerner un renfort qui accourait au secours de cette place, le constituer prisonnier, ce fut pour les Liguriens le résultat d'une irruption soudaine. Mais leurs coupables efforts allèrent échouer contre Oneille dont la défense avait été confiée au Comte Des Geneys.* Leur vive attaque vivement repoussée, couvrit de gloire cet intrépide commandant qui, avec une poignée de soldats, et secondé par les habitans, sauva cette ville, assaillie par de fortes colonnes d'ennemis. Le Commandant de Port-Maurice n'eut pas le même honheur. Les troupes royales ne tardèrent cependant pas à arriver en forces, à reprendre le dessus, et à mettre un terme aux incursions insurrectionnelles des Liguriens et des rebelles.

Annal. milit.

Des Geneys à Oneille.

* Aujourd'hui amiral.

Menées de Brune et de Ginguené.

Dans ce même tems l'Ambassadeur Français à Turin, et le général Brune, sans

quitter Milan, poursuivent contre le Roi de Sardaigne un autre genre de guerre, moins sanglante, mais plus funeste encore. A les entendre, une vaste conjuration s'ourdit, dans toute l'Italie, pour exterminer les Français; Naples court aux armes; les Autrichiens inondent les provinces Venitiennes; la ligue Italique aiguise ses poignards; l'Angleterre soudoie les assassins; ses flottes couvrent la Mediterrannée; la Russie lève des armées; leurs agens diplomatiques résident à Turin; le Roi souffre la présence des émigrés; tout inspire les plus vives craintes à la nation Française: telles sont les plaintes que font retentir les Républicains.

La citadelle de Turin remise.

Le ministère royal s'efforça, mais inutilement, de repousser ces injustes inculpations; Brune et Gingnené voulaient la citadelle de Turin, et l'amnistie aux insurgés; c'était là le but de toutes leurs perfides manœuvres. Ils avaient la force en main; ils fesaient agir à leur gré le révolutionnaires; ils transmettaient au Directoire les rapports les plus virulens. L'innocence opprimée succomba. Le général Brune conclut, à Milan, une convention en vertu de laquelle le Directoire promet-

Le 28 juin.

tait de tout pacifier, et le Monarque Sarde s'engageait à pardonner aux rebelles, à éloigner de sa personne quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs, redoutés des révolutionnaires, et à livrer la citadelle de
Botta. Turin aux troupes françaises. « C'est ainsi » qu'à la honte de la foi jurée, au mépris » des lois divines et humaines, le Roi de » Sardaigne, se vit contraint de vivre sous
le 3 juillet. » le canon des Républicains, » et à la merci des ennemis du dehors et du dedans.

Ministres étrangers. Indignés, plus qu'alarmés de la domination tyrannique que les Agens Français exerçaient à Turin, par des intrigues aussi lâches que noires, les Ministres d'Angleterre, de Russie et de Portugal demandèrent à leurs gouvernemens l'autorisation de quitter une capitale où cessait d'être libre un Monarque assiégé, un Souverain opprimé, trahi par la puissance même qui renouvellait avec lui les traités d'alliance les plus sacrés.

Dernier but. On s'attend peut-être à voir les Français rassurés, contens, disposés à soutenir sur son trône un Roi si loyal, si vertueux, et à maintenir la tranquillité dans ses états, dont ils disposent à leur bon plaisir. Illusion. La République Française veut s'em-

parer du Piémont; les sourdes intrigues vont se succéder, jusqu'à ce que Charles-Emmanuel, abreuvé d'amertume, rassasié d'outrages, abandonne ses états de terre-ferme.

La France ordonne cependant, pour la forme, à la Ligurie de cesser ses hostilités contre le Roi de Sardaigne; mais cette République, indocile et turbulente n'en accorde pas moins son appui aux révolutionnaires piémontais qui choisissent encore Carrosio pour centre de leurs rassemblemens. Les Français, dépositaires de cette forteresse, les y tolèrent: la garnison française de Tortone laisse passer un corps de rebelles qui s'avancent audacieusement sur Alexandrie, et se flattent d'emporter cette place de guerre par un coup de main. Le Chevalier Solaro qui en est le gouverneur, informé à tems de leur marche et de leur nombre, place, en embuscade, à la Spinetta, un corps de troupes fidèles, sous les ordres du Comte Alciati, de Verceil, Capitaine aussi dévoué au Roi, qu'ennemi des novateurs. Les rebelles sont complettement défaits; leur artillerie prise; les fuyards poursuivis jusque sous le canon de Tortone qui les protège: malheur à ceux

Affaire de la Spinetta.

Botta.

qui tombent au pouvoir des habitans de la campagne : nul quartier pour eux. Qui le croirait? on fit aux vainqueurs un grief d'avoir repoussé une si odieuse agression. La défense la plus légitime devenait un attentat, aux yeux des Républicains qui ne connaissaient d'autre droit que celui de la souveraineté du peuple, et qui voyaient le peuple dans une faction.

Oppression. On a vu jusqu'ici l'agonie du Roi; nous allons assister à son martyre. Sous les beaux noms de loyauté, de religieuse observance des traités, les oppresseurs vont avec une insolente audace, multiplier les outrages, afin de provoquer des séditions; et quand le sang coulera, les auteurs des désordres en accuseront les victimes. « Charles-Emmanuel IV, prince très-religieux et ami de la paix, par cela même qu'il soumet les décisions de sa politique aux préceptes de sa religion, sera moins que personne en état d'échapper aux dangers. » *Botta XV.* Étant attaqué simultanément par trois républiques qui ne connaissaient d'autre droit que celui de la force, il va succomber.

Provocations. Les Français, maîtres de la citadelle, fesaient de toutes les nuits autant de saturnales. Des chansons, dites *patriotiques*,

distillaient la calomnie, le sarcasme, l'outrage contre tous les Souverains. Cherchant même à appeler la dérision sur le Roi de Sardaigne, l'adjudant-général Collin autorisait ces étranges concerts qui attiraient l'oisiveté curieuse et la malveillance attentive. Le marquis Thaon de S.t André, aux soins du quel la capitale était confiée, envoyait des troupes sur les glacis de la citadelle, afin d'y maintenir la tranquillité. Voyant que le courroux des soldats se joignait au ressentiment des citoyens, quand ils entendaient de viles injures, d'odieuses calomnies adressées à leur Prince chéri, ce gouverneur ne laissa pas ignorer que l'indignation la plus profonde fermentait dans le cœur des Piémontais, et qu'un affreux orage était prêt à éclater.

Dénina

Botta.

Reclamation de Priocca.

15 septembre.

« Si les chants accoûtumés, écrivit le » ministre Priocca à l'Ambassadeur Fran- » çais, si les vociferations injurieuses ces- » sent sur les remparts, le gouvernement » royal garantit la tranquillité de la ville. » Mais si les refrains provocateurs conti- » nuent de se faire entendre, ceux qui » peuvent et doivent prévenir le désordre, » seront responsables des suites funestes. » - J'accepte la responsabilité, répondit

» fièrement Ginguené, et je m'étonne du » style de la réclamation. » Voilà donc les orgueilleux républicains de cette époque ! ils accusent le Gouvernement piémontais de cruauté, de conspiration, de perfidie, et ne peuvent souffrir qu'un ministre du Roi, appelant les choses par leur nom, les avertisse des dangers qu'ils excitent eux-mêmes, des troubles qu'ils provoquent.

Botta.

Inconvenante mascarade.

La licence républicaine, loin de cesser, redouble, le lendemain. Aux couplets contre le Roi, la garnison de la citadelle en ajoute contre la Nation Piémontaise, pour la braver. C'est le soir d'un jour consacré au Seigneur. Un grand nombre d'officiers français sortent dans des voitures découvertes, et se donnent en spectacle sous des travestissemens qui tournent en ridicule les dames de la cour, les Grands de la couronne, les premiers magistrats. Ces impudentes mascarades sont entourées de hussards qui déchargent des coups de plats de sabre, sans doute en vue de pousser le peuple, déja trop exaspéré, à des excès dont on a besoin pour avoir un prétexte de le subjuguer. La file des voitures arrive devant l'église de S.t Sauveur, au moment que les gens de la campagne affluent

Art de vérif.

Botta.

pour assister avec recueillement à la bénédiction. Les hussards, le sabre à la main, se font un jeu de disperser cette foule. Une rumeur violente s'excite; l'effervescence s'accroît; le peuple s'attroupe, et s'enflamme; mais avant de repousser l'outrage qu'il essuie, il exhale d'abord en paroles l'indignation qui le transporte.

L'imprudente mascarade traverse ensuite la promenade favorite des Turinais, sous les allées qui conduisent à la citadelle. L'insolence redouble: les coureurs qui précèdent, renversent les dames, et les hussards qui accompagnent, prodiguent les coups de sabre: une éclatante symphonie retentit du haut des remparts, comme pour célébrer le triomphe des offenseurs. Alors le courroux éclate; les soldats piémontais, témoins de ces excès, partagent le juste ressentiment de leurs concitoyens; tous brûlent de venger les insultes qui leur sont faites, à eux, à leur souverain. Le glaive brille; des coups de fusil se font entendre; le sang coule.

Sanglant tumulte.

Botta.

Art de vérif.

La garnison de la citadelle accourt en armes, prête à livrer la bataille. Un affreux carnage allait s'en suivre; les troupes royales étaient nombreuses; la fureur de

Sédition calmée.

la vengeance éclatait sur tous les visages. Le ciel ménagea, dans cette circonstance, deux hommes de paix, de justice et de courage pour prévenir l'affreuse catastrophe qui menaçait Turin, sous les yeux du monarque. Le général Ménard, s'élança au milieu des siens, défendit à Collin le moindre mouvement, et fit si bien par ses exhortations, par ses menaces, par l'autorité de son grade, qu'il les empêcha d'abord de faire usage de leurs armes, et les contraignit ensuite à rentrer dans la citadelle. De son côté, le Gouverneur de la ville ne négligea aucun des moyens que lui inspira sa prudence, pour calmer l'exaspération du peuple, et des soldats piémontais. Chéri des troupes, respecté des Turinais, il parvint à faire rentrer les uns dans leurs foyers, les autres dans leurs quartiers Ainsi fut sauvée la ville par la générosité du brave Ménard, et par la modération du sage et ferme Thaon de S.t André.

Botta.

Ménard Commandant de la citadelle.

Tranquille à une maison de campagne sur la colline, l'Ambassadeur Français ignorait ce qui se passait à Turin. Le ministre Priocca l'en informa, en le priant de rentrer sans délai, escorté d'une forte sauve-garde que le Gouverneur de la Ca-

pitale s'était empressé de lui envoyer. L'Adjudant-général Collin qui essuya de vifs reproches pour avoir provoqué cette scène et ne tarda pas à être remplacé dans le commandement de la citadelle, par le Général Ménard, ami de l'ordre et de la justice.

Coeurs aigris.

Le calme aurait pu se rétablir, s'il n'eut existé dans tous les cœurs, un fort levain de haine, et de vengeance. Les soldats de la république et ceux du Roi ne pouvaient se rencontrer, sans en venir à des insultes, et à des duels. Les premiers étaient fiers et arrogans: les seconds courroucés et peu endurants. - *Souviens-toi*, dit un jour un sergent républicain à un sergent piémontais qui détournait la tête, en le dépassant sur l'allée de la citadelle, *souviens-toi, en voyant un Français, que tu vois ton vainqueur et ton maître*. - *Je ne vois*, répondit vivement le Subalpin offensé, *qu'un perfide intrigant, et un orgueilleux oppresseur*. Aussitôt les glaives étincellent; le Français est grièvement blessé; la foule se presse; la force armée ne parvient pas sans peine à séparer les soldats des deux nations. De pareilles scènes se renouvellent presque chaque jour, malgré les soins qu'on apporte à éviter les rencontres.

Ginguené rappelé.

Ginguené, circonvenu par les Novateurs qui le poussaient à des mesures extrêmes, voyait, dans ces défis individuels, les preuves d'un complot de massacrer tous ses concitoyens. Ne rêvant que poignards aiguisés contre les Républicains, que Vêpres-Siciliennes ourdies contre les Français, il ne cessait de demander au Roi d'éloigner des plus hauts emplois ses plus fidèles serviteurs. C'était surtout le Comte Balbe qu'il voulait faire rappeler de Paris; mais il échoua dans cette lutte, et fut rappelé lui même, comme un *Ambassadeur à imagination fantastique, incapable de laisser un instant de repos au Gouvernement auprès du quel il était accredité.* Il eut pour successeur Eymar, ami des lettres, d'un caractère doux, mais assez faible pour suivre les erremens de son prédécesseur.

Botta.

Nouvelle coalition.

L'Europe retentissait du bruit de la nouvelle coalition qui se formait contre la France. Une armée russe était en marche, sous la conduite du redoutable Sowarow, destiné à cueillir, en Italie, des lauriers qu'il était condamné à voir ensuite se flétrir, au sein des Alpes. Naples fésait de grands armemens. L'Autriche n'attendait, pour reprendre les armes, que de voir les

phalanges du Nord arriver sur le théâtre de la guerre.

Le Directoire, alarmé sur les destins de l'Italie agitée, fit ses préparatifs pour conserver cette belle conquête. Mais les circonstances étaient telles que, pour assurer les desseins des généraux Français, il fallait ou détrôner le Monarque Piémontais, ou dissiper ses inquiétudes, et contenir les révolutionnaires. Le premier parti fut préféré par un Gouvernement aux yeux du quel la force tenait lieu de droit. Les Directeurs craignaient que leur armée n'eût pas ses derrières assurés, tandis qu'elle serait aux prises avec les coalisés sur les bords de l'Adda, de l'Adige et du Tibre. Le plus grand mécontentement régnait parmi les légions disséminées sur le sol italique, depuis que leurs plus fameux guerriers et leur meilleur capitaine combattaient sur les rives du Nil. *Joubert.* *Montholon.*

Nous touchons au dénouement du drame dont la scène se passe à Turin. « Au moment où les ministres Français, et surtout » Talleyrand, redoublaient de caresses et » de protestations amicales auprès de l'Am- » bassadeur Sarde à Paris, le Directoire » envoyait en Italie Joubert qui s'entendit Resolution du Directoire. *Botta.* 27 novembre.

» avec le révolutionnaires Cisalpins pour » renverser la puissance de la maison de Savoie. » Ce nouveau chef de l'armée Française, confia le commandement de la citadelle au général Grouchy, plus disposé que Ménard à le seconder dans le projet d'envahir le Piémont, et d'expulser la famille royale, en évitant l'effusion de sang.

Atroces inculpations.

Le Directoire qui n'ignorait ni les outrages dont avait été rassasié Charles-Emmanuel, ni l'oppression qui pesait sur lui, ne pouvait se persuader que ce Monarque pût se montrer fidèle à un Gouvernement dont il avait tant à se plaindre. Des hommes sans foi, sans morale, ne croient pas à la vertu. L'arrêt de la cour de Turin est donc prononcé sans retour, sous prétexte que la flotte de Nelson, endommagée par les vents, a été accueillie avec une hospitalité amicale sur les côtes de la Sardaigne, que des négociations ont été ouvertes avec les ennemis de la France, que des trames ont été ourdies pour la perdre, que des conspirations ont été formées pour exterminer les Républicains et l'armée française elle-même en Italie.

Vie de Nap.

Accusation réfutée.

Jamais injustice plus criante ne fut commise : témoins les historiens mêmes, amis

de la révolution. « De tels attentats peuvent se commettre de vive force, non par de sourdes embûches. De bonne foi, ces pièges cachés peuvent-ils être employés pour exterminer une armée entière? Le secret d'un tel complot, nécessairement confié à une infinité d'affidés, suffit pour le faire avorter. Comment supposer qu'une cour, prisonnière dans sa capitale, donne les mains à un dessein d'une exécution physiquement impossible, et dont le simple soupçon l'aurait réduite à la dernière infortune?....... Ajoutons que toutes les places de guerre du Roi de Sardaigne, sans en excepter la citadelle de Turin, se trouvaient au pouvoir des Français. La moindre tergiversation de la famille royale la livrait sans défense au courroux vengeur du Directoire. » *Fantin, hist. d'Ital. IX.*

Ces réflexions sans réplique acquièrent un nouveau degré d'évidence, quand on considère la solide piété, les éminentes vertus, l'austère politique de Charles-Emmanuel, et l'éclairée sainteté de la Reine, sa conseillère. La conduite qu'il n'avait cessé de tenir, le justifiait de tout soupçon. Incapable d'admettre envers les Français la moindre mesure qu'eût réprouvée la plus **Loyauté du Roi**

sévère équité, il portait la bonne foi jusqu'à l'héroïsme, et confiait la paix, le salut de ses états aux républicains avec lesquels il avait fait alliance, lors même qu'il ne pouvait se reposer sur leur loyauté.

10,000 hommes demandés.

Pour opérer sans commotion la crise révolutionnaire qu'il s'était chargé de hâter en Piémont, Joubert réclama d'abord les dix-mille hommes que le Roi devait, en vertu du traité d'alliance, fournir à l'armée d'Italie. Charles-Emmanuel donna soudain ses ordres pour les assembler, et les mettre à la disposition du Général en chef. Un officier supérieur fut envoyé à Milan afin de régler la marche de ces troupes et leur amalgame avec les Français.

Fermeté du Roi

A cette demande succéda celle de la remise de l'arsenal, voisin de la citadelle. Les Français le croyant fourni d'armes, en regardaient l'occupation comme importante. Le Roi déclara qu'il ne pouvait s'en dessaisir; et que le traité d'alliance ne l'obligeait pas à cette concession. Mécontent de ce refus, Joubert ordonna au Général Grouchy de multiplier les batteries de la citadelle du côté de la ville; pour décider par la voie de la terreur le Monarque à une prompte abdication. A l'ap-

pareil de la force fut ajoutée la ressource de l'artifice. On s'efforça, mais en vain, de gagner le confesseur du Roi. Les tentatives de Grouchy furent plus heureuses auprès de quelques-uns de ses agens secrets qui, d'un côté, entretenant des relations avec la cour, l'informaient des résolutions prises au conseil-royal ; et de l'autre, ne parlaient à Charles-Emmanuel que des périls dont il était environné, des redoutables projets des Républicains, de l'impossibilité de résister à la France, de la nécessité de prendre un parti salutaire. « Vaines » menaces ; la religion, sans parler ici » d'autres motifs, soutenait le Roi contre » tant d'assauts........ Mais que pouvait-il, » dépossédé de ses forteresses, assiégé dans » son propre palais? il ne lui restait d'au- » tre consolation (encore était-elle impuis- » sante) que la fidélité de ses troupes et » l'amour de ses sujets. » *Botta.*

Le chef de l'armée d'Italie dirige sur toutes les villes du Piémont des troupes qui n'ont pas de résistance à craindre. Elles se présentent sous le voile de l'amitié et réclament le droit d'entrée et de passage, que le traité d'alliance leur assure, à toutes les heures du jour et de la nuit. *Annal. mil. III.*

Occupation du Piémont.

Le Général Dessoles part de Milan; Victor, de Modène: ils passent le Tesin, surprennent Novarre, et s'avancent sur Verceil. L'adjudant-général Louis entre dans Suse; Casabianca, dans Coni; Montrichard, dans Alexandrie. Une colonne d'élite sort de la citadelle de Turin, et va s'emparer de Chivas. » Les garnisons Piémontaises, se reposant sur la bonne foi, sur le droit des gens, sur les loix de l'honneur, (paroles vides de sens pour des révolutionnaires) sont trompées et désarmées, avant qu'elles puissent se douter de la perfidie.

Le 6 décembre.

Andrioli.

Menaces des Français.

Tandis que cette frauduleuse invasion s'opérait, les Généraux Français continuaient à dissimuler. Leurs troupes campaient à Supergue: des colonnes s'avançaient sur la capitale. A les entendre, ces mouvemens n'avaient rien d'hostile. Si les soldas piémontais, ou le peuple, opposaient la moindre résistance, la grande nation en tirerait aussitôt la plus éclatante vengeance. Si le sang d'un seul ami de la liberté, Français, ou Piémontais, venait à être répandu, le pays seroit soudain livré au fer et au feu: il ne devait pas rester dans les villes pierre sur pierre.

Fidèle à son plan pacifique, et ne consultant que la voix de sa scrupuleuse conscience, Charles-Emmanuel, s'efforçait d'éloigner l'idée de la révoltante trahison dont la trame se développait à ses yeux. Determiné à périr victime innocente et résignée, sans faire couler le sang pour sa cause, » Je vous exhorte, disait-il à ses sujets, » dans un manifeste, la veille de l'invasion, à maintenir la tranquillité, à ne » voir dans les Français que les alliés de » votre Roi, à ne provoquer sur vous aucun orage par des actes d'imprudence. » Quelques accusations que le Gouvernement Français puisse avancer contre moi, » je proteste de n'avoir aucun reproche à » me faire sur les engagemens que j'ai » contractés avec lui. » Manifeste du Roi. *Annal. milit.*

Il ne tarda pas d'apprendre que, sans déclaration de guerre, la monarchie piémontaise s'écroulait de tous côtés, sous les perfides coups des Républicains. Etonné d'entendre que ses villes étaient prises, que ses soldats avaient été cernés, désarmés, traités comme prisonniers de guerre, que sa capitale allait être assiégée par les ordres de Joubert, il comprit enfin que le sceptre, porté mille ans par sa famille, Sentiment d'honneur.

Botta. se brisait dans ses mains. « Déshérité de son antique royaume, il ne lui restait plus qu'à sauver son honneur. Ce devoir fut rempli, en publiant, dans une dernière déclaration, les preuves de son innocence qui devaient accompagner, dans la postérité, le souvenir de sa chûte. »

Protestation du Roi.

Attribuant les mouvemens hostiles de l'armée républicaine aux injustes soupçons qu'avaient pu faire naître les calomnies des Révolutionnaires, il renouvelle ses protestations d'avoir toujours donné au Gouvernement Français les gages les plus éclatans de ses sentimens pacifiques, et les preuves les plus authentiques de sa religieuse fidélité. Il passe, d'une côté, en revue tout ce qu'il a fait pour entretenir la bonne harmonie; fournitures de denrées, d'habillemens, de munitions; remise de la citadelle; dispositions pour le départ des troupes promises par le traité d'alliance.... il met, d'autre part, en contraste avec cette loyale conduite, les procédés hostiles des Agens Français; la demande d'occuper *Annal. milit.* l'arsenal, les préparatifs formidables pour attaquer la ville, la retraite de l'ambassadeur dans la citadelle, l'asile qu'y reçoivent les ennemis de la monarchie, l'invasion de

ses villes en pleine paix, ses troupes royales constituées prisonnières.......

» Uniquement occupé du bonheur de mes sujets bien-aimés, ajoute le Roi, je » tente encore toutes le voies d'accommodement avec l'Ambassadeur Français, par » l'organe de mes ministres, et par la bienveillante intervention d'une cour amie. » Je ne négligerai rien, auprès du général » en chef, pour détourner les malheurs » dont le Piémont est menacé. L'Europe » entière me rendra le juste témoignage » de n'avoir manqué ni de foi à mes alliés, » ni d'amour pour mes peuples. La loyauté » de mon caractère, la franchise de ma » conduite seront universellement reconnues. Je déclare, à la face du monde, » que je suis innocent des maux qui pèsent sur mes sujets de Terre-ferme. Je » leur donne ici, dans l'assurance de mon » inaltérable attachement, la dernière récompense qu'il est en mon pouvoir de » leur donner, pour leur dévoûment et » leur fidélité. »

Dernière déclaration du Roi. 7 décembre. *Botta.*

Pour colorer au moins de quelque spécieux prétexte la plus révoltante des spoliations, Joubert fit, dans le même tems, afficher contre la cour de Turin une pro-

Proclamation de Joubert.

clamation qui n'en imposa qu'aux Révolutionnaires. Il y reproduisait, contre le plus vertueux des Rois, la vague accusation d'avoir comblé la mesure de ses torts, de s'être gorgé du sang des Républicains Français et Piémontais, d'avoir, par la voie de ses ministres, entretenu de secrètes
Dénina. intelligences avec les cours de Naples et Vienne. Il fit circuler, comme pièces à l'appui, de prétendues lettres du chevalier Priocca avec le Prince Pignatelli *, et avec d'autres ministres, Autrichiens et Russes.
Roch. Ces lettres furent toutes déclarées apocryphes par le Gouvernement Sarde, et universellement reconnues pour telles; mais l'arrêt en était prononcé: Achab voulait la vigne de Naboth.

* 1.er Ministre du Roi de Naples.

Opinion. Le général en chef de l'armée d'Italie et l'ambassadeur Français à Turin ne virent pas d'un œil indifférent la faible sensation que fesait leur proclamation, et la vive impression qu'excitait la touchante
Botta. déclaration du Roi de Sardaigne. « Ces derniers accens de sa douleur, ce langage d'une légitime défense lui furent bientôt interdits, reprochés même, comme des griefs, par de tyranniques républicains qui, non contens d'abuser de la force, ne

voulaient pas que l'opprimé fit entendre la voix de la justice. »

Accablé sous le poids du despotisme dictatorial, percé des traits des imputations les plus calomnieuses, abreuvé de dégoûts et d'humiliations, Charles-Emmanuel n'était plus qu'un fantôme de Roi; mais ses vertus effarouchaient encore les propagandistes de l'impiété, de la licence, de l'anarchie. Pour l'amener à une résolution décisive, on redoubla d'artifice; on mit en fermentation la lie du peuple; on excita l'ingratitude, la révolte, le mépris de son autorité, on fit retentir de tous côtés que, dans une pareille crise, l'abdication était la seule voie de salut public. On répandit les plus vives alarmes, en peignant la guerre civile comme imminente; on ne dissimula pas que la Famille Royale était exposée à périr par le plus noir des attentats, si le Roi hésitait à déposer la couronne.

Derniers ressort des Révolutionnaires.

Durante.

Joignant à ces sourdes manœuvres une allégation diplomatique, le Directoire exécutif prétexte enfin la levée de boucliers du Roi des Deux-Siciles, pour détrôner le Roi de Sardaigne, son fidèle allié. L'ambassadeur Eymar, les généraux Clausel et

Ordre du Directoire.

Kock II. Art. de vérif.

Grouchy vont alors signifier au Roi l'ordre de céder à la République Française tout ce qui lui restait encore de ses états de terre-ferme, d'en signer l'acte de renonciation pour lui et les siens, de sortir du palais de ses ancêtres et de se retirer avec sa famille dans l'île de Sardaigne, son dernier asile.

Denina.

Résignation de L. M.

Humiliant son front devant les décrets impénétrables de la Providence qui permet à l'iniquité de triompher, pour un tems, sur la terre, le pieux Charles-Emmanuel se résigne aux rigueurs de la fortune. La Reine, plus avancée encore dans le sentier de la perfection évangélique, lui apprend à goûter, dans les sacrifices les plus amers, cette consolation chrétienne que le juste trouve à boire sa part du calice des tribulations. « Puisque le ciel, lui dit-elle ; » veut former notre vertu à l'école de l'adversité, remercions-le de ce qu'ayant, » au commencement de la révolution, soumis nos bien-aimés frère* et sœurs * à » de plus rudes combats, il nous ménage » aujourd'hui de moins cruelles épreuves. »

Botiglia.

* Louis XVI.
* M. Antoinette, Elisabeth.

Acte de renonciation 9 decembre 1798.

Le grand Écuyer, Raymond de S.t Germain, réputé le principal conseiller de l'infortuné monarque, fut chargé de signer,

avec, l'adjudant-général Clausel, l'acte de renonciation de Charles-Emmanuel IV, conçu en ces termes: « Sa Majesté déclare renoncer à l'exercice de tout pouvoir dans ses états de terre-ferme; ordonne à l'armée Piémontaise de se regarder comme partie intégrante de l'armée Française; fait un devoir à tous ses sujets d'obéir au gouvernement provisoire que la France va établir; désavoue la déclaration du 7 décembre, répandue par le chevalier Damien de Priocca, et prescrit à ce fidèle et dévoué ministre de se rendre à la citadelle de Turin, comme garant de la foi royale.

Conditions imposées.

» Il ne sera rien changé à ce qui concerne le culte catholique, la sûreté des individus, et des propriétés. L'état des caisses publiques et l'inventaire des archives seront remis sur le champ. »

« Le Roi et la famille royale, se retirant en Sardaigne, seront escortés par des troupes piémontaises et françaises en égal nombre ...... Les vaisseaux des puissances ennemies de la France ne pourront être reçus dans les ports sardes ...... »

Criante injustice.

Ce n'est point en vain que Charles-Emmanuel a pris l'Europe à témoin de son innocence. En parlant de cette victime

qu'immola la France à son ambition croissante, voici comment s'énonce un historien qui se pique d'impartialité. « Si un prince avait quelque droit à des égards, c'était certes le Roi de Sardaigne qui, ayant été le premier forcé de reconnaître la supériorité de Bonaparte, avait racheté son titre de Souverain sur le continent, en livrant à la France ses places fortes, et en donnant aux troupes de la République un libre passage sur son territoire. Cependant, sans qu'aucun prétexte pût autoriser cette violence, les Français s'emparèrent de Turin, la capitale de ce Roi, leur allié, et le réduisirent bientôt à quitter ses possessions continentales, pour se réfugier avec sa famille dans l'île de Sardaigne. »

Valter-Scott. Vie de Nap.

Danger évité.

L'intention des révolutionnaires était d'avoir la cour de Turin captive en France, et de donner aux Républicains le spectacle d'un monarque et d'une famille royale dans les fers. Le comte de Balbe eut le bonheur de parer ce coup. Le ministre des affaires étrangères, * Talleyrand, qui ne partageait pas avec les jacobins leurs formes brutales envers les Princes, fit presser le désistement de Charles-Emmanuel, et hâter son départ avec tant de diligence, que ce Mo-

* de France.

narque et sa famille étaient déjà dans les états du Duc de Parme, quand la résolution fut prise (d'autres disent l'ordre donné) de les arrêter et de les traduire en France.

La santé du Roi, naturellement délicate, avait été fort altérée par les travaux du gouvernement, et plus encore par les peines de tous les genres qui avaient vivement affecté le cœur d'un Prince, sensible aux outrages et scrupuleux de conscience. Sujet à des attaques nerveuses qui ne lui permettaient pas de s'occuper d'affaires profondes, épineuses, ou irritantes, il était forcé, dans ses jours de souffrance, d'en confier le soin à la Reine, qui possédait toute sa confiance. La pieuse Clotilde, affaissée sous les poids du malheur, depuis que l'échafaud avait moissonné une partie de sa famille, et que l'autre errait d'exil en exil, trouvait dans les ressources que lui offrait la religion, la force et les lumières nécessaries pour décharger son royal époux d'une partie de son pénible et triste fardeau. *Adressez-vous à la Reine*, disait alors le Roi, *je ne puis mieux faire que de me reposer sur elle : le ciel la soutient et l'éclaire.*

Assistance de la Reine.

Bottiglia.

Soins de Marie Clotilde.

Ce fut surtout à l'époque du départ précipité de Turin, que, le Roi souffrant plus qu'à l'ordinaire de ses infirmités, la vertueuse Clotilde dut suffire à tout. Relever les courages abattus, essuyer les larmes qu'arrachait une si dure séparation; donner les plus sages dispositions pour les préparatifs du voyage, dans le plus bref délai; diriger avec autant de prudence que d'équité, le choix du nombre des personnes de la cour que la détresse de sa nouvelle fortune la forçait à restreindre pour toutes les parties du service; faire agréer des excuses aux serviteurs zélés et fidèles qu'on ne pouvait emmener; exprimer sa gratitude à ceux qui ne voulaient pas abandonner leur Roi dans le malheur, quoiqu'il n'eût plus à leur offrir que le partage de ses persécutions et de ses peines; descendre humblement aux prières pour obtenir des Généraux Français la révocation de quelques ordres désolans; rendre les soins les plus assidus au Roi, qui n'en avait jamais eu un plus pressant besoin; trouver encore, dans des circonstances si urgentes, et si pénibles, le tems d'implorer par de ferventes oraison le secours du ciel pour ceux qui restaient, comme pour ceux qui

Botiglia.

partaient ; c'est ce qu'on vit faire à cette sainte Princesse, pour laquelle le moindre des regrets était de descendre du trône.

Avant de partir, le Roi va se prosterner encore une fois au pied de ces autels, depuis si long-tems dépositaires de ses douleurs. Il offre à Dieu les sacrifices qui lui sont imposés. Il lui recommande les fidèles sujets dont il est contraint de se séparer : ses derniers vœux sont encore pour notre bonheur.

Animé par un désintéressement que ses sentimens religieux portaient jusqu'au scrupule, « Charles-Emmanuel laissa dans ses appartemens les joyaux de la couronne, son argenterie, des tableaux, des objets du plus grand prix et d'une transport facile : il refusa de se les approprier. *Je crains*, disait-il à ceux qui lui conseillaient d'emporter ces richesses, *je crains que ces objets ne proviennent du trésor royal, alimenté des deniers du peuple.*

Désintéressement du Roi.

Art. de verif.

Botta.

Un cœur aussi pur, aussi généreux ne pouvait comprendre jusqu'à quel point est insatiable la rapacité. Ces diamans, cet argent, cet or que respecta le Roi dans la pureté de son cœur, devinrent, aussitôt après son départ, la proie d'hommes avides

qui, pour s'en saisir, ne craignirent pas de briser les scellés, et que ce riche butin fut bien loin de rassasier.

Son départ. 1798 *ibid.* Ce fut à dix heures du soir, le neuf de décembre, que le Roi et sa famille quittèrent l'antique palais de leurs ancêtres. La nuit était obscure et pluvieuse. Les illustres exilés descendirent les escaliers, à la lueur des torches, traversèrent le jardin, et montèrent en voiture sur les glacis de la ville. Trente cavaliers piémontais, et un égal nombre de dragons français leur servaient d'escorte. L'attendrissement et la douleur se peignaient sur le visage de quel- *Art de vérif.* ques Princes; le Roi et la Reine montraient la plus grande résignation. On leur rapporta que la consternation régnait dans la capitale, et qu'on voyait, dans les rues, des groupes de sujets fidèles fondre en larmes. Ils furent touchés de ce dernier témoignage d'amour d'un peuple qu'ils chérissaient vivement, et qu'ils ne devaient *Durante.* plus revoir .... « La Providence réservait pourtant à Charles-Emmanuel, sur le déclin de sa vie, les consolations d'une restauration miraculeuse. »

Ambassadeur Sarde. « Le jour même où le Roi de Sardaigne et la famille royale étaient expulsés de Tu-

rin, le Comte Prosper de Balbo, Ambassadeur à Paris, fut arrêté et retenu prisonnier dans son palais. Tout le corps diplomatique de l'Europe se récria contre cette violence. - *Sommez-nous à Constantinople*, se disait-on? *aurons-nous à craindre, à Paris, le sort qui pourrait nous être réservé aux Sept-Tours sur le Bosphore?*

L'occupation du Piémont valut à la France une armée d'auxiliaires, un des plus beaux arsenaux de l'Europe, dix-huit-cents pièces de canon, cent-mille fusils, des munitions et des approvisionnemens de tout genre. Occupation du Piémont.

A Voghéra, la Reine fut atteinte d'une forte fièvre, qui fut suivie d'une expulsion cutanée. Mais contrainte de poursuivre sa route, pour sortir vîte des provinces occupées par les Français, elle dut braver les frimats. Ce ne fut pas impunément. A Stradella, cette expulsion qui s'était annoncée bénigne, rentra. Dès lors cette infortunée Princesse fut tourmentée d'une toux qui contribua, plus que toute autre cause, à précipiter ses jours, et l'accompagna au tombeau, sans qu'il lui ait jamais échappé un acte d'impatience, une parole de murmure. Souffrances de la Reine. *Bottiglia.*

Lettre du Roi. La rigueur de l'hiver et la maladie de la Reine n'ayant pas permis au cortège royal d'aller plus loin que Parme, Char-
Art. de vérif. les-Emmanuel s'arrêta pour quelques jours à Colorno, maison de plaisance ducale. C'est de là qu'il écrivit au marquis de Vi-
le 26 décembre valda, Vice-Roi de Sardaigne, en ces termes: « Annoncez ma prochaine arrivée aux Sardes, mes fidèles sujets. Dites-leur qu'étant toujours leur Roi, je m'estime heureux d'aller vivre avec eux, comme un tendre père au milieu d'enfans chéris. Ma présence n'inspirera aucune crainte sur les événemens passés...... »

Dure séparation Le Roi sentit alors la perte de plusieurs de ceux de sa suite qui lui furent ravis, par suite des ordres fulminans du Gouvernement-Provisoire contre les émigrés. Il regreta surtout le Bailli de S.t Germain (1), qu'il chérissait dès son jeune âge, et auquel il avait accordé toute sa confiance. Charles-Emmanuel fut si sensible à cette séparation, qu'il en éprouva un grand ébranlement dans le système nerveux. La Reine, souffrante elle-même, oublia ses
Botiglia. peines, pour soulager celles de son mari.

(1) Ce Grand-Ecuyer rejoignit ensuite le Roi, le suivit à Rome et à Naples, où il mourut.

Le calme de son âme dans cette nouvelle épreuve, frappa d'admiration ceux qui en furent témoins. *Il n'y a*, dit l'un de ceux que le désir de sauver sa fortune rappelait en Piémont, *il n'y a que la philosophie chrétienne, qui inspire tant de vertu et tant de modestie.*

A Florence, le Grand Duc Ferdinand III reçut le Roi et sa famille avec toutes les démonstrations d'intérêt et d'amitié que réclamaient l'élévation du rang, les liens du sang, et les droits du malheur. Il leur offrit pour séjour le *Poggio impériale*, maison de plaisance des Médicis. Tout près de là recevait la même hospitalité une autre victime, au sort de la quelle s'intéressait vivement le monde chrétien. Au Poggio impériale. *Art de vérif.*

Le Souverain Pontife, âgé de quatre-vingt-deux ans, arraché de son siège apostolique, rassasié d'opprobres, chassé de ses états, captif, était alors relégué dans une chartreuse voisine. Visite à Pie VI. *Dénina.*

Le Roi, et la Reine de Sardaigne oublièrent leurs fatigues et leurs souffrances, pour aller se prosterner aux pieds du vieux et vénérable Pie VI. - *Saint Père*, lui dit la pieuse Clotilde, *aux pieds de votre Sainteté, j'oublie mes peines, et j'apprends* *Bottiglia.*

à souffrir, en voyant ce qu'endure le Chef de l'église. - *Nous commençons*, répondit le Souverain-Pontife, *à rassembler à notre divin modèle*; *marchons courageusement sur ses traces.*

L'abbée, capt. de Pie VI. Charles-Emmanuel, tombant, à son tour aux genoux du Saint-Père, lui dit avec un accent qui partait du fond du cœur. - *Sainteté, je ne regrette pas le trône que j'ai perdu : je retrouve tout à vos pieds.* - *Portons*, lui répartit Pie VI, *nos regards vers le ciel : c'est là que nous attendent des couronnes que les hommes ne pourront nous ravir.*

Témoignage du Roi. Charles-Emmanuel se proposait de rétablir sa santé, à l'air doux et salubre des environs de Florence ; mais l'horison politique se couvrait de sombres nuages. Ecoutons le rapport qu'il fit lui-même de son état, dans le témoignage, scellé de son serment, qu'il rendit aux vertus de la Reine.

Bottiglia. « Réduit à garder toujours la chambre, et souvent le lit, j'étais si faible d'esprit, et de corps, que je ne pouvais pourvoir à rien. La Reine pensait à tout ..... Mais que n'eut-elle pas à souffrir dans la crise où nous nous trouvions ! L'idée de me remettre en route, et de m'embarquer, dans

l'état où je me sentais, était pour moi un martyre. Elle le savait : il lui en coûtait infiniment de m'attrister. Cependant nous courions un tel danger à rester, qu'elle dut se résoudre à faire violence à mes inclinations, pour me soustraire au péril. Il faut avoir connu toute la sensibilité de son cœur, pour apprécier tout ce que, dans une telle alternative elle fit briller, de douceur, de force d'ame, et de vertu. »

Embarquement 1799.

Le 24 février, la Famille Royale de Savoie s'embarqua, dans le port de Livourne, sur un gros bâtiment ragusain. Les personnes de la suite firent voile sur trois autres navires. Le nombre en était considérablement diminué : une loi sévère contre les émigrés força ceux qui voulaient s'expatrier avec la cour, à rentrer en Piémont.

Bottiglia.

Le Roi plaignait la Reine de se voir abandonnée de toutes les personnes de son service, sans en excepter même son confesseur : (il ne lui restait qu'une seule femme de chambre *). *Point d'abattement*, répondit Clotilde, *rien ne nous manque, si Dieu est avec nous.*

* Madamoiselle Stuper.

Danger sur mer.

Un corsaire osa profiter d'une nuit obscure pour assaillir, à coups de canon, le bâtiment royal : l'effroi gagna tous les cœurs.

La Reine seule rassura les passagers, en se montrant avec un air calme et angélique : *Dieu peut tout*, dit-elle, *et nous sommes ses enfans : il ne laisse pas périr ceux qui mettent en lui leur confiance.* « Au milieu de ce danger, ajoute le Roi, » et dans tous ceux que nous avons cou- » rus, elle nous paraissait un ange tuté- » laire, envoyé du ciel, en signe de paix » et de salut. «

ibid.

Débarquement 1800.

Après sept jours de navigation, le débarquement s'effectua, les trois de mars, à Cagliari. C'était un dimanche. Le Roi et la Reine, sans avoir égard à leur état de souffrance et de fièvre, dirigèrent leurs premiers pas vers la cathédrale, où se chanta un *Te Deum* solemnel.

ibid.

Accueil.

Après ces actions de grace, le cortège se rendit au palais, à travers une foule immense qui fesait retentir l'air des plus vives acclamations. Les Sardes accueillirent, avec des démonstrations de respect et d'attachement, les descendans d'Emanuel-Philibert. « Heureux de posséder leur Souverain, ils firent éclater leur joie, avec tous les caractères de l'enthousiasme. Le Roi et la Reine en témoignèrent leur reconnaissance, de l'air le plus satisfait et le plus af-

Botta XV.
Mimaut.

fable. Ils reçurent, au palais royal, les hommages de toute la noblesse avec la plus touchante cordialité. Leur bonté, leurs vertus, leur éminente piété, la vénération qu'inspiraient les malheurs non mérités, tout fesait sur les cœurs la plus vive impression. »

Protestation du Roi. * Noble Toscan.

Le Comte de Chialembert*, qui avait su mériter, en Toscane, la confiance du Roi, le suivit en Sardaigne. Ce fut avec le secours de ses lumières et celles du Chevalier Gaétan de Balbe (1), que Charles-Emmanuel résolut de ne pas attendre son débarquement, pour proclamer la nullité des actes iniques auxquels il avait été contraint d'apposer son seing, à Turin. Il fit donc cette déclaration et solennelle que réclamaient de lui, comme un devoir sacré, l'honneur de sa personne, les intérêts de sa famille, et ses rapports politiques avec les autres puissances. « Je » proteste hautement, dit-il; contre la vio» lence qui m'a été faite pour m'arracher

Botta.

(1) Le Chevalier Gaétan de Balbe, frère de l'Ambassadenr, alors premier Ecuyer du Roi, honoré, depuis, de plusieurs missions en Russie et ailleurs concourut à rédiger cette protestation, et conseilla de la publier, étant encore à bord de son vaisseau.

» une renonciation à mes états de terre-
» ferme. J'affirme, sur ma parole royale,
» d'avoir exactement rempli mes engage-
» mens avec la République Française. Je
» déclare fausse toute imputation d'avoir
» eu des intelligences secrètes avec les en-
» nemis de la France. Victime d'une agres-
» sion imprévue, je n'ai consenti aux dures
» conditions que m'imposa la force, qu'en
» vue d'éloigner, d'épargner à mes sujets
» de plus grandes calamités. Je signale à
» toutes les cours de l'Europe l'injuste con-
» duite des Généraux et des Agens fran-
» çais; et je réclame mon rétablissement
» sur le trône de mes ancêtres. »

Déclaration de guerre.

Le Roi de Sardaigne en donnant par ces vives plaintes, dans cette énergique déclaration, une nouvelle preuve non seulement de sa loyauté, mais encore de l'élévation de son ame, se fesait estimer dans ses malheurs; tandis que le Directoire, dans la prospérité, encourait le blâme public. Mais protester ainsi c'était déclarer la guerre à la France. En effet, les Français durent quitter la Sardaigne: les ports du royaume furent ouverts aux Anglais; les corsaires de Mahon eurent un libre accès sur les parages sardes: le drapeau tricolore y fut interdit.

Charles-Emmanuel qui, par un rare désintéressement, n'avait rien emporté de son trésor-royal du Piémont, distribua sagement aux Princes, ses frères, le gouvernement des provinces et des villes sardes. Le Duc d'Aoste fut nommé Général d'armes, Gouverneur de Cagliari et Gallura : le Duc de Montferrat, de Sassari et Logudoro. Le premier eut ensuite le Duc de Genevois pour successeur ; et le second, le Comte de Maurienne.

Places éminentes.

Editti e Pregoni di Sardegna.

La nation ne se borna pas à témoigner sa vive satisfaction d'avoir ses Princes chéris à la tête de chaque province; mais par un sentiment bien noble, elle jugea qu'il était juste d'accorder des emplois aux fidèles serviteurs qui avaient tout sacrifié pour suivre la famille royale au delà des mers. Les *Stamenti*, relâchant quelque chose du droit qui réservait les emplois aux insulaires, dit au Roi qu'il pouvait y nommer ses sujets de terre-ferme. Le Comte de Chialembert fut un des principaux Ministres; et le Comte de Maistre, Régent-la Chancellerie-Royale. On a continué de voir, depuis la restauration, des Piémontais employés en Sardaigne; et des Sardes, en Piémont.

Sentiment noble.

Tout conseille cette heureuse fusion entre les enfans d'une même famille :

La Fontaine. Toute puissance est faible à moins que d'être unie.

Indult.

Fidèle à sa parole royale, Charles-Emanuel fit publier un indult qu'il étendit aux crime de désertion, de vol et d'assassinat, en exceptant toutefois ceux dont l'énormité fermait tout accès à la clémence. Sa religion et son humanité le portèrnt surtout à soumettre aux rigueurs des lois les actes de vengeance trop communs chez les insulaires.

Position épineuse.

Quant on en vint à l'administration, le Roi sentit les difficultés de sa position. Sensible à l'accueil affectueux et confiant des Sardes, fiers de posséder leurs Princes, il aurait voulu travailler à la prospérité, au bonheur de l'île, sans être à charge au peuple qui n'était pas riche. Mais au regret de ne pouvoir le faire, se joignait l'inquiétude de voir couver sous la cendre les troubles qui avaient agité les esprits. La Noblesse, le Clergé lui représentèrent qu'il était urgent de comprimer les audacieuses prétentions des novateurs, ennemis de toute autorité, de toute morale, de toute religion. Convaincu de cette verité, le Roi ne craignit

pas de se prononcer hautement contre les innovations prônées par les partisans du système français. Il fit plus; quelques dîmes essuyaient des retards; le Roi en ayant fait constater les droits, ordonna qu'elles fussent acquittées avec régularité, tant que nulle transaction n'en arrêterait le cours.

Après avoir ainsi satisfait à sa justice, le Roi fit aussi la part de la prévoyance, en ne rendant pas aux classes privilégiées la totalité de leurs prérogatives. Il supprima les exemptions de droits de douanes, et autres dont jouissaient la Noblesse et le Clergé, et qui diminuaient une des branches considérables des revenus de l'état. Sages mesures.

Pour mettre fin aux réclamations contre la cherté des grains, il réprima les accaparemens, les monopoles, et créa une inspection des vivres, chargée de chercher et de faire disparaître tous les abus qui s'étaient introduits dans ce négoce. Edit du 5 juin 1799. 3 avril.

Les procédures criminelles essuyaient des lenteurs qui, en retardant l'action de la justice, encourageaient au crime et nuisaient à la sûreté publique: il y fut pourvu par de sages édits et de salutaires réglemens. Justice 15 avril.

Quelque modeste que fût la tenue de la

cour, quelque économie que le Roi recommandât; les nouvelles dépenses nécessitèrent de nouveaux impôts: Charles-Emanuel ne put en adopter qu'à titre de *don extraordinaire* *, et il s'efforça d'en alléger le fardeau par la plus juste des répartitions.

* Donativi.

Foyer. *Mimaut.*

Tranquille au dedans, la cour n'était pas rassurée sur les ennemis du dehors. La France mécontente de la protestation de Charles-Emmanuel, épia l'occasion de l'en punir, en allumant le feu de l'insurrection au nord de l'île, où elle n'avait cessé d'entretenir des intelligences, depuis les troubles de 1793. Ceux que leurs opinions forçaient de vivre au loin, n'avaient rien plus à cœur que de rentrer, sous les auspices de la République Française. Ils développaient dans de spécieux mémoires leurs plans, en apparence faciles, pour opérer la révolution de Sardaigne, et faire la conquête de cette île.

Vénération des Sardes.

Le ciel ne permit point que la famille royale fût en butte à de nouveaux coups. Les Sardes pénétrés de respect pour leur pieux Souverain, et de vénération pour la Reine dont ils ne se lassaient pas d'admirer les rares vertus, la charité libérale,

la sainte vie, furent sourds aux suggestions étrangères, et affectionnés à leurs Princes qui leur donnaient, chacun dans son gouvernement, des exemples de solide vertu, des témoignages d'amour, des preuves de vigilance et de sollicitude paternelle.

Mort du Duc de Monferrat.

Un de ces Princes dont nous avons dejà vu briller les belles qualités, ne fit que passer sur l'horison sarde, comme un de ces astres bienfesans qui disparaissent au moment que leur bénigne influence commence à se faire sentir. C'est le Duc de Montferrat qu'une mort prématurée a ravi à l'espérance publique. Ne pouvant se persuader que la saison des intempéries pût être si funeste, il osa, à l'époque périlleuse, passer de Sassari à Alghieri. Les miasmes pestilentiels des marais l'atteignirent; il y succomba en peu de jours: il fut universellement regretté; mais rien n'égala la douleur de cette province qu'il gouvernait avec cette douceur qui est le trait caractéristique des Princes de Savoie. « Le » Roi et la Reine le chérissaient particuliè» rement pour sa piété, pour ses rares ver» tus qui le rendaient agréable à Dieu et » aux hommes. » *C'était*, ajoutent les his-

Bottiglia.

Art. de vérif. Botta.

toriens français, *un Prince d'un excellent naturel et des mœurs les plus douces.*

et du fils du Duc d'Aoste. Cette perte ne fut pas la seule que la famille royale eut à regretter, la première année de son séjour en Sardaigne. Au milieu de la nuit, on vint dire au Roi que *Bottiglia.* le fils du Duc d'Aoste, atteint d'une petite vérole maligne, se mourait. A cette affligeante nouvelle, Charles-Emmanuel, oubliant ses souffrances, se leva, se rendit, à pieds, suivi d'un seul valet de chambre, au palais qu'occupait le Duc d'Aoste. Le jeune Prince n'existait plus. Les regrets qu'excitait cette mort, se fesaient d'autant plus vivement sentir, qu'on craignait dèslors de voir s'éteindre en lui le dernier rejeton de la branche aînée de Charles-Emmanuel-le-Grand.

Griefs du Directoire. Les nouvelles du continent portèrent à Cagliari quelque adoucissement à la douleur dans laquelle était plongée la famille royale. Les principales Puissances se préparaient à former une nouvelle coalition contre la République Française. Les griefs ne leur manquaient pas: le Directoire-exécutif n'arrêtait nulle part le cours de ses *Koch IX.* 19 mai 1798. violences. Malte surprise par la perfide adresse de Bonaparte; l'Egypte envahie; la Palestine assaillie par ce Général; la Suisse

occupée militairement par les troupes françaises; son antique constitution renversée; ce pays, pacifique et neutre, inexorablement opprimé, n'étaient pas les seuls actes tyranniques dont l'Europe fût indignée.

Il s'élevait, dans toutes les provinces de l'Italie, des plaintes non moins graves. Nous avons vu le Pape Pie VI emmené captif, et ses états constitués en République Romaine, à la suite d'un tumulte provoqué par les Français eux-mêmes. Rome 15 février.

La Lombardie, la Ligurie formaient des républiques éphémères, détestées des Aristocrates, blâmées par les Libéraux, opprimées par les Français, réduites à n'avoir ni force matérielle, ni influence morale pour faire le bien. La discorde, la licence, les rapines flétrissaient la gloire de l'armée républicaine aux ordres de Berthier, de Brune, de Grouchy, de Championnet, de Magdonald. Lombardie et Ligurie. *Botta XVI.*

Siège antique des Rois de Sardaigne, le Piémont était la proie des républicains français, plus habiles à bouleverser, qu'à organiser des états. Le Gouvernement-provisoire qui fut établi, était à la merci du Général républicain qui commandait, à Turin, au profit de la France. Les innovations Le Piémont. *ibid.*

récentes déplaisaient en général à la nation, et en particulier aux militaires piémontais. Le pillage du palais, effectué en brisant violemment les scellés, souleva les esprits. La réduction du papier-monnaie, baissé au tiers de sa valeur nominale, la dilapidation des biens ecclésiastiques, la suppression des couvents, les impositions extraordinaires, l'excès des dépenses, le gouffre de la dette nationale, le passage et le séjour des troupes étrangères, à la charge du pays tenu même de les habiller, la ménace d'une banqueroute, la spoliation des musées et des bibliothèques, l'incertitude sur le sort réservé au Piémont, les coups portés à l'église, la despotique domination des soi-disant *amis de la liberté*, tout propageait le mécontentement et fesait regretter le régime royal.

Coalisés. Il ne restait plus d'espoir dans les négociations pour la paix: le congrès de Rastad venait de se dissoudre. La Russie, l'Autriche, la Grande-Bretagne, les Deux-Siciles, la Porte Ottomane formaient la plus redoutable des coalitions contre la République Française. Les peuples que les illusions d'une liberté et d'une égalité chimériques avaient, un instant, séduits, s'armaient

contre les révolutionnaires qui les avaient trompés et opprimés.

Les bornes de cet ouvrage nous interdisent les détails qu'on aimerait à trouver ici sur les triomphes des Austro-Russes. Schérer fut battu par Kray à Legnago, à Roco, à Verone. Moreau qui, avec une noble résignation, s'était chargé d'opérer la retraite de l'armée française entièrement découragée, fut défait par Suwarof, à Cassano*, où les troupes piémontaises donnèrent de nouvelles preuves de leur valeur, et où leur Général Frésia fut fait prisonnier. La bataille* où Joubert fut tué, acheva d'arracher aux Français vaincus le sceptre sanglant de l'Italie. Cent mille républicains y avaient trouvé leur tombeau.

Victoires des Austro-Russes.

* à 6 lieues N. E. de Milan.

* de Novi.

Les places fortes de la Lombardie et du Piémont ne tardèrent pas à tomber au pouvoir des vainqueurs. « Ce fut à l'étendue et à l'énergie des insurrections qui éclatèrent dans la haute Italie que les Coalisés durent la rapidité de sa délivrance. Les peuples intrépides du Piémont surpassèrent tous les autres en audace, en persévérance, en enthousiasme actif, en fidélité inébranlable. »

Royalisme.

Beauchamp.

Dévoument des Piémontais. Les provinces du Montferrat et de Mondovi en particulier s'immortalisèrent par leur dévouement à la cause royale. Les places de Mondovi et de Céva arrachées aux républicains ; la route de Tende fermée à l'armée française en retraite ; « la marche des Austro-Russes assurée et accélérée, tels furent les principaux avantages que tirèrent les alliés du zèle avec lequel les Piémontais s'organisèrent et se déployèrent, comme l'auraient fait des milices d'élite. » Turin même, occupé par les républicains, et sous le feu de la citadelle, se signala par son royalisme.

ibid.

Otages. Aux approches des Coalisés, le Général Grouchy et le Commissaire français Musset abandonnèrent la capitale du Piémont, emmenant en otage les personnages les plus marquans. Les membres du Gouvernement-provisoire s'enfuirent en France par la route de Fenestrelles.

Proclamation. Suwarof se fit précéder d'un manifeste par lequel il appelait les Subalpins à unir leurs efforts à ceux des Austro-Russes. « Nous venons, disait-il, au nom de vo-
» tre Souverain legitime, pour le replacer
» sur l'antique trône d'où la perfidie l'a fait
» descendre. Nous venons pour faire triom-

» pher la religion, pour briser le joug de » fer que vous ont imposé vos oppresseurs, » pour étouffer ces doctrines pernicieuses, » à l'aide desquelles ils corrompent les » cœurs. Nous connaissons votre amour et » votre fidélité pour cette noble Maison de » Savoie qui vous a gouvernés depuis tant » de siècles avec tant de gloire. Armez- » vous pour sa cause à laquelle votre bon- » heur est attaché . . . »

Rien ne contribua plus puissamment au succès de ces mouvemens royalistes que cette attention du Feld-maréchal russe à écarter toute défiance sur les vues des libérateurs, à s'exprimer comme l'aurait fait le Lieutenant même du Roi de Sardaigne, à présenter aux sujets de ce Souverain sa restauration comme le prix de leur courage, et à rétablir dans leurs emplois et honneurs ses principaux officiers. Effet qu'elle produit.

A peine Wukassowich eut-il dirigé quelques obus sur les maisons de la porte de Pô, que les Turinais prirent les armes contre les républicains qui se retirerent dans la citadelle. La capitale fut ouverte aux alliés. Turin.

Des bandes de Lombards indisciplinés, avides de sang et de pillage, précédaient Actions et réactions.

les Austro-Russes, excitant le peuple à se lever en masse contre les Français et leurs partisans. La haine publique éclata contre eux, et l'exaspération entraina naturellement, dans le premier transport, des incarcérations, des actes de violence contre ceux qu'on signalait, même à tort, comme partisans de la France. Il en résulta des vengeances et des réactions qui firent porter le fer et le feu dans plusieurs pays condamnés à payer cher la coupable imprudence de s'armer sans l'aveu du Gouvernement, et de s'arroger le droit de vie et de mort, pour fait d'opinion dans les commotions politiques. Tirons un voile sur ces malheurs, pour ne pas perpétuer des souvenirs haineux.

Suwarof. S'il en faut croire un bruit qui s'accrédita, on daterait de l'occupation de Turin les mésintelligences qui devaient flétrir les *Jomini.* lauriers cuellis par les Austro-Russes. Les Autrichiens voulaient, dit-on, faire planer l'aigle impériale sur la capitale du Piémont, pour ménager au cabinet de Vienne les moyens de négocier l'échange des provinces subalpines contre la Toscane. Mais Suwarof se hâta d'inviter le Comte de S.-An- *Botta.* dré à prendre possession de Turin au nom

du Roi de Sardaigne, et il chargea le Comte Gifflenga *, de porter à Cagliari la nouvelle de ses succès, en fesant, au nom de Paul I, l'invitation à Charles-Emanuel IV de rentrer dans ses états de terre-ferme, et de remplir le vœu de ses sujets, qui donnaient les preuves les plus éclatantes de leur amour pour leur Souverain.

* Son aide de camp.

Départ du Roi.

L'infortuné Roi dont les souffrances n'avaient fait qu'augmenter, depuis qu'il avait quitté le Piémont, reçut avec transport une nouvelle qui le berçait du doux espoir d'être réintégré dans l'héritage de ses pères. Il confia le gouvernement de la Sardaigne au Duc de Genevois *, avec le titre de Vice-Roi. Le Comte de Maurienne, son frère cadet, fut nommé Gouverneur de Sassari, et Lieutenant de la province septentrionale que les bannis, retirés en Corse, s'efforçaient d'agiter. Charles-Emmanuel, accompagné de la Reine, du Duc d'Aoste * et de sa famille, fit voile de Cagliari à Livourne.

* le pénultième de ses frères.

* Son puis-né.

Son séjour à Florence.

Les malheurs de ce vertueux Prince étaient cependant loin de toucher à leur terme. Retenu à Florence, il fit un séjour de huit mois au *Poggio-impériale* avec une cour peu nombreuse, et principalement

composée des personnes qu'il avait appelées à son conseil.

Siège de Coni. Dans cet intervalle, les républicains faisaient leurs derniers efforts pour sauver Coni, et les Autrichiens pour s'en emparer. On se battit sans relâche, tout l'automne, sur une ligne immense. A Céva, à Mondovi, à Fossan, à Savillan, à Pignerol, à Rivoli, à Domo-d'Ossola, au Simplon, au S.-Bernard, partout c'était de part et d'autre assaut de bravoure et de talens militaires. La victoire de Genola * qui fut le complément de celle de Novi, livra la place assiégée à Mélas, qui en recueillit toute la gloire; Suwarof avait conduit ses Russes en Suisse où il échoua.

Dumas Précis des év. milit. de 1799.

* du 4 novemb. N. E. de Savillan.

Le Piémont. La croix-blanche de Savoie flottait des rives du Tesin au sommet des Alpes. Le Piémont était administré, selon ses anciennes lois, par un conseil de régence qui devait correspondre avec Charles-Emanuel, pour les affaires du gouvernement. Son Lieutenant, le Comte de S.-André, rappelait les militaires sous les drapeaux de la fidélité : mais les nombreux besoins d'un état, épuisé par trois armées étrangères, apportèrent des entraves à la restauration.

Les triomphes des Austro-Russes avaient été rapides: ils furent éphémères. Les coalitions n'obtiennent de succès durables qu'avec un but déterminé, et des intérêts positifs. Celle de 1799 avait été formée entre des Puissances rivales, dont quelques-unes tendaient à reprendre les erremens de leur politique particulière. Paul I en fut offensé: s'indignant ensuite de ce que l'Archiduc Charles avait laissé le flanc de son armée dégarni, au lieu de la soutenir contre Masséna, vainqueur à Zurich, il la rappela. Suvvarof rappelé. *Jomini.*

Une crise révolutionnaire s'opéra, dans ce tems, à Paris. Bonaparte qui en fut l'auteur, en recueillit tout le fruit. Mécontent du Directoire qui le laissait sans secours en Egypte, il était revenu en France. Trouvant que le gouvernement était tombé dans le mépris, et qu'une inquiétude générale travaillait tous les esprits, il en profita pour renverser la constitution de l'an III, et y substituer la constitution consulaire, à la faveur de laquelle, il restreignit le pouvoir dans ses mains, et devint un vrai Dictateur, sous le titre modeste de premier Consul. C'est ainsi que la démocratie se trouva vaincue par celui qu'elle avait choisi pour son défenseur. Le XVIII brumaire, ou 9 novemb. 1799.

Succès du 1er Consul. Bonaparte voulant consolider son pouvoir en France par quelque succès éclatant, à l'étranger, conçoit le plan de reconquérir l'Italie qui avait été le premier théâtre de sa gloire. Organiser une armée dans les plaines de Dijon, la conduire par le S.-Bernard à travers les neiges et les précipices, renouveler les prodiges d'Annibal au passage des alpes, franchir le pas de Bard par la ruse et l'audace, renverser nos avant-postes à la Chiusella *, où le régiment de Savoie se couvrit de gloire, occuper les villes de la Lombardie, ressusciter la république Cisalpine, passer le Pô, marcher sur Gènes, ce ne fut pour le premier Consul qu'un heureux prélude à la bataille de Marengo qui trompa tous les calculs des royalistes.

* près d'Ivrée.

Journée de Marengo 14 juin 1800. *Salgues.* Battu sur tous les points depuis cinq heures du matin, jusqu'à cinq et demie du soir, au confluent de la Bormida et du Tanaro, triste et morne, Bonaparte dit à Desaix qui arrive alors à la tête de douze mille hommes de troupes fraiches: *Jomini.* - *Général, ils ont tous perdu la tête; voyez ce que vous pouvez en faire.* - *La victoire est à l'ennemi,* répond Désaix, *Walter Scott.* *je ne puis qu'assurer la retraite.* - *C'est trop reculer,* replique le pre-

mier Consul: *marchons en avant. Vous savez que je couche toujours sur le champ de bataille.*

L'intrépide Desaix aborde, à la tête de son infanterie, les bataillons hongrois, commandés par le Général Zach, formant, comme les Anglais à Fontenoi, une colonne impénétrable. Marmont l'entame avec douze pièces d'artillerie; Kellerman pénètre avec sa cavalerie dans les intervalles des pelotons, causés par l'inégalité du terrain. Zach met bas les armes. Là, change la fortune de la journée. *Zach*, chef de l'état-maj.

Ce premier avantage est chèrement acheté. Au moment que Desaix, par une habile manœuvre coupe l'aile gauche des Autrichiens, il tombe, frappé d'un plomb mortel, et expire dans les bras du Colonel Le-Brun en proférant ces paroles (1); *allez dire au Premier-Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité.* Desaix. *Botta XX.*

Mélas qui avait eu deux chevaux tués sous lui, et reçu une forte contusion, était Mélas.

(1) Quelques historiens révoquent en doute ces dernières paroles de Desaix, qui caractérisent pourtant bien sa modestie.

entré triomphant à Alexandrie; il annonçait sa victoire à Vienne, à Turin, quand on vint l'avertir du danger que courait son armée. Il retourne sur le champ de bataille, consterné de l'état où il le trouve. En vain s'efforce-t-il de rallier les fuyards et de les ramener au combat: des corps entiers posent les armes, et laissent leurs blessés à la merci des vainqueurs. La nuit protége leur retraite.

Ibid. Jomini.

Dumas.

Étonnement.

On se demandait - comment - ce Général en chef s'était laissé battre par une armée en partie formée de conscrits, tandis qu'il conduisait lui-même une armée victorieuse, composée de troupes aguerries, supérieure en nombre, en cavalerie, en artillerie. Des corps entiers n'avaient pas donné: les Piémontais qui étaient de ce nombre, brisaient leurs armés de rage, étonnés d'une défaite à laquelle nul ne pouvait croire.

Capitulation.

Botta.

On s'attendait à voir Mélas renouveler la bataille, le lendemain, et réparer les fautes de cette inconcevable journée. « Il lui restait des troupes suffisantes pour résister long-tems dans la position qu'il occupait : sa nombreuse cavalerie pouvait facilement battre le pays, et entretenir l'abondance

dans son camp. » Loin de penser au profit qu'il pouvait tirer de ces avantages pour sauver son honneur et son armée, il conclut, dans la nuit, une convention par laquelle il évacuait la Ligurie, le Piémont, le duché de Parme et le Milanais, abandonnant, en un jour, toutes ces provinces et leurs places fortes, qui avaient coûté tant de sueur et de sang à son armée et aux Russes. On eut lieu de regreter alors Suwarof qui n'eût jamais signé un traité « dont il résultait beaucoup de gloire pour la France, peu d'honneur pour l'Autriche et un grand effroi pour l'Europe. » *ibid.*

Si les chances de la bataille avaient frappé d'étonnement tous les esprits, cette étrange capitulation donna lieu à de singulières conjectures. Le corps des troupes piomontaises, spectateur du combat, impatient d'y prendre part, laissé dans l'inaction la plus compléte, n'épargnait pas les interprétations les plus défavorables à ce mystère inexplicable. Les plus modérés crurent que le traité d'Alexandrie, prélude d'une heureuse réconciliation entre la France et l'Autriche, amènerait, comme les préliminaires de Léoben, une paix fondée sur les mêmes bases. Troupes piémontaises.

Bonaparte a Turin.

Bonaparte avait assez fait pour montrer que, si la fortune de la France s'était éclipsée, à son départ pour l'Egypte, elle brillait d'un nouvel éclat, depuis que cet enfant du destin était revenu pour la diriger. Il confia le commandement de l'armée au Général Masséna et l'administration du Piémont au Général Jourdan. On remarqua qu'en passant à Turin, il descendit à la citadelle, n'y reçut personne, évita de s'expliquer sur le sort des contrées subalpines, et ne commença à manifester sa pensée que lorsqu'il en détacha le Novarais pour l'unir à la Cisalpine.

Traités
* 2 decembre 1800.

Koch.

* 27 mars 1802.

* expression de Shéridan.

L'Autriche, par le traité de Luneville*, borna son influence sur l'Italie à l'Adige qu'elle reconnut pour sa limite. L'Angleterre ajourna toute discussion relative à ses alliés, en ratifiant le traité d'Amiens* qui ne fut qu'une trêve armée dont on pouvait être content, sans être fier*.

Espoir du Roi.

* 13 mars 1800

L'espoir du Roi de Sardaigne reposait sur la Russie. Paul I fut enlevé par une mort violente*; son fils Alexandre en lui succédant s'annonça avec tous les avantages qui concilient les cœurs. Un caractère généreux, beaucoup de franchise, un esprit juste et pénétrant, la beauté des traits, la

noblesse de sa taille, sa jeunesse, sa modestie le fesaient comparer au fils d'Ulisse. Il en montra la sagesse en suivant les principes de son illustre aïeule *. En traitant avec la France, il établit que *les deux Gouvernemens se concerteraient pour les indemnités à fixer en Italie, et qu'ils s'occuperaient à l'amiable des intérêts du Roi de Sardaigne.*

* Cathérine II. Kock Périod. IX.

Négociations.

Des négociations s'ouvrirent dans cette vue; mais d'un côté le Premier-Consul ne voulait pas se dessaisir du Piémont; de l'autre, Charles-Emmanuel IV ne voyait pas de garantie pour lui, s'il se plaçait hors des états qui lui venaient de ses aïeux. Il éprouvait d'ailleurs une trop juste répugnance à traiter avec un Gouvernement dont la déloyauté lui avait laissé d'amers souvenirs.

Entrevue avec Pie VII.

Cet infortuné Souverain habitait paisiblement la Toscane, dans l'attente des événemens, lorsqu'il forma le dessein d'aller au devant du nouveau Pape qui avait été créé à Venise. Ce fut à Foligno que ce Prince et la pieuse Clotilde trouvèrent Pie VII qui les accueillit avec le plus tendre intérêt, et leur offrit dans sa capitale un asile que la vertueuse Reine préférait à tout autre. « Elle

Bottiglia 1.er

36

» semblait, dit-le Roi, voir J. Christ-lui-» même dans son Vicaire. Le Pape, de » son côté, témoin de sa sainte vie, con-» çut pour elle la plus haute estime. »

Magdonald et Brune ayant repris les hostilités, en automne, le Roi et la Reine de Sardaigne durent se réfugier à Naples: ils fixèrent alors * leur séjour à Caserta **, dans un château royal, vaste, non achevé. La Reine qui, par des motifs de piété, fesait ses délices de vivre dans la Ville-Sainte, éprouva le plus vif regret d'en sortir. Elle l'exprima dans une de ses lettres au Connétable Philippe Colonne *: *je ne pense qu'à Rome et au Saint-Père*; dit-elle; *après avoir dû m'en éloigner, il n'y a plus de sacrifice qui me coûte.*

* novembre 1800.

** Ville à 5 lieues de Naples.

* dont elle occupa le palais.

Botiglia.

Sujet de douleur.

C'était à Caserta que le ciel réservait au Roi de Sardaigne les plus cruelles épreuves. Il eut d'abord la douleur de voir que le Premier-Consul éludait adroitement les propositions des cabinets de Londres et de S.t-Petersbourg en sa faveur, et que cet insatiable usurpateur, décidé à garder le Piémont, venait de le diviser en six départemens. Ce n'était pas encore une réunion formelle à la France; mais le Général Jourdan continuait de l'administrer au nom de

la République Française, et le rang de di-septième division militaire, donné aux provinces subalpines, présageait assez le sort qui leur était reservé. Bonaparte les habituait à son autorité par des transitions graduelles.

Leurs Majestés à Rome.

Ce n'était que dans la religion que le Roi pouvait trouver de la consolation. La Reine l'y encourageait plus encore par son exemple que par ses discours. Minée par une fièvre lente, rien ne put la distraire de ses devoirs. Elle prodiguait ses soins à un époux accablé de douleurs physiques et morales, ainsi qu'à la Princesse Félicité, sa tante, qu'une longue maladie conduisit alors lentement au tombeau, à Rome, où la paix avait permis au Roi et à la Reine de revenir, à l'époque des offices solennels de la semaine-sainte. 3 mai 1801.

Projet d'abdiquer.

Forcé de s'éloigner de nouveau de Rome, persécuté par la fortune, dégoûté des affaires politiques, Charles-Emmanuel, de retour à Naples, crut qu'il était enfin tems de déposer une couronne qui n'avait été pour lui qu'une source d'amertumes. Sa conscience même le portait à l'abdication; parceque ce fardeau, trop pesant pour lui; le remplissait d'inquiétudes. Les principaux *Dénina.*

de sa cour pensaient toutes fois que le moment n'était pas opportun, et la Reine, elle-même, docile à des conseils qu'elle respectait, se fit un devoir de s'opposer à ce dessein, quelque répugnance qu'elle éprouvât à le combattre.

Réforme domestique.

Botiglia.

La détresse des tems et la situation où se trouvait le Roi (pour qui tout sacrifice était léger, s'il tournait au soulagement de ses sujets), nécessitèrent une dernière réforme dans l'économie domestique, toute restreinte qu'elle était. Marie Clotilde se chargea généreusement de tout ce que les nouvelles dispositions avaient de pénible et de triste. Sa douceur et sa patience brillèrent dans la conduite qu'elle tint envers les fidèles serviteurs auxquels, pour toute récompense de leurs services, elle avait à demander le plus dur des sacrifices, celui de se séparer de leur Souverain que l'univers semblait abandonner.

Dernière maladie de la Reine.

Nous touchons au dernier terme, non de la vie de cette sainte Reine, mais *de son martyre*, pour nous servir de son expression. Retirée au château de Caserta, consacrant à la piété des jours* que le monde donne plus particulièrement à de bruyans plaisirs, elle sentit ses forces lui manquer,

* Carnaval de 1802.

dans l'église de la Trinité. Une fièvre maligne * se déclara; mais ni la douleur, ni le danger, ni les angoisses ne purent altérer le calme de son ame. Se reprochant les adoucissemens qu'on s'efforçait d'apporter à ses maux, elle s'estimait heureuse de souffrir. Le premier dimanche du carême, fortifiée par tous les secours de la religion, contente de mourir, n'étant sensible qu'à la douleur que causait son état à ceux qui l'entouraient, elle dit : *notre vie est un souffle; les choses du monde, une ombre: le paradis est tout.*

* le Typhus.

ibid.

Vers quatre heures du soir, elle parut s'assoupir; c'était le sommeil du juste. - *Qui peut*, s'écria le Roi dont elle avait fait vingt-six ans, le bonheur, dans l'union la plus parfaite, *qui peut connaître l'étendue de mon malheur ! j'ai perdu mon conseil et mon guide, ma force et ma consolation* *. Pour remplir les dernières intentions que suggéra la plus pudique humilité à cette vertueuse Reine, Charles-Emmanuel défendit d'ouvrir son corps, et de l'embaumer. *Elle a vécu en religieuse*, dit-il, *et en religieuse elle veut être ensévelie.*

Sa mort le 7 mars 1802.

* elle avait 42 ans.

ibid.

Quelque sensible que fût le Roi à son malheur, il consolait lui-même par ces pa-

ibid. roles ceux qui s'abandonnaient à une trop vive affliction: - « la Reine, modèle de tou-
» tes les vertus, après avoir partagé toutes
» les infortunes de sa famille et de la mien-
» ne, a vu finir ses souffrances avec le calme
» d'une ame pure et résignée. Vous avez
» perdu sur la terre une protectrice: nous
» avons une médiatrice de plus dans le
» ciel. »

Lettre du Roi. Rien n'honore plus le cœur de Charles-Emmanuel que sa réponse à la lettre de condoléance du Sénateur florentin J. Baptiste Guadagni : « * Il était digne de vous de sentir, comme vous le faites, la douleur d'un ancien ami . . . . Vous connaissez le trésor que j'ai perdu: il était plus fait pour le ciel que pour ce monde où nous agonisons . . . . J'ai eu la douloureuse consolation de fermer ces beaux yeux qui ne se fixèrent jamais que sur le ciel et sur son époux . . . . Mourans, elle les dirigea encore sur moi, les arrêta sur le crucifix, inclina la tête, expira sans convulsion, sans plainte . . . . Je vis pour la pleurer, la prier, et désirer de l'imiter . . . . Ma douleur ne finira qu'avec moi . . . . Votre infortuné ami - Emmanuel. »

* l'autographe en est encadré chez ce Sénateur.

On attend ici l'éloge de cette Princesse qui s'est instruite elle-même dans les voies du Seigneur, en même tems qu'elle a été un modèle proposé aux hommes. « Elle usa chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une, elle a été bienfaisante ; dans l'autre, elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies ; quand la fortune l'eût abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais, elle-même, de vertus. » Éloge de Me Clotilde. *Bossuet Reine d'Angl.*

Remplir avec édification tous les devoirs de la religion ; se montrer un modèle vivant de ferveur, de résignation, d'humilité ; opposer le courage à l'adversité ; ennoblir, en quelque sorte la bure dont elle s'était revêtue dans ses longues années de douleur ; prêcher la soumission par son exemples, et toutes les vertus par ses pratiques, tels sont, en peu de mots, les actes de la vie de cette sainte Reine qui dérobait des heures entières au son sommeil ; pour les consacrer à la prière. Ses Vertus. *Bottiglia.*

Avant de devenir, en Italie, modèle de perfection, elle avait fait briller, à la cour de France, une piété qui relevait les belles qualités dont elle était ornée. On l'a- Ses soins pour sa sœur.

vait vue donner les soins les plus assidus à l'éducation chrétienne de sa sœur cadette, la vertueuse Elisabeth, qui, victime de la tendresse fraternelle, étonna l'Europe par son dévoûment et son courage à partager les périls, la prison, le supplice du Roi-martyr.

Élog. hist. de la Prin. Elisabeth.

Ses bonnes œuvres.

Sa charité, toujours attentive, allait au devant du malheur; elle pénétrait jusque dans l'intérieur des asiles de l'infortune; mais elle se signala plus particulièrement dans l'année de disette de 1798; et la noble compagnie de S.-Paul reçut alors de sa munificence des fonds considérables, pour porter des secours à toute sorte de besoins. Elle associa aussi les curés à ces œuvres de bienfaisance qu'elle ne dédaigna pas de remplir elle-même publiquement, de ses royales mains. Elle assura un asile aux prêtres, aux religieux que la terreur dévorante forçait à s'expatrier de la France, de la Savoie et de Nice. Elle ouvrit des réfuges à toutes les vertus dans l'adversité, pratiquant elle-même les devoirs les plus pénibles de la charité, en soignant, dans leurs souffrances, non-seulement le Roi et son auguste famille; mais encore ceux qui avaient le bonheur d'être attachés à son service.

Bottiglia.

La sainteté de sa vie, la sublimité de ses vertus, arrachèrent, après sa mort, l'admiration et le respect de ceux mêmes qu'on regardait comme les agens de ses persécuteurs. *Il est juste*, répondit le commandant républicain sans l'autorisation duquel nul apparat ne pouvait relever un convoi funèbre, *il est juste de rendre les plus grands honneurs à une Princesse, digne par ses vertus et par ses malheurs, non-seulement de nos hommages, mais encore de nos plus éclatans. témoignages de vénération.* Opinion publique. *ibid.*

Une foule immense suivit avec le recueillement le plus édifiant, le convoi funéraire, du palais où elle mourut, à l'église de S.-Cathérine-à-Chiaïa, où elle avait désigné sa sépulture. Son corps fut déposé dans un tombeau scellé du sceau royal, fermé à double clef (1), enchassé dans le mur de la chapelle de la Buona-Pastora. Une épitaphe sur une simple pierre en marbre rappelle sans emphase sa naissance, ses malheurs, ses vertus. Sa sépulture. *ibid.*

(1) Une des clefs fut remise au supérieur du couvent des moines Tertiares de S.t François, l'autre au Ministre-Secrétaire d'état.

Dévotion des fidèles.

Tandis que l'église offrait pour elle l'auguste sacrifice de propitiation, le peuple, persuadé que, loin d'avoir besoin des suffrages des fidèles, cette belle ame avait pris son essor vers les cieux, sans que rien retardât son bonheur, l'invoquait avec fervente confiance, et lui adressait ses prières comme à une nouvelle avocate auprès de Dieu.

Enquêtes.

La renommée de sa sainteté s'étant accréditée par le récit des graces obtenues à son tombeau, Charles-Emmanuel IV crut que la gloire de Dieu et l'édification des fidèles exigeaient qu'on fît les enquêtes d'usage, pour constater la sainte vie d'une épouse aux vertus de laquelle il pouvait, lui même, rendre le plus glorieux témoignage. Les personnes les plus distinguées par leur rang et par leurs lumières lui en réitérèrent leurs vives instances. Sa conscience lui en fesait un devoir. Ce soin fut donc confié aux prélats Campanelli et Menocchio, l'un archevêque d'Athènes, l'autre, evêque de Porphyre.

Bottiglia.

Témoignagcas rendus.

Au nombres des trente six témoins qui furent entendus dans les premières enquêtes, on en compte dix honorés du caractère sacerdotal, ou liés par des vœux à

l'ordre monastique. Tous produisirent leurs titres pour être crus, en déposant tout ce qui pouvait mettre en évidence les éminentes vertus et la sainteté de vie de l'illustre Clotilde. Ils citèrent, à l'appui de leurs récits les singulières faveurs du ciel qu'ils avaient implorées par la médiation de cette vénérée Servante du Seigneur, et dont l'impétration lui était rapportée. Huit malades, ou blessés, dont l'état était désespéré, lui adressèrent avec confiance leurs vœux, et recouvrèrent une santé que tout l'art des docteurs en médecine n'eût pu leur rendre. *Bottiglia II. cap. XX.*

La cause de sa béatification.

Ces graves témoignages les détails sur sa vie, les circonstances de sa mort, la lecture de ses lettres, la déposition du Roi Charles-Emmanuel IV, étayée de son serment, déterminèrent le Pape Pie VII, sur le rapport du Cardinal Alexandre Mattei, à confier à la sacrée congrégation des rits la cause de la béatification et de la canonisation de la Vénérable Servante du Seigneur Marie-Clotilde-Adélaide-Xavière, Reine de Sardaigne.

Consolation du Roi.

Si la mort de l'impie répand l'effroi, celle du juste inspire une douce consolation. Dans la vive confiance que sa ver-

tueuse compagne jouissait du bonheur céleste, Charles-Emanuel modérait sa douleur de l'avoir perdue, soûpirait après l'heureux moment de lui être réuni, et s'efforçait d'imiter sa résignation, parfaitement soumis
Bossuet ibid. à « celui qui donne aux Rois de grandes » et utiles leçons. Soit qu'il élève les trô» nes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il com» munique sa puissance aux Princes, soit » qu'il la retire, et les abandonne à leur » propre faiblesse, il leur apprend leurs » devoirs d'une manière souveraine et digne » de lui. »

Retour à Rome. Nourri de ces grandes pensées, ce pieux Roi résolut de revenir à Rome pour y mûrir le projet qu'on l'avait empêché d'exécuter plutôt. C'est là qu'affaibli par des infirmités sans remède, privé de la compagne qui était son guide et son appui, il
Le 4 juin 1802. consulta le Souverain-Pontife sur sa résolution d'abdiquer *une couronne d'épines dont le poids était*, disait-il, *au dessus de ses forces.*

Abdication. La réponse de Pie VII ne pouvait contrarier les vœux de Charles-Emmanuel sur un dessein conçu dans les vues les plus pures. Ne se réservant qu'une pension de cent cinquante mille francs avec le titre de

Roi, il céda le royaume et tous ses droits temporels au Duc d'Aoste, son frère puisné, qui l'avait suivi dans toutes ses émigrations, et dont l'excellent cœur le rassurait sur le soin de faire le bonheur de ses peuples.

Son séjour.

Il fixa son séjour à Rome, ne conservant auprès de sa personne, de toute sa maison d'honneur, que le Comte* Thomas de la Marmora, son premier écuyer, qu'il honorait d'une affection particulière. Ses rapports sociaux furent très-restreints. Il voyait, régulièrement une fois par semaine, sa sœur, la Duchesse de Chablais. Il fit encore, à la vérité, quelques voyages à Naples; mais il était si étranger aux affaires politiques, que le Gouvernement français n'en conçut aucun ombrage.

* Grand Collier de l'Ordre, Chev. d'Honn.r de la Reine.

Sa retraite.

Enfin, le printems de 1814 s'annonça comme devant rendre à l'Europe le repos, aux peuples leurs garanties sociales, aux trônes leurs Souverains légitimes, à la Religion son chef visible. La main puissante de l'Eternel venait d'arrêter les tempêtes, et de poser une barrière contre les bouleversemens. Charles-Emanuel trouva quelque diversion à ses douleurs dans le bonheur public. Il résista cependant à ce sen-

timent si naturel d'aller finir ses jours dans le palais de ses ancêtres. Son ame purifiée ne vivait plus que pour le ciel : le même sentiment qui l'avait porté à l'abdication, le décida à se retirer dans le couvent de la Société de Jesus.

Sa cécité. Pour sanctifier cette belle ame, le Ciel lui réserva une dernière affliction, réputée la plus amère de toutes. L'époque de la restauration qui ouvrait tous les cœurs à la joie, fut celle que Dieu choisit, pour donner, dans la personne de ce Prince, un nouveau modèle de patience et de fermeté. Les souffrances et les sacrifices ne sont pas sans quelque soulagement, tant que la variété des objets qui frappent nos yeux, viennent nous distraire de nos peines. Ce genre de consolation fut refusé à l'infortuné Roi abdicataire, les cinq dernières de sa vie. Insensiblement affligé de l'affaiblissement de la vue, et frappé ensuite d'une cécité absolue, il supporta cette nouvelle épreuve, avec la résignation du chrétien qui bénit la main divine dans ses rigueurs salutaires. - *Loin de murmurer*, disait-il, *lorsqu'il plaît au Ciel de retirer ses dons, nous devons le remercier pour la jouissance qu'il a daigné nous en accor-*

Vernazza, *iscriz.*

der, et faire tourner la privation au profit de notre salut.

Le terme de ses douleurs arriva. Ne cessant de regretter l'auguste et sainte compagne qui lui avait été ravie, et de fixer ses yeux vers le ciel où il soûpirait de la rejoindre, il sentit enfin ce moment s'approcher. Familiarisé avec la mort, il donna, sans s'émouvoir, toutes les dispositions que lui suggéra la plus humble piété, et celles que lui inspira un dernier acte de reconnaissance envers les fidèles serviteurs qui avaient fait tant de sacrifices pour le suivre et l'assister, durant ses vingt ans d'exil et de souffrances. Il défendit d'embaumer son corps et ne voulut qu'une sépulture ordinaire. Quoiqu'il ne se fût jamais lié par aucun vœu à l'ordre monastique, il désira descendre dans la tombe avec l'habit de la Société de Jésus, rétablie par Pie VII qui la regardait, à juste titre, comme le plus ferme soutien de la barque de S. Pierre, agitée par les flots. **Dispositions testamentaires.**

C'est dans cette sainte solitude que Charles-Emmanuel IV passa les cinq dernières années de sa vie souffrante. A la suite d'une maladie de cinq jours, il descendit dans la tombe avec la joie du navigateur qui, **Sa mort.** **Le 6 octobre 1819.**

long-tems jouet des tempêtes, aborde enfin au port. Sans trop déroger à ses dernières volontés, le Roi Charles-Felix a fait placer la dépouille mortelle de ce frère chéri dans un tombeau de marbre, qu'on voit dans l'église des R. Péres Jésuites, sur le Mont-Quirinal.

Son tombeau.

Son éloge.

Monseig.r Rey Orais. funèb.

L'historien doit un éloge après sa mort à ce Prince que ne souffrit jamais d'être loué de son vivant. « Né avec un esprit » droit, un jugement sain, une pénétration » facile, doué d'une ame généreuse et d'un » cœur sensible, il justifia les espérances » qu'on avait conçues de lui .... Sa réserve » dans les conseils égala sa fermeté .... Il » sut apprécier les choses et juger les hom- » mes .... Il ne fut pas plutôt sur le trône, » qu'il se voua tout entier au bonheur de » son peuple.... Il s'occupa sans relâche à » soulager ses sujets des charges trop oné- » reuses que fit peser sur eux une guerre » obstinée, mais nécessaire ....Il établit une » égale repartition d'impôts, prit des mo- » yens pour satisfaire aux nombreux créan- » ciers que les fournitures de tout genre » avaient multipliés, dans ces jours de dé- » tresse. Il n'hésita point à vendre ses pro- » pres domaines pour venir au secours de

» l'état, et il eut le courage de réduire
» les dépenses de sa maison avec une telle
» économie, qu'elles semblaient à peine ar-
» river au simple nécessaire. »

Anecdotes.

Pénétré d'une vive gratitude et d'une tendre bienveillance pour son ancien précepteur, Charles-Emanuel, quand il ceignit le diadême, l'appela auprès de lui, pour en recevoir des conseils et des consolations. « Oubliant un jour la majesté du trône et le cérémonial de la cour, cet excellent Prince reconduisait le Cardinal Gerdil à travers les salles du palais. Frappé de la surprise des courtisans: - *hé! messieurs*, leur dit le Monarque, *c'est un fils qui accompagne son père.* »

M.gr Rey ib.

Son amour pour ses sujets.

Lorsqu'il fut arraché de sa capitale, et contraint d'aller chercher un asile au delà des mers: - *Sire*, lui dit-on, *la famille royale va voyager, en hiver, avec une nombreuse suite, sans trésor, vers une île non opulente; pourquoi ne ferait-elle pas au moins emporter les sept-cent-mille francs en or, qui se trouvent dans ses caisses? C'est un devoir de les soustraire à l'avidité des usurpateurs.* - *Non*, répondit-il sans hésiter; *laissons-leur tout cela: ils demanderont peut-être moins à mes sujets ché-*

Monseig.r Rey.ris. « Bon Prince, s'écrie son orateur, soyez encore béni, sur votre tombe, de ces sublimes sentimens que votre cœur paternel manifestait dans ces affreux momens ! »

Sa Foi au S.t Suaire. Il est un autre trésor qu'on s'attendait à lui voir emporter. Un de ses aïeux, Charles-le-Bon, forcé par les chances de la guerre d'errer de ville en ville, jusqu'aux confins les plus reculés de ses états, eut soin de transporter, à Verceil, le Saint-Suaire qui pouvait, en restant à Chambéry, être exposé aux outrages des calvinistes, alors armés et redoutables, dans quelques provinces au delà des monts. On demanda donc à Charles-Emanuel s'il ne s'empressait pas de soustraire cette précieuse rélique aux atteintes sacrilèges des républicains pour lesquels rien n'était sacré. - *Je laisse avec confiance*, repond'il, *le Saint-Suaire dans l'auguste chapelle que mes ancêtres lui ont érigée: il saura bien se défendre lui-même.* (ibid.) Un autre aurait alors tremblé sur son sort; C.-Emanuel s'inclina devant ce monument de la foi de nos pères, et prédit qu'il ne périrait pas dans le naufrage qui venait de dévorer tout ce qu'avaient de sacré la France, la Savoie, et Nice. Sa prédiction vérifiée ajoute à notre vénération pour cet an-

tique objet de notre culte, qui a échappé aux flammes et aux impies révolutions, pires que les incendies. »

Ce pieux Prince que caractérisaient le jugement le plus solide et l'habitude de tout

Religieuse saillie.

CONTEMPORAINS

Dans les Sciences, lettres, arts libéraux.

Savoie et Piémont.

Le Cardinal Gerdil, métaphysicien, moraliste.

Victor Alfiéri, surnommé le Sophocle italien.

Deodata-Saluces-Roéro, distinguée parmi les grands poètes.

Nota, dont les comédies sont estimées.

Le Comte Joseph de Maistre, écrivain et homme d'état distingué.

Charles Botta, *storia d'America*, *storia d'Italia*. Histoire.

Le Comte Alexandre de Saluces, auteur de *l'Histoire militaire du Piémont*, souvent citée.

Le Marquis Costa de Beauregard dont nous avons cité les *Mémoires historiques de la Maison de Savoie.*

Grillet, Chanoine Savoyard, auteur du *Dictionnaire historique* de la Savoie.

Bertholet, chimiste et naturaliste qui a découvert le moyen de conserver, sur mer, l'eau pure et saine, dans les plus longues navigations. près d'Annecy.

Vassal-Eandi, physicien distingué.

Le Baron Vernazza; le Comte Napion, littérateurs.

Italie.

Melchior Cesarotti; Monti; Casti; Pignotti; Pindemonti; Delci, (satirique). Poëtes.

Parini; Ugo Foscolo; Campi *, Brousse.

* de Modène.

rapporter à notre dernière fin, appréciait l'or pour le bon usage, non pour l'éclat. La première fois qu'il vit paraître, au repas, la vaisselle d'argile, substituée à l'argenterie que son père avait envoyée à l'hô-

Prosateurs. Verri, surtout connu pour ses *Notti Romane :*
* de Bologne. Albergati *, par ses *comédies* et ses *novelle morali*.
Roberti (Jean-Baptiste) dont les ouvrages sont recommandés aux jeunes gens.
Littérature. Xavier Bettinelli, le Nestor de la littérature.
Joseph Cardella, et Corniani, auteurs d'abrégés estimés sur l'*histoire de la littérature*.
Histoire. Micali, de Livourne, *dell' Italia avanti il dominio de' Romani*; Bosio *, *storia d' Italia, ec.*
* de Milan.
Cicognara, *storia della scultura*.
Droit des Gens. Spedalieri, dont les principes libéraux ont eu des réfutateurs.
Orateurs. Turchi *, évêq. jesuite de Parme; Pellegrini jésuite; Deani.
* Capucin.
* de Bologne. Volta, de Pavie, et Galvani * fameux physiciens.
* de Pavie. Scarpa *, célèbre *ophtalmiste*.
Spallanzani, physico-naturaliste.
France.
Poëtes. Délille; Chenier; Luce de Lancival; Soumet; Andrieux; Michaud; Berchoux; Millevoie; Treneuil; Baour-Lormian; M.e Dufrenoy; Casimir La Vigne *; La Martine.
* à idées libérales.
Prosateurs. Bernardin de S.t Pierre; Guénée; Barruel; Volney; Bitaubé; Demoutiers; Geoffroi; Dussaulx; Vigée; M. de Staël; De Bonald; Châteaubriant *; Cuvier.
*Vicomte, pair.

tel des monnaies, pour subvenir aux besoins de la guerre, Charles-Emmanuel dit avec une douce gaité, et ce ton refléchi qui lui était propre : - *cette terre, couverte d'un*

Anquetil; Corentin-Royon; Lacretelle *; Proyart; Bertrand-de Molleville; Koch; Ségur; Mallet; Toulongeon; Daru; Dumas; Gaillard; Rhulière; Bausset; Papon; Ditton; Jondot. — Historiens. * jeune.

Las-Casas (Le Sage) créateur de l'*Atlas historique*.

Daubenton, Lacepède, Gueneau de Montbelliard, de Tigny. — Naturalistes.

Malte-Brun; Mentelle. — Géographes.

La-Luzerne, de Bologne, Evêques; l'abbé Fraissinous; Gris-Duval. — Orateurs.

Lalande, Bouvard, Delambre, Méchain. — Astronomes.

Fourcroi; Chaptal; Monge; Guiton-Morveau. — Chimistes.

Gibbon, historien non sans danger: Lord Byron, poète : Walter-Scott, prosateur célèbre. — Angleterre.

Guthrie; Pinkerton. — Géographes.

Arthur Young, auteur du *cultivateur Anglais*, ouvrage fort estimé.

Jenner, fameux par la découverte de la vaccine.

Brovvn, fameux écrivain en médecine.

Muller, connu pour *l'histoire de la Suisse.* — Suisse.

Sismondi, pour celle des *Républiques Italiennes.*

Jomini et Dumas pour leur *Histoire Militaire des guerres de la Rév. Française.*

Haller, pour ses ouvrages polémiques sur la religion catholique qu'il vient d'embrasser.

Klopstock, auteur de la *Messiade*; Schiller, poète, historien; Kotzbue, dramatique; Schlégel, littérateur. — Allemagne.

vernis, nous sert tout aussi bien que l'or et l'argent; et de plus, elle nous rappelle notre terrestre origine: Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Stolberg, moraliste; Valkenaer, helléniste.

* Prussien. Humbold *, et Bonpland, fameux voyageurs.

de la Poméranie Olbers découvre une dixième planète, nommée Pallas.

* de Brémen. Harding * découvre une onzième planète, appelée *Junon.*

Arts. Traversi, sculpteur Génois estimé.

Piémont.

* de Saluces. Bodoni *, fameux typographe, établi à Parme.

Italie.

Canova, célèbre statuaire, créé par Pie VII Prince d'Ischia. Venuti, peintre d'histoire.

Graveurs. Morghen, anglais d'origine, formé et établi à Florence.

Volpati, Romain, le chevalier Joseph Longhi.

* de Pesaro. Rossini *, réformateur de la musique italienne.

France.

* né à Menton. Bosio *, rival de Canova pour les statues héroïques.

David, célèbre peintre; Abel; Couder, ses illustres élèves.

Guérin, Gros, Girodet, peintres d'histoire.

Allemagne.

Guétry: fameux compositeur en musique; Hayden.

Aloys. Sennefelder *, inventeur de la lithographie qui

* de Munich. est aux arts ce que l'imprimerie est aux sciences.

Suède. Thorvaldsen, fameux à Rome, pour les bas-reliefs.

VICTOR EMANUEL I







MARIE THÉRÈSE D'AUTRICHE

VICTOR-EMMANUEL

Né à Turin, le 24 juillet 1759

Gaétan-Jean-Népomucène, Duc d'Aoste, second fils de Victor-Amédée III, 5.me Roi de Sardaigne.

Jamais, depuis Emmanuel-Philibert, un Prince de la maison de Savoie n'était monté sur le trône dans des circonstances si dé- Début du règne.

Marie-Thérèse d'Autriche-d'Este, naquit * de l'Archiduc Ferdinand d'Autriche, et de Béatrix d'Este, héritière du duché de Modène et des principautés de Massa et de Carrara. Petite fille de l'immortelle Reine et Impératrice Marie-Thérèse dont elle reçut le nom, cette Princesse épousa, à Novare, le Duc d'Aoste, et en eut cinq enfans; * 1.er 9.bre 1773 frère des Empereurs Joseph II et Léopold II. Mariage, le 25 avril 1789.

Enfans.

1.° Marie-Béatrix, Mariée le 20 juin 1812, à son oncle maternel François III, Archiduc d'Autriche, Duc de Modène, etc. née le 6 x bre 1792.

2.° Charles-Emmanuel, né à Turin, en octobre 1796, mort à Cagliari, sans titre. en août 1799.

3.° Marie-Thérèse-Ferdinande-Félicité-Gaétan-Pie, mariée le 15 août 1820, avec Dom Charles-Louis, infant d'Espagne, Prince de Lucques, appelé à rentrer dans le duché de Parme, héritage de son aïeul paternel. née le 19 7.bre 1803.

4.° Marie-Anne-Richarde-Charlotte-Marguerite-Pie, sœur jumelle de la Princesse précédente.

5.° Marie-Christine Charlotte-Joséphine-Elise. née le 14 9.bre 1812.

sastreuses. Dépouillé de l'héritage de ses pères par la fraude et la violence, il voyait l'usurpation en quelque sorte consolidée par une suite non-interrompue de Victoires qui avaient changé non-seulement la face de l'Italie, mais de l'Europe entière. Un bras puissant qui fesait trembler tous les peuples, avait enchainé toutes les légitimités au de là des mers *: la force imposait silence à tous les droits, et rendait toutes les espérances illusoires : les négociations étaient infructueuses, et les profondeurs diplomatiques tout-à-fait inutiles, depuis que les traités se signaient avec la pointe du sabre, sur le champ de bataille.

* les Bourbons de France, de Naples, etc.

Ses Gouverneur et Précepteur.

Comme tous ses frères, le Duc d'Aoste avait hérité de son père un caractère plein d'élévation, de générosité, de douceur et de bonté, un esprit juste, un cœur aimant. Victor-Amédée III était pénétré de l'importance qu'il y avait d'entourer de bonneheure les princes, ses fils, des personnes les plus capables de leur faire aimer la religion et la vertu, de graver profondément dans leur cœur les principes les plus solides de morale et de politique, de les prémûnir sûrement contre le double écueil des passions de leur âge et des opinions

de leur siècle. Nous l'avons vu s'applaudir du choix qu'il avait fait pour l'éducation du Prince héréditaire ; il n'eut pas moins à se féliciter d'avoir confié celle de ses autres fils au comte de Salmour d'Andezène et à l'abbé de S.t Marcel. Le premier, en qualité de gouverneur des princes, le second, en qualité de précepteur, ont pleinement justifié la confiance royale sur cette partie la plus importante de leurs fonctions, sans négliger les autres sciences qui convenaient à des fils de roi, appelés, dans les desseins de Dieu, à de hautes destinées.

Suçès de son éducation.

Il faut avouer, sans crainte d'être taxé de flatterie, que les heureuses dispositions qui ornaient le caractère de nos Princes, rendirent leur éducation facile, et que, « Si elle eut le succès de celle que donna au Duc de Bourgogne l'Archevêque de Cambrai, elle ne rencontra pas les mêmes obstacles. Le naturel de Victor-Emmanuel et celui de ses augustes frères, offraient au zèle de leurs instituteurs un fond de droiture et de bonté qui aplanissait toutes les difficultés. » Leur esprit saisissait facilement les leçons des sciences auxquelles on les appliquait, et leur cœur s'ouvrait avidement aux sentimens nobles et vertueux

Monseig. Rey orais. funèbre de Vict. Emm.

qui leur étaient inspirés. Aussi ne vit-on jamais, dans de jeunes princes, une conduite plus réglée, des mœurs plus pures, une piété plus édifiante, une union plus tendre, et plus parfaite.

Son penchant pour les armes. D'une complexion d'abord délicate, Victor-Emanuel se fortifia, comme Emanuel-Philibert, par les exercices du corps et une vie laborieuse. S'étant appliqué de préférence aux études militaires, « ce Prince qui eut une jeunesse grave, et montra de bonne-heure un penchant décidé pour les armes, fut promu, dès 1780, au grade de capitaine-général. On le vit commander les camps d'exercice que son père dressa *, et diriger les batailles feintes, qu'il fit livrer, en tems de paix, pour former ses troupes, l'objet de ses complaisances.

Beauchamp Biogr. Univers.

* à Volpian, etc.

Sage conseil. En 1789, quand l'orage le plus sombre se formait à Paris, et menaçait les trônes de la plus forte des secousses, Victor-Amédée III, se rappelant les avis de son père qui lui conseillait de ménager avec un égal soin l'Autriche et la France, résolut de rechercher, pour son second fils, une princesse à la cour de Vienne.

Marie-Thérèse d'Autriche. Cette demande fut agréée de l'Empereur Joseph II, qui n'avait pas vu d'un œil

indifférent le triple hymen, formé en peu d'années entre la famille des Bourbons et celle de Savoie. Sa nièce, Marie-Thérèse, fille de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, parut à la Cour de Turin: ses graces, son esprit, sa beauté enchainèrent le cœur de son royal époux.

Lorsque la révolution française vint troubler le repos de tous les états, et répandre dans les esprits ses principes anti-sociaux et irréligieux, le Duc d'Aoste se prononça fortement contre les maximes des novateurs dont peu de personnes connaissaient alors tout le venin, parcequ'elles n'avaient pas encore produit tout leur fruit. Il les combattit avec une égale chaleur et par ses discours dans la société, et les armes à la main, à la tête de ces troupes valeureuses qui défendirent si long-tems nos frontières, contre des ennemis nombreux et acharnés. Les vallées d'Aoste, de Suse, de Pignerol, les montagnes de Tende attesteront l'activité de ce prince qui doublait le courage de nos soldats par sa présence, et les charmait par son affabilité. Capitaine-Général.

Entrainé par son humeur belliqueuse, Victor-Emmanuel prit une part active aux opérations de la guerre; mais le système Flaut et Gilctta.

défensif et de temporisation, constamment adopté par l'Autriche, enchaina trop souvent son ardeur, et trompa les espérances de succès les mieux fondées. Ce fut en vain qu'il penétra dans les Vallées de la Tinéa et du Var, qu'il s'empara des redoutes de Flaut et de San-Sévéro *, qu'il repoussa les Français à Dettaro et à Bayon, et les força d'évacuer les postes importans de la Cérisière et de Giletta; les lenteurs des Autrichiens, opposés à la conquête de Nice, donnèrent aux Républicains le tems de se renforcer, et firent manquer ces opérations dont le début promettait une issue plus heureuse.

Septembre 1793

* Montagnes de Tende.

Biogr. Univ. Durante, Andrioli.

La même activité fut déployée par le Duc d'Aoste, en 1795, dans l'attaque du Mont-Genèvre, combinée pour opérer une puissante diversion: il s'agissait de forcer les positions françaises sur toute la ligne des Alpes, en vue de faciliter l'opération principale sur les Apennins. Deux colonnes, conduites par le Chevalier de Revel, surprirent, aux Clavières, un premier poste, forcèrent les retranchemens de la Grand-Croix, et s'avancèrent sur le Mont-Genèvre. Un brouillard épais égara les deux autres colonnes qui devaient concourir à cette

Mont-Genèvre. Août, 1795.

Denina, it. oc. Andrioli.

attaque, en arrivant sur le village par le bois qui l'avoisine. Ce contre-tems empêcha un succès plus décisif; les ennemis avaient reçu des renforts de Briançon. Le Duc d'Aoste rallia ses troupes au camp de S.t Sicaire. * * Près de Césane

Enfin, cette campagne qui donnait les plus belles espérances, se termina par la défaite de Loano. Les Autrichiens furent alors chassés des états de Gènes; *les troupes piémontaises, seules, ne furent pas entamées:* le Duc d'Aoste soutenait leur courage et animait leur ardeur. Aux Apennins. *Biogr. Univers.*

Lorsque la politique tortueuse et tyrannique du Directoire, au lieu de garantir au Roi de Sardaigne le reste de ses états, comme il s'y était engagé par son traité d'alliance *, employa la violence, la calomnie, la ruse et la perfidie pour les lui ravir, et qu'il consomma la plus révoltante des spoliations; c'était moins le Roi qu'il redoutait, que le Duc d'Aoste qui avait fait connaître son énergie au conseil d'état, son ardeur et son activité à l'armée. On se souvenait qu'il s'était opposé à la paix: on lui prêtait les propos les plus exagérés contre les Français, et l'on ne craignait pas de charger le tableau jusqu'à le peindre comme *un autre Vieux de la Montagne.* Calomnies. * de Turin, 5 avril 1797. *Botta.*

Garantie exigée

On était parvenu, par ces imputations calomnieuses, à persuader à l'armée d'Italie qu'il nourrissait une haine implacable contre la France, érigée en république. Le croyant donc capable de former quelque grande entreprise, on exigea qu'en qualité de successeur immédiat, ce Prince, le seul qui eût des enfans, souscrivît l'acte de renonciation de son frère. Il le fit en ces termes: *le Duc d'Aoste garantit de ne porter aucun empêchement au présent acte.*

Le Duc demandé pour ôtage.

Cette mesure ne parut pas suffisante. Le Général Clausel qui, dès le premier moment des négociations, avait voulu s'assurer de la personne du Duc d'Aoste dont le nom inspirait de l'inquiétude, proposa de le retenir en otage, pour avoir une garantie du traité de renonciation. La Duchesse d'Aoste et toute la famille royale étaient dans la plus grande désolation. Les représentations du Roi ne pouvant fléchir les Agens français, la vertueuse Marie Clotilde s'interposa pour obtenir que son beaufrère pût suivre sa famille dans l'exil. Le Général Français, ne pouvant résister à l'ascendant qu'exerçaient sur tous les cœurs les vertus de cette pieuse Reine, se désista de sa demande. Charles-Emmanuel, satis-

Bottiglia.

Botta.

fait de cette condescendance, offrit le magnifique tableau de Gerard Dow * (1), à ce Général qui en fit hommage au Directoire. *Salgues.*

Rendu aux vœux de sa famille, Victor-Emmanuel l'accompagna dans son émigration. Il sentit plus vivement le bonheur d'avoir échappé au danger qui venait de le menacer, quand il apprit, aux portes de Parme, que les Agens de la République avaient conçu le projet de constituer prisonniers tous les Princes de la Maison de Savoie, et qu'il sut tout le regret qu'éprouvaient les révolutionnaires italiens d'avoir laissé échapper de tels otages. Persécutions.

L'oubli des injures, la bonté, la clémence furent, dans ce Prince, des vertus si naturelles, que jamais il ne parut se souvenir des persécutions que lui avaient fait éprouver les républicains. Etant monté sur le trône, il embrassa un système de parfaite neutralité, et régla, par un édit * des plus sages, la conduite que devaient tenir ses sujets envers les Puissances belligéran- Oubli des injures. * du 20 avril, 1804.

(1) Ce précieux tableau (la femme hydropique) fut, en 1815 l'objet d'une lutte de générosité entre Louis XVIII qui voulait le rendre et Victor-Emmanuel qui ne voulut pas le recevoir, par ce que ce chef-d'œuvre avait été donné, non enlevé.

tes, et les soins hospitaliers que les circonstances réclameraient indistinctement, si leur vaisseaux abordaient les côtes de la Sardaigne.

Sujets de douleur.

L'arrivée de ces illustres Princes dont les vertus étaient connues, ouvrit, en Sardaigne, tous les cœurs à la joie. Il était naturel de penser qu'associés par le Roi au gouvernement du Royaume, et jugeant par leurs yeux des besoins, comme des ressources de l'île, leur présence et leur autorité seraient un double titre à de plus heureuses destinées. Telles étaient en effet les intentions du Souverain et de ses frères. Le Duc d'Aoste s'efforça surtout de seconder les vues paternelles de Charles-Emmanuel IV dont les infirmités paralisaient le bras; mais la mort de son fils unique et celle de son frère puîné, le Duc de Montferrat, ravis à son amour par une mort qu'on ne put attribuer qu'au changement de climat, plongèrent dans la plus vive tristesse ce Prince actif, toujours prêt à se dévouer pour faire le bien.

Victor-Emanuel à Verceil.

Les nouvelles du continent firent quelque diversion à cette juste douleur. L'Italie entière venait d'être reconquise, dans le cours d'une campagne, la plus glorieuse

de toutes pour les Austro-Russes. A l'invitation de Paul I, Charles-Emmanuel n'hésita pas à revenir sur le continent, bercé de l'espoir de rentrer dans ses états de terreferme. Victor-Emmanuel l'accompagna dans ce voyage, pour partager sa joie et ses travaux. Diverses considérations retinrent le Roi en Toscane; rien n'arrêta le Duc d'Aoste qui visita quelques villes du Piémont: partout il fut fêté par le peuple impatient de se jetter dans ses bras, pour y retrouver le bonheur. « - Mais nous n'étions pas encore assez châtiés: après les excès d'une république en délire, nous devions essuyer encore la tyrannie d'un usurpateur, pour mieux apprécier ensuite le règne d'un père. » *Monseig. Rey.*

Traités de paix.

On peut dire que la bataille de Marengo changea, pour quelques années, la face de l'Europe, et donna une complication nouvelle à ses intérêts politiques. L'Autriche subit, à Luneville, la loi du vainqueur. Au traité d'Amiens, l'Angleterre ajourna les destinées futures de l'Italie. La Russie, en ratifiant la paix, signée à Paris par le Comte de Marcof et Monsieur de Taleyrand, se contenta d'établir *qu'on s'occuperait à l'amiable du sort du Roi de Sardaigne.*

Sort du Piémont ajourné.

Bonaparte plaçait ainsi ostensiblement, dans le provisoire, une réunion qu'il était décidé à rendre définitive ; car il sentait très-bien que, sans posséder le Piémont, il ne pouvait se flatter de régner sur l'Italie. Après avoir de la sorte endormi ses principaux ennemis, il s'occupa de placer successivement les jalons de sa grandeur future.

Offres illusoires.

Il prolongea donc avec adresse l'incertitude des peuples sur le sort des belles provinces subalpines, les leurrant d'une indépendance qu'il se proposait bien de ne jamais accorder. Il se borna d'abord à former du Piémont une division militaire, sans prononcer le mot de réunion, afin de ne pas choquer trop ouvertement l'Empereur Alexandre qui manifestait le plus vif intérêt pour le Roi de Sardaigne, auquel Napoléon n'offrait, que des échanges tout-à-fait inadmissibles.

Bouleversemens en Italie.

S'il se fit nommer Président de la République Italienne, ce fut une opération tout-à-fait transitoire. Lorsqu'il rendit à Gènes son Doge, en laissant l'aristocratie aux prises avec la démocratie; Napoléon savait bien que, dans la fermentation des esprits, il y jetait une pomme de discorde, et que

l'asservissement de cette antique Reine des mers en serait la conséquence forcée. En érigeant la Toscane en royaume d'Etrurie, en faveur du jeune Duc de Parme, gendre du Roi d'Espagne, il ne songeait nullement à rétablir, sur une base solide, une nouvelle dynastie à Florence; c'était une manière d'accoutumer les peuples à un changement de domination. La Suisse à laquelle il imposait sa médiation, recevait, dans son régime administratif et politique, des modifications qui la rendaient tout-à-fait dépendante de la France. Quelques cabinets d'Allemagne étaient sourdement travaillés et flattés par l'espoir d'un agrandissement futur.

Enfin le 11 septembre 1802, Napoléon, Sort du Piémont se croyant assez fort pour lever le masque, prononça la réunion irrévocable du Piémont à la France, et la séparation de son territoire en six départemens. Cet acte fut comme le brandon qui incendia l'Europe. Tous les peuples coururent aux armes; et si la lassitude, ou la force les firent déposer, à divers intervalles, ce ne furent que des paix plâtrées, pour faire de nouveaux préparatifs de guerre.

Tandis que tous ces ressorts d'intrigue, Règne de Victor-Emmanuel.

d'astuce, de politique étaient ainsi mis en action, des motifs de philosophie chrétienne et de solide piété décidaient Charles-Emmanuel à effectuer un projet qu'il nourrissait, depuis quelque tems, au fond de son
4 juin 1802. cœur. Il abdiqua, et son frère puis-né, Victor-Emmanuel fut, de droit, appelé à la couronne. Duc d'Aoste, il s'était signalé, dans la défense du Piémont, par l'esprit guerrier de ses ancêtres: nouveau Roi, il fit briller sur le trône cet amour de la justice, cet esprit d'humanité, cette bonté, cet attachement pour le peuple, inhérent à tous les Princes de sa famille.

1.res années. Les premières années de son règne furent consacrées à la réclamation de ses droits sur la terre-ferme: il les passa pour cela en Italie, à Rome, à Naples. Son espoir reposait sur l'Angleterre et la Russie. Nous avons vu l'Empereur Alexandre témoigner un vif intérêt à la Maison de Savoie, pour laquelle il était particulièrement convenu qu'on prendrait un arrangement définitif; mais Bonaparte que n'arrêtaient pas même les traités, était peu disposé à se laisser enchaîner par des paroles.

Captifs rendus. Il ne se montrait toute fois pas éloigné d'un système de compensation, à sa ma-

nière. Afin d'y amener le Roi de Sardaigne, il lui témoigna les mêmes égards qu'il avait eus pour les souverains ses alliés. Le Dey d'Alger ayant rendu au contre-amiral français, Lasseigne, un certain nombre de captifs de diverses nations, Bonaparte fit à Victor-Emmanuel la remise de ceux de ses sujets dont les fers venaient d'être brisés. C'était un de ces actes généreux par lesquels il aimait à signaler sa puissance. Il rendait quelques sujets, et retenait les provinces.

Ce fut au Souverain Pontife que s'adressèrent d'abord le Roi et la Reine de Sardaigne, pour trouver auprès du chef de la religion des consolations, des conseils, et même un médiateur, à une époque où le Premier Consul cherchait à se le rendre favorable. Mais Bonaparte ne songeait pas à se dessaisir du Piémont qu'il considérait comme un poste avancé dont il ne pouvait se passer, pour procéder à de nouveaux envahissemens. Le Pape devait à son tour en faire la cruelle expérience. Visite au Pape 14 juin 1802.

A la vue des obstacles qui allaient en croissant, le Roi conçut d'abord le projet d'ajourner ses demandes à des tems plus heureux, et de retourner en Sardaigne. Il Recours à Vienne.

16 octobre 1802 se rendit dans cette intention, à Vélétri; mais la Reine résolut de recourir encore à l'Empereur d'Allemagne *, se flattant que les liens du sang le porteraient à ouvrir en sa faveur, des négociations avec la France. Victor-Emmanuel allait même, dans cette vue, entreprendre le voyage de Vienne, lorsqu'un trait de lumière l'en détourna. François II se hâta de lui faire connaître que l'ambitieux chef du Gouvernement français n'accorderait aucune compensation en Italie, si ce n'était en morcelant les provinces Vénitiennes, cédées à l'Autriche, en indemnité de la Lombardie de la Toscane et des Pays-Bas.

* Son cousin germain

en 1803.

Walter-Scott.

Noble refus. Impatient d'avoir un acte de cession pour légitimer son envahissement, Bonaparte fit offrir au Roi de Sardaigne, comme à Louis XVIII, des monceaux d'or, s'il voulait renoncer. Qu'opposa Victor-Emmanuel à l'usurpateur? la fermeté dans le malheur présent, et sa confiance au ciel pour l'avenir. Fidèle à ce noble plan de conduite, il ne reconnut jamais une puissance qu'il ne pouvait combattre: il repoussa toutes les propositions qui lui furent faites et ferma l'oreille à tout trafic honteux de ses droits imprescriptibles.

21 mars 1804.

Ayant fixé, pour quelque tems, son séjour à Gaète, il ne cessa de faire retentir, à Londres et à Pétersbourg, les plaintes de l'Italie et les siennes en particulier. Ces deux cabinets redoublèrent leurs instances, à Paris, pour amener le Chef du gouvernement français à retirer ses troupes de Naples; à régler, sur une base équitable, les affaires de l'Italie; et surtout à accorder à la Maison de Savoie un dédommagement convenable pour les pertes que lui avait fait essuyer la France. Le Roi à Gaète, en 1804. *Koch, périod.* IX *Salgues.*

Bonaparte différa d'abord, refusa ensuite de donner une réponse satisfesante. On sait combien peu il se respecta dans un entretien public avec lord Withwort * qui lui objectait, comme un juste sujet de plainte, le système d'envahissement dont il ne voulait pas se départir - *Vous voulez parler du Piémont et de l'île d'Elbe!* lui repartit vivement le Premier-Consul; *ce sont des bagatelles; il fallait vous en occuper au traité d'Amiens: il n'est plus tems aujourd'hui.* Singulière reponse. * Ambassadeur Anglais à Paris. *Salgues V.*

C'est avec cette étrange légèreté qu'un heureux guerrier parlait d'une usurpation qui, trente ans auparavant, eût enflammé l'Europe. Ce n'est pas que les grandes Patience des Souverains

Puissances fussent disposées à souffrir l'injustice, à supporter les affronts, à tolérer le ton de hauteur que se permettait le Premier-Consul dans ses relations diplomatiques ; mais elles différaient d'éclater, dans l'espoir d'éviter une nouvelle guerre, et surtout en vue de donner au Gouvernement Consulaire le tems de fermer le gouffre de la révolution. La fièvre de liberté qui s'était emparée de toutes les classes en 1792, avait été calmée dans des torrens de sang, répandu pendant la terreur. Les idées libérales étaient tombées dans un vrai discrédit, à cause de leur ressemblance avec les faux principes qui avaient servi de prétexte à tant de cruautés. Lés peuples, fatigués de guerres et de violences pour une indépendance chimérique, désiraient le repos. Les Souverains qui avaient vu avec plaisir la révolution du XVIII brumaire s'effectuer sans effusion de sang, et concentrer sans réaction le pouvoir dans un seul chef, attendaient de voir si, pour le bonheur de la France, Bonaparte s'honorerait du rôle de Wasingthon aux États-Unis d'Amérique, ou de Monk, en Angleterre.

3.e Coalition. Fier de sa puissance qu'il n'a cessé d'ang-

menter par la force et par la ruse, enorgueilli du double diadême dont il vient de ceindre son front, Napoléon Bonaparte s'obstine à rejeter toute proposition raisonnable. Loin de consentir au rétablissement de l'équilibre politique en Europe, il prétend en régler à son gré les déstinées, marche à pas de géant vers la monarchie absolue et universelle, et provoque contre la France une troisième coalition dont le célèbre Pitt conçoit le plan. La Russie et l'Autriche mettent en campagne de nombreuses armées; l'Angleterre fournit d'immenses subsides. Le but de cette nouvelle guerre est de rendre à la Hollande et à la Suisse leur indépendance, de forcer Napoléon à évacuer le nord de l'Allemagne et toute l'Italie, de rétablir le Roi de Sardaigne dans ses provinces subalpines. 11 avril 1805.

Les victoires d'Austerlitz*, d'Iena**, de Friedland*, de Wagram**, remportées par Napoléon, renversent les projets des coalisés, et consolident sur son trône ce soldat heureux qui arrache les couronnes du front des Rois légitimes pour les décerner à ses parens. *1805. ** 1806. *1807. ** 1809.

Dès les premiers revers qu'essuyèrent les coalisés, Victor-Emanuel quitta l'Italie où Charles-Félix, Vice-Roi. en 1806.

son espoir s'évanouissait, et rentra dans son île où il fit éclater cette activité qui le caractérisait, cet esprit d'humanité et de justice inné chez les Princes de sa race. Honorant les Sardes d'une affection particulière, il avait, en montant sur le trône, confié le soin de les rendre heureux, durant son absence, à son frère Charles-Félix, qui remplit les fonctions de Vice-Roi avec cette sage fermeté, cette justice tempérée par la bonté, cet esprit d'économie, ce zèle paternel qui lui assurèrent dès-lors les plus justes droits à la reconnaissance et à l'amour des insulaires, et qui devaient plus tard signaler son règne dans une sphère bien autrement étendue.

Jetons un coup d'œil rapide sur ce que Victor-Emanuel fit en Sardaigne pour perfectionner l'administration dans ses diverses branches ; pour extirper des abus nombreux, autant qu'invétérés; pour améliorer le sort d'un peuple fidèle et dévoué.

15 Préfectures. La sollicitude de ses prédécesseurs à réprimer les délits, à punir les crimes, à hâter le cours de la justice, avaient dans le tems eu le plus salutaire effet ; mais le relâchement s'y était introduit à la suite des troubles politiques dont l'île avait été agi-

tée. Les prisons n'étaient pas toutes dans le meilleur état; quelques évasions avaient lieu; les facilités d'éluder les arrestations s'étaient accrues. Victor-Emmanuel voulut que sa présence rendît aux lois toute leur force. Pour atteindre plus sûrement son but, il divisa l'île en quinze préfectures judiciaires. Après avoir ainsi multiplié les tribunaux qu'il entoura de tout l'appui du bras militaire, il fit accélérer les causes civiles, et poursuivre avec une salutaire rigueur tous les genres de crime. Les soins du sage Monarque furent couronnés d'un tel succès, que les délits n'y parurent pas plus fréquens, eu égard à la population, que dans les autres pays.

Circulaire du 7 février 1804. 10 mars 1806.

Edit du 4 mai 1807.

18 8.bre 1805

Les efforts de Victor-Amédée III pour combattre le préjugé (trop généralement répandu) qui étend la honte du crime et de l'échafaud sur les parens du criminel, avaient peu corrigé l'opinion publique. Victor-Emanuel s'éleva contre cette funeste erreur qui confondait, dans la peine, l'innocent avec le coupable; il rappela le peuple à des idées plus saines, et redoubla de soins pour récompenser de leurs services et pour entourer de la considération qui leur était due, les individus vertueux

Préjugé combattu mars 1795.

qui avaient à gémir sur les écarts d'un parent voué à l'infamie.

Armée. Les tours qui bordent les côtes de la Sardaigne n'étaient pas toujours un sûr boulevard contre les incursions des Barbaresques *, exercés à faire des surprises, à opérer des débarquemens, à enlever non seulement les troupeaux et les effets, mais encore les familles entières, pour les réduire à l'esclavage. Victor-Emanuel, pour la sûreté des parages et celle du dedans, créa de nouveaux régimens d'infanterie et de cavalerie, régularisa l'organisation des troupes provinciales, régla le recrutement des compagnies de marins *, établit les rapports opportuns entre ces diverses forces et celles des garde-côtes pour la défense de l'île, pour l'exécution des lois, pour la répression des abus. Il ne négligea rien pour établir la plus grande activité, et la plus heureuse harmonie dans toutes les parties de leur service respectif.

* du 1.er 7.bre 1807.

Édit du 22 juin 1808.

* 5 janvier 1807

27 juin 1804.

Mesures sanitaires. Ce fut à ce concours des forces militaires, à leur active surveillance, à l'énergie du Gouvernement, que l'on fut redevable du salut de l'île, aux diverses époques de danger, lorsque la peste exerçait ses ravages sur les côtes de Barbarie, que des

symptômes alarmans se manifestaient à Malaga, à Grenade, à Malte, et que la fièvre jaune décimait la ville de Livourne. Les plus sages mesures furent alors prises, à Cagliari, pour en préserver l'île, et la cupidité qui souvent couvre d'un aveugle bandeau la marine marchande, échoua devant la sévérité du service militaire, sur les rivages sardes.

1804. 1813. 1805.

Plan des ennemis.

Cet appareil guerrier imposa aux révolutionnaires corses qui épiaient l'occasion d'attiser dans l'île le feu de l'insurrection. Ils ne demandaient au Gouvernement français que, des bâtimens pour le transport de trois mille hommes; huit canons de campagne, et deux compagnies d'artilleurs, pour faire la conquête de l'île. A l'aspect des forces militaires que le Roi avait organisées, l'illusion des ennemis se dissipa.

Soins administratifs.

Ces soins pour la défense de la Sardaigne ne ralentirent point le zèle de cet excellent Souverain pour tout cequi pouvait tourner à la prospérité de l'île et surtout y faire fleurir la religion *, les mœurs **, et la saine éducation *. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les lois et les édits qui furent publiés, sur les établissemens qui furent créés, sur les dis-

* 26 juillet 1799.
** 24 mars 1806
* 28 juillet 1807.

positions administratives qui furent prises
dans le cours de douze ans: Conseil Suprême de revision: Commission d'amortis-
19 juin 1807. sement et Monts-de-rachat pour libérer l'état de ses dettes; assignation de fonds pour
l'extinction du papier-monnaie: nouvelle
25 juillet 1808. activité donnée aux Monts-de-secours pour
fournir, à titre de prêt gratuit, des grains,
des bestiaux, aux pauvres agriculteurs; abus
réformés dans cette distribution: plans conçus et exécutés pour créer des prairies ar-
12 7.bre et 3 x.bre 1806. tificielles, pour ensemencer des terres incultes, pour planter des oliviers et des
20 juin 1804. mûriers, pour animer toutes les branches
de l'agriculture: mesures coërcitives contre
25 juillet 1809. les monopoles, contre l'intempestive exportation des blés, du bétail, et des autres
productions de l'île: moyens fournis d'augmenter la population et la culture dans l'île
1808. de S.-Antioche et sur les côtes de S.-Thérèse: encouragemens et protection accordés
* 31 x.bre 1807. au commerce*, à l'industrie **: lois répres-
** 19 7.bre 1809. 24 mars 1806. sives contre les jeux de hasard, contre
les armes défendues, contre les maria-
2 x.bre 1806. ges clandestins, ou contractés sans la déférence et le respect filial dû aux parens:
voila une légère esquisse du règne bienfesant qui rendra éternellement cher aux

Sardes le souvenir des années que passa au milieu d'eux Victor-Emanuel, comme un tendre père au milieu de ses enfans chéris.

Actif, bon, ami du bien, zélé pour le mieux, ce vertueux Roi n'aurait pas borné-là ses sollicitudes, ses efforts, s'il eût suffi d'écouter son cœur pour travailler à la plus grande prospérité de la Sardaigne; mais en perdant le Piémont, il avait perdu la meilleure partie de ses revenus; ceux de l'île le forçaient à circonscrire des projets d'amélioration, onéreux pour son trésor. Ressources bornées.

Quoiqu'ami de la paix et fidèle observateur d'une neutralité qui avait été reconnue, Victor-Emanuel ne put se soustraire aux atteintes de l'inquiet et ombrageux dominateur qui, tenant alors toute l'Europe dans un état d'agitation et de guerre, traitait en ennemis ceux qui n'étaient pas ouvertement pour lui. Sous prétexte que le pavillon français ne trouvait pas une suffisante protection sur les côtes de la Sardaigne, et que Gibraltar et Malte venaient s'y approvisionner, Napoléon mit un *embargo* sur tous les bâtimens sardes qui se trouvaient dans les ports de sa dépendance. Embargo. 20 avril 1804 et 31 x.bre 1807. *Coppi, Anal d'Ital. vol.* III. en 1808.

Victor-Emmanuel n'a répondu à cet acte Modération du Roi.

hostile que par la patience et des réclamations. Indigné de l'audace des corsaires français, il se contenta d'ordonner aux Commandants des ports, aux Alcades, ou Capitaines des tours, de réprimer l'insolence des armateurs qui continueraient d'abuser du pavillon impérial, au detriment des Sardes, en insultant leurs côtes. Cette sage modération désarma l'impérieux potentat dont les victoires nourrissaient l'orgueil, et sauva la Sardaigne, où le Roi conserva son indépendance, tandis que les trônes les plus élevés s'écroulaient devant le moderne Tamerlan.

Instabilité.

Quelque colossale que parut sa puissance, ce conquérant en sentait secrètement l'instabilité. A l'illégitimité de ses droits il substituait le jeu des passions, et dominait les uns par l'espérance, les autres par l'intérêt, tous par la crainte. La résistance généreuse de l'Espagne et de la Russie, les revers qui en furent la suite ont bien prouvé que toute puissance n'est qu'éphémere, quand elle ne repose pas sur la justice et sur l'amour des peuples.

Comparé au conquérant Assyr.

Ceux que n'éblouissait pas l'éclat de cette gloire et de cette puissance militaire, n'y virent que la fragilité de la fameuse

statue de Nabuchodonosor qui, formée des métaux les plus solides et les plus brillans, reposait sur des pieds d'argile. « Le conquérant assyrien régnait, aussi sur des peuples pleins d'esprit et de courage........ Énorgueillé de ses succès, et ne pouvant souffrir autour de lui aucune domination, il prépara sa chûte, en voulant tout mettre sous son joug. » *Bossuet, disc.rs sur l'hist. univ.*

La Suisse opprimée, la Hollande réunie à l'empire français, le Portugal assailli, la famille royale d'Espagne amenée à Bayonne comme dans un guet-à-pens, la couronne espagnole usurpée, le Pape trainé en captivité, toute l'Italie envahie, une grande partie de l'Allemagne asservie, ou dominée, tout accusait Napoléon d'aspirer à la monarchie universelle pas les moyens les plus violens. **Son ambition;**

Les Souverains qui n'avaient vu leurs armées battues et leurs capitales ravagées que faute d'accord entre eux, imposent enfin silence à une politique retrécie et forment la sage résolution de s'unir tous contre l'ennemi commun. On voit s'armer pour l'abattre, tous les peuples opprimés, depuis l'embouchure du Tage, jusqu'aux sources du Wolga. Une confiance téméraire **Grande coalition.**

39

en la supériorité de ses forces et en son heureuse étoile lui fit négliger les règles ordinaires de la guerre. S'enfonçant dans la Russie avec une armée immense que ne pouvaient nourrir les contrées conquises, il recueillit le fruit d'une entreprise injuste, conçue sous l'inspiration d'une passion aveugle. L'exemple de Crassus, et de Julien qui poursuivirent les Parthes au cœur de l'Asie, fut perdu pour lui. S'il n'y laissa pas, comme eux, la vie, c'est qu'il y abandonna son armée.

Ses Revers. C'est-là, que le ciel se déclara hautement contre ce redoutable guerrier « auquel il fut donné pour un temps de prévaloir contre les Rois de la terre, et d'opprimer les peuples. » On vit se dissoudre, sous le climat inhospitalier de la Tartarie, les élémens de ce pouvoir qui fesait trembler l'Europe. Napoléon n'avait jamais ménagé ses Alliés; ils se rangèrent contre lui, aussitôt que ses revers leur donnèrent l'espoir de se soustraire à son joug. Loin de se laisser abattre, ce fier dominateur redoubla d'efforts pour soutenir la gloire de ses armes. Les champs de l'Italie, de l'Egypte, du Portugal, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Russie di-

Bossuet, orais. funèb.

ront ce que son ambition coûta de larmes, d'or et de sang aux peuples.

La victoire abandonna les drapeaux de la France, et guida ceux des Alliés jusqu'au centre de cet empire. Cette invincible tenacité qui fut un des traits distinctifs du caractère de Napoléon, lui avait fait rejeter, à Dresde, un plan de pacification honorable pour lui, et qui donnait, en même tems, à l'Europe des garanties contre les ambitions futures. Cette opiniâtreté fit sentir aux Souverains coalisés la nécessité de resserrer leur alliance comme le seul moyen de libération pour l'Europe. Sa ténacité.

L'Empereur d'Autriche impose silence à son cœur, et concourt à la chute de son gendre, de sa fille et de son petit-fils. Les sillons de la France sont inondés de sang. Napoléon entouré d'armées ennemies qui menacent sa capitale, mal secondé par ses sujets dont il avait lassé la patience et inquiété les consciences, déploie en vain toutes les ressources du courage, du génie, de l'audace ; il tombe avec fracas. Ce colosse de puissance couvre en quelque sorte l'Europe de ses débris : tant il est vrai qu'il n'y a de force vraiment solide, que celle qui se fonde sur la justice et la modération. Sa chute.

La légitimité. Cette grande catastrophe frappa tous les esprits d'une sorte de stupeur. Une nouvelle ère sembla s'ouvrir. Vingt-cinq ans de tourmente révolutionnaire avaient lassé toutes les ambitions, et effrayé tous les cabinets. Le péril que l'on venait de surmonter, n'en parut que plus grand, lorsqu'on put de sang froid en mesurer l'étendue. Le temple de Janus fut fermé, et le principe de la légitimité solennellement reconnu.

Traité de Paris du 28 mai 1814. Les princes opprimés, ou dépossédés, récouvrent, les uns leur indépendance; les autres, leurs états. Victor-Emanuel est rendu à l'amour de ses peuples (1). Turin, dépouillé, depuis quinze ans, du titre de capitale, va le reprendre avec orgueil, et la monarchie sabaudo-piémontaise reparaît sur la scène de l'Europe avec un nouvel éclat.

Régence de la Reine Marie-Thérèse. Avant de s'éloigner de la Sardaigne, Victor-Emanuel confère son autorité royale

(1) Par suite d'une convention, conclue à Turin avec le Prince Borghèse, le feld-maréchal de Bellegarde prit possession du Piémont au nom du Roi de Sardaigne. Le Comté de Nice et les deux tiers de la Savoie lui furent rendus par la première paix de Paris du 28 mai, 1814.

à la Reine, et lui confie le soin de rendre heureuse cette île à laquelle, pendant douze ans, il avait fait sentir la bonté de son cœur et les bienfaits d'un bon gouvernement. Revêtue du titre de Régente, Marie Thérèse donna, dans le cours d'une administration sage et modérée, une nouvelle preuve que l'art de régner n'est pas étranger aux femmes. *Mimaut.*

La fortune qui se plait parfois à donner un plus grand éclat aux coups qu'elle frappe, rapproche sur les mers deux vaisseaux dont la rencontre signale le doigt de Dieu. L'un ramène Victor-Emmanuel avec joie et pompe dans ses états; l'autre porte dans son exil le Conquérant dont le sceptre de fer est brisé. L'équipage du premier navire brûle d'impatience de jouir du spectacle qui s'offre: c'est bien plus que Marius à Minturnes. Le Comte de Roburent, grand-écuyer, est chargé d'exprimer au Roi le desir qu'a chacun de contempler celui qui naguère fesait trembler l'Europe, et dont les exploits ont si long tems lassé toutes les trompettes de la renommée. Victor-Emanuel cédera-t-il à cette demande? *Non*, répond ce Prince qui sait être heureux sans orgueil, comme il Anecdote.

avait été malheureux avec dignité : *non, je ne pourrais me résoudre à voir un tel personnage dans son abaissement et son malheur.*

Le vaisseau qui porte le Prince dont ce trait peint la modestie et la bonté, cingle à pleines voiles vers Gènes. Victor-Emmanuel rentre dans ses états de terre-ferme à travers une population immense que la joie, l'espérance, et l'amour font partout affluer sur son passage. Des frontières de la Ligurie jusqu'à la capitale du Piémont, se prolongea le touchant spectacle des vifs applaudissemens, des cris de joie, des larmes d'attendrissement, d'un peuple ivre de bonheur, exalté par le souvenir de son oppression et par le sentiment nouveau de sa liberté. Le cœur du Roi en était vivement ému ; mais rien ne flattait plus cet excellent Prince que de s'entendre saluer des doux noms de PÈRE et de LIBÉRATEUR.

Arrivée à Turin

Dans cette circonstance, la Capitale longtems malheureuse, mais toujours fidèle, ne le cède pas aux provinces en preuves d'amour pour son Souverain. Une garde d'honneur sort comme par enchantement des rangs de la noblesse. Son enthousiasme

se communique à toutes les classes des citoyens qui rivalisent de démonstrations et d'empressement, parcequ'un sentiment national exalte tous les cœurs de cette immense famille. La foule est telle que tout Turin semble réuni sur un seul point.

Le Roi, à cheval, ne peut que difficilement avancer; mais sensible aux témoignages d'affection, d'honneur et de respect qu'on lui donne avec une si touchante effusion d'ame; il se plait à voir sa marche retardée, pour jouir pleinement d'une ravissante fête dont il est l'objet, et qu'il est si bien fait pour sentir. » *Dieu avait préparé les cœurs; car ce fut l'effet d'une impulsion soudaine et universelle.* Le 20 mai 1814. *Écrit. Sainte liv. IV des Rois.*

La bannière de la Croix-blanche flotte sur le haut des clochers et des tours; les emblêmes de la royauté sont arborés à toutes les croisées. Les acclamations, longtems comprimées, de Vive le Roi sont mille et mille fois répétées par des milliers de voix de tout rang, de tout âge, de tout sexe. Ces cris d'amour et de joie se mêlent aux vœux de prospérité, de bénédictions, adressés au ciel pour le Prince régnant, pour toute la Famille royale : ils ajoutent à ce que les sentimens du cœur Acclamations et vœux.

ont de plus touchant, tout ce que la religion a de plus sublime.

Te-Deum.

Ce pieux élan des cœurs qui, dans le transport de leur alégresse, remonte, par la reconnaissance, vers celui qui en est le premier auteur, n'anime pas moins le Souverain que les sujets. Victor-Emanuel dirige sa marche vers la métropole : il est reçu par le clergé à la porte de l'église, et conduit sous le dais jusqu'au trône qui lui est préparé. Là, se prosternant devant le Dieu qui tient dans sa main les couronnes et les sceptres, il lui offre ses prières, le remercie d'avoir délivré ses peuples du joug qui pesa sur eux, et de l'avoir ramené lui-même au berceau de ses ancêtres. Un *Te Deum* solennel est chanté en actions de graces, et le 20 Mai, érigé en fête nationale, ramenera, tous les ans, aux pieds des autels, le Monarque et ses sujets, pour y renouveler l'hymne de joie et le sacrifice de propitiation.

Restauration incomplète.

Une si grande époque doit être le terme de ce tableau historique : les événemens postérieurs ne sont pas encore du domaine de l'histoire. S'il nous reste quelque devoir à remplir, ce ne peut être que celui d'indiquer ici les traités qui ont amené ce qui

manquait à cette première restauration. Nous venons de voir Victor-Emanuel rétabli sur le trône de ses aïeux; mais les entrailles paternelles de ce Roi, si aimant et si digne d'être chéri, sont condamnées à un douloureux déchirement: Chambéry, capitale des provinces qui furent le berceau de la Monarchie, Annecy, la seconde des villes de la Savoie; Carouge et son district ne lui sont pas rendus.

Victor-Emanuel réclame ces villes et leur territoire, comme partie intégrante de l'héritage de ses pères; mais des considérations politiques s'opposent à sa demande. Les Puissances victorieuses lui font du moins espérer une juste indemnité de ce qu'il perd, et des sacrifices que fit sa famille pour la cause de l'autel et du trône.

Cependant rien ne se conclut: le Congrès de Vienne qui veut mener de front tous les grands intérêts de l'Europe, ajourne ceux de la cour de Turin. Le Marquis de S.-Marsan, Ministre plénipotentiaire du Roi au Congrès, obtient par ses soins que cette affaire soit traitée séparément. En vertu d'un article particulier, les états de Gènes sont cédés, avec le titre de Duché, au Roi de Sardaigne, et le commandant anglais *, en — Le duché de Gènes.

* Darlrymple.

fait la remise au chevalier Thaon de Revel, délégué de sa Majesté Sarde, dès les premiers jours de 1815.

Les villes de la Basse-Savoie qui restent, avec leur territoire, au pouvoir de la France, ne doivent pas manquer long-tems au complément de la restauration; mais elles n'y rentreront qu'à la suite de la plus violente des commotions qui se prépare en silence.

Bonaparte à l'île d'Elbe.

La translocation de Bonaparte à l'île d'Elbe est peut-être l'événement le plus extraordinaire que puissent offrir les fastes de l'histoire. Conquérant réduit à la souveraineté d'un rocher de fer, Monarque sans sujets, entouré d'une représentation en quelque sorte théâtrale, il semblait avoir été placé-là comme en sentinelle, à portée des côtes d'Italie et de France, afin d'entretenir dans ces deux pays les craintes des uns, les espérances des autres, les incertitudes de tous.

Son évasion.

Ce grand guerrier qui, en descendant du trône, avait paru s'immoler de bonne foi au repos de l'Europe, ne craint pas d'y reproduire le trouble, en s'efforçant de ressaisir le sceptre. Il est accueilli et servi avec chaleur par la faction désorganisatri-

ce, qui ne le redoute plus; du moment qu'elle le regarde moins comme un but, que comme un moyen. Elle se range autour de lui. Il compte ses bataillons et se croit assez fort pour tenter de nouveau les hasards des combats.

L'Europe est de rechef ébranlée jusque dans ses fondemens: les peuples s'arment depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au détroit de Waigatz. Le Congrès de Vienne déclare hors de la loi l'ennemi commun qui, en sortant de l'île d'Elbe, a rompu lé pacte social, et détruit le seul titre auquel son existence se trouvait attachée. **Hors de la loi.**

Cette nouvelle crise ne dure que cent jours. La bataille de Waterloo renverse l'usurpateur. Contraint de se réfugier sur un vaisseau britannique, il va dans une île presque déserte finir sans pompe, sans titre, sans épitaphe, une vie d'abord illustrée par tous les genres de triomphes, souillée ensuite par de grands attentats, frappée enfin de tous les revers de la fortune; résultat ordinaire de l'injustice et de la violence. **à S.te Hélène.** ***Walter-Scott.***

A la suite de cette immortelle victoire qui rend la paix au monde, les Monarques coalisés signent, à Paris, l'acte connu sous **Sainte-Alliance.**

le nom de *Sainte-Alliance*, pour le maintien de la tranquillité publique, et la répression des principes révolutionnaires. « Ils déclarent leur détermination inébranlable de ne prendre pour règle de leur conduite que les préceptes de la religion : ils promettent de demeurer unis par les liens d'une fraternité indissoluble, de se prêter, en toute occasion, en tout lieu assistance et secours, de ne se considérer que comme membres d'une même nation chrétienne. »

Koch, pér. IX.

Traités de Vienne en 1815.

Les Ministres plénipotentiaires continuent, à Vienne, les travaux de la restauration, assignent les indemnités convenables, fixent les limites des états, et signent les conventions respectives sur lesquelles repose le nouveau système Européen.

Restauration complète.

Victor-Emmanuel accède à tous ces traités. Long-tems illustré par le malheur, il recouvre enfin l'intégral héritage de ses aïeux. (1) La possession de la Ligurie lui est confirmée :* elle entre, comme les autres provinces, dans le domaine royal, soumise aux lois fondamentales de la Monarchie, dont la *Loi Salique* est la base. (2)

* traité de Vienne du 20 9.bre 1815.

(1) A L'exception de Carouge et son district, restés au canton de Genève.

(2) La succession au trône par ordre de primo-

C'est ici que la restauration a reçu son complément : tous les vœux sont remplis. D'autres historiens diront le dévoûment et L'armée.

géniture masculine, (Sauve-garde des États) fut expressément reconnue par l'auguste assemblée des Souverains *, comme la plus propre à préserver les dynasties régnantes des vicissitudes qui en feraient le malheur; et qui dérangeraient l'équilibre de l'Europe.

* au congrès de Vienne en 1815.

Acte de 1712.

Le congrès de 1815 à rappelé, à cet effet, l'acte du 5 novembre 1712, par le quel Philippe d'Anjou renonça à la couronne de France, en acceptant celle d'Espagne. Cette convention, passée entre la France, l'Espagne, et l'Angleterre, établit : « qu'à défaut de descendance masculine et feminine de Philippe V, le Duc de Savoie monterait sur le trône Espagnol avec sa descendance masculine. Cet acte, communiqué aux Cortés, fut reçu comme loi fondamentale de l'Etat, et enrégistré dans tous les conseils d'Espagne, d'Italie et des Indes. Les Bourbons de France y accédèrent.

Quadruple Alliance.

Ces droits furent reconnus au traité d'Utrech, en 1712, et confirmés en 1718, au traité de Londres à l'occasion que la Masion de Savoie céda la Sicile et reçut la Sardaigne. Ce dernier traité, si connu sous le nom de *Quadruple Alliance*, stipula formellement que, si le chef de la branche aînée, créé roi de Sardaigne, venait à être appelé au trône d'Espagne, il laisserait ses anciens états de Savoie et d'Italie au prince aîné de la branche latérale la plus proche.

la valeur de l'armée piémontaise qui fut
* en 1814. formée * et de vieux serviteurs dont la bravoure avait brillé sous les ordres de Vi-
* de 1793 à 1796. ctor-Emmanuel, * et de nouveaux guerriers, illustrés dans des combats plus récens. Ils transmettront à nos neveux la gloire qu'elle s'est acquise, en 1815, sous
* Gouv.r général de la Savoie. les ordres du Comte d'Andezène* dans la
* Ministre des aff. Etrang. Tarentaise, et du Comte de La-Tour* à la prise de Grenoble.

Indemnité aux Emigrés. Ils diront que, ne se bornant pas à une stérile commisération envers ces nobles victimes du plus admirable dévoûment à la monarchie, Victor-Emmanuel donna, le premier, à l'Europe, l'exemple d'assigner sur l'état de justes indemnités à ces infor-
Monseig.r Rey Orais. Funeb. tunés sujets « auxquels il ne restait, pour prix de leur foi et de leur honneur, qu'une épée sans fourreau et un nom sans héritage.»

Ordres religieux Ils célébreront, dans nos annales, le zèle éclairé de nos Rois qui, depuis la restauration, n'ont cessé de donner leurs soins à rétablir ces phalanges auxiliaires de l'Eglise, que l'incrédulité avait proscrites, à leur restituer leurs propriétés invendues, à honorer d'une protection spéciale les corpo-
* les Jesuites, les Dames du Sacré-Cœur. rations religieuses de deux sexes * qui consacrent, avec tant de succès, à l'éduca-

tion leurs talens, leurs veilles, leurs vertus ; qui forment la jeunesse aux sciences, en la préservant des poisons de la philosophie moderne; et qui lui apprennent, autant de l'exemple que du précepte, à aimer, à servir Dieu, le Roi et la Patrie.

Le burin de l'histoire mettra surtout au nombre des plus précieux bienfaits dont nous sommes redevables à la restauration, tout ce que nos Princes font et ne cesseront de faire pour la pureté des mœurs, pour le triomphe des saines doctrines, pour la splendeur de la religion. Leur piété fut, et sera constamment la plus sûre garantie de leur trône. « Le Dieu qui abaisse « et relève les Monarchies, assure la du- « rée et la prospérité aux dynasties qui « prennent la justice et la religion pour « base. Sa main soutient les Rois qui, dans « la protection qu'ils accordent à l'Eglise, « se signalent plus que tous les autres. » Mœurs et religion. *Bossuet, disc. sur l'Hist. univ.*

Pour nous, notre tâche est remplie, si ce rapide tableau des trois époques d'illustration qui se font éminemment remarquer dans les fastes de notre royale dynastie, en a rendu l'étude plus facile à la jeunesse; si, en traçant le portrait de nos Princes sous des couleurs fidèles, nous en avons

inspiré l'amour aux jeunes-gens que les doctrines du jour s'efforcent d'abuser, avec un art perfide, sur les principes de la souveraineté ; si enfin, en présentant les faits les plus intéressans, nous avons su donner à la vérité historique ces nuances qui contribuent si puissamment à former les jeunes cœurs à l'amour de la vertu, de la justice, et de la religion, seules sources de la gloire et du bonheur.

THOMAS-FRANÇOIS DE SAVOIE

Né le 21 x.bre 1596.

1.er Prince de Carignan.

Formé aux sciences par l'historien Botéro, et à l'art militaire par son père, le prince Thomas donna, dès sa 16.e année, des preuves de valeur dans les périls, et de constance dans les fatigues des guerres du Montferrat. Il se signala surtout aux sièges de Trin et d'Asti, à la prise de Masseran et de Félissan, à la sanglante affaire de Corniento.

Ses premières armes. En 1614. *Guichenon III.*

Pour s'attacher ce Prince, Louis XIII lui fit épouser la Princesse Marie de Bourbon *, fille unique, et héritière de la branche de Bourbon-Soissons; mais le Cardinal Richelieu empêcha le Prince piémontais de retirer tout l'avantage qu'il se promettait de cette illustre alliance.

Son mariage le 10 octobre 1624.
* fille de Charles de Bourbon-Soissons.

Dans la guerre dont la Valteline fut le sujet, et la Ligurie le théâtre, le Prince Thomas, âgé de 27 ans, eut une glorieuse part aux succès : il fit ensuite briller sa bravoure et ses talens dans les revers dont la mésintelligence fut la cause. Si nos troupes mal secondées par les Français, dans des opérations contrariées par Lesdiguières, n'essuyèrent pas une complète déroute sur la rivière d'Orbe, elles en furent redevables à la prudence, à l'intrépidité du Prince Thomas de Savoie.

Sa prudence. En 1625. *ibid.*

Exploits. * près d'Acqui. Le Duc de Féria, à la tête des Espagnols, supérieurs en forces, à Bestagno *, se mit à la poursuite des Franco-piémontais, dans l'espoir de leur enlever leur artillerie, qu'on avait peine à traîner dans la vallée de Monastero. Le Prince Thomas accourut, à la tête de la cavalerie, et chargea les ennemis si à propos et avec tant d'ardeur, qu'il leur fit reprendre, avec une grande perte, le chemin de Bestagno.

Vie de Ch.-Em. I. ibid. vol. II.

à Asti. Le Général Espagnol s'obstinant au siége d'Asti, le Prince Thomas lui livra plusieurs combats, dans l'un desquels il eut un cheval tué sous lui. Le Marquis de Créqui contribua puissamment à délivrer la ville assiégée.

Muratori.

à Verrue. Ce fut à la fameuse défense de Verrue, que le Prince Thomas se montra un guerrier consommé, en tenant la campagne devant les assiégeans. Attaques soutenues, combats livrés, travaux des ennemis renversés, mines éventées; fatigues incroyable supportées, pluies, inondations, intempéries bravées, communication sans cesse maintenue avec les assiégés; tout releva le mérite de ce jeune héros qui s'assura l'estime et l'amour des Français. Verrue fut sauvée, et le traité de Monçon termina la guerre.

Ci-devant vol. II. page 443.

Le Prince gouverneur de la Savoie. Pour récompenser son cinquième fils que tant d'exploits lui rendaient plus cher, le Duc Charles-Emanuel lui confia le gouvernement de toute la Savoie, et se reposa sur lui du soin de rendre heureuses les provinces qui furent le berceau de la monarchie. Le Prince Thomas sut les administrer avec sagesse et les défendre avec courage, lorsqu'à la mort de Vincent-Gonzague, le Montferrat fut le

1626.

sujet d'une seconde guerre plus malheureuse que la première.

Général de l'armée Espagnole.

Victor-Amédée I, étant monté sur le trône, confirma son frère Thomas dans son gouvernement au-delà des Monts, et le revêtit d'un pouvoir absolu. Mais la paix ne pouvait convenir à son caractère belliqueux, à son desir de gloire. L'Espagne et l'Empire Germanique opposaient alors leurs efforts combinés, à l'ambition de Richelieu, honoré de la pourpre. Le Prince piémontais qui avait rencontré un ennemi dans ce prélat, ministre tout puissant sous Louis XIII, entra d'autant plus facilement en négociation avec le Roi d'Espagne, que son frère, le Cardinal Maurice, et sa sœur Marguerite *, avaient déjà épousé cette cause, pour déjouer les plans de Richelieu, nuisibles à la Maison de Savoie. Sa Majesté catholique fit au Prince Thomas les promesses les plus capables de le fixer à son service. Commandement de l'armée espagnole en Flandre; riches pensions; brillant équipage guerrier; gouvernement de la Sicile à son fils aîné, emplois à ses autres enfans; tout fut prodigué pour assurer à l'Espagne un Prince vaillant et habile à la guerre, illustre par sa naissance, et propre à influer sur les affaires de l'Italie.

* douairière du duché de Mantoue.

Ses premiers succès.

Guichenon III.

L'Electeur de Tréves venait d'embrasser le parti de la France; le Prince Thomas chargé de le réduire, se rendit maître de la ville de Tréves et fit l'Electeur lui même prisonnier. Ce premier succès enfla son courage. Etant arrivé à Bruxelles, il conçut l'audacieux projet de camper à Avein, d'arrêter les Français et de s'opposer à leur jonction avec les Hollandais qu'amenait le Prince d'Orange.

Bataille d'Avein 19 mai 1635. *Fantin.* Les Maréchaux de Châtillon et de Brézé étaient à la tête de trente mille hommes: le Prince Thomas n'en avait que la moitié. Au premier choc, il enfonça les escadrons ennemis; mais l'infanterie française chargea si vivement les Espagnols, qu'ils plièrent, sans qu'on pût les soutenir. Les Flamands, écrasés par le nombre, prirent la fuite. *Guichenon.* Quelques efforts que fit le Prince Thomas pour les retenir, les rallier, et les ramener au combat, il ne put retarder sa défaite. Son unique ressource fut alors de se retirer sur Namur, afin d'avoir le tems de relever le courage des Belges et de les maintenir sous l'obéissance de Philippe IV.

Succès de 1636. *Fantin.* Ce Prince qu'un premier revers n'avait pas abattu, fut plus heureux la campagne suivante. Il prit le Catelet après deux jours de résistance, passa la Somme * à Cérizi, où le régiment de Piémont, qui combattait pour la France, fut taillé en pièces.

* rivière de Picardie.

Jean de Wert * fit alors au Prince de Savoie la proposition de marcher droit sur Paris où régnait l'alarme. Cette capitale dont les fortifications étaient détruites en plusieurs endroits, n'aurait pu se défendre que par la masse de ses habitans. Mais le Prince Thomas jugea qu'il y aurait un trop grand péril à s'avancer au cœur de la France, en laissant derrière lui des places capables d'interrompre sa communication avec les Pays-Bas. Il préféra de se rendre maître de Roye et de Corbie.

* Chef de l'armée impériale.

Siège de St Omer 1638. Les efforts que fit Louis XIII pour mettre ses frontières du Nord dans un état respectable, prouvèrent assez que le conseil du Prince Thomas était le plus sage. Les Maréchaux de Châtillon et de la Force, ayant reçu des renforts, assiégèrent

S. Omer. Le Prince piémontais leur livre bataille, les force dans leurs lignes, et les contraint à lever le siége. Il sauve, avec le même bonheur Herdin, Gueldres, Béthune, Arras, et Cambray, villes tour-à-tour menacées par les Français et les Hollandais.

Tandis que ce Prince, fidèle aux engagemens qu'il avait contractés avec Philippe IV, combattait pour ce Monarque, le Duc de Savoie, * son frère aîné, qui avait épousé la fille de Henri IV, joignait ses forces à celles de la France contre l'Espagne et l'Autriche. Divisés d'intérêts et d'opinions, les deux Princes piémontais ne portèrent pas néanmoins les armes sur le même théâtre de guerre. L'un conduisait les armées espagnoles dans les Pays-Bas; l'autre les troupes Franco-Savoisiennes en Italie. C'était un regret de moins pour des cœurs qu'unissait l'amour fraternel.

Partis opposés.

* Vict.-Amédée I.

Une mort prématurée ayant enlevé Victor-Amédée, sa veuve fut appelée à la régence. Cette Princesse qui avait hérité des grandes qualités de son père *, aurait fait le bonheur de la Savoie et du Piémont, sans Richelieu qui s'obstina dans son projet d'humilier l'Autriche, de lui ravir la Lombardie, d'unir la Savoie à la France, de se fortifier à Pignerol, de tenir l'Italie sous son influence.

Régence de Christine de France.

* Henri IV.

Pour parvenir à son but, il détermina le faible Louis XIII à exercer sur sa sœur, régente, un empire tyrannique, à disposer en maître des états du jeune Duc de Savoie, son neveu, à lui promettre des indemnités au-delà du Tesin, pour ce qu'il lui enlevait de l'héritage de ses aïeux. Ces projets ambitieux de la France, la conduite de

Despotisme de Richelieu.

son ministre et de son armée en Piémont, les humiliations imposées à la Régente, tout exaspéra les esprits.

Opposition formée.

Un puissant parti qui se forma, tant au-delà, qu'en deça des monts, pour résister à l'oppression, appela les Princes Thomas et Maurice de Savoie comme des libérateurs. Il s'agissait de soustraire l'état à la domination française, et de le faire passer sous la protection espagnole. On n'y pouvait parvenir qu'en ravissant la régence à Madame Royale pour la confier aux Princes, ses beaux frères. La mesure était violente ; mais il y allait, disait-on, du salut de la Maison de Savoie et du repos de l'Italie.

Résolution de nos Princes.

Si le tableau que les historiens nous tracent des seize premiers mois de la Régence, est fidèle ; si les calamités qui pesaient sur la Savoie et le Piémont, ne sont pas exagérées, il ne faut point s'étonner de la résolution que prirent les Princes Thomas et Maurice de Savoie. Engagés l'un et l'autre au service de l'Espagne, persécutés, dépouillés, exilés par les ordres de la France, soutenus par l'Empereur, appelés par un puissant parti national, ils se persuadèrent que l'intérêt de la couronne, et le salut de la patrie légitimaient la guerre civile, dont ils voyaient les brandons allumés. Le Cardinal Maurice obtint sans peine un décret impérial qui cassait le testament de Victor-Amédée I, et le créait Régent durant la minorité de son neveu. Le Prince Thomas se hâta de venir des Pays-Bas pour aider son frère à dépouiller Christine de la Régence et arracher les villes et les provinces au joug Français.

Tesauro, Apolog. del Principe Tommaso.

Mém. de Duplessis.

Journal de Bassompierre.

Ce qui achevait d'animer ces deux Princes contre leur Belle-sœur, c'est qu'on l'accusait de négocier le mariage de sa fille aînée avec le Dauphin, et de la déclarer héritière de la couronne, si le jeune Duc de Savoie venait à être enlevé par une mort inopinée, comme l'avait été François-Hiacinthe. Une alliance établie sur cette base, violait les droits des Princes et les Constitutions de l'État qui reposent sur la Loi-Salique.

Tort de la Régente.

* Marie Louise.

Ces motifs étaient pressans ; mais suffisent-ils pour excuser les Princes qui rentrent dans leur pays pour se mettre à la tête de l'opposition armée ? la fortune des combats va couronner leurs premiers efforts ; mais la Muse de l'Histoire ne sera-t-elle pas condamnée à déchirer, dans la galerie de Turin, comme dans celle de Chantilly, les pages consacrées au récit d'exploits semblables à ceux du Grand-Condé, lorsqu'il eut le malheur de triompher, en portant les armes contre la Régente de France et Louis XIV, son cousin et son Roi ? si quelque chose peut, en partie, les faire excuser, c'est la conduite qu'ils tinrent pour soustraire leur patrie à la double oppression dont elle était menacée.

Rapprochement historique.

Christine, avertie du projet de ses beaux-frères et de la disposition des Grands en leur faveur, ménageait le Cardinal de Richelieu pour en obtenir les secours dont elle avait besoin. L'Espagne mettait à leurs ordres douze mille hommes de pied et quatre mille de cavalerie ; mais elle exigeait pour prix de cet armement, l'occupation des places fortes du Piémont, tant que durerait la guerre. *Ce n'était*, disait-on, *que pour mettre la Lom-*

Condition rejetée.

Nani, ist. Venet.

bardie à couvert des insultes des Français. Mais les Princes Thomas et Maurice, persuadés que par ce moyen le Roi d'Espagne serait bientôt maître des provinces subalpines, et qu'il serait tout aussi difficile de les retirer de ses mains que de celles de la France, rejetaient noblement une proposition de cette nature.

Sort du Piémont

Cette contestation faillit détruire la ligue formée contre la Duchesse-Régente. Les Généraux espagnols convinrent enfin que les places dont les Espagnols se rendraient maîtres, leur demeureraient jusqu'à la paix, et que les deux Princes garderaient celles qui se déclareraient en leur faveur. Le Piémont, déchiré de touts côtés, était à la merci de trois partis, qui luï fesaient éprouver les horreurs de la guerre. La France occupait ce qu'elle pouvait, au nom de la Régente, asservie au Cardinal Richelieu: l'Espagne envahissait de son côté, dans la crainte que Louis XIII n'usurpât les états de la Maison de Savoie, comme elle avait usurpé ceux de la Maison de Lorraine: les Princes Thomas et Maurice s'efforçaient de prendre possession des villes et des provinces, lasses du joug étranger, et pour y parvenir, ils fesaient flotter les couleurs nationales en se proclamant les Régens de leur neveu, et les sauveurs de l'état.

Succès des Princes.

C'est ainsi que ces deux Princes se rendirent maîtres de Chivas dont le Gouverneur leur ouvrit les portes: Ivrée, Crescentino, Verrue, Moncalier suivirent cet exemple. Plusieurs autres villes se déclarèrent pour eux. Celles qui n'osaient se prononcer, fesaient des vœux en leur faveur.

Urbain VIII *, touché des malheurs qu'il voyait peser sur le Piémont, pressait Madame Royale d'en arrêter le cours, en s'accommodant avec ses beaux-frères qui consentaient à partager avec elle l'administration et la nomination aux places. Ils offraient même de lui laisser le titre de Régente, pourvu que le Cardinal Maurice fut déclaré légitime héritier du jeune Duc régnant *, s'il venait à mourir. La réconciliation fut plus d'une fois sur le point de se conclure; mais l'opposition des Agens français qui mettaient en jeu les insinuations les plus artificieuses et les suppositions les plus malignes pour tenir la Duchesse dans leurs filets, fit tout échouer.

Médiation du Pape.
* Barberini.

* Charles-Emmanuel II.

Nous n'entrerons pas dans le détail des faits militaires qui ont signalé cette époque malheureuse. * Pour comble de disgrace et de désolation, les chances de la guerre variaient, d'une saison à l'autre. Chaque automne, les troupes françaises rentraient en Dauphiné pour y prendre leurs quartiers d'hiver. Il ne restait alors, en Piémont, que des garnisons isolées. Il était donc facile aux armées commandées par les Princes de Savoie et par les Généraux espagnols, de faire des progrès, avant que la fonte des neiges permît à l'armée française de revenir avec de nouvelles forces sur les rives du Pô. Elle s'y rendait odieuse, et la haine en réjaillissait sur l'infortunée Régente. Les peuples s'en prenaient à elle des maux qu'ils souffraient, ajoutaient foi aux imputations les plus calomnieuses contre sa réputation, et croyaient voir la bonne cause sous les drapeaux des Princes, ses beaux-frères, qui devinrent les plus forts.

Chances de la guerre.
* Voyez le règne de Charl.-Em. II.

Fantin, Hist. de France, XII.

* Bassompierre. Ecoutons un contemporain. * Le Marquis de Léganès, Gouverneur de Milan, d'un côté; les Princes de Savoie de l'autre, fesaient de tels progrès dans le Piémont, qu'en fort peu de tems, par la force des armes, ou par la connivence du peuple, ils furent maîtres de la plaine, se présentèrent devant Turin, au commencement de la Semaine-Sainte, et s'en emparèrent ensuite la nuit du 26 au 27 juillet. Le vaillant Thomas fit appliquer un pétard à une des portes de la capitale. A ce signal, s'ouvrirent les autres portes. On reçut les Princes de Savoie avec acclamations. La Régente eut à peine le tems de se réfugier dans la citadelle.

Discorde. Cette citadelle devint alors la pommé de discorde. Le Duc de Longueville substitua un commandant français au comte de Sénantes à qui la Régente en avait confié la défense. Ce boulevard manquait de provisions et de défenseurs; la perte en était certaine, sans les contestations qui s'élevèrent entre le Prince Thomas et le Marquis de Léganès, pour savoir lequel des deux y mettrait garnison, après qu'on s'en serait rendu maître. *Hist. milit. du Piémont* 51.

Fantin. « La conduite de ce Gouverneur de Milan augmenta la crainte déja trop fondée, qu'avaient les Princes de Savoie, de voir l'Espagne envahir le Piémont. Ils ne se soucièrent donc pas d'aider cette puissance à s'emparer de la citadelle et d'y faire leur belle-sœur prisonnière avec ses enfans. »

Perte de Nice. Cette infortunée Princesse, également maltraitée, par ses alliés et par ses ennemis, se retire en Savoie. Dans le tems qu'elle se voit forcée de s'éloigner du Piémont, elle apprend que le comté de Nice vient de lui être enlevé. Le Cardinal Mau-

rice n'avait eu qu'à se montrer pour en prendre possession, tant on y était persuadé que la cause des Princes était la plus juste.

Rien n'avait plus contribué à fixer l'opinion publique en leur faveur, qu'un manifeste conçu en ces termes : « loin de vouloir envahir l'autorité » ducale, nous veillons à la conserver indépen- » dante : le salut de l'état l'exige .... que tous les » vrais Piémontais s'unissent à nous pour sauver » la patrie. La France porte sur elle des regards » ambitieux ... Nous sommes prêts à nous soumet- » tre à la Duchesse Régente : nous garantissons » aux provinces subalpines que les Espagnols les » evacueront, aussitôt que les Français en seront » sortis. »

Prudence des Princes.

Hist. Milit.

Ces sentimens parurent si loyaux et ces offres si belles, que la plupart des citoyens crurent servir leur jeune souverain, en passant sous les drapeaux de ses oncles. Cette opinion fut partagée par quelques puissances de l'Italie, surtout depuis qu'elles virent le Prince Thomas résister aux prétentions dominatrices de l'Espagne, en même tems qu'il combattait contre celles de la France. Jaloux de mériter les applaudissemens des cours italiennes et la confiance des Piémontais, il persista dans sa résolution de contrarier le projet des Espagnols qui voulaient tenter un coup de main sur la citadelle, tandis qu'ils avaient l'espoir d'y saisir la Régente et sa famille. « Je m'y opposerai de toutes » mes forces, dit-il au Marquis de Léganès : si » j'en agissais autrement, je manquerais à la con- » fiance des Piémontais, et l'intérêt commun ne » pourrait qu'en souffrir. Mépriser mes avis c'est » me forcer à quitter le parti de l'Espagne. »

Fermété du Prince Thomas.

Agostino Codretto, Storia del Principe Tommaso.

Affaire de la Routa.

Cette conduite noble et ferme ne fit qu'accroître la mésintelligence qui régnait déja au camp espagnol ; mais elle sauva le Piémont. Nous en avons surtout vu les effets à la sanglante affaire de la Routa *, où le Prince Thomas fit des prodiges de valeur ; et finit par succomber. Le Marquis de Léganès qui pouvait et devait arriver à tems pour lui assurer le succès, « prit, en partant de Poirin, un si long détour, qu'il ne parut que le jour suivant. On l'accusa de sacrifier l'intérêt de la cause commune au ressentiment qu'il nourrissait contre le Prince, et il semble impossible de le justifier ; jamais on ne manqua une si belle victoire. »

* près de Santenà.

Hist. Mil. du Piémont 52.

Généreux sentiment de Thomas.

Richelieu alors irrité contre Madame Royale, fit offrir aux deux Princes de Savoie l'autorité de la régence dont leur belle-sœur ne conserverait que le titre, s'ils voulaient se dévouer à la France : » je romprai avec l'Espagne, répondit le Prince » Thomas; mais à condition de rester neutre tant » que durera la guerre. »

Le Prince Maurice ouvrit des négociations, en se montrant plus disposé à servir Louis XIII.

Triple siège de Turin vol. II.

En 1640.

Nous avons vu les opérations militaires sans exemple, qui signalèrent le fameux siège de Turin. Le commandeur Pazéro ayant pénétré de la ville au camp espagnol, pressait le Gouverneur de Milan de risquer une bataille, avant que les Piémontais succombassent. « Je voudrais, disait ce fidèle ministre du Prince Thomas, voir les Espagnols victorieux, mais assez affaiblis par la victoire, pour qu'ils dussent renoncer au projet de nous asservir. » Ces vœux furent loin d'être exaucés :

Hist. Milit. 53.

tout porte à croire que Léganès, non content de laisser tomber la capitale du Piémont entre les mains des Français, négociait avec eux pour se partager les états de la Maison de Savoie.

Pendant les vingt-deux derniers jours du siège, la disette fut extrême dans le camp français, et plus affreuse encore dans la ville. Thomas de Savoie qui la défendait avec cinq mille hommes d'infanterie et quinze cents de cavalerie; « fit jusqu'à dix neuf sorties; il y commandait le plus souvent en personne. Dans les dernières (qui commençaient à être sans espoir) il parvint à faire échapper, à travers les lignes ennemies, la majeure partie de sa garnison affamée. » Efforts du Prince Thomas. *de Costa, notes.*

Réduit à la dernière extrémité, indigné contre Léganès qui venait de manquer à l'engagement d'une sortie nocturne, le Prince Thomas consentit à capituler. On lui demanda de se rendre prisonnier: *Je m'ensévelirai sous les ruines de la place*, répondit-il, *plutôt que de signer des conditions indignes de la défense que je viens de faire.* Il sortit avec tous les honneurs de la guerre, libre de se retirer dans la province d'Ivrée. Le Comte d'Harcourt qui l'estimait pour sa valeur et ses talens militaires, ne négligeait rien pour décider Louis XIII à l'attirer à son service. Tout concourait à amener ce résultat: Madame-Royale ne pouvait séparer ses intérêts de ceux de son frère Louis XIII. Capitulation honorable. *Hist. Milit.*

L'Espagne traitait nos villes et nos provinces en pays conquis, lors même qu'elles se donnaient volontairement aux Princes Thomas et Maurice qui ne pouvaient plus se dissimuler que servir cette Puissance, c'était travailler à la ruine de leur pays, et en river les chaines.

* Offres d: la France. *Guichenon.*

Ils consentirent donc à prêter l'oreille aux belles offres que leur fesait la France, et s'engagèrent par un traité secret à une reconciliation qui était l'objet de tous les vœux, hors ceux de l'Espagne, seule en droit de se plaindre. Philippe IV en étant informé: fit arrêter, à Caramanzel, la Princesse de Carignan qui avait pris le parti de sortir de Madrid et de revenir en Piémont, avec sa famille. Ce contre-tems força le Prince Thomas à proroger son alliance avec l'Espagne qui rappela Léganès et confia le gouvernement de la Lombardie au comte de Siruella, peu capable de soutenir la gloire militaire de sa nation.

Succès des Français.

* *Voyez les Ducs, page* 534 *etc.*

Nous ne rappelerons pas ici les réactions dont Turin eut à gémir; la conduite oppressive de Richelieu envers la Régente*; les succès des armées françaises dans le Montferrat; la gloire du comte d'Harcourt qui prit Coni, ville jusqu'alors réputée imprenable; la capitulation de Mondovi, de Ceva, de Carru qui se rendirent aux Français; les échecs du Prince Thomas à Chivas et à Cherasco; la chute de Demont, celle de Revel où le comte Roère de Moncrivel qui commandait pour les Princes de Savoie protesta de périr sous les decombres du fort, plutôt qu de le remettre à d'autres qu'à la Régente. Tout concourut à porter à son comble le mécontentement des Princes de Savoie.

Mécontentement des Princes.

Hist. Milit. 55.

Cet état de choses ne pouvait plus durer. La gloire militaire du Prince Thomas se trouvait compromise par l'abandon où le laissait le nouveau Gouverneur de Milan, « toujours lent à le secourir et prompt à le contrarier. Ce général espagnol exerçait dans la partie du Piémont, soumise à ses

armes, tous les actes de l'autorité souveraine au nom du Roi d'Espagne. Il forçait les peuples à prêter serment de fidélité à ce Monarque, défendait aux communes de reconnaître les Princes de Savoie, et de leur payer les impôts, retardait les pensions qui leur étaient dues, et affectait de les braver sans mesure. D'Harcourt leur ouvrit alors la voie des négociations avec la France et leur belle-sœur. »

« Le cardinal Maurice eut le premier une entrevue avec la Duchesse-Regente, sur le chemin d'Ivrée, monta dans le carrosse de cette Princesse, sa belle-sœur, et entra avec elle dans Turin, au milieu des acclamations du peuple qui voyait dans cette réconciliation la fin de ses malheurs. »

Le Prince Thomas généralissime. 14 juillet 1641.

Le Prince Thomas ne tarda pas à imiter l'exemple de son frère: il pressa secrètement la Princesse de Carignan de revenir en Piémont avec ses enfans, accepta les offres de Louis XIII, et se réconcilia sincèrement avec la Regente. Proclamé généralissime des armées de France et de Savoie en Italie, il eut pour lieutenans Turenne et le comte de Praslin. « sur le champ, les Généraux-français le reconnurent pour leur chef, sans attendre qu'il eut reçu la commission de la cour. » *Fantin.*

Fruits de la réconciliation.

Ces deux Princes recouvrèrent leurs charges, leurs dignités: ils eurent part à l'administration, obtinrent une amnistie générale pour ceux qui avaient embrassé leur cause, et réunirent leurs efforts à ceux de Madame-Royale, leur belle-sœur, pour réparer les maux qu'avait causés la guerre civile. « Les forces de l'état piémontais cessèrent de se partager entre la France e l'Espagne, Le gouverneur de *ibid.*

Milan ne trouvant plus, dans les provinces subalpines, les mêmes ressources pour soutenir la guerre, fut contraint d'abandonner les places qu'il y possédait encore, et de se retirer dans la Lombardie. »

Succès des Princes 1642.

De-Costa.

Les armes des Princes de Savoie eurent dès-lors des succès rapides. D'un côté, le Prince Maurice fit rentrer sans peine, sous les loix de la Régente, le comté de Nice dont il venait d'être nommé gouverneur; de l'autre, son frère Thomas, gouverneur de Bielle et d'Ivrée, s'empara de Nice sur Belbo, de Crescentin, d'Aqui, de Castel-Novo di Scrivia, et s'immortalisa aux sièges de Tortone et de Verrue. Ces glorieux succès renouvelèrent les fêtes et les réjouissances qu'avaient occasionnées la réconciliation de la Régente avec ses beaux-frères et le mariage du Prince Maurice * avec sa nièce, Louise de Savoie.

Muratori.

* Non lié aux ordres sacrés.

Tortonais.

Hist. Milit.

Voulant témoigner au Prince Thomas sa reconnaisance pour ses loyaux services, Louis XIII érigea le Tortonais en principauté, lui en accorda l'investiture, et lui donna cent mille francs pour subvenir aux besoins de la place qui avait beaucoup souffert du siège. La cour de Madrid qui, jusque là, n'avait cessé de retenir la Princesse de Carignan et sa famille prisonnière au château d'Odon, se radoucit et consentit enfin à la laisser revenir en Piémont.

Campagne de 1643.

Dans le cours des campagnes suivantes, les succès furent variés : Asti et Tortone furent pris et repris. Les Alliés s'emparèrent de Pont-de-Stura et de Trin où Turenne reçut le bâton de maréchal; les Espagnols se rendirent maîtres de Verceil et de Bielle qu'ils ravagerent. Les fatigues et les fièvres forcèrent le Prince Thomas et le jeune maréchal * à s'éloigner de l'armée.

* Turenne avait alors 32 ans.

Tantôt se tenant sur la défensive, tantôt agresseur, Thomas de Carignan continua de donner à Louis XIII des preuves réitérées de son infatigable activité, de ses talens militaires, de sa bravoure. Nous ne le suivrons ni à Final dont il se fût rendu maître, si la flotte française arrivait à propos; ni au siège de Vigevano dont il s'assura la conquête par des travaux militaires qui firent l'admiration des connaisseurs; ni à la bataille de la Mora * qui se prolongea jusqu'à minuit, et dont la principale gloire lui resta. — Campagne de 1645. — * Canal qui se jette dans l'Agogna. — *Biogr. Univ.*

L'année suivante, il fut appelé à Paris pour concerter avec Mazarin une importante expédition contre le midi de l'Italie. Ce Cardinal qui jouissait, auprès de la Régente de France, du crédit que Richelieu conserva, tant qu'il veçut, sur Louis XIII, conçut le projet d'enlever à l'Espagne le royaume de Naples, et de le donner au Prince de Carignan; ou du moins de l'y établir chef d'une république, si le peuple, porté alors à s'insurger, demandait un gouvernement aristocratique, avec un doge comme celui de Gènes et de Venise. « Nul homme n'aurait été plus propre que lui à jouer, au fond de l'Italie, le brillant rôle que soutint le Prince d'Orange dans les Pays-Bas. » — Grand projet. — *De-Costa.* — *Dénina, Révol. d'Ital.*

La confiance qu'il obtint à Paris, fit des jaloux, si l'on en juge par les expressions d'un courtisan. Le Prince Thomas de Savoie, (écrivait Corbinelli) est du petit conseil du Cardinal et l'un des principaux Mazarins du monde. Ce Prince, l'Eminence, le Duc de Bouillon et le Maréchal du Plessis sont en perpétuelles conférences. » — Crédit du Prince — *Mém. de Bussi. Rabutin.*

Expédition en Toscane 1646.

Cette faveur essuiera toutefois des vicissitudes. « Le Prince de Carignan, chargé de l'expédition napolitaine, devait d'abord s'emparer des côtes de la Toscane : il prit avec assez de bonheur les ports de Telamone et de S. Etienne, assiégea la ville d'Orbitello, livra un sanglant combat à l'armée navale de Naples, commandée par le Marquis de Torrecusa qui s'avança pour secourir cette place. Mais le Prince, affligé de voir ses troupes moissonnées par la guerre, les maladies et la disette, sur une côte brûlante et mal-saine, fut contraint d'abandonner son entreprise, faute de secours.

Guichenon.

A Naples en 1648.

Les mouvemens révolutionnaires qui avaient eu lieu dans le royaume napolitain, portèrent la France à faire une seconde tentative. Le Prince Thomas partit de nouveau avec une flotte de quatre-vingts voiles. Il essaya, mais sans succès, en longeant les côtes de la Toscane, un coup de main sur le fort de S. Philippe d'Orbitello. Etant arrivé à Naples, il fut plus heureux dans son attaque de Procida. Cette île ne tarda pas à tomber en son pouvoir.

A Salerne.

Après une assez longue station autour du cap de Misène, à l'entrée du golfe de Baïes, ce Prince se dirigea sur Salerne qu'il projétait d'escalader; mais le parti qui le favorisait dans cette ville, fut promptement comprimé par le vice-roi de Naples. * Les espérances qu'on avait conçues au fond de l'Italie, ne se réalisèrent pas.

* Comte d'Ognati.

Grand-Maître de France.

Le Cardinal Mazarin qui voulait avant toutes choses qu'on fût heureux à la guerre, retira pour quatre ans le commandement des armées au Prince Thomas, dès qu'il en vit échouer les expéditions.

Cette diminution de pouvoir fut tempérée par des augmentations d'honneurs. Dès 1654, le Prince de Carignan fut fait Grand-Maître de France, à la place du Prince de Condé qui, trop sensible à quelques offenses, venait de se déclarer contre la Cour. *Guichenon.*

Le repos semble ignominieux à un Prince que la gloire des armes et le bruit des combats transportent d'une ardeur irrésistible. Il obtient donc sans peine l'honneur de commander une seconde fois en chef les armées françaises en Italie. On le voit pénétrer en Lombardie, précédé du bruit de sa renommée : il met en fuite les Espagnols qui osent l'attendre sur les rives du Tesin, presse le siège de Pavie, repousse les vigoureuses sorties de la garnison, emporte des redoutes. C'est là le terme de ses succès militaires. Il tombe malade ; le Duc de Modène est blessé ; les fièvres, la désertion affaiblissent son armée : nul secours ne lui arrive, il est forcé d'abandonner son entreprise. Général en chef. *Biogr. univer.* en 1655. *Hist. milit. vol.* 61.

Le Général Espagnol * se met à la poursuite de l'armée qui se retire ; mais le Prince de Savoie, malgré sa maladie, retrouve des forces pour s'occuper du salut des siens. Il dérobe habilement une marche à l'ennemi, arrive à Asti, distribue ses troupes en quartiers d'hiver. * Retraite de Caracène.

Il voulut alors donner quelques soins à sa santé : c'était trop tard. Epuisé par les travaux et les fatigues de la guerre, miné par les soucis d'une vie extraordinairement active, et long-tems exposée aux plus amères contrariétés, il descendit au tombeau, la soixantième année de son âge. Sa mort, 1656.

Son portrait. *Hist. milit.* Elevé de bonne heure dans les camps, robuste, infatigable, passionné pour la gloire militaire, né avec ce caractère de valeur qui fut l'attribut constant des Princes de Savoie, Thomas de Carignan s'acquit la réputation d'habile et vaillant Capitaine. Il se laissait emporter à son ardeur et se promettait tout de son courage, de ses talens, de sa célérité : c'était en lui un tort, en quelque manière, inné : son Père se croyait aussi invincible, même devant une armée fort supérieure en forces.

Jugement *Tesauro etc.* Quelques historiens l'ont sévèrement blâmé d'avoir pris les armes contre la Régente ; d'autres l'en ont justifié. Quelques se contentent de dire qu'il ne tarda pas à tout sacrifier, crédit, honneurs, fortune, à la gloire de se montrer l'ami des Savoyards et des Piémontais. Sa réconciliation avec la Régente fut sincère; cependant il eut beaucoup à s'en plaindre. Cette Princesse, loin de lui accorder sa confiance, lui manqua d'égards, et persécuta ses partisans qui devaient conserver leurs grades et leurs emplois. Cette conduite le contraignit à se dévouer à la France qui le comblait d'honneurs. « L'armée le regretta : elle en avait » d'autant plus de motifs, que le Duc de Modène qui le remplaça à la tête de l'armée, ne » pouvait lui être comparé. » *Hist. milit. chap. 62.*

Nous ne parlerons que de deux de ses fils dont l'aîné continua la branche de Carignan, et le cadet forma celle des Comtes de Soissons.

PHILIBERT-EMANUEL DE SAVOIE

Né le 20 août 1628.

2.ᵉ Prince de Carignan

Qualités de ce Prince.

Ce Prince naquit sourd et muet; mais il reçut en compensation les plus heureux dons de la nature, beauté, adresse, excellente constitution physique, et (ce qui est bien plus précieux) une rare sagacité d'esprit, unie aux plus aimables qualités du cœur.

Le père Ramirez.

L'art d'instruire les sourds et muets, si perfectionné de nos jours, était connu, en Espagne, dès le milieu du XVI siècle. Le Père Ponce en transmit le secret à son Ordre, et le Père Ramirez parut l'homme le plus capable de soigner l'éducation du jeune Prince. N'ayant pu venir en Piémont, il obtint qu'on lui envoyât l'illustre élève en Espagne, accompagné d'un seul domestique, et qu'on le lui confiât dans le couvent.

Progrès.

Les progrès passèrent l'attente. Philibert-Emanuel apprit non-seulement à lire et à écrire; mais encore à saisir les idées les plus abstraites, quoiqu'on ne pût parler à ses yeux que par des signes. Il fut ensuite en état de retirer un si grand fruit des leçons de l'historien Tésauro *, qu'on le regarda comme un prodige d'intelligence et de sagacité.

* Précepteur des Princes de Carignan.

Décoré du Collier de l'Annonciade, il suivit son Père dans sa dernière campagne de Lombardie, et donna des preuves de valeur, au siège de Pavie, où fut, à ses côtés, grièvement blessé François d'Este, Duc de Modène.

Ce Prince allié de la France et du Piémont, réfugié dans la ville d'Asti où il reçut tous les

soins qu'exigeaient ses blessures, conçut une si vive estime pour le jeune Philibert, qu'il lui donna une de ses filles en mariage, Cathérine * selon les uns; Angélique selon d'autres *. C'est de cette union que naquit le Prince qui suit.

* Vernazza.
* Lascasas.

Né le 28 février 1690.

VICTOR-AMÉDÉE DE SAVOIE

3.me *Prince de Carignan*

Pendant les douze premières années de son mariage, Victor-Amédée II n'avait pas de succession masculine; le jeune Prince de Carignan étant alors regardé comme l'héritier présomptif de la couronne, la France exigeait, dans ses négociations, qu'il fût conduit à Paris, avec sa cousine Marie-Adélaide *, épouse du Duc de Bourgogne.

Hist. milit. du Piémont.
* de Savoie.

Lorsque la famille royale s'éloigna de Turin dont le siège allait être pressé, le Prince de Carignan fermait le cortège royal. Etant tombé entre les mains des Français à Mondovi, le Duc de la Feuillade lui permit de se retirer à son château de Raconis (1), avec la Princesse de Carignan et sa famille.

à Raconis en 1706.
ibid.

Durant la guerre qu'alluma la succession de Pologne, Amédée-Victor de Carignan commanda un corps de troupes alliées, avec la qualité de Lieutenant-général des armées de France et de Savoie, sous Charles-Emmanuel III qui en était Généralissime. Il mourut en 1741, Père de

Lieutenant Gén.

(1) Ce palais qui prend le nom de la ville à côté de laquelle il est bâti, fut fondé par Thomas-François, au retour de ses campagnes de Flandre. L'architecture en était d'abord flamande.

LOUIS-VICTOR

Né à Paris, le 25 7.bre 1721

4.me Prince de Carignan.

Peu de Princes se firent autant chérir que Louis-Victor de Carignan, tant par son extrême affabilité, que par les agrémens de son esprit et de sa conversation. Il épousa Henriette-Christine de Hesse-Rheinfelds *, sœur de Polixène, Reine de Sardaigne, et fut par conséquent beau-frère de Charles-Emmanuel III. Ses qualités. Son mariage.

* fille du Landgrave Ernest.

Il fit restaurer sur un goût plus moderne le château de Raconis : l'architecte Borra en dirigea les travaux, en dessina les jardins et le parc.

Louis-Victor eut de la Princesse Henriette de Hesse 1.° le Prince Victor-Charles-Amédée qui continua la branche aînée.

2.° Eugène de Savoie-Carignan, chef de la branche des Comtes de Villefranche (1).

(1) Ce Prince, né le 21 octobre 1753, Colonel au service de France, épousa Anne-Mahon de Boisgarin, et mourut à Arras, en 1785, laissant un fils, nommé Joseph. Les Comtes de Villefranche.

Ce Prince, second Comte de Ville-Franche, a fait avec distinction la campagne d'Espagne*, en qualité de Maréchal de camp, sous les ordres du Duc d'Angoulème, dont il était chéri. Une mort prématurée l'enleva en 1826. Ce Prince a laissé de son épouse Pauline-Bénédicte, fille du Duc de Vaugnion, un fils, nommé Eugène-Emanuel-Joseph-Marie-Paul-François-Antoine, né à Paris, le 14 avril 1816. L'éducation de ce Prince, troisième Comte de Villefranche, est confiée aux Révérends Pères Jésuites de Turin.

* en 1823.

La Princesse de Lamballe.

3.° Cinq Princesses, entr'autres l'infortunée Thérèse-Louise, qui épousa Stanislas de Bourbon-Penthièvre, Prince de Lamballe. « C'était la plus aimable des Princesses par les qualités du cœur et de l'esprit, relevées par une rare beauté. » Sur-intendante de la Reine * de France, elle en devint l'intime amie, et ce vertueux attachement lui fut imputé à crime, aux jours des horreurs révolutionnaires.

S.te Croix.

* Marie-Antoinette.

La Princesse de Lamballe revint d'Angleterre pour partager la prison de la Reine. Les Septembriseurs * l'ayant interrogée sur Marie-Antoniette, elle fit cette courageuse réponse : * *Je n'ai que du bien à dire de la Reine; si c'est un motif de me faire mourir, j'y suis préparée.*

* Assassins des prisonniers en 7.bre 1792

* *Dict. Hist. par une soc. de Savans* Paris, 1822.

Victime. *ibid.*

« Comme elle n'était connue que par des actes multipliés de bienfesance, les écrivains les plus féroces ne l'avaient jamais attaquée ..... Plusieurs voix demandèrent qu'on l'épargnât ..... Les bourreaux, couverts de sang, hésitèrent un moment; .... mais bientôt frappée de trois coups de sabre, elle expire. Sa tête est portée au haut d'une pique, et presentée au Roi et à la Reine.

Son éloge *ibid.*

« La Princesse de Lamballe, belle, douce, obligeante, modérée au sein de la faveur, ne demanda jamais rien pour elle-même. Son nom est resté sans tache. »

VICTOR-CHARLES-AMÉDÉE

Né le 31 octob. 1743.

5.me Prince de Carignan.

Le Roi Victor-Amédée III. le nomma Lieutenant-général de ses armées, et Commandant-en Chef le corps de la Marine; mais ayant vécu dans une profonde paix, ce Prince n'eut pas occasion d'aspirer à la gloire militaire.

Il mourut en 1780, laissant de Josephine de Lorraine-Brionne le Prince qui suit.

CHARLES-EMANUEL

Né le 24 octob. 1770.

6.me Prince de Carignan.

Ce Prince passa deux ans au Collège de Sorèse,* pour réunir les avantages de l'éducation publique à ceux de l'éducation privée. Il épousa la Princesse Marie-Christine Albertine de Saxe-Courlande,* petite-fille d'Auguste III, Electeur de Saxe, Roi de Pologne.

* en Languedoc

* fille de Charles Prince de Courlande, née le 7 décembre 1779.

Sa valeur.

D'abord Colonel du régiment de la Marine, ensuite général, il fit les campagnes de 1793-à-1796, et donna des preuves de valeur dans les diverses affaires où il se trouva. Il mourut le 16 août, 1800, à Chaillot, près de Paris, et fut père de

Sa mort.

Né le 2 octobre 1798.

CHARLES-ALBERT

7.me Prince de Carignan.

Ce Prince, digne rejeton des héros de sa race, est déjà inscrit sur les fastes historiques. Sa brillante valeur dans la dernière guerre en Espagne, et surtout à la prise du Trocadéro, fut proclamée avec enthousiasme par l'armée française, et répétée avec acclamation par l'Europe.

En 1823.

Il a épousé * la Princesse Marie-Thérèse **, fille de Ferdinand de Lorraine, Archiduc d'Autriche, et Grand-Duc de Toscane. Douée de toutes les graces, elle réunit les vertus les plus solides aux qualités les plus précieuses d'épouse et de mère : il en a déjà deux fils.

* le 30 7.bre 1817.

** née le 21 mars 1801.

1.° Le Prince Victor-Emanuel-Marie-Albert-Eugène-Thomas, né le 14 mars, 1820.

2.° Le Prince Ferdinand-Marie-Albert-Amédée Philibert-Vincent, né le 15 novembre, 1822.

BRANCHE
DE SAVOIE-CARIGNAN-SOISSONS.

EUGÈNE-MAURICE DE SAVOIE-CARIGNAN Né à Chambéry le 3 mai 1635.

1.er *Comte de Soisson.*

Ce Prince, troisième fils de Thomas de Carignan, reçut à Madrid, sa première éducation, sous les yeux de sa mère. Il fut, dès l'âge le plus tendre, destiné à l'état Ecclésiastique, et pourvu de riches bénéfices; mais à sa seizième année, il embrassa la carrière des armes, s'attacha comme son père, au service de la France, fut promu au grade de Colonel général des Suisses et Grisons, prêta serment entre les mains de Louis XIV, signala sa valeur dans les Pays-Bas, surtout aux sièges de Montmedi, de Dunkerque, de Bergue. Elevé en Espagne. Son jeune âge.

Ayant reçu du Roi l'investiture du Comté de Soissons, à titre d'héritage maternel, il épousa la nièce du Cardinal Mazarin, Olimpia Mancini, fille d'un gentil-homme romain *, sur-inteudante de la maison de la Reine. Victime de quelques intrigues de Cour, elle finit sa vie dans l'exil. Comté de Soissons. Son mariage 20 février 1657.

* Laurent-Michel Mancini et de Jerolama Mazarini.

Le Comte de Soissons obtint le gouvernement de Champagne, pour prix de ses loyaux services. Il mourut, âgé de 38 ans, et laissa trois fils. Gouverneur de Champagne. Sa mort en 1673

LOUIS-THOMAS DE SAVOIE-CARIGNAN (1)

2.[e] *Comte de Soisson.*

Au service de l'Autriche. *Las-Casas.* Ce Prince, après la disgrace de sa mère, passa au service de l'Autriche. Plus vaillant qu'heureux, il reçut, sous les yeux de Joseph I, Roi des Romains, une blessure mortelle, à l'attaque de la Contes-carpe du château de Landau. Il expira, au mo-*Hist. du Prince Eugène, Tom.* II. ment que cette place se rendait. « Le Prince Eugène en apprit la nouvelle sur le champ de bataille à Luzzara. Pénétré de douleur pour la perte Sa mort en 1702 de ce frère chéri, il dut ordonner des réjouissances pour les succès des armes impériales. »

Ce Comte de Soissons avait épousé Uranie de Beauvais dont il eut 1.° une fille qui hérita du Prince Eugène, 2.°

EMANUEL-THOMAS DE SAVOIE-CARIGNAN.

3.[e] *Comte de Soissons.*

En 1729. Ce neveu du Prince Eugène mourut au service de l'Empereur Charles VI, sans s'être distingué dans les combats. Il laissa, pour unique rejeton,

(1) Le second fils du premier Comte de Carignan-Soissons, mourut des suites d'une chute de cheval, à la poursuite des Tartares qu'il avait mis en déroute, près de Vienne, en 1683. Le troisième fils fut l'immortel Eugène.

EUGÈNE-JEAN-FRANÇOIS DE SAVOIE-CARIGNAN

4.e *Comte de Soissons.*

Arrière-neveu de l'immortel Eugène, son parrain, « ce Prince ne manquait ni de courage, ni de génie. Général de bataille à vingt ans, il donnait les plus grandes espérances, quand une fièvre ardente l'emporta, cinq ans après la mort de son père, à Manheim. » Il servait alors sous les ordres de son oncle, Général en chef de l'armée impériale sur le Rhin, auquel il laissa, pour tout héritage, ses droits au Comté de Soissons.

ibid., tom. v.

En 1734.

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE-CARIGNAN

Né à Paris le 18 octobre 1663.

5.e *Comte de Soissons.*

Ce Prince, le héros de son siècle, l'ornement et la gloire de la famille de Savoie-Carignan, était le fils cadet d'Eugène-Maurice, 1.er Comte de Soissons.

D'une petite taille, d'une complexion en apparence faible, il fut dès ses tendres années, destiné à l'état Ecclésiastique : on l'appelait le *petit-Abbé*. Passionné pour la lecture de Plutarque, il y puisa cette noble émulation de gloire militaire qui lui fit préférer la carrière des armes.

Son goût.

Agé de dix-neuf ans, il demanda un régiment à Louis XIV qui le lui refusa, en l'humiliant sur air peu martial. Le jeune Prince en fut si vivement piqué, qu'il conçut aussitôt contre ce Roi

Refus offensant.

Biogr. Univ.

le long et funeste ressentiment dont la France eut tant à souffrir.

Au siège de Vienne. L'Empereur Léopold l'accueillit avec beaucoup d'égards et le plaça, en qualité d'aide-de-camp auprès du Duc de Lorraine. Le jeune guerrier se fit admirer par sa présence d'esprit, son sang-froid, son intrépidité, au milieu des plus grands

En 1683. dangers, d'abord à la bataille de Vienne, ensuite au siège de cette capitale, où s'immortalisa Jean Sobieski, Roi de Pologne, le fléau des Turcs.

Colonel de Dragons. L'Empereur satisfait de ce qu'on lui dit à la louange du Prince Eugène, voulut le voir, et lui donner lui-même un régiment de Dragons.

Exploits en Hongrie 1684. *Hist. du Prince Eugène, liv. 1.* Il se signala aux sièges de Vicegrad, de Gran, de Weitzen, et surtout à la sanglante affaire de l'île de S. André où sa belle manœuvre, à la tête de son superbe régiment, décida la victoire.

Blessé. Au siège de Bude, aussi meurtrier que funeste, il reçut une première blessure.

Louange en 1686. *Vie d'Eugène par lui-même* (1) Le jeune Colonel de Dragons fit les campagnes suivantes avec tant de distinction, que le Prince de Baden le prenant par la main, et le présentant à l'Empereur, lui-dit: *Majesté, voici un jeune Savoyard qui m'a tout l'air d'égaler un jour les plus grands Capitaines.*

Mont-Hersan 1687. *Hist. du Prince Eugène.* Officier général à la bataille du Mont-Hersan, ayant par sa valeur et son habileté, fait changer la nature du combat, il soutint sa réputation jusqu'à la fin, poursuivit les Turcs jusqu'à leur camp,

(1) On attribue avec fondement cette vie au Prince de Ligne qui s'est plu à peindre son héros en le fesant parler selon son caractère.

leur arracha un croissant, et planta l'aigle impériale sur le parapet ennemi. - Le *Prince Eugène*, écrivit le Duc de Lorraine à l'Empereur, *a conservé par sa sage conduite l'infanterie de Votre Majesté: après avoir commencé la déroute des Infidèles, il est entré le premier dans leurs retranchemens.*

Ce fut alors que Louvois fit prononcer l'exil des Français qui continueraient à servir dans les armées étrangères. « L'amour de la patrie, dit un courtisan à ce Ministre, nous ramenera l'élite de notre noblesse qui se bat contre les Turcs; mais nous ne verrons pas revenir le Prince Eugène. = *Tant mieux*, reprit Louvois, *il ne rentrera plus en France.* - *j'y rentrerai*, *en dépit de lui*, repliqua le Prince, lorsqu'il le sut; *mais ce sera les armes à la main.* Repartie. *Vie par lui-même.*

Ecoutons-le lui-même raconter ses exploits. « Colonel à vingt-ans, Major-général à vingt-un, Lieutenant-général à vingt-cinq, je me plaignais d'être tenu au corps de réserve, le jour qu'on livra l'assaut à Belgrade. - *Paix*, me dit l'Electeur de Bavière, *notre tour viendra* .... Tous les attaquans sont repoussés: ce brave Prince et moi, nous les rallions; nous les animons. Je monte sur la brèche. Un janissaire casse mon casque d'un coup de sabre: je lui passe mon épée au travers du Corps. L'Electeur est aussi blessé .... mais la place est à nous. » à Belgrade 1688 *ibid.*

Jugeant le Prince Eugène aussi propre à la diplomatie, qu'à la guerre, l'Empereur le chargea d'une mission secrète auprès de son cousin Victor-Amédée II. Nous avons vu ce jeune négociateur décider le Duc de Savoie à passer de l'alliance

Ci-devant page 37. de Louis XIV qui l'opprimait, à celle de Léopold, qui s'annonçait plus loyale et plus avantageuse. L'on a vu avec quelle valeur il combattait à Staffarde où il fut blessé ; au passage du Pô près de Carmagnole, où il s'engagea si avant dans la mêlée, qu'après avoir reçu plusieurs coups de feu dans ses habits, un cavalier français allait lui casser la tête d'un coup de pistolet, si un dragon autrichien n'eut prévenu l'ennemi, en le terrassant.

En Dauphiné. *Hist. du Prince.* 1692. A l'expédition de Dauphiné, le Prince Eugène, Lieutenant de Victor-Amédée II, conduisait l'avant-garde. Guillestre, Embrun, Gap attestèrent sa valeur. Le Duc de Savoie que la petite-vérole conduisit alors aux portes du tombeau, confia le commandement de l'armée à son cousin qu'il nomma même régent. La maladie fort heureusement n'eut pas de suites.

* Fort de Pignérol. La campagne suivante, les deux Princes de Savoie prirent le fort de S. Brigitte *, après douze jours de tranchée. Ils battirent ensuite la citadelle de Pignérol avec 80 pièces de canon et 15 mortiers : mais Catinat étant arrivé, avec une armée de 40 mille hommes, fit lever le siège.

Feld-maréchal. Ce fut alors que l'Espagne lui envoya le collier de la Toison d'or ; et l'Autriche, le bâton de feld-maréchal, autant pour reconnaître ses glorieux services, que pour prévenir les propositions avantageuses de la France. Louis XIV, rendant au mérite de ce Prince un hommage tardif, lui fesait offrir le bâton de maréchal, une pension de 200 mille francs, et le gouvernement de la Champagne qu'avait eu son père.

Les conseils du Prince Eugène auraient pu nous épargner la défaite d'Orbassan. - « Si vous persistez, dit-il à Victor-Amédée II, à vouloir vous battre dans la plaine de la Marsaille, occupez au moins la hauteur de Piossasco .... Catinat, ajoute-t-il, deploya son talent à cette journée ; et le Duc de Savoie, tout son courage inutile ... Pris en flanc, battu de front, je fus forcé à la retraite. » Orbassan. *ibid.*

Les Puissances ayant reconnu la neutralité de l'Italie, telle que la réclamait le Duc de Savoie, l'Empereur destina de nouveau le Prince Eugène au commandement en chef de l'armée de Hongrie. Général en chef

Nouvellement aux prises avec les Turcs, commandés par le Visir Cara-Mustapha qui s'avançait pour assiéger Peter-Waradin, le Feld-Maréchal, après quelques marches habiles, les surprit, à Zenta, sur la Teisse, dans un camp retranché, en forme de tête de pont. Dans une attaque aussi vive que hardie, il en tua 20 mille, en poussa 10 mille dans le fleuve, prit le reste de l'armée, s'empara de l'artillerie et des équipages, et fit un butin immense. Zenta. 1697. *Biogr. Univ.*

Cette victoire, une des plus éclatantes que l'Empire ait remportées sur les Infidèles, fixa sur le vainqueur l'admiration de l'Europe, et provoqua la jalousie de ses rivaux. Il en avait à la cour, de nombreux et puissans qui épiaient l'occasion de le perdre : cette victoire la leur fournit. L'Empereur avait envoyé au Prince Eugène l'ordre d'ajourner la bataille, cet ordre arriva au moment même que les plus belles dispositions étaient prises pour la livrer. Le succès qui s'annonçait infaillible, détermina le Feld-maréchal à commencer Les jaloux

l'attaque. La faute semblait effacée par le triomphe. Cependant Eugène se présentant à Léopold I, n'en reçut que l'accueil le plus sévère.

Réponse. Le lendemain, on lui ordonne les arrêts ; on lui demande son épée : - *La voilà*, dit-il, *encore fumante du sang des Infidèles ; je consens à ne plus la reprendre, si ce n'est pour servir Votre Majesté.*

* Écrite par lui même, publiée en 1709. Que penser de cette réponse, rapportée par les historiens, désavouée dans *sa vie* *, en ces termes ? » la moitié de cette phrase est une gasconnade, et l'autre une basse résignation. Ma douleur resta muette. J'allai aux arrêts dans mon hôtel .... Le peuple s'assembla. Des députés de la bourgeoisie m'offrirent leurs bras pour m'enlever, si mes ennemis prévalaient. Je les priai de ne pas s'écarter de leur devoir de tranquillité, de fidélité. »

Son triomphe sur ses ennemis. L'Empereur rendit à Eugène son épée, en le priant de reprendre le commandement de l'armée de Hongrie. - *Sire*, dit-il alors, *ce ne sera qu'à condition d'avoir carte-blanche, pour déjouer mes ennemis.* Léopold I lui accorda ce pouvoir par un billet tracé de sa main.

Paix de Carlowitz 1699. De retour en Hongrie, il s'efforça, mais en vain, d'amener à une nouvelle bataille les Turcs, quatre fois plus nombreux que les impériaux. A la suite d'une campagne insignifiante, la paix se conclut à Carlowitz. Le Prince revint à Vienne. Ces doux loisirs furent de peu de durée.

Succès en 1701. La guerre de la succession d'Espagne qui devait lui ouvrir un si vaste champ de gloire, ne tarda pas à éclater. Il eut encore une fois à combattre l'habile et sage Catinat, dans les champs de

la Lombardie. Toute la prudence du vieux général * ne put le défendre des entreprises hardies et sans cesse renouvellées de son jeune rival qui exécuta, devant l'armée française, le passage de l'Adige. L'affaire de Carpi, et d'autres échecs consécutifs obligèrent le Maréchal français à se retirer derrière l'Oglio et entrainèrent sa disgrace.

* Catinat avait 63 ans.

Eugène fut transporté de joie en apprenant qu'il aurait Villeroi à combattre. * Ce présomptueux Maréchal ayant osé attaquer les impériaux dans une position retranchée à Chiari, Eugène lui fit essuyer une très-grande perte qui entraina celle de toute la province de Mantoue. Nous avons vu comment le Maréchal français, se laissa surprendre à Crémone, et emmener captif.

* Voyez page 61

page 64.

Guerre d'observation.

Le Duc de Vendôme ayant succédé à Villeroi dans le commandement de l'armée française, à laquelle vint se réunir Philippe V avec ses fiers Castillans, Eugène qui appréciait les talens de son nouvel adversaire, ne fit plus qu'une guerre d'observation, sans résultats importans; mais où les gens de l'art peuvent néanmoins trouver des leçons très-utiles.

Luzzara 1702.

Vie d'Eugène.

Cette campagne se termina par la bataille de Luzzara, une des plus sanglantes qu'ait livrées le Prince Eugène. « Le valeureux Commerci, le brave Lichtenstein sont tués à mes côtés, dit-il, mon aile gauche est battue . . . Staremberg la rallie; Vaudemont vient à son secours et fait des merveilles : je suis heureux au centre, malgré la présence de Vendôme que j'ai en face . . . j'allais être battu, lorsque je pus faire agir une partie de ma cavalerie, jusqu'alors inutile, et décider

du succès de la journée. Il me semble que c'est coucher sur le champ de bataille qui constate la victoire. »

Voyez page 66.

Uni à Marlboroug.

Le Prince Eugène fut alors nommé Président du Conseil-Aulique ; mais en 1704, il dut se rendre en Bavière pour y faire sa première campagne avec Marlboroug. « Les rapports de goûts, de vues, de talens, établirent bientôt entre ces deux grands hommes une amitié bien rare parmi les chefs militaires et qui contribua plus que toutes les autres causes aux succès qu'obtinrent les alliés. »

Biogr. Univ.

Hochstett. 1704.

Le premier et le plus important de ces succès fut celui de Hochstett *, où les Anglo-Impériaux triomphèrent d'une des plus belles armées que la France eût encore envoyées au-delà du Rhin.

* ou Bleinheim

Revers.

Ce ne fut pas sans regret que le Prince Eugène quitta Marlboroug, pour revenir en Italie, où Vendôme faisait des progrès. Après beaucoup de marches et de contre-marches savantes, les deux rivaux se mesurèrent à Cassano *, où le Feld-maréchal reçut deux blessures, une à la gorge, l'autre au-dessus du genou. Obligé de quitter le camp de bataille, son armée fut battue.

* ou Ritorto.

Ses opérations ne laissèrent pas d'être utiles au Duc de Savoie, puisque la-Feuillade fut contraint d'interrompre le siège de Turin pour voler au secours de Vendôme, toujours effrayé des entreprises du Prince Eugène.

Turin 1706.

Philippe V ayant appelé Vendôme en Espagne, le Prince Eugène parvint à passer plusieurs rivières en présence de l'armée française, de la manière la plus audacieuse. Nous l'avons vu * arriver à Turin avec trente mille hommes, battre

* page 88.

les Français qui, au nombre de 80 mille, en pressaient le siège, et remporter une victoire qui décida du sort de la Lombardie. Il y reçut une blessure, au plus fort de l'attaque, et fut jeté au fond d'un fossé. On le crut mort; mais on ne tarda pas à le voir reparaître couvert de boue et de sang, donnant des ordres, veillant à tout avec le plus grands sang-froid. Quand il vit les français fuir vers Pignerol et Suse, il dit à Victor: *Mon Cousin, l'Italie est à nous.*

Il reçut pour prix de ses services, le gouvernement de Milan. Nous ne répéterons pas ici ce qu'il fit à l'expédition de Provence, * où il contribua puissamment à prendre Antibes, Grasse, Fréjus, et à presser le siège de Toulon. En Provence. Voyez 97.

De retour à Vienne, l'Empereur Joseph lui-dit, en lui fesant le plus gracieux accueil, *je suis fort content de vous, si ce n'est sur un point: C'est que vous vous exposez trop.* Accueil à Vienne.

Ce Monarque l'envoya en Allemagne et en Hollande, chargé de préparer par ses négociations la campagne suivante qui s'ouvrit par la victoire d'Oudenarde, en partie due à la mésintelligence des Ducs de Bourgogne et de Vendôme; en partie, au parfait accord de Marlboroug et du Prince Eugène. Oudenarde 1708.

Au siège de Lille, Eugène rendit justice au maréchal de Bouflers qui s'illustra par la plus brillante défense. Quand les français demandèrent à capituler!, le Prince écrivit au Duc de Boufflers: « je « souscris d'avance à tout ce que vous me pro« poserez, tant j'ai d'estime pour votre personne. « Je suis persuadé qu'un homme d'honneur comme Lille.

« vous, n'y mettra rien d'indigne ni de vous, ni « de moi. »

Malplaquet. 1709. Les soins d'Eugène et de Marlboroug pour conclure la paix, n'ayant pas été couronnés du succès désiré, la guerre s'enflamma avec une nouvelle ardeur. Deux armées de 150 mille hommes * En Flandre. l'une, se trouvèrent en présence à Malplaquet. * Le Maréchal de Villars y fut battu ; mais la journée Sa vie. fut désastreuse pour les Vainqueurs mêmes. « J'y reçus, dit le Prince Eugène une balle derrière l'oreille. Ceux qui m'environnaient, voyant le sang que je perdais, me conseillèrent de me retirer pour me faire panser. - *Si je suis battu*, leur répondis-je, *Cela ne vaut pas la peine : si les français le sont, j'en aurai tout le tems.*

Mons, Douai, Béthune, Aire se rendirent aux Anglo-Impériaux.

Eugène à Londres. La mort de l'Empereur Joseph I, amène de tels changemens dans la politique Européenne, que l'Angleterre même se rapproche de la France. Marlboroug tombe dans la disgrace : Eugène vole à * Charles VI. Londres, autorisé par le nouvel Empereur * à tout mettre en œuvre pour rétablir le crédit de son fidèle compagnon d'armes, et pour rattacher la Reine Anne à la coalition : il ne peut rien obtenir.

Le Quesnoi. Quoique l'empereur ne conservât d'autre allié que le peuple hollandais, Eugène n'en conçut pas moins le dessein de tenter une invasion en France, en y pénétrant par la Champagne. Il s'empara d'abord du Quesnoi ; mais la journée de Denain le contraignit à lever le siège de Landrecies, et à renoncer à son projet qui avait répandu l'alarme jusqu'à Paris.

La Hollande dut s'imputer le désastre de cette journée. Leurs Députés ayant placé leurs provisions de guerre et de bouche à Marchiennes, * le Prince Eugène demanda que ces magasins fussent établis au Quesnoi. * Pour éviter les frais du transport, on négligea ce sage conseil. Villars sut profiter de cette faute. Brusquement attaquées, les troupes hollandaises firent peu de résistance. « Si elles eussent seulement tenu une demi-heure de plus, dit Eugène, j'avais le tems d'arriver à leur secours; l'affaire de Denain n'eût pas été si malheureuse. »

Journée de Denain.

* à 10 lieues de Landrecies.

* à 3 lieues.

Vie du Prince.

Le Prince Eugène n'aimait pas qu'on lui rappelât sa part de torts dans cette défaite. -*Alexandre*, lui disait-on un jour, *ne se laissait pas donner de ces échecs et mat*. - *C'est*, repliqua-t-il avec un reste d'humeur, *que le conquérant Macédonien n'avait pas de Députés Hollandais à son armée.*

Anecdote.

Malgré la défection de la Hollande, Charles VI. voulut prolonger la guerre. Eugène parcourut tous les Cercles de l'Empire, pour avoir des hommes et de l'argent; mais la lenteur des Princes à fournir leur contingent, fut cause que le Prince ne put sauver ni Landau, ni Fribourg. « Les troupes des Cercles, dit-il, fesaient comme les Hollandais à Denain : elles fuyaient à la première décharge... Après 13 ans de guerre, je conseillai la paix à Charles VI. »

Au Rhin, en 1713.

ibid.

Eugène et Villars se trouvèrent en présence à Rastad, non plus pour se battre, mais pour conclure un traité de pacification avec les Ministres plénipotentiaires de toutes les Puissances. Ces deux rivaux de gloire se comblèrent réciproquement de

Paix de Rastad 6 mars 1714.

témoignages d'estime et d'amiration. La paix, l'ardent objet de tous les vœux, fut le fruit heureux de leurs loyales négociations.

Gouverneur des Pays-Bas.

Donnant dèslors au Prince Engène des marques de la plus entière confiance, l'Empereur ne prenait aucune résolution importante sur l'armée, sans le consulter. Pour dernier témoignage de reconnaissance, il le nomma Gouverneur-Général des Pays-Bas.

Peterwaradin, 5 août 1716.

Une querelle, élevée entre les Turcs et les Vénitiens, fournit à l'Empereur l'occasion de recommencer la guerre contre les infidèles. A la tête de 60 mille hommes, le Prince Eugène remporta sur le Grand-Visir Ali qui en avait 150 mille, la victoire de Peter-Waradin dont les puissances chrétiennes se réjouirent, et que Jean-Baptiste Rousseau* célébra dans une de ses plus belles odes. Le Pape* envoya au général victorieux l'estoc béni, que la Cour de Rome a coutume d'accorder à ceux qui triomphent des infidèles. « J'entrai, dit Eugène, dans la superbe tente du Grand-Visir: les Aumoniers y firent à haute voix, pour remercier le Dieu des armées, des prières répétées par les soldats, d'un air à la fois militaire et religieux. »

* le Lyrique.
* Clément XI.
ibid.

Temeswar capitule: Belgrade est assiégée. Le nouveau Grand-Visir * s'avance au secours de cette importante place avec une nouvelle armée. Après avoir résisté, pendant un mois, avec 40 mille hommes, aux efforts d'une forte garnison, et à 150 mille Turcs qui l'assiègent lui-même dans ses lignes; Après avoir vu périr la moitié de ses troupes par la dyssenterie et les fièvres, par le fer et le feu, le Prince Eugène tombe lui-même

* Hatschi-Ali.

malade : On croit tout perdu . . . « Mais enfin, dit-il, me voilà guéri, et la bataille est décidée, en dépit de ceux qui ne l'aiment pas. » *Sa vie.*

« Je ne dormis pas, continue-t-il, comme Alexandre avant la bataille d'Arbelles, (ce que firent les Turcs sans être des Alexandres). L'obscurité d'abord, le brouillard ensuite, rendirent nos premiers efforts une affaire de hasard. Quelques-uns de nos bataillons tombent dans un boyau des ennemis . . . . Confusion terrible . . . Carnage affreux. Sans une seconde ligne, j'étais perdu . . . j'attrape un coup de sabre ; c'est ma troisième blessure. . . Les Bavarois font merveille ; les Turcs perdent terrain . . . . à onze heures du matin ; la victoire et la ville sont à nous . . . A Vienne, les envieux crient au bonheur ; les dévots, au miracle. La paix * s'ensuit. Belgrade 15 août 1717.

* de Passarowits.

On peut juger de l'accueil qu'il reçut à la Cour par les témoignages de reconnaissance dont le combla l'Empereur qui lui donna une épée de la plus grande valeur, le nomma son Vicaire-général en Italie, et lui assigna une pension de 150 mille florins. Conseiller intime de Charles VI, le Prince Eugène l'accompagnait dans ses voyages. Il fut de celui de Pragues, où se trouva le Roi de Prusse qui manifesta la plus haute estime et l'admiration la plus grande pour le Héros de Péterwaradin et de Belgrade. Vicaire-général de l'Empire.

Après 15 ans de paix, l'horizon politique se couvre de nuages ; on ne s'accorde pas pour donner un Roi à la Pologne. Eugène est arraché à ses doux loisirs pour courir de nouveau les hasards de la guerre. Il va d'abord à Prague où Entrevue.

l'attend le Roi de Prusse. - *Point de cérémonial*, lui-dit ce Monarque, en entrant chez-lui, *je viens causer de la guerre avec mon maître.*

Dernière campagne en 1734.

Eugène s'oppose à la guerre; mais en vain. La campagne s'ouvre, et le voilà encore Général en chef. Septuagénaire, ne retrouvant qu'une partie de son énergie à la tête d'une armée fort inférieure, il laisse, presque sous ses yeux, prendre Philisbourg. Tous ses efforts se bornent à empêcher l'ennemi de pénétrer en Bavière. - *Il n'y a plus que son ombre à l'armée*: disait-on de lui. L'intérêt de l'Autriche, sa propre gloire le portent à insister pour la paix: elle est signée.

à Vienne le 30 octobre 1735.

Sa mort.

De retour à Vienne, il reprend avec plaisirs ses douces habitudes; mais sa santé ne tarde pas à s'altérer. Loin de soigner une oppression de poitrine qui va en empirant; il continue de braver le mal et de fréquenter ses sociétés, à l'ordinaire. Un soir, il rentre plus souffrant, se couche, et ne veut personne pour le veiller: le lendemain, on le trouve mort: les regrets les plus profonds l'accompagnent au tombeau.

Le 21 avril 1736.

Son portrait.

D'une taille moyenne et bien prise, il avait le tour du visage un peu long; les yeux noirs et vifs; le teint brun; comme il convient à un guerrier.

Son caractère.

Quoique naturellement froid et sévère, il était sensible aux peines de l'infortune, et aux douceurs de l'amitié. L'on ne cessera de dire à sa louange qu'il a protégé Jean-Baptiste Rousseau dans le malheur, et conservé une affection, aussi constante que tendre, à Marlboroug dans la disgrace.

Son mérite.

La rapidité de son coup d'œil, la promptitude de ses résolutions, le fonds inépuisable de ses

ressources, l'ont fait placer au rang des hommes de génie, des guerriers les plus heureux et des plus habiles négociateurs.

Sa piété.

Le trait suivant nous fera connaître la piété de ce Prince. Quand il se présenta à l'Empereur pour recevoir les derniers ordres avant de se rendre à l'armée de Hongrie, Léopold lui dit : - « je vous ai donné, il est vrai, les plus amples pouvoirs ; mais j'établis au-dessus de vous un Généralissime que vous devez consulter, et au nom duquel vous allez commander. = À qui donc Votre Majesté va-t-elle me subordonner, dit le Prince un peu surpris? - A Jésus-Christ, ajouta l'Empereur, en lui présentant un Crucifix : n'oubliez jamais que vous allez combattre pour la cause de celui qui a répandu son sang pour les hommes : c'est sous ses auspices que vous vaincrez les Infidèles. »

Hist. du Prince Eugène, V.

Eugène eut dans toutes ses campagnes de guerre, sa chapelle portative, attigue à sa tente, et le Crucifix qu'il avait reçu de Léopold, en orna toujours l'autel.

Sa tactique

Biogr. Univ.

On a dit avec fondement que « la tactique de ce Prince ne fut ni la prudence et la circonspection de Turenne, et de Villars, ni l'étonnante habileté du grand Fréderic dans la stratégie. Ce fut, comme nous l'avons vu de nos jours, une activité, une audace de tous les instans, de toutes les occasions, enfin une admirable promptitude à s'apercevoir des fautes des ennemis pour en profiter, des siennes pour les réparer. » Epaminondas éleva l'armée thébaine à un degré de gloire, où elle ne put se soutenir après lui : Eugène donna de même aux armées autrichiennes un éclat qu'elles

n'avaient pas eu avant lui, et qui, à sa mort, s'éclipsa; témoin le refrain de l'Empereur Charles VI qui, au milieu de ses revers, *s'écriait: la fortune de l'état a-t-elle donc péri avec ce héros?*

Nous avons dit qu'il fut l'ami des lettres et le protecteur des savans: ajoutons qu'il rassembla une immense collection d'objets de sciences, d'arts, de livres et de manuscrits précieux.

Sa fortune. Ce Prince qui, seul, suffirait pour l'illustration de la famille Carignan, ne fut jamais marié, jamais on ne lui connut de passion pour le sexe dont il ne fuyait pourtant pas la spirituelle conversation. La Comtesse Bathiani répandit, par les agrémens de son esprit, tant de charmes sur la vieillesse qu'il passait chez elle, au sein d'une brillante société, la plus grande partie de ses soirées.

Son héritage. Généralissime, successivement gouverneur de la Lombardie et des Pays-Bas, jouissant d'une riche pension, il laissa une grande fortune à sa nièce, Anne Victoire de Savoie-Carignan-Soissons, Duchessse de Saxe-Hilsbourghausen. Cette fille de son frère, qui devait beaucoup aux générosités des Rois de Sardaigne, institua le Duc de Chablais, son héritier par attachement et par reconnaissance.



ERRATA CORRIGÉ

Page	Ligne		Lisez
14	12	fils	petit-fils
42	11	reprises	reprise
47	21	autres	d'autres
67	21	craignaient	craignent
154	4	sailles	saillies
158	28	Bonhours	Bouhours
237	25	avatage	avantage
239	24	justifiier	justifier
277	18	le instant	l'instant
330	20	souris	soucis
408	24	Bouneau	Bonneaud
478	19	1797	1796
520	19	soldas	soldats
536	6	L'abbée	Labbée
539	17	et	
552	21	cuellis	cueillis
570	25	nombres	nombre

Note { 44 / 68 } 9 / 23 Cette repartie se trouve, dans les historiens, en deux circonstances différentes, sous des nuances diverses.

V. FANTOLINI R. A.

V. se ne permette la stampa

BESSONE per la G. Cancelleria.



